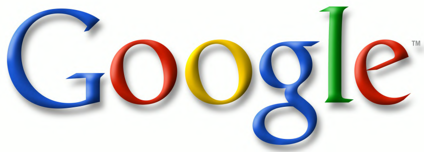
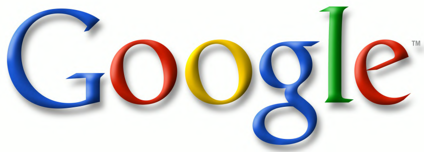
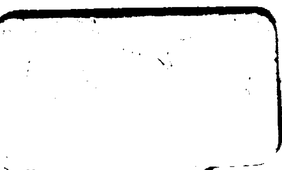








HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

QUI RENVERSA

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

QUI RENVERSA

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

ET QUI AMENA L'ÉTABLISSEMENT

DE L'EMPIRE.

PAR M. NOUGARÈDE, BARON DE FAYET.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

1820.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

QUI RENVERSA

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE V.

FULVIE.

An de Rome 712-716 (1).

ANTOINE et Octave, offrirent aux dieux un pompeux sacrifice, et haranguèrent les deux armées, annonçant que leur bravoure allait être dignement récompensée. Mais tandis qu'ils manifestaient leur commune allégresse de ces victoires de Philippes, qui achevaient de soumettre au triumvirat l'empire du monde, chacun d'eux songeait sur-tout à l'importune obligation de le partager avec ses collègues. Antoine ne dai- I. Retour d'Octave en Italie.

(1) Voyez les sommaires des livres 125, 126 et 127 de Tite-Live.

gnait pas même dissimuler ce sentiment, et il affectait, avec son ostentation ordinaire, cette prééminence que lui attribuait l'opinion unanime des vétérans. Les deux armées, dont l'une avait deux fois triomphé sous sa conduite, l'autre avait deux fois par son secours ramené la fortune, lui rapportaient également tout l'honneur du succès et le proclamaient leur chef invincible. Tous paraissaient persuadés que, dans cette lutte terrible, engagée de part et d'autre entre les plus braves vétérans de César, la victoire eût toujours préféré celle des armées où auraient flotté les drapeaux d'Antoine.

Antoine eut pu dès-lors accabler son rival de sa supériorité, s'il n'eût été contenu par ce nom de César, qui exerçait sur lui-même de l'ascendant. Il se contenta de faire admettre avec hauteur la plupart de ses prétentions. Il s'attribua toutes les provinces de l'orient, avec la mission d'y lever les sommes nécessaires pour la distribution de vingt mille sesterces par tête, promis aux vétérans (1). Il voulut néanmoins retenir les provinces qui lui étaient échues par le dernier traité de partage, la grande Gaule, l'Illyrie et la Gaule cisalpine. Pour consentir, sur les instances d'Octave, que cette dernière province fût supprimée et réunie à l'Italie, il exigea en

(1) 4000 francs.

échange la Gaule narbonnaise, que le même partage avait assignée à Lépidus. Il ne restait à Lépidus que les deux Espagnes, Octave les demanda pour lui-même; mais il ne put les obtenir, qu'en cédant à Antoine, sur son propre lot, la province de l'Afrique.

La spoliation de Lépidus fut motivée sur un vain prétexte; on supposa que, pendant la guerre, il avait entretenu des intelligences avec Sextus Pompée. Octave fut chargé de vérifier l'accusation : si elle se trouvait mal fondée, il devait indemniser Lépidus en lui adjugeant les deux provinces d'Afrique et de Numidie.

L'Italie resta commune aux triumvirs; ils n'auraient pu soumettre au partage cette contrée pour l'intérêt de laquelle ils prétendaient avoir pris les armes. Octave reçut la mission d'y conduire les vétérans et de les répartir dans les colonies qui leur étaient promises (1).

Tel fut le nouveau traité entre Antoine et Octave. Ils ne le communiquèrent pas aux deux armées, et en firent seulement dresser un double original auquel ils apposèrent leur sceau. Ils procédèrent ensuite au partage des légions. Chacun prit pour sa cohorte prétorienne, la moitié des huit mille vétérans qui avaient refusé leur

(1) Dion, XLVIII, 1 et suiv. Appien, IV, 137, et V, 2 et suiv. Suét., Oct., 14 et suiv. Paterc., II, 74.

congé. Des autres troupes, Antoine garda six légions et dix mille chevaux ; Octave devait avoir le reste, consistant en quatre mille chevaux et cinq légions. Mais il prêta deux de ces légions à Antoine, qui promit de lui en faire envoyer deux autres par Calénus, son lieutenant dans la Gaule cisalpine. Il partit aussitôt pour aller procéder en Italie à la répartition du territoire des villes proscrites ; insensible à toutes les haines que cette mission devait attirer sur lui ; ne l'envisageant que comme un moyen de se concilier les vétérans, et d'affermir son pouvoir dans le centre du gouvernement.

II. Alarmes à Rome.

Cependant le sénat manifestait à Rome les terreurs communes, en enchérissant sur tous ses décrets antérieurs, par ceux qu'il rendait en l'honneur des généraux victorieux. Des fêtes de soixante jours avaient paru récemment excessives ; elles furent alors ordonnées pour une année entière. Les alarmes des citoyens s'accrurent lorsqu'ils furent instruits qu'Octave, débarqué à Brindes, prolongeait son séjour dans cette ville. Ce délai n'avait pour cause qu'une rechûte de sa maladie, imparfaitement guérie au début de la campagne ; mais il fournit matière aux rumeurs les plus opposées. Les uns prétendaient qu'Octave avait déja succombé, et leurs craintes semblaient disparaître avec celui qui devait être l'instrument de leurs maux. Sui-

vant les autres, la maladie d'Octave n'était qu'une feinte, imaginée pour lui ménager le loisir de préparer les coups qu'il allait frapper. Lassés d'avoir encore à lutter contre de nouveaux dangers, et résignés à périr, ils faisaient, dans le calme du désespoir, leurs dernières dispositions. Lorsque tant de sang répandu avait précédé la guerre, à quels excès ne devaient ils pas s'attendre après la victoire?

Néanmoins, ceux qui observaient avec plus de sang froid les évènements, fondaient encore des espérances sur l'intérêt d'Octave à ne pas rendre son pouvoir plus odieux par des cruautés inutiles, et sur la rare sagacité dont il avait sur-tout donné des preuves par le choix de ceux qu'il avait associés à ses desseins.

Mécène avait obtenu parmi eux le premier rang. Sa rare prudence, qu'Octave avait appréciée à Apollonie, lui avait ensuite mérité l'estime de Matius; et cet homme, dont l'habile politique avait été si utile à Octave, venait de se retirer, ne croyant pas manquer au dévouement qu'il lui portait, puisqu'il se voyait déja si dignement remplacé.

III. De Mécène et d'Agrippa.

Mécène, alors âgé d'environ trente ans, était d'une origine illustre, quoique ses ancêtres ne lui eussent transmis que le titre de chevalier. Il refusa toujours de s'élever au-dessus de cet ordre, et ne voulut jamais recevoir d'Octave que

des missions temporaires; montrant alors une pénétration qui déjouait au-dehors tous les projets formés contre lui, une vigilance et une fermeté qui prévenaient au-dedans tous les complots de ses ennemis secrets; toujours empressé de rentrer dans la retraite où il se livrait à l'étude des lettres, au sein d'une société choisie; annonçant ainsi à ceux qui les cultivaient, l'homme éclairé, dont le nom devait un jour passer en proverbe, et suffire à l'éloge de leurs protecteurs.

La confiance d'Octave pour Mécène devint sans bornes, après les victoires de Philippes. Parmi les bijoux précieux de la succession de sa mère, il avait trouvé deux cachets d'un travail exquis, et d'une ressemblance parfaite, portant pour empreinte un sphinx, que les Égyptiens considéraient comme l'emblême de la sagesse unie au pouvoir. Il en avait gardé un pour lui servir de sceau, et avait remis l'autre à Mécène, l'autorisant à signer en son nom des ordres, à publier même des édits, à changer ou à supprimer les dépêches qu'il recevait pour le sénat.

Agrippa, destiné à une plus grande élévation que Mécène, mais non à plus de renommée, était de même âge qu'Octave, dont il avait obtenu l'amitié dès sa première jeunesse. La grace de son frère, qui avait pris les armes en Afrique, fut le premier essai du crédit d'Octave, et attesta

que le choix de cet ami était approuvé par le dictateur. Agrippa suppléait en effet aux avantages de la naissance par les rares talents qu'il avait reçus de la nature; d'une égale capacité pour toutes les parties de la guerre; d'une activité dans l'exécution, qui répondait à l'étendue et à la profondeur de ses desseins; sévère à maintenir la discipline, mais donnant lui-même l'exemple, par son infatigable constance dans les travaux, les veilles et les dangers. A ces vertus de la république, il unissait les qualités qui allaient devenir nécessaires : l'art de rapporter tous ses honneurs à celui dont il voulait tenir toute sa puissance; la soumission sans bassesse à un seul, un ascendant naturel qui l'élevait sans effort au-dessus de tous les autres (1).

IV. Intrigues de Fulvie.

Octave avait élevé Agrippa au rang de ses lieutenants, et l'avait chargé de seconder Salvidiénus pour le transport des vétérans en Italie. Mécène, qu'il avait envoyé à Rome, reçut des dépêches pour le sénat, où Octave annonçait son prochain retour, dont il excusait le délai sur sa maladie. Il remerciait le sénat du décret qui avait ordonné des fêtes en actions de graces, mais il exigeait qu'on leur donnât pour motifs la punition écla-

(1) Dion, LI, 3. Paterc., II, 79. Propert., Éleg., II, 2. Meibom. et Richer, Vie de Mécène. Vertot, Académ. des Inscr., t. V.

tante des meurtriers de César. Il promettait d'ailleurs toute la modération qui pourrait se concilier avec les mesures rigoureuses dont l'exécution lui était confiée.

Fulvie, par ses intrigues, avait déterminé Octave à précipiter ainsi son retour. La dangereuse épouse d'Antoine dévoilait plus que jamais ce génie impérieux et turbulent, qui devait aggraver par de nouvelles discordes, les calamités dont l'Italie allait être le théâtre. Elle avait montré ce caractère dès sa première jeunesse, et lorsque à peine unie au fameux tribun Clodius, elle le vit rapporter dans sa maison, percé de coups. Exposant ce corps sanglant dans le vestibule, pour exciter les citoyens par ses déclamations emportées, et le faisant conduire au Forum par deux tribuns qui achevèrent son ouvrage, elle poussa le peuple à des excès non moins violents que ceux où il s'était ensuite livré aux obsèques de Jules César; ou plutôt Antoine n'avait fait que renouveler, pour la fin tragique d'un grand homme, les furieux soulèvements que Fulvie avait jadis obtenus pour venger la mort d'un tribun factieux. Elle épousa ensuite Curion, qui périt en Afrique au début de la guerre civile. Antoine fut alors séduit par sa beauté, son esprit, sa rare capacité pour les affaires, mais sur-tout par cette énergie qui semblait contraster avec la faiblesse de son sexe; et, pour l'épou-

ser, il répudia sa femme, qu'il accusait d'une intrigue avec Dolabella. Fulvie exerça dès ce moment un empire absolu sur ses volontés, et lorsqu'on le vit dans la suite si souple aux caprices de Cléopâtre, on attribua sa docilité aux habitudes qu'il avait contractées sous la domination de son épouse. Pendant la guerre contre Brutus et Cassius, elle prit dans Rome le même ton d'arrogance et de supériorité qu'Antoine était allé s'attribuer dans les camps. Elle subjugua le faible Lépidus, et l'obligea de lui abandonner toute l'autorité qu'il avait reçue de ses collègues en leur absence.

Apprenant ensuite qu'Antoine et Octave avaient dépouillé Lépidus de ses provinces, elle cessa même de garder envers lui des ménagements. Ces mépris inspirèrent à Lépidus des ressentiments dont Mécène se hâta de profiter. Il lui garantit que la décision sur ses deux provinces de l'Afrique serait prononcée en sa faveur, et l'attacha ainsi aux intérêts d'Octave. Mais Fulvie se croyait assurée de maintenir la soumission de Lépidus par la crainte. Elle se promettait bien d'étendre son ascendant sur Octave lui-même, et tel était l'objet de ces intrigues secrètes dont Mécène s'était alarmé. Nous verrons leurs effets au-dehors. Au sein de l'Italie, Fulvie espérait abuser contre Octave de l'influence du nom d'Antoine, et de l'autorité du consul Lucius.

V. Consulat de Lucius et de Servilius, an de Rome 713, av. J. C. 40. Ascendant de Fulvie sur Lucius.

Lucius, frère d'Antoine, venait de prendre possession du consulat, avec Servilius, l'un des partisans d'Octave. Quoique fort inférieur à son frère, il possédait comme lui de grandes qualités, qu'un caractère irrégulier et emporté changeait en autant de vices. Sa valeur n'était le plus souvent qu'une brutale témérité; il prenait pour de la constance, l'opiniâtreté dans des projets follement conçus : mais sur-tout il poussait le faste de son orgueil jusqu'à l'extravagance, et Fulvie abusa de ce faible pour le dominer. Il avait fait de vives sollicitations pour obtenir avant son consulat les honneurs du triomphe; mais il ne pouvait alléguer que des succès sans éclat en Illyrie, où même il ne commandait qu'avec le titre de lieutenant de son frère. Refusé d'abord, il obtint enfin le triomphe; mais en s'humiliant aux pieds de Fulvie, et promettant une soumission aveugle pour ses volontés.

Lucius se consola de cet abaissement par la pompe immodérée de son triomphe, qu'il célébra le premier janvier. Il entra aussitôt après en possession du consulat, d'où il prit occasion de se comparer à Marius, qui, dans une pareille circonstance, avait également déposé la robe triomphale. Mais telle était la mobilité de ses affections, qu'il oubliait aisément ses promesses. Fulvie le contenait alors par son principal agent, nommé Manius, qu'elle avait distingué pour son

habileté peu commune, son activité et ses ressources inépuisables dans les intrigues. Elle lui avait fait donner une procuration pour toutes les affaires privées d'Antoine, et provoquait sous ce prétexte son intervention dans la plupart des affaires publiques. Cet agent, qui ne paraissait suivre que la seule impulsion de Fulvie, exerçait néanmoins sur son esprit, et sur celui de Lucius, une grande influence. Il n'en faisait usage que pour les pousser à des mesures extrêmes, soit que telle fût la nature de son génie, soit qu'il espérât à la faveur des troubles publics, réaliser ses projets pour sa propre fortune.

VI. Fulvie soulève les vétérans.

Fulvie avait fondé sur ce bizarre triumvirat l'espoir de susciter à Octave les obstacles qui devaient le soumettre à son pouvoir. Elle commença par lui disputer l'influence sur les vétérans, qu'il s'était ménagée par l'établissement des colonies. Lorsque les répartitions furent commencées, suivie de Lucius et de Manius, tenant par la main ses enfants en bas âge, elle se présenta devant l'armée réunie. Elle se plaignit des injustes préférences d'Octave pour ses propres vétérans, et demanda que les concessions destinées aux vétérans d'Antoine, fussent réglées en son absence par son frère et ses amis. Octave invoqua vainement le traité fait avec son collègue. Le seul nom d'Antoine était alors si puissant sur l'esprit des soldats, qu'il craignit de

se compromettre, en persistant dans ses refus. Fulvie obtint ainsi la nomination de tous les chefs qui devaient conduire les vétérans d'Antoine dans leurs colonies. Ces chefs, qui avaient reçu ses instructions secrètes, accordaient toutes leurs demandes, accroissant, par cette dangereuse condescendance, des abus que déja tant d'autres causes rendaient intolérables.

Les vétérans ne mettaient en effet point de bornes à leurs prétentions. Ils abusaient à l'envi du désordre que les recrutements précipités avaient introduits dans les contrôles, pour faire participer à leurs droits leurs parents et leurs amis. Par cette voie et par d'autres supercheries, ils amenèrent Octave, qui ne devait des concessions de terre qu'à vingt-huit légions, à en accorder pour trente-quatre. Ils donnaient une semblable extension aux concessions elles-mêmes, et non-contents d'avoir obtenu les terres et les maisons, ils s'emparaient par la violence, du mobilier, des bestiaux et des esclaves. Ils franchissaient les limites du territoire compris dans leur partage, et ces usurpations s'étendant sans mesure, embrassaient même des villes qui n'avaient pas été proscrites. Ils se croyaient dispensés de toute subordination par leurs victoires, et l'on voyait se renouveler dans l'établissement des colonies, les mêmes excès qui avaient tant aggravé les malheurs des proscriptions.

Les victimes de ces envahissements osaient à peine faire entendre des plaintes, qui n'étaient pas écoutées et qui devenaient souvent funestes à leurs auteurs. Ce fut dans cette occasion que Virgile faillit à être victime de la protection même qu'il devait aux premiers essais de sa muse. Mantoue, sa patrie, n'était pas au nombre des villes proscrites. Mais, en s'étendant sur le territoire de cette ville voisine, les vétérans établis à Crémone avaient usurpé le modeste patrimoine du poëte. Virgile se rendit à Rome pour réclamer au nom de ses concitoyens, et quoique recommandé par Pollion à Mécène, il ne put obtenir qu'une décision en sa faveur. Quand il voulut en faire usage, l'usurpateur de son bien, le centurion Arius, le poursuivit l'épée à la main, et l'aurait percé, s'il ne se fût jeté dans le Mincio, qu'il traversa à la nage. On appaisa enfin le centurion, en lui assurant ailleurs un établissement à sa convenance.

VII. Octave apaise la sédition des vétérans.

Rome, triste théâtre de ces inutiles réclamations, était aussi le rendez-vous d'une foule d'habitants des villes proscrites, qui s'y refugiaient avec leurs femmes et leurs enfants. Ils remplissaient de leurs plaintes les places publiques et les temples; s'écriant qu'on exerçait en pleine paix envers des citoyens, des rigueurs que la guerre la plus cruelle n'eût pas autorisées envers des ennemis; qui si de tels maux étaient inévi-

tables, on eût pu du moins les alléger par des répartitions plus générales.

Octave s'excusait sur les circonstances et consentait à quelques exceptions, soit par des dispositions générales pour les veuves et les orphelins, soit par des décisions en faveur de ceux de ses partisans dont les biens étaient situés dans le territoire des villes proscrites. Il espérait ainsi adoucir les ressentiments, trop convaincu d'ailleurs qu'il n'accordait que des satisfactions illusoires. Il ne pouvait même empêcher que d'autres fléaux ne vinssent accroître ceux qu'il faisait peser sur l'Italie. Un grand nombre de vétérans, entraînés par leurs anciennes habitudes de licence, se répandaient sur les grands chemins et dans les villes qu'ils dévastaient impunément par leurs brigandages. La famine mettait le comble à la désolation générale. On avait abandonné la culture des terres, et tout ce qui restait d'approvisionnements avait été enlevé pour la subsistance des troupes. Les mers étaient fermées par les flottes de Sextus Pompée et de Domitius.

Le peuple romain, encore accablé de ses douleurs si récentes, fut saisi de transports de rage, quand il se vit exposé à ces nouvelles calamités. Les loyers des maisons étaient abandonnés, la multitude errait dans les rues, mêlée à ces étrangers dont elle partageait l'infortune; elle obli-

geait les artisans à fermer leurs boutiques, elle chassait même les magistrats de leur tribunal; disant que toute industrie était inutile, que toute forme de police était dérisoire, dans une ville qui manquait de tout, et qu'on avait livrée en proie à des brigands.

Octave se voyait exposé lui-même à l'insolence des vétérans. Pendant qu'il assistait aux jeux publics, il envoie l'ordre d'en faire sortir un soldat, qui avait pris place sur l'un des bancs réservés pour les chevaliers. Les vétérans tirent leurs épées, sous prétexte qu'il l'a envoyé au supplice, et pour se soustraire à leur fureur, il est contraint de faire rentrer leur camarade dans l'assemblée.

Il courut peu après un plus grand danger. L'une des divisions de l'armée, convoquée au champ de mars, pour faire régler ses concessions, s'y était rendue avant le jour. Impatients d'attendre Octave, les vétérans invectivent contre lui; Nonnius, un de leurs centurions, ayant tenté de les calmer, ils le poursuivent, le massacrent et exposent son corps sur le chemin par lequel Octave allait arriver. Ceux qui vinrent lui rendre compte de cette émeute, lui conseillaient de ne pas se présenter d'abord à ces furieux. Mais ses confidents lui font observer que la moindre hésitation compromet à jamais son autorité. Il se détourne en passant près du corps de Non-

nius. Arrivé au champ de Mars, il se plaint du meurtre de cet officier, qui ne peut néanmoins être imputé qu'à un petit nombre de séditieux : les vétérans connaissent trop leurs vrais intérêts pour vouloir affaiblir leur parti par des divisions intestines. Il procède ensuite aux répartitions des terres, permet à ceux qui s'étaient le plus distingués, de réclamer des gratifications, et en donne même à plusieurs qui n'osaient les solliciter. Les vétérans confondus, ouvrent leur cœur au repentir et veulent dénoncer les coupables. Octave répond qu'il les connaît, mais qu'il les juge assez punis par leurs remords et par le blâme de leurs camarades. Il se retire, après avoir achevé de tout pacifier par cette adroite clémence.

VIII. Démarches imprudentes de Lucius. Toutefois Octave, résolu de ne plus compromettre son autorité par de telles assemblées, régla désormais séparément les intérêts de chaque corps. Le prix des biens confisqués, qui n'étaient pas encore vendus ou soldés, la spoliation des temples, déguisés sous l'apparence d'un emprunt, et des taxes extraordinaires, lui avaient procuré des sommes considérables. Il en fit usage pour mettre fin aux discussions par des sacrifices, et pour se concilier les plus indigents ou les plus factieux. De nouveaux sentiments commencèrent alors à se manifester. Les vétérans ayant terminé leur établissement dans

ces propriétés violemment acquises, reconnaissaient que l'autorité, qui les avait distribuées, était sur-tout nécessaire pour leur en assurer la paisible jouissance.

Fulvie se dissimulait ces nouvelles dispositions des vétérans; mais elles n'échappèrent point à Manius, qui chercha d'autres appuis dans la faveur des habitants de l'Italie, et engagea Lucius à prendre ouvertement la défense des opprimés. Ces malheureux, se voyant ainsi soutenus par le frère d'Antoine, s'enhardirent à repousser l'oppression par la violence. Les vétérans étaient assassinés dans tous les lieux écartés; et, dans plusieurs villes, on leur lançait des traits et des pierres du haut des toits. Ils se vengeaient avec fureur; un grand nombre de maisons étaient livrées au pillage et incendiées.

Fulvie imposa silence à Lucius, et le rètint auprès d'elle, pour prévenir de nouvelles témérités. Mais, ayant appris qu'Octave s'était rendu dans l'Apulie, au milieu des colonies des vétérans, et craignant l'effet de ses intrigues, elle envoya Lucius sur ses traces, avec les enfants d'Antoine, pour réveiller dans le cœur des vétérans leurs affections pour leur ancien général. Elle favorisait ainsi, sans le vouloir, les desseins d'Octave.

IX. Traité entre Octave et Lucius.

Octave avait prévu que des rivalités déja si furieuses ameneraient une guerre ouverte. Loin

de la redouter, il la desirait et même il la fomentait en secret : ceux dont le feint dévouement n'était inspiré que par la crainte, ou par l'espoir des honneurs, feraient connaître leurs vrais sentiments ; un grand nombre de vétérans, déja lassés de leur repos, trouveraient un nouvel aliment à leur activité et à leurs espérances ; lui-même obtiendrait, par la confiscation des biens des vaincus, de nouvelles ressources pour ses libéralités. Mais il n'était pas encore prêt pour une rupture, et sur-tout il voulait auparavant se voir en possession des deux Espagnes. Salvidiénus, chargé d'y conduire six légions, n'avait pu les empêcher sur leur route de livrer au pillage la ville de Plaisance ; un cri d'indignation s'était élevé dans toute la Gaule cisalpine ; Pollion et Ventidius, qu'Antoine venait d'envoyer dans ses provinces de l'occident par l'Illyrie, et que Fulvie faisait déja solliciter, s'étaient réunis pour obliger Salvidiénus à rétrograder vers l'Ombrie.

Octave se servit avec adresse du voyage de Lucius, pour gagner du temps en provoquant l'intervention des vétérans. Sur l'avis supposé que Sextus menaçait d'une descente dans le pays des Bruttiens, il envoya plusieurs corps de cavalerie, qui filaient sur les flancs de Lucius. Le consul se crut en danger, forma une garde pour la sûreté de sa personne et déclama contre Oc-

tave avec violence dans les colonies des vétérans d'Antoine. Octave déclara aux vétérans que sa bonne intelligence avec son collègue n'avait pas éprouvé la plus légère altération ; mais que Lucius voulait fomenter des troubles pour satisfaire sa propre ambition, soulever contre eux les habitants, et renverser cette autorité du triumvirat sur laquelle reposait la sécurité de leurs concessions.

Les vétérans alarmés, ou excités en secret, envoyèrent leurs principaux chefs qui proposèrent de terminer ces discussions par leur arbitrage. Octave s'empressa de l'accepter, et Lucius n'osa le refuser ; tous deux se rendirent à Téanum dans l'Apulie. Les arbitres firent donner lecture du traité signé entre Antoine et Octave. Pour en assurer l'exécution, ils décidèrent à l'égard de Lucius, qu'il licencierait sa garde, et ne pourrait être entravé dans l'exercice de ses fonctions consulaires ; à l'égard d'Octave, qu'il enverrait librement des troupes pour occuper les Espagnes. Lucius fut contraint d'exécuter cette décision, et les lieutenants d'Antoine permirent à Salvidiénus de passer les Alpes.

Soit que cet accord imprévu eût rendu Fulvie plus circonspecte, en lui montrant toute l'habileté de son adversaire ; soit par l'effet des nouvelles dispositions qu'elle ne devait pas tarder à manifester ; elle se montra désormais plus at-

tentive à contenir les emportements de Lucius. Manius voyait toutes ses intrigues déconcertées. L'occasion qu'il cherchait pour les reprendre avec succès, s'offrit alors dans le dépit que les scandaleuses amours d'Antoine causèrent à Fulvie. Mais il faut remonter plus haut, et faire connaître les premières démarches de ce triumvir dans ses provinces de l'orient.

X. Conduite d'Antoine dans l'orient.

Après le départ de son collègue, Antoine était resté à Amphipolis pour lever des contributions dans la Thrace et la Macédoine. Il avait aussi réglé la disposition de ses provinces. Calénus, qui commandait pour lui onze légions dans la Gaule cisalpine, eut le proconsulat de la grande Gaule; Ventidius fut envoyé dans la Gaule narbonnaise, où il devait recevoir les six légions de Cotyla; Pollion obtint l'Illyrie; les troupes qu'il avait amenées, celles qu'il trouva dans la province et ses nouvelles levées, lui formèrent une armée de sept légions. Le préteur Censorinus reçut le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce, avec trois légions; Saxa se mit à la tête de l'armée qui devait occuper l'Asie mineure et la Syrie; elle était principalement composée des soldats qui avaient servi sous Cassius, et fut portée avant le printemps à huit légions.

Bientôt après Antoine partit pour Athènes. Les habitants furent charmés de ses manières affables et de son équité dans la décision des

affaires. Ayant même obtenu la restitution de plusieurs îles dans la mer Égée, ils poussèrent leur reconnaissance jusqu'à l'oubli des bienfaits qu'ils avaient jadis reçus des rois de Pergame, Attale et Eumènes : les statues colossales érigées à ces rois reçurent une nouvelle dédicace en l'honneur du triumvir victorieux (1).

Au commencement du printemps, Antoine se rendit à Éphèse. Les habitants publièrent qu'un nouveau Bacchus venait les visiter, et sortirent en foule au-devant de lui couronnés de lierre, vêtus comme dans les fêtes de ce dieu. Les députés de la province d'Asie avaient été convoqués dans cette ville : Antoine rappela dans son discours la bienveillance que Jules César leur avait montrée, et leur reprocha ces nombreux secours d'hommes et d'argent qu'ils avaient fournis pour soustraire ses meurtriers à la vengeance des lois. Nous aurions dû, ajouta-t-il, vous traiter comme ces peuples de l'Italie, qu'Octave dépouille en ce moment de leurs villes, et des sépultures de leurs ancêtres. Néanmoins, comme vous avez eu quelque excuse dans la difficulté des circonstances, vous contribuerez seulement au paiement des gratifications que nous avons promises à deux cent mille soldats

(1) Appien, V, 4 et suiv. Dion, XLVIII, 24 et suiv. Plut. Ant. Josep., Antiq., XIV, 21, et XV, 41.

victorieux. Votre part dans cette contribution sera de la même somme que vous avez payée à nos ennemis, de vos impôts de dix années : mais vous avez eu deux ans pour les acquitter et nous sommes contraints de les exiger en une seule année.

Les députés se jetèrent à ses pieds, lui représentant que loin de favoriser ses ennemis, ils en avaient essuyé des vexations intolérables, qu'ils avaient été dépouillés de toutes leurs richesses, et qu'ils méritaient plutôt de la compassion que de nouvelles rigueurs. Antoine accorda seulement qu'on ne leverait que l'impôt de neuf années; mais, comme il insistait sur le terme du paiement, l'orateur Hybréas lui fit observer que puisqu'il exigeait deux tributs dans une année, il fallait qu'il leur donnât aussi deux étés et deux automnes. Cette répartie plut à Antoine, qui consentit à accorder deux années. De semblables contributions furent ensuite imposées sur les autres peuples de l'Asie mineure.

XI. Distribution des royaumes de l'orient.

L'arrivée d'Antoine dans Éphèse, fut d'ailleurs signalée par des actes de générosité envers ses ennemis fugitifs. Plusieurs avaient trouvé un asyle dans le temple de Diane, et pendant un sacrifice solennel, ils vinrent se jeter à ses pieds. Antoine ne se montra inexorable que pour Quintus, qui avait trahi Dolabella dans Laodicée; et pour Pétronius, qu'il déclara indigne de toute

faveur, comme l'un des meurtriers de César. Tous les autres éprouvèrent sa clémence ; il pardonna également à Lucius, frère de Cassius, et à plusieurs chefs du parti vaincu, qui erraient misérablement en Asie, depuis les batailles de Philippes.

Mais les espérances que ces témoignages de sa bonté commençaient à inspirer, furent d'une bien courte durée. La consternation que l'excès des taxes avait causée devint même plus profonde, lorsqu'on vit Antoine oublier la destination de tant de richesses, et les dissiper pour son faste, ses débauches, et ses folles profusions. Il ne paraissait en public qu'entouré de bouffons et de chanteurs; admettant l'acteur Xuthus dans son intime familiarité ; envoyant le chanteur Anaxenor, entouré de gardes, pour commander en son nom à toute une contrée; confisquant les biens des citoyens opulents sur les dénonciations intéressées des compagnons de ses débauches. L'un d'eux avait espéré s'attribuer ainsi les grands biens d'un citoyen de Magnésie ; mais Antoine sortait d'un repas qui l'avait charmé par sa délicatesse, et cette riche dépouille fut la récompense de son cuisinier.

Il employait d'autre part pour la levée des contributions des agents si corrompus, et montrait tant de tolérance pour leurs malversations, que tout le produit des taxes fut consommé

avant la fin de l'année. Il voulut y suppléer par des anticipations sur l'année suivante. L'Asie, lui dit alors avec courage l'orateur Hybréas, vous a déja payé deux cents mille talents (1). Si vous ne les avez pas touchés, demandez en compte à vos trésoriers; si vous les avez reçus et dépensés, nous sommes perdus. Ce mot fit une grande impression sur Antoine; il ordonna des recherches qui firent rentrer des fonds considérables dans les caisses publiques.

Dans les jours qui n'étaient pas consacrés à ses plaisirs, Antoine, naturellement porté à l'ostentation, déployait tout le faste de cette autorité absolue qu'il exerçait sur tant de peuples. Son audience était remplie de rois et de princes qui attendaient de lui leur destinée. Les deux frères Rhascus et Rhascupolis conservèrent en Thrace le royaume des Sapéens. Sadalès III obtint le royaume des Odryses. Les royaumes de Galatie et de Pisidie, succession du vieux roi Déjotarus, furent donnés au traître Amyntas. Philadelphe, héritier de ce roi, fut indemnisé par le royaume de Paphlagonie (1). Darius, fils de

(1) 960,000,000 de francs.

(1) Il paraît que son vrai nom était Déjotarus Castor, fils de Castor et de la fille de Déjotarus. Le vieux roi, pour lui assurer toute sa succession, avait fait périr ses autres enfants. Strabon, lib. XII, Reymar sur Dion, XLIX, 32. Plut. de Stoic. repug.

Pharnace, obligé de laisser au pouvoir d'un usurpateur son royaume du Bosphore-Cimmérien, avait joint Antoine sous Philippes avec un corps nombreux d'auxiliaires; il fut nommé roi de Pont. Tarcondimote conserva son royaume de Cilicie. Entouré de ces courtisans couronnés, qui briguaient un de ses regards, Antoine étonnait, par l'appareil de sa grandeur, les peuples même de l'Asie, familiarisés avec la pompe des rois de l'orient. C'était la première fois que la majesté de l'empire se montrait sous cet éclat extérieur, et le même exemple ne devait pas être sitôt renouvelé ; car nous verrons qu'Octave adopta un système de modération, qui ne pouvait admettre ce faste de la puissance.

XII. Amours d'Antoine avec Glaphyra.

Les troubles de la Cappadoce exigèrent ensuite la présence d'Antoine. Après la mort d'Ariobarzane, son frère Ariarathe s'était emparé du trône, au préjudice des droits que réclamoit Sisinna, l'un des petits-fils du fameux général de Mithridate, d'Archélaus. Sisinna combattait avec des succès divers pour soutenir ses prétentions, lorsqu'il apprit l'arrivée du triumvir. Il envoya pour plaider sa cause sa mère Glaphyra, dont la beauté, encore fameuse dans tout l'orient, lui assura la couronne.

Tandis que le cynisme d'Antoine portait jusqu'à Rome le scandale de ses amours avec Glaphyra, il l'abandonnait pour se rendre à Tarse;

dont il voulait en personne réparer les infortunes. Il avait déja rendu en faveur des diverses villes de l'Asie, maltraitées par ses adversaires, des édits qui les exemptaient de toutes contributions et qui déclaraient libres leurs habitants vendus comme esclaves. Les Lyciens faisaient rebâtir à ses frais leur ville de Xanthe; les Rhodiens avaient obtenu la restitution des îles Cyclades et des villes qui leur appartenaient sur le continent; concessions que la dureté de leur gouvernement devait bientôt faire révoquer. Antoine, en arrivant à Tarse, ajouta à ces mesures générales, des témoignages particuliers de sa faveur pour les habitants, et leur accorda de grands priviléges. Mais, au milieu des hommages de leur reconnaissance et des fêtes les plus brillantes, il ne pouvait dissimuler son trouble et ses inquiétudes. Une passion nouvelle annonçait ainsi les funestes écarts où elle devait bientôt l'entraîner.

XIII. Antoine mande Cléopâtre, à Tarse.

Les souvenirs de cette Cléopâtre, qui, dans les jardins de Jules-César, avait paru si brillante aux yeux d'Antoine, s'étaient réveillés dans son cœur avec plus de force, à mesure qu'il se rapprochait de l'Égypte. Succédant à la puissance de cet homme extraordinaire, dont la grandeur lui imposait, même après ses derniers succès, il était flatté par l'idée de le remplacer auprès de la reine. Il feignit un vif ressentiment des

vaisseaux qu'elle avait fait fournir à Cassius par Sérapion, et lorsqu'il partit pour Tarse, il lui envoya par Dellius l'ordre de se rendre dans cette ville, pour justifier la conduite qu'elle avait tenue pendant la guerre.

Quintus Dellius, distingué par sa figure, et connu par ses talents littéraires, était recherché dans les sociétés les plus polies, pour l'agrément de son esprit. Mais ces dehors séduisants cachaient tous les vices d'un cœur faux et corrompu. Il s'était attaché d'abord à Dolabella. Un peu avant la prise de Laodicée, il l'avait quitté pour Cassius. La veille de la première bataille de Philippes, il passa dans le camp d'Antoine. Nous verrons que dans la suite il l'abandonna pour Octave. Il fut, suivant Messala, le voltigeur des guerres civiles. Devenu alors par ses basses adulations le confident intime d'Antoine, il avait accepté cette mission dans le dessein de le trahir. Il obtint pour lui-même les faveurs de Cléopâtre, et tel était le caractère de la reine, qu'il fut permis de douter si elle avait cédé à d'autres sentiments qu'au desir de favoriser ainsi son triomphe sur le cœur du triumvir. Il paraît néanmoins qu'elle avait aussi été séduite par les agréments de ce dangereux confident, pour lequel elle conserva dans la suite une secrète inclination (1).

---

(1) On en trouve la preuve dans les lettres de Dellius à

Cléopâtre était dans sa viugt-septième année, et l'âge, sans altérer sa beauté, avait accru les moyens de séduction qu'elle devait aux charmes de son esprit. Les richesses d'un royaume qui faisait tout le commerce maritime des Indes, secondaient son goût exquis pour la parure, et devaient bientôt mettre à ses pieds les avides courtisans du triumvir. Tandis qu'Antoine envoyait courriers sur courriers pour presser son départ, elle le retardait sous de vains prétextes, irritant par ces délais ses impatients desirs. Elle arriva enfin à l'embouchure du Cydnus, qui se jetait dans la mer à trois lieues de Tarse, après avoir traversé la ville dans son cours. Elle passa pour remonter ce fleuve dans une magnifique gondole. La proue éblouissait par l'or de ses bas-reliefs; les voiles étaient de riches tissus de pourpre; des rames d'argent se mouvaient en cadence au son d'une musique enchanteresse : à la poupe s'élevait un pavillon dont le ciel était semé de brillantes étoiles : Cléopâtre y paraissait à demi-couchée, et revêtue des attributs de la déesse Vénus; des enfants d'une rare beauté figuraient autour d'elle les amours et agitaient des éventails pour la rafraîchir; les plus belles de ses

---

Cléopâtre, qui furent publiées plus tard, et subsistaient encore au temps de Sénèque. Paterc., II, 84. Reymar sur Dion, XLIX, 39. Plut., Ant.

femmes, sous le costume des Graces et des Néréides, s'appuyaient mollement sur le gouvernail et sur les cordages; de précieux aromates, versés dans des cassolettes, répandaient au loin, en nuages légers, des odeurs exquises. Tous les habitants de Tarse étaient accourus sur les deux rives du fleuve; Antoine fut laissé presque seul dans la place publique où il tenait son audience : on publiait avec des acclamations que Vénus rendait visite au nouveau Bacchus, pour ramener la paix et la prospérité dans l'Asie.

XIV. Antoine est subjugué par Cléopâtre.

Cléopâtre reçut en arrivant une invitation d'Antoine. Elle exigea qu'il répondit d'abord à la sienne, et l'étonna tellement par le contraste de ses fêtes, d'une élégance si exquise, avec celles où il avait ensuite prodigué sans goût les trésors de l'Asie, qu'il fut le premier à railler de sa grossière magnificence. Mais Cléopâtre en faisait le plus bel ornement, et s'y montrait sous des formes toujours plus attrayantes et toujours nouvelles; tantôt déployant toutes les ressources de son sexe, pour s'offrir aux regards sous ces dehors enchanteurs qui avaient transporté d'amour Jules César; non moins séduisante, lorsque imitant ensuite les bruyants transports, et la licence des propos d'Antoine, elle faisait admirer son enjouement, ses graces si piquantes, et ses inépuisables saillies.

Elle parla de sa conduite non pour la justi-

fier, mais pour vanter ses services. Elle avait puissamment secondé Dolabella, bravé les ordres menaçants de Cassius, et amenait elle-même sa flotte aux triumvirs, lorsque la tempête l'avait également exposée au courroux des flots et aux ressentiments des conjurés. Sérapion était un traître, qui éprouverait sa juste vengeance; qui excitait sous main les complots de sa sœur Arsinoé, et qui avait fait paraître un faux Ptolémée pour troubler ses états. Elle ne donnait pas ces explications en suppliante, elle s'exprimait en souveraine; loin de craindre en effet de perdre son royaume, elle dominait déja sur les rois de l'orient, dont le maître absolu était à ses pieds. Elle ordonna qu'Antoine envoyât ses satellites à Éphèse pour la venger d'Arsinoé. Cette sœur infortunée, qui s'était refugiée dans le temple de Diane, fut arrachée de son asyle, et égorgée sans pitié. Le grand-prêtre Mégabise, qui l'y avait recueillie, n'échappa lui-même à la mort, qu'en fléchissant Cléopâtre par les supplications des Éphésiens.

Cléopâtre voulut ensuite accompagner Antoine en Syrie, où tous les préparatifs de l'expédition qu'il projetait contre les Parthes étaient déja terminés. Antoine se rendit avec elle à Antioche, donna ses ordres pour réparer les malheurs de Laodicée, régla les affaires de la province, et en chassa cette foule de petits

princes qui avaient acheté leurs états de Cassius. La plupart avaient traité depuis avec les Parthes ; ils portèrent au-delà de l'Euphrate leurs intelligences secrètes, et leur ambition irritée par l'exercice d'une souveraineté si précaire. La Syrie applaudit d'abord à leur expulsion ; soumise ensuite par Antoine à un joug bien plus dur que celui dont elle avait été délivrée, elle changea en malédictions les témoignages trop prompts de sa reconnaissance.

XV. Antoine suit Cléopâtre à Alexandrie.

Les taxes pesantes qu'Antoine avait imposées sur la Syrie, étaient la principale cause de ces vexations. Mais tous ces trésors ne suffisaient pas même à l'entretien de son armée, et ses soldats mal payés commençaient à se mutiner. Pour appaiser leurs murmures, il leur promit le pillage d'une ville dont l'opulence annonçait la future célébrité ; de Palmyre, qui était déja l'entrepôt du commerce par terre des Indes avec l'Asie. Les Parthes et les Romains, qu'elle faisait jouir, même pendant la guerre, d'une libre circulation des marchandises, avaient jusque alors respecté sa neutralité. Antoine, l'accusant de l'avoir violée, envoya sa cavalerie par des chemins détournés. Mais les habitants avaient été prévenus, et avaient passé l'Euphrate avec toutes leurs richesses ; lorsque la cavalerie, ne trouvant qu'une ville déserte, se fut avancée jusqu'au fleuve, elle les aperçut à la rive opposée, rangés en

bataille, avec une multitude d'Arabes auxiliaires, tous armés d'arcs et de flèches, et renommés par leur adresse à s'en servir. Elle n'osa tenter le passage, et revint sur ses pas, désespérée d'avoir manqué une si riche proie.

L'armée s'éloignait alors de l'Euphrate. Le moment était néanmoins favorable pour attaquer les Parthes, car ils n'étaient point en mesure de se défendre. Mais Cléopâtre ne voulait pas laisser entreprendre une guerre, qui eût déjoué ses projets. Elle attira les regards d'Antoine sur les trésors de la Phénicie, et le conduisit sur sa propre escadre dans la ville de Tyr. Elle y poursuivait Sérapion, qui s'était refugié dans le sanctuaire du temple d'Hercule, et qui fut arraché de l'autel, pour être conduit à la mort par ordre d'Antoine. Elle fit aussi violer par Antoine le droit d'asyle dont jouissait l'île d'Arade, source de richesses pour cette île, et qui était même cher à ces contrées, où il avait adouci les maux de leurs résolutions si fréquentes. Mais celui que Cléopâtre appelait le faux Ptolémée, s'était refugié dans cette île, depuis quatre ans, sous la condition de n'en pas sortir. Il soutenait qu'il était réellement l'aîné des Ptolémée, et qu'il avait lui-même fait répandre le bruit de sa mort, pour échapper à la poursuite de Jules César. La vraisemblance de cette allégation ne fit que rendre Cléopâtre plus ardente à en étouffer toutes les preuves par son supplice.

C'était ainsi qu'Antoine ajoutait la profanation des sanctuaires, et le mépris des priviléges, à toutes ses autres injustices; à l'exil, aux confiscations, aux taxes les plus vexatoires, au pillage tenté en pleine paix sur Palmyre. Il semblait moins arrivé pour attaquer les Parthes, que pour préparer le succès de leur invasion dans la Syrie, en excitant les peuples à voir en eux des libérateurs. Nous verrons dans la suite les effets de cet étrange aveuglement. Mais Cléopâtre avait accompli tous ses desseins. Affermie dans son royaume, délivrée de ceux qui lui faisaient ombrage, elle avait assez retardé l'ouverture de la campagne, pour la rendre impraticable cette année. Après un court séjour à Tyr, elle retourna dans ses états. Antoine, ne pouvant plus vivre sans elle, assigna avant le temps des quartiers d'hiver à ses troupes, les laissa sous les ordres de Saxa, et fit voile pour Alexandrie.

XVI. Octave rejette les avances de Fulvie.

Cependant la nouvelle des amours d'Antoine avec Glaphyra, parvenue à Rome, avait inspiré à sa violente épouse toutes les fureurs de la jalousie. Manius jugea ce moment favorable pour le succès de ses propres desseins. Il dit à Fulvie qu'elle se verrait exposée à de telles insultes, tant qu'elle ne se déciderait point à rappeler Antoine par les troubles excités en Italie; que le succès de la lutte ne pouvait d'ailleurs être douteux; que les proconsuls d'Antoine, dont les armées

réunies formaient vingt-quatre légions, avaient manifesté leurs dispositions hostiles contre Octave, Calénus en refusant de lui renvoyer ses deux légions, et en occupant la Ligurie; Pollion et Ventidius en fermant le passage des Alpes à son lieutenant; que Plancus avait de plus quatre légions, levées pendant son consulat, et que l'armée du consul Lucius était déja portée à six légions; qu'avec de telles forces, elle consommerait l'abaissement d'Octave, déja préparé par le dernier traité de partage, et le réduirait à imiter envers elle la soumission de ses deux collègues.

Ces explications produisirent d'abord un effet contraire à celui que Manius s'était proposé. Les emportements jaloux de Fulvie avaient eu pour cause sa vanité blessée plus que son amour; elle était même éprise en secret pour ce jeune Octave, dont les charmes recevaient un si grand éclat des faveurs de la fortune; mais le remords ou la crainte d'un refus l'avaient contenue. Ne voyant plus alors dans son crime qu'une juste vengeance, persuadée qu'Octave n'oserait rebuter celle qui pouvait à son gré l'élever ou le perdre, elle s'enhardit à lui déclarer ses sentiments. Octave jugea plus utile à ses intérêts de publier les infâmes propositions de sa belle-mère, et de livrer au ridicule cette alternative entre une déclaration d'amour ou de guerre. Je

redoute plus ses faveurs que ses armes ; que la trompette sonne ! disait-il, dans une épigramme mordante que Martial nous a conservée (1). Il profita même de cette occasion pour signifier à Clodia un divorce qu'il avait projeté en même temps que son mariage ; et déclara qu'il n'avait jamais eu de commerce avec elle. En affectant ainsi de ne montrer dans les querelles qui lui étaient suscitées que les emportements d'une femme impudique, il parvint à persuader aux vétérans qu'il était toujours en bonne intelligence avec Antoine (2).

XVII. Fulvie provoque la guerre.

Fulvie apprenait en même temps que son époux avait abandonné Glaphyra pour la dangereuse Cléopâtre. Furieuse, et prévenant désormais les conseils violents de Manius, elle partit avec ses enfants pour Préneste, où se trouvaient déja réunies quatre des légions de Lucius. Plusieurs sénateurs et chevaliers l'y suivirent, elle tenait des conseils avec eux et publiait des édits au nom d'Antoine. Ceignant une épée, elle faisait des revues, présidait à la distribution de la solde, donnait le mot, excitait les soldats par ses harangues. Elle envoya aussi des députés à Antoine, pour lui exposer que les dangereux projets de son collègue exigeaient son prompt retour.

---

(1) Epig. XI, 20.

(2) Appien, V, 21 et suiv. Dion, XLVIII, 10 et suiv.

3.

Octave, voyant s'approcher l'époque de la rupture, rappela Salvidiénus; par ses intrigues secrètes, les principaux officiers des vétérans se rendirent à Rome, et firent proposer de nouveau leur médiation à Lucius. Fulvie lui défendit de l'accepter, elle se moqua même de ce conseil, qu'elle appelait par dérision le sénat guêtré (1). Mais Lucius était ébranlé, et Manius, qui voulait ranimer son courage, s'étant laissé entraîner dans une conférence à d'imprudentes déclamations, les officiers médiateurs déclarèrent que les vétérans étaient décidés à prendre les armes. Cette menace intimida Fulvie : elle consentit que Lucius se rendît dans la ville de Gabies, située à une égale distance entre Rome et Préneste. Un local y fut préparé, pour discuter la cause devant les officiers médiateurs, avec l'appareil usité dans les tribunaux ordinaires.

Octave avait rempli son but. Il ne desirait pas plus que Fulvie le succès de la conciliation, mais il voulait paraître l'avoir provoquée. Il devança l'heure qui avait été fixée, et se fit précéder par un détachement de cavalerie, qu'il chargea d'éclairer les chemins du côté de Préneste. Comme il l'avait prévu et peut-être ordonné, ce corps engagea une querelle où plusieurs

---

(1) *Caligatum*, de Caliga, bottine courte, ou guêtre, qui faisait alors la chaussure du simple soldat.

des cavaliers qui précédaient Lucius, furent tués. Lucius tourna bride, et rejeta avec mépris les sûretés qu'on lui fit offrir, ne voyant plus dans tous ces projets de médiation qu'un piége tendu par Octave.

Les deux partis publièrent alors des manifestes remplis d'invectives. Octave convoqua une assemblée du sénat à laquelle il fit inviter l'ordre des chevaliers. Il dit qu'il les avait fait réunir dans l'espérance de prévenir par leur intervention les maux d'une nouvelle guerre civile; qu'il ne craignait pas les insinuations de ses ennemis sur ses instances pour la paix tant de fois renouvelées; qu'il leur ferait voir par l'évènement si elles prouvaient sa faiblesse. Cette assemblée nomma une nouvelle députation qui n'eut aucun succès, mais qui acheva de mettre les apparences du côté d'Octave.

Octave fit un appel à ses vétérans, qui prirent aussitôt les armes. Il en forma deux armées, dont l'une resta sous ses ordres; l'autre fut jointe à quatre légions, qu'il avait dans les environs de Rome, sous le commandement d'Agrippa. Mais toute la faveur des citoyens était pour Lucius. Les habitants des villes proscrites accoururent en foule sous ses drapeaux. Un grand nombre d'autres villes se déclarèrent pour lui, et se mirent en état de défense. L'Italie presque entière était soulevée; la querelle paraissait

XVIII. Lucius entre dans Rome.

désormais engagée entre les anciens et les nouveaux colons qui se disputaient le territoire.

Octave se mit le premier en campagne, laissant Lépidus dans Rome avec deux légions. Il marchait sur Albe, où deux légions de Lucius venaient de chasser leurs tribuns. Se voyant prévenu par Lucius, qui les avait ramenées à leur devoir, il attaqua la ville de Norcia, et fut repoussé par un des lieutenants de Lucius, Tisiénus, qui s'y était renfermé. Se portant alors contre un autre lieutenant, Furnius, qui arrivait par l'Ombrie avec une armée, il le battit, et le cerna dans son camp. Mais les nouvelles de Rome l'obligèrent à retourner précipitamment sur ses pas.

Lucius voyant que plusieurs citoyens distingués quittaient la ville pour le joindre, y avait fait entrer un grand nombre de soldats déguisés et s'était avancé pour l'attaquer. Il repoussa une sortie de Lépidus, et tandis qu'il menaçait à-la-fois tous les postes, ses soldats déguisés ouvrirent l'une des portes qui leur avait été livrée par Nonnius. Lépidus prit la fuite avec le consul Servilius; Lucius reçut le serment de leurs soldats. Il convoqua aussitôt une assemblée du peuple, où il déclara que son frère abdiquerait le triumvirat, pour rendre aux magistratures légales leur autorité, et qu'Octave et Lépidus seraient bientôt punis de leurs excès; il obtint

aussi du sénat la commission de leur faire la guerre. Un grand nombre de citoyens jusque alors indécis, et qui crurent désormais le succès assuré, se déclarèrent en sa faveur.

Néanmoins, il n'osa pas attendre Octave dans Rome, et prenant un détour pour l'éviter, arriva en Étrurie, pour solliciter les vétérans d'Antoine, qui y formaient plusieurs colonies. Mais un questeur d'Antoine, nommé Barbatius, récemment arrivée de l'armée, et secrètement gagné, les avait prévenus contre lui, en déclarant que leur général était vivement irrité contre ceux qui empruntaient son nom pour faire la guerre à ses deux collègues. Lucius laissa parmi eux quelques officiers, qui ramenèrent peu-à-peu les esprits et obtinrent de nouvelles levées. Il marchait cependant contre l'armée de Salvidiénus.

XIX. Lucius se renferme dans Pérouse.

Salvidiénus était parvenu à repasser les Alpes, et traversant la vallée d'Aoste, s'était arrêté sous Verceil, pour éviter d'engager les proconsuls d'Antoine à sortir de leur inaction. Calénus persévérait à rester dans la Ligurie; Ventidius et Pollion, avancés jusqu'au pays des Tauriniens, y avaient établi leur camp. Lucius, espérant les entraîner à sa suite, se porta sur Verceil. Mais il revint aussitôt sur ses pas, trompé par une habile manœuvre d'Agrippa.

Agrippa s'était avancé au secours de Salvidiénus; voyant la conduite des proconsuls

d'Antoine, au lieu d'attaquer Lucius, il occupa sur ses derrières le pays des Insubriens, et mit le siége devant Milan. Lucius, craignant de voir décrier ses armes par la prise de cette place importante, revint sur ses pas pour la défendre: Agrippa, lui dérobant sa marche, effectua sa jonction avec Salvidiénus. L'armée de Lucius était désormais trop inférieure à leurs forces réunies; il se porta à marches forcées sur Plaisance, où il passa le Pô, et arriva dans l'Ombrie, toujours menacé sur ses derrières, par Agrippa et Salvidiénus. Il apprit alors qu'Octave était déja sur les frontières du Picénum.

Octave à son retour dans Rome, avait pris des mesures pour la mettre désormais hors de toute insulte, et s'était aussitôt mis en marche pour seconder ses lieutenants. Lucius se jeta dans les montagnes de l'Étrurie, d'où il déboucha sous Pérouse. Cette position lui parut avantageuse. La ville, forte par elle-même, et couverte sur ses derrières par des montagnes, pouvait soutenir un long siége. On touchait d'ailleurs à la fin de l'été, et Lucius espérait encore être joint par les proconsuls d'Antoine dans cette contrée, propre à mettre leurs troupes en quartier d'hiver. Il fit occuper toutes les hauteurs voisines et se renferma dans la ville, suivant ainsi un système de défense, autorisé par l'exem-

ple de Décimus, mais qui devait avoir une issue bien différente.

XX. Lucius est assiégé dans Pérouse.

Octave combine les mouvements de ses trois armées, et investit Pérouse. Il mande en même temps tous ses corps dispersés, obtient de nouvelles levées dans les colonies, et réunit sous cette ville plus de vingt-cinq légions, composées en grande partie de vétérans. Les lignes qui devaient fermer l'accès à tous les secours, se construisaient cependant avec activité. Elles embrassèrent dans une enceinte de plus de sept milles, toutes les sinuosités des hauteurs, et furent flanquées d'espace en espace par des redoutes ou des tours de bois. D'autres lignes furent tirées jusqu'au Tibre, qui coulait à peu de distance, au bas d'une plaine située au sud-ouest de Pérouse.

Fulvie fut en proie aux plus vives alarmes. Elle adressa de pressantes sollicitations aux proconsuls d'Antoine, les conjurant de ne pas souffrir le désastre de Lucius, et un affront qui rejaillirait sur leur général. Ils éludaient encore de se prononcer, incertains des volontés d'Antoine, peu disposés à suivre celles de Fulvie. Néanmoins Ventidius et Pollion s'étant avancés jusque aux frontières de l'Ombrie, Fulvie qui avait Plancus auprès d'elle, renforça son armée par tout ce qu'elle avait de troupes disponibles et l'engagea à marcher contre Octave. Plancus ren-

aux esclaves. Ces malheureux tombaient expirants de faim au milieu des rues : on creusait de grandes fosses, où leurs cadavres étaient jetés pendant la nuit. A ce spectacle épouvantable, triste présage de leur propre destinée, les soldats demandèrent une nouvelle sortie, et voulurent qu'elle se fît en plein jour, pour que la lâcheté ne pût se couvrir par les ténèbres. Ils se mirent en marche dès le grand matin, emportèrent les premières palissades, comblèrent les fossés, et arrivèrent au pied des murs de revêtement. Les uns appliquaient les échelles, les autres faisaient avancer leurs tours roulantes, dont ils abattaient les ponts sur les murs, et y passaient en foule, quoique exposés sur les flancs à une multitude de traits lancés par les archers ou par les machines. Ils pénétrèrent enfin dans les retranchements et commençaient à s'y établir en grand nombre. Octave se voyait exposé à perdre en un moment le fruit de sa longue constance.

Mais les tours roulantes ayant manqué, ceux qui combattaient dans les retranchements, épuisés de fatigues et faiblement secourus, ne montraient plus la même vigueur dans leur attaque. Octave s'en aperçoit et fait avancer des troupes fraîches, qui fondent sur eux avec vigueur, en massacrent une partie, chassent les autres devant eux, et les poursuivant de près, détruisent au-dehors toutes les tours. Lucius

rallie ses soldats, et repousse les assiégeants dans leurs lignes : mais ne pouvant plus sans témérité tenter de les y forcer, il fait sonner le rappel. Le bruit des chants de victoire, qui se faisaient entendre au-delà des lignes, et la vue des cadavres nuds de leurs camarades, que l'on jetait par-dessus les murs, inspire alors aux assiégés une nouvelle fureur. Ils reprennent leurs échelles, et se portent au pied des retranchements, résolus de les emporter de nouveau ou d'y périr. Lucius touché du sort de tant de braves gens, court à eux, les conjure de renoncer à des efforts désormais inutiles, et les ramène enfin dans Pérouse, accablés par la honte et le désespoir.

XXII. Lucius se rend à discrétion.

Octave acheva par d'autres travaux de rendre ses lignes inexpugnables. Les assiégés renoncèrent à de nouvelles tentatives, et les sentinelles s'étant relâchées de leur vigilance, les transfuges qui s'échappèrent l'instruisirent des progrès de la famine. Ses ravages avaient été si affreux, qu'elle passa depuis en proverbe (1).

Lucius se voyait sans ressources, et plusieurs de ses officiers, qui s'étaient mêlés avec les transfuges, ayant été reçus avec bonté par Octave, il craignit d'être livré entre ses mains. Il

(1) On dit *Perusina fames*, pour désigner l'excès de la famine.

se hâta d'envoyer Furnius avec deux de ses principaux officiers, pour négocier une capitulation. Octave répondit qu'il excusait ceux qui, ayant servi sous Antoine, s'étaient crus obligés de suivre les drapeaux de son frère; mais que tous les autres devaient se rendre à discrétion. Il prit ensuite Furnius en particulier, et l'assura de ses dispositions favorables pour lui, pour Lucius et pour tous ceux qui étaient sincèrement attachés aux triumvirs : il ne voulait excepter que ses ennemis personnels. Au retour de la députation, ceux des assiégés qui redoutaient les vengeances d'Octave, alarmés de sa conférence secrète avec Furnius, demandèrent que Lucius lui fît déclarer leur résolution unanime de s'ensevelir sous les ruines de Pérouse, s'il n'accordait à tous la même capitulation.

Lucius répondit qu'il voulait lui-même aller défendre leurs intérêts auprès d'Octave. Il sortit de Pérouse, entouré d'un nombreux cortége, qu'il devança ensuite, seul et précédé de deux licteurs. Il se disposait à entrer dans les retranchements, pour se rendre à discrétion : mais Octave le prévint et le reçut en avant de la porte extérieure. Je ne puis désavouer, dit Lucius, mon dessein d'abolir le triumvirat, dont le maintien me paraissait inutile après la chûte de nos communs ennemis. Mais, en autorisant cette entreprise du nom d'Antoine, j'ai trompé ceux que j'attirais

sous mes drapeaux ; je vous invite donc à faire porter sur moi seul la vengeance d'un tort qui m'est personnel ; et c'est pour obtenir votre indulgence en faveur des autres, que je suis venu me remettre à votre discrétion. Je m'étais avancé, répondit Octave, pour vous laisser la faculté de capituler. En préférant vous abandonner à ma foi, vous me faites oublier les droits de la victoire, pour ne plus considérer que ce qui est digne de moi et de vous. Après une courte conférence, Octave se sépara de lui en témoignant qu'il était satisfait de sa conduite. Lucius vantait aussi la générosité d'Octave, mais sans faire connaître les résultats de cette entrevue. Ses officiers furent seulement instruits que le tribun qui était de tour, avait été porter à Octave le contrôle des troupes et prendre ses ordres.

XXIII. Destruction de Pérouse.

Dès le matin, les légions victorieuses se rangèrent aux deux côtés d'un autel et d'un tribunal élevé, qui avaient été construits en avant de la porte principale de Pérouse. Octave parut le front ceint d'une couronne de laurier, et offrit sur l'autel un pompeux sacrifice. Pendant ce temps l'armée vaincue défilait hors de la ville, saluant Octave comme son chef du titre d'*imperator*, et allant prendre place dans les postes qui lui avaient été assignés. Les vétérans étaient séparés des troupes de nouvelle levée. Octave monta sur son tribunal, leur ordonna de mettre

bas les armes, et fit avancer les vétérans. Il commença son discours par des reproches sur leur ingratitude : mais ses propres vétérans, secrètement prévenus, furent joindre leurs anciens camarades, les embrassant avec émotion, implorant par leurs cris et leurs larmes l'oubli de tout le passé. Ce mouvement entraîna les autres légions d'Octave, qui furent se mêler aux troupes de nouvelle levée et démandèrent aussi leur pardon.

Octave commanda le silence. Je n'accuse pas, dit-il, les troupes de nouvelle levée, elles ont pu se croire obligées à suivre les ordres du consul. Mais ces vétérans, avec qui vous avez tant de fois remporté la victoire, laissez-les du moins se justifier d'avoir pris volontairement les armes contre vous et contre moi : qu'ils déclarent s'ils ont eu des sujets de plainte? Si j'ai témoigné moins de zèle pour eux que pour vous? Si je n'ai pas surmonté les mêmes obstacles pour assurer leur établissement dans les colonies? Les soldats ne répondirent que par un nouvel appel à sa clémence. Eh bien, reprit-il, soyez-moi garants qu'ils me porteront désormais l'attachement que vous m'avez toujours montré, et je consens à leur pardonner. Tous le promirent : des acclamations unanimes exprimèrent leur reconnaissance. L'armée vaincue fut reprendre ses postes, où elle eut ordre de dresser les tentes :

on lui donna ensuite de nouveaux officiers pour la conduire dans les quartiers qui lui étaient assignés.

Cependant Lucius s'avançait, suivi de ses officiers, parmi lesquels on comptait plus de trente sénateurs et de cinq cents chevaliers. Ils paraissaient abattus et consternés, dans l'incertitude du sort qui les attendait. Lorsqu'ils furent hors des portes, l'armée victorieuse prit possession de Pérouse. Arrivés devant le tribunal du triumvir, ils le saluèrent avec respect. Octave fit asseoir Lucius à côté de lui; ses principaux officiers avaient reçu l'ordre de s'assurer des autres prisonniers. Il ordonna ensuite d'appeler les habitants de Pérouse, qui bordaient les murailles, tendant vers lui des mains suppliantes et implorant sa clémence. Il déclara qu'il leur accordait la vie, mais il excepta leurs magistrats, qui furent aussitôt jetés en prison.

Les soldats n'attendaient plus que le signal pour entrer dans Pérouse, dont le pillage leur avait été promis. Le désespoir de Cestius Macedonicus, l'un des principaux magistrats, les priva de cette proie. S'étant renfermé chez lui, avec la résolution de ne pas survivre au désastre de sa patrie, il se revêtit des marques de sa dignité, mit lui-même le feu à sa maison, se perça de son épée et se précipita au milieu des flam-

mes. Le vent soufflait alors avec violence, et l'incendie devint bientôt général. Cette ville, l'un des plus beaux établissements des anciens Toscans, fut entièrement réduite en cendres. Octave l'abandonna avec un territoire d'environ un mille autour des murs, à tous ceux de ses soldats qui voulurent s'y établir.

XXIV. Autels de Pérouse.

Les magistrats de Pérouse furent ensuite amenés devant le vainqueur, et condamnés à mort. Quelques-uns voulurent s'excuser et solliciter sa clémence; Octave répondit froidement, il faut mourir. Il n'excepta qu'Émilius Lucius, le même qui avait mis ostensivement dans l'urne son bulletin, au jugement des meurtriers de César.

Lucius accompagna par-tout Octave, traité avec les plus grands égards, mais toujours gardé à vue. Des officiers qui avaient suivi ses drapeaux, comme partisans d'Antoine, la plupart acceptèrent de l'emploi dans l'armée d'Octave, les autres furent retenus prisonniers. Octave s'occupa ensuite de ce grand nombre de citoyens distingués, qui avaient suivi Lucius dans l'espoir de rétablir la liberté; et il témoigna le désir de leur pardonner. Mais ses vétérans lui représentèrent le danger de laisser la vie à des ennemis dont la haine avait été si constante. Il montra de la répugnance, et voulut faire des exceptions : bientôt, las de se contraindre, il

condamna à mort tous ces prisonniers. Plusieurs lui avaient néanmoins rendu des services, entre autres le tribun Canutius, qui, à son arrivée dans Rome, l'avait présenté au peuple, et avait ensuite employé pour le servir l'autorité de sa magistrature. Mais son véritable objet avait été de servir la cause de la liberté, en soutenant contre Antoine, celui qui s'annonçait alors pour son rival. Octave jugea que le motif du bienfait le dispensait de toute reconnaissance.

Trois cents des plus illustres dans l'ordre des sénateurs et des chevaliers, furent exceptés du supplice, réservés pour une mort plus cruelle. Le jour des ides de mars, tandis que Octave offrait un sacrifice solennel aux mânes de Jules César, sur l'autel qu'il lui avait dédié, ces infortunés, ornés de bandelettes, furent amenés devant l'autel, et immolés avec les cérémonies usitées pour les victimes expiatoires. Ce trait d'inhumanité, désigné par Sénèque sous le nom des autels de Pérouse, lui a semblé plus barbare que toutes les horreurs des proscriptions(1).

XXV. Octave poursuit sa victoire.

La prise de Lucius termina la guerre. Le parti d'Antoine conservait néanmoins de grandes forces. Ventidius, Pollion et Plancus se repliaient vers l'Ombrie. Calénus occupait la Ligurie. Ca-

(1) De Clem. I, 11. Suét., Oct., 15.

nidius, Atéius et plusieurs autres chefs avaient considérablement grossi leurs corps détachés, en y recevant les citoyens ruinés par des révolutions si fréquentes, et ceux qui avaient pris les armes dans l'espoir de les consacrer à la défense de la liberté. Mais ces généraux agissaient sans concert; tous les chefs isolés furent abandonnés de leurs troupes, et obligés de gagner les côtes, pour passer en Sicile ou en Epire.

Fulvie était alors occupée à préparer une puissante diversion dans la Campanie par le secours de Tibérius. Tibérius, vaincu par César à Pharsale, avait ensuite commandé sa flotte sous Alexandrie. Il se trouva préteur sous le consulat de Lucius, lui amena un corps de troupes levé dans la Campanie, et s'enferma avec lui dans Pérouse. Un peu avant la prise de cette ville, il s'évada, revint à Naples, fit soulever tout le pays, et commençait à se former une nouvelle armée, acceptant toutes les recrues, enrôlant même des esclaves.

Mais les légions d'Octave, devenues si nombreuses, lui permettaient d'agir à-la-fois sur tous les points. Il se dirigea avec Agrippa vers la Campanie, soumettant les villes qui s'étaient déclarées pour Lucius, et faisant saccager toutes celles qui tentaient de résister. Pendant qu'il attirait sur lui toute l'attention, Agrippa entra

par surprise dans la ville de Naples. L'armée qui commençait à s'organiser, se dispersa aussitôt, Tibérius ne s'échappa qu'avec peine, emmenant Livie, qu'il avait épousée depuis deux ans, et un enfant au berceau, qui devait être le fameux Tibère. Il courut de grands dangers dans sa fuite, dont les cris de cet enfant faillirent plus d'une fois à trahir le secret. Parvenu sur les côtes, il trouva un asyle à Messine. Sa fierté fut ensuite blessée par le froid accueil de Sextus, qui lui fit attendre une audience, et lui refusa la permission d'y paraître avec ses licteurs. Il fut joindre Antoine dans Athènes, et revint avec lui en Italie (1).

XXVI. Fuite de Fulvie.

Des trois généraux qui avaient abandonné leurs positions de Foligno, un seul fut poursuivi, sans doute d'après les ordres secrets d'Octave. Salvidiénus pressa si vivement Plancus, qu'il coupa deux de ses légions sous Camarinum, aux frontières de l'Ombrie, et les força de mettre bas les armes. Plancus s'enfuit à Brindes, abandonnant ses autres légions, que leurs tribuns conduisirent à Ventidius. Ventidius occupa de fortes positions sur les côtes. Pollion rentra dans Ravennes, et en sortit aussitôt pour attaquer

(1) Dion, XLVIII, 15 et suiv. Appien, V, 26 et suiv. Suét., Tiber., 4.

les Illyriens, qui avaient fait des progrès alarmants. Il les battit auprès d'Altinum, les mit en fuite jusque aux montagnes, et revenant sur ses pas, leva par-tout de fortes contributions. Ce fut dans cette occasion que Padoue fut punie pour avoir chassé la garnison d'Antoine, pendant le siége de Modène. Pollion entra dans la ville en vainqueur, et obligea les habitants, sous des peines sévères, à lui livrer tout leur argent.

Non content de venger Antoine, Pollion lui rendit un service très-important. Domitius, qui continuait à croiser sur la mer Ionienne, avait accru ses forces pendant la guerre. Il avait occupé des postes fortifiés dans le Picénum et fait sur les côtes de fréquentes invasions, pillant tour-à-tour les anciens propriétaires et les nouvelles possessions des vétérans. Il avait même osé pénétrer dans le port de Brindes, et enlever plusieurs galères d'Octave. Débarquant ensuite ses troupes sous les murs de cette ville, et tenant les habitants comme bloqués, il avait dévasté au loin tout leur territoire. L'issue de la guerre de Pérouse lui montra ensuite l'illusion de ses espérances pour le rétablissement de la liberté; mais ne fondant que peu d'espoir sur Octave, qui l'avait compris dans les condamnations pour le meurtre de César, il accepta les offres que Pollion lui adressait de

la part d'Antoine. Pollion informa Antoine de ce traité, et engageant Ventilius à venir le joindre, occupa avec lui les côtes de l'Adriatique au-delà de Ravenne.

A l'égard de Fulvie, elle avait d'abord quitté Préneste, pour se retirer à Pouzzol. Ne s'y croyant plus en sûreté, après la prise de Naples, elle prit la route de Brindes, escortée par trois mille cavaliers, et toujours menacée de tomber entre les mains du vainqueur de Lucius. Octave ne voulait cependant que l'intimider, se contentant de la faire poursuivre d'assez près pour entretenir ses alarmes. Il lui fit alors insinuer qu'elle ne pouvait rester sans danger dans une ville dont la garnison et les habitants étaient également dévoués à son ennemi. Fulvie s'embarqua pour Athènes, avec Munatius et Plancus, sur cinq vaisseaux qu'on lui avait envoyés de la Macédoine. Elle s'éloigna des côtes de l'Italie, laissant au pouvoir du jeune ambitieux qui venait d'insulter à ses charmes, cette contrée où elle avait si long-temps dominé et qu'elle ne devait plus revoir.

XXVII. Progrès d'Octave.

Octave revint à Rome. Il la trouva abandonnée par les plus illustres citoyens, qui avaient fui en Sicile. Julie mère d'Antoine les avait suivis, trop peu rassurée par les égards qu'Octave affectait envers son collègue.

Le sénat ordonna des fêtes pour la victoire, et Octave fit son entrée sur un char de triomphe, le front ceint d'une couronne de laurier. Un senatus-consulte lui accorda le droit de porter cette couronne, toutes les fois qu'un général entrerait dans la ville avec les honneurs du triomphe.

On rapporte à ce court séjour d'Octave dans Rome, le fameux repas où six hommes et six femmes représentaient les douze principales divinités; Octave y paraissait sous le costume d'Apollon. Une dame romaine, nommée Mallia, que les gens d'Octave étaient accoutumés à introduire en secret, arriva jusques dans la salle du festin. Son indiscrétion trahit dans la suite le mystère de cette orgie sacrilége, qui devint l'objet de plusieurs chansons satiriques, et dont Antoine rendit les détails publics, lorsque les deux triumvirs préludèrent à leur rupture par des manifestes injurieux (1).

Octave partit bientôt après pour joindre Salvidiénus, et pénétrer dans la Gaule cisalpine. Il laissait Agrippa, pour surveiller les entreprises de Sextus Pompée. Car l'imprévoyant Sextus, qui n'avait pris l'offensive ni pendant l'absence des triumvirs, ni au milieu des crises de la guerre de Pérouse, préparait alors une invasion. Il descendit sur les côtes voisines de la Sicile, dans

---

(1) Suét., Oct., 170.

le temps où Agrippa faisait célébrer à Rome les jeux troyens, et obtint d'abord quelque succès. Mais Agrippa étant survenu, Sextus fit à la hâte fortifier quelques postes qui ne pouvaient être attaqués que par mer, et s'empressa de se rembarquer.

Octave était cependant arrivé en avant de Modène. Il paraissait n'avoir eu d'autre objet que de seconder Salvidiénus, pour empêcher Pollion et Ventidius, réunis sous Ravenne, d'effectuer leur jonction avec Calénus, qui occupait la Ligurie. Mais il voulait aussi se rapprocher des émissaires qu'il avait envoyés, pour faire déclarer en sa faveur les onze légions à la tête desquelles Calénus s'était maintenu neutre entre tous les partis. Sur ces entrefaites, et comme s'il eût été de la destinée d'Octave d'être redevable de ses principaux succès à des morts imprévues, Calénus mourut subitement, laissant ses légions sous les ordres de son fils. Octave parut aussitôt; la présence inopinée du triumvir victorieux imposa à ce jeune homme, et craignant avec raison de ne pouvoir empêcher la défection de ses troupes, il se vit réduit à solliciter la faveur d'Octave par la promptitude de sa soumission.

XXVIII. Expéditions des lieutenants d'Octave.

Octave se vit alors maître de toutes les Gaules, même de la Gaule cisalpine, Pollion et Ventidius ayant passé précipitamment sur les fron-

tières de l'Illyrie. Il confia la défense de ces provinces à Salvidiénus.

Les deux Espagnes attirèrent alors tous ses soins. Fulvie avait voulu par ses intrigues l'empêcher de s'en mettre en possession. Espérant que Lépidus éluderait l'exécution du traité qui l'en dépouillait, elle s'était efforcée d'encourager la résistance de ses lieutenants, en arrêtant Salvidiénus au passage des Alpes, et en leur faisant passer des secours de l'Afrique. Dans ce dernier objet, abusant du nom d'Antoine auprès de Bogud, roi de la Mauritanie occidentale, elle l'avait engagé à passer le détroit avec une puissante armée (1).

L'habileté de Mécène déjoua cette intrigue. Lorsque mettant à profit les ressentiments de Lépidus, il le décida en faveur d'Octave, il obtint en même temps un ordre pour ses lieutenants de livrer les deux Espagnes. Carrinas en fut chargé, partit sur-le-champ, et reçut d'eux les troupes qu'ils commandaient dans ces provinces. Mécène avait aussi fait engager Bocchus, roi de la Mauritanie orientale à se déclarer pour Octave. Tandis que Bogud retardait ses succès en Espagne par de cruelles dévastations, il apprit que les légions, dont il se croyait l'auxiliaire,

(1) Dion, XLVIII, 16 et suiv., et XLIX, 43. Appien, IV, 26 et suiv.

venaient l'attaquer sous les ordres de Carrinas; que Bocchus avait débarqué une armée sur les côtes de l'Espagne; et que Tingis, sa capitale, s'était soulevée contre lui. Il voulut, mais trop tard, revenir sur ses pas. Carrinas et Bocchus lui fermèrent le chemin de ses états, et lui livrèrent une bataille sanglante, où il fut complètement défait. Il parvint avec peine à sauver sur sa flotte les débris de son armée, qu'il conduisit dans la Cyrénaïque. Antoine se montra sensible aux disgraces d'un prince qui se les était attirées par zèle pour ses intérêts. Il lui accorda un asyle dans cette province, et lui fit passer des sommes considérables, avec lesquelles Bogud attira à Cyrène un grand nombre de ses anciens sujets, et se forma une nouvelle armée. Nous le verrons plus tard marcher, à la tête de ces troupes, parmi les rois auxiliaires d'Antoine.

Octave fut instruit dans la Cisalpine des derniers succès de Carrinas. Il lui fit passer des renforts sous la conduite de Péducéus, et tous deux furent nommés ses lieutenants dans les Espagnes. Bocchus, qui l'avait secondé par une puissante diversion, avait déja recueilli le fruit de ses succès, en s'emparant de la Mauritanie occidentale, que la fuite de Bogud laissait sans défense. Octave lui fit confirmer par le sénat cette conquête, mais il excepta la ville de Tingis

qui reçut les droits des villes libres et indépendantes.

Fulvie avait plus heureusement tenté d'enlever à Octave les deux provinces de l'Afrique. Il est nécessaire pour l'intelligence de cette autre intrigue de faire connaître les évènements postérieurs à l'époque où Sextius, appelé par le sénat au lieu de Cornificius, parut n'avoir amené ses deux légions en Italie que pour les livrer à Octave. Octave, ayant été nommé consul, provoqua un sénatus-consulte qui lui donnait le gouvernement des deux provinces de l'Afrique, et fit partir Sextius pour les occuper. Sextius conservait sous son autorité la province de Numidie, en vertu du titre imprudent que le sénat lui avait donné. Il y arriva sans obstacle au commencement de l'automne, et déployant aussitôt le caractère de lieutenant d'Octave, somma Cornificius d'obéir au décret du sénat, en lui remettant sa province. Comme il ne doutait pas de ses refus, il y entra sur-le-champ pour l'attaquer.

XXIX. Défaite et mort de Cornificius.

Cornificius était issu de l'une de ces anciennes familles plébéiennes que Sylla avait opprimées. Il montra dans sa jeunesse des talents et des lumières, qui annonçaient un esprit supérieur, se rouvrit le chemin des honneurs par le crédit de Jules-César, et devint un de ses lieutenants les plus distingués. Nous avons vu comment il

avait ensuite noblement répondu à l'appel de Cicéron, qui le sommait de se joindre aux défenseurs de la liberté, et comment son zèle avait été rendu inutile par les méfiances du sénat. Réduit ainsi aux faibles ressources d'une province que la dernière guerre avait entièrement épuisée, il n'avait pu augmenter le nombre de ses troupes. Néanmoins son infanterie était supérieure à celle de son adversaire.

Sextius compensait ce désavantage par la multitude de cavaliers et de troupes légères que la Numidie lui avait fournis. Sa marche fut si rapide qu'il surprit Adrumette et plusieurs autres villes. Mais Cornificius, ayant rassemblé ses troupes, envoya son questeur Ventidius, qui coupa l'arrière-garde de Sextius, la mit en déroute, et l'obligea lui-même à se renfermer dans Adrumette, où il le tint étroitement bloqué. Pendant ce temps, Lælius, lieutenant de Cornificius, pénétrait dans la Numidie, et mettait le siége devant Cirtha sa capitale. Sextius tenta en vain une sortie, et fut contraint de rentrer dans une place peu susceptible d'une longue défense. Il reçut alors des secours qu'il ne semblait pas devoir se promettre.

Nous avons vu qu'Arabion fils de Massinissa, dépouillé de la Numidie massylienne, avait combattu en Espagne sous les drapeaux de Sextus Pompée, qui lui laissa son armée, lorsqu'il se

retira à Marseille. Arabion la conduisit en Afrique et recouvra ses états. Il s'y trouvait pleinement affermi, lorsque Sextius et Cornificius, qui sollicitaient également son alliance, lui envoyèrent des députés. Il semblait devoir se déclarer contre le fils de celui qui l'avait privé de ses états; mais tel était l'ascendant du nom de César, qu'il ne songea qu'à profiter de cette circonstance pour obtenir la protection d'Octave. Il accourt avec son armée, et tente de forcer les lignes tracées devant Adrumette. Sextius, à la faveur de cette attaque, fait une sortie, et joint Arabion : tous deux livrent bataille aux assiégeants. Ventidius fut tué et son armée mise en pleine déroute. Lælius se hâta de lever le siége de Cirtha, pour rejoindre Cornificius à Utique. Sextius marcha contre eux avec toutes ses forces.

Cornificius envoya pour les reconnaître Lælius à la tête de sa cavalerie. Lælius fut battu et obligé de se retirer sur une colline, où il se vit aussitôt enveloppé par l'armée d'Arabion. Cornificius étant accouru avec ses légions pour le dégager, un corps de Numides détaché par Arabion, fit un détour, emporta son camp, et se joignit aux troupes qui le cernaient sur ses derrières. L'intrépide proconsul se met à la tête de sa cohorte prétorienne, enfonce l'ennemi, et parvient sur la colline. Mais il tombe en ce moment, atteint d'une blessure mortelle. Alors ses légions sont

enfoncées, et Lælius, témoin de tous ces désastres, se perce de son épée. Les troupes de Cornificius restées sans chef, passèrent sous les drapeaux de son adversaire ; tous les proscrits qu'il avait recueillis s'embarquèrent pour la Sicile.

Octave fit accorder le triomphe à Sextius, et, soit méfiance à son égard, soit que tel fût son système de politique, il le rappela des provinces dont il lui devait la conquête. Fuficius Phangon le remplaça; autrefois soldat dans des corps auxiliaires, élevé ensuite aux grades militaires et nommé sénateur par Jules César. Sextius dissimula cette injure et remit le commandement à Phangon; mais il éludait de s'embarquer, sous prétexte de la rigueur de la saison. Il reçut bientôt de Fulvie l'ordre d'occuper la province d'Afrique au nom d'Antoine. Phangon voulait la retenir : mais le joug de cet homme dur et grossier n'était supporté qu'avec impatience; les habitants se soulevèrent, une partie de ses troupes l'abandonna et Sextius reprit sans combat la province d'Afrique. XXX. Octave cède l'Afrique à Lépidus.

Phangon furieux attaqua Arabion qui avait refusé de se joindre à lui contre Sextius. Arabion fut vaincu et chassé de ses états; il ne dut même son salut qu'à la bravoure de sa cavalerie, qui passa avec lui dans la province d'Afrique. Phangon l'y suivit de près, et l'ayant fait inutilement

redemander, mit cette province à feu et à sang. Sextius marcha contre lui, éluda une action générale, et battit ses troupes en détail dans un grand nombre de combats, dont il dut principalement le succès à la cavalerie d'Arabion. Il le poursuivit jusqu'en Numidie, et se croyait assuré du succès. Mais ayant fait périr Arabion, qu'il accusait de trahison, la cavalerie numide indignée se rangea sous les drapeaux de son adversaire, et il abandonna son entreprise.

Phangon déclara qu'il était satisfait par la mort d'Arabion; et, lorsque Sextius eut dispersé ses troupes dans leurs quartiers, il envahit la province d'Afrique. Sextius rassemble son armée et marche contre lui. La première bataille fut indécise; les généraux, également animés, livrèrent dès le lendemain un second combat, où Phangon fut complètement défait. Poursuivi dans son camp, qui fut emporté l'épée à la main, il se crut trahi par ses soldats et se perça de son épée. Sextius occupa la Numidie, sans éprouver aucune résistance, et il croyait jouir enfin du fruit de tant de travaux. Mais voyant arriver Lépidus avec six légions de vétérans, et n'osant résister à des forces très-supérieures, appuyées de l'autorité triumvirale, il lui remit ses légions et ses deux provinces. Il revint à Rome, où Antoine le consola ensuite de sa disgrace, en le faisant comprendre au nombre de ces consuls sub-

stitués, dont nous verrons que l'usage s'introduisit cette même année.

C'était Octave qui avait envoyé Lépidus en Afrique, en lui attribuant par sa décision ces deux provinces. Il lui faisait recueillir le fruit des intrigues de Fulvie, pour le récompenser de s'être déclaré contre elle pendant ces derniers troubles. Néanmoins il avait éludé jusque alors l'exécution de sa promesse. Il se décida à la remplir sans délai, lorsqu'il apprit qu'un collègue plus redoutable, qu'Antoine, s'étant enfin arraché des bras de Cléopâtre, avait mis à la voile pour se rendre en Italie.

XXXI. Antoine s'éloigne d'Alexandrie.

Antoine était resté jusque alors dans Alexandrie; Cléopâtre mettait tous ses soins à l'y retenir et à laisser dans son cœur des impressions qui ne pussent jamais être pleinement effacées. Elle lui ménageait des plaisirs toujours nouveaux, et montrait, pour les varier avec goût, un art inépuisable. Elle ne le perdait pas de vue, paraissant ainsi que lui passionnée pour le jeu et pour les festins, l'accompagnant même à la chasse, et assistant à ses exercices militaires. Antoine aimait à courir les rues déguisé pendant la nuit, provoquant les passants par des quolibets, s'attirant des injures ou même des coups. Cléopâtre voulut être de ces jeux grossiers, où brillaient sous d'autres formes toutes les ressources de son esprit. Les Alexandrins la secondaient par de

joyeux travestissements. Charmés de se concilier par des moyens si analogues à leur génie, la bienveillance d'Antoine, ils disaient que le triumvir se montrait chez eux avec le masque de Thalie, réservant celui de Melpomène pour les Romains.

Cléopâtre saisissait avec adresse toutes les occasions de mêler à ces divertissements d'ingénieuses flatteries. Il pêchait un jour avec elle à la ligne, et, piqué de ne rien prendre, avait ordonné à des plongeurs d'attacher des poissons à son hameçon. Mais Cléopâtre envoya d'autres plongeurs, et lorsqu'il éleva sa ligne d'un air triomphant, les spectateurs, qui la virent chargée de poissons salés, se livrèrent à des éclats de rire immodérés. Antoine, lui dit alors la reine, laisse-nous la ligne et l'hameçon, c'est l'art des souverains du Phare et de Canope. Le tien est de prendre dans tes filets des villes, des peuples et des rois (1).

Absorbé par ces frivoles occupations, Antoine avait abandonné le soin de ses affaires. Il négligeait de diriger ses lieutenants et ouvrait à peine leurs dépêches. Mais au printemps de l'année qu'Octave avait signalée en Italie par la prise de Pérouse, les nouvelles qu'Antoine reçut de toutes parts l'arrachèrent à ce dange-

(1) Dion, XLVIII, 15 et suiv. Appien, V, 52 et suiv. Plut., Ant.

reux assoupissement. Saxa l'informait de l'invasion des Parthes et du soulèvement de la Syrie. Fulvie accusait Octave de l'avoir chassée de l'Italie, pour exécuter sans obstacle de dangereux projets. Les dépêches des lieutenants qui avaient si faiblement secondé cette violente épouse, n'étaient guère moins alarmantes.

Octave lui avait aussi envoyé deux députés, Coccéius et Cécina; il lui marquait dans ses lettres que Fulvie et Lucius, égarés par les suggestions de Manius, avaient armé contre lui leurs communs ennemis; qu'il avait heureusement réprimé ces dangereux mouvements; et qu'il achèverait de les étouffer par la ruine de Sextus Pompée, si Antoine voulait lui prêter des vaisseaux. Mais, d'autre part, le beau-père de Sextus, Scribonius Libon, arrivait à Alexandrie. Le prétexte de ce voyage était de ramener à Antoine, avec de grands honneurs, sa mère Julie; le véritable motif était de négocier avec lui un traité d'alliance, et Julie ayant voulu s'arrêter à Athènes, Libon avait continué sa route. Il connaissait le génie d'Antoine ardent et porté aux desseins extraordinaires. Il lui présenta cette alliance comme un moyen assuré d'abaisser Octave, en tournant contre lui ses propres ruses; de fonder sur la réunion de tous les partis une paix durable; et d'affermir ainsi sa propre prééminence, que Sextus ne songeait pas même à lui contester. An-

toine répondit à Libon qu'il allait prendre des mesures pour repousser l'invasion des Parthes, et qu'il passerait aussitôt après en Italie; qu'il ne pouvait néanmoins y arriver que comme le collègue d'Octave. S'il était réduit à lui faire la guerre, il accepterait les offres de Sextus; si, comme il avait lieu de l'espérer, tous les sujets de discussion se terminaient par un accommodement, il demanderait que Sextus y fût compris. Il mit ensuite à la voile pour quitter Alexandrie.

XXXII. Antoine revient en Italie.

En abordant au port de Tyr, Antoine apprit de tristes nouvelles. Saxa avait été abandonné par ses soldats et fuyait presque seul vers la Cilicie. Les Parthes étaient maîtres de toute la Syrie, et la seule ville de Tyr avait résisté à leurs efforts. Le triumvir n'osa entreprendre une guerre aussi sérieuse, lorsque des intérêts encore plus urgents exigeaient sa présence en Italie. Il passa sur les côtes de la Cilicie, où il fit recueillir tous les vaisseaux en état de tenir la mer. Il porta ainsi sa flotte à deux cents voiles, avec lesquelles il arriva à Athènes.

Fulvie l'attendait avec impatience dans cette ville, et se flattait de lui faire partager ses ressentiments. Accablée au contraire de reproches par Antoine, qui ne pouvait lui pardonner de l'avoir contraint d'abandonner ses provinces à l'invasion des Parthes, elle se livra à toutes les fureurs de la jalousie. Antoine, accoutumé aux

complaisances de Cléopâtre, ne put tolérer l'humeur impérieuse de son épouse, et s'emporta contre elle avec violence. Fulvie, que l'espoir de recouvrer son ascendant sur Antoine, soutenait seul contre tant d'humiliations, accablée par ce dernier coup de la fortune, fut saisie en rentrant chez elle d'une fièvre ardente. Elle dissimula néanmoins ses douleurs. Antoine venait de faire partir sa flotte pour tourner le Péloponnèse jusqu'à Corcyre, et prenait lui-même par Corinthe une route plus directe, où Fulvie voulut le suivre. Mais, lorsqu'elle fut arrivée à Sicyone, sa maladie avait déja pris un caractère si alarmant, qu'il lui fut impossible d'aller plus loin. Antoine, sans daigner même la voir, repartit avec Plancus.

Ayant rejoint sa flotte et reçu des détails plus précis sur la situation des affaires, il fut d'abord alarmé du petit nombre de troupes avec lesquelles il allait se voir exposé à lutter contre Octave. Car il n'avait sur sa flotte que peu de légionnaires, et il ne devait plus trouver en Italie les nombreuses légions de ses lieutenants. Octave s'était emparé de celles de Calénus; Pollion et Ventidius, repliés sur l'Illyrie, ayant appris que les Parthes faisaient des progrès alarmants dans L'Asie mineure, avaient envoyé plusieurs légions, qui étaient déja parvenues dans la Thrace. Mais Antoine comptait sur son ascendant et sur sa fortune. Il envoya aux légions de ses lieutenants

l'ordre de revenir en Macédoine; et, embarquant toutes les troupes qui se trouvaient sur ces côtes, il donna l'ordre de diriger sur le port de Brindes.

XXXIII. Antoine assiége Brindes. Antoine était en avant avec cinq vaisseaux, lorsqu'on signala la flotte de Domitius qui voguait vers lui à toutes voiles. Plancus lui conseillait de ne pas trop se fier aux promesses d'un ancien ennemi, et de se replier sur sa flotte : Antoine, incapable de reculer, déclara qu'il préférait courir le hasard d'une perfidie. Son premier licteur placé sur la proue, donna ordre au vaisseau de Domitius d'amener le pavillon ; il fut obéi, toute la flotte salua son général et Domitius passa sur le vaisseau d'Antoine. Les deux flottes réunies abordèrent à Pollentia dans le Picénum, que Domitius occupait avec ses légions, et où il céda à Antoine sa propre tente. Elles firent voile ensuite pour Brindes, où Octave avait mis en garnison cinq cohortes qui lui étaient dévouées. L'entrée du port leur fut fermée; à Domitius, comme à un ennemi déclaré; à Antoine, comme se présentant avec lui.

Antoine, quoique placé par ce refus dans une position difficile, n'hésite point à engager la querelle. Il fait dire à Sextus Pompée qu'il accepte son alliance et l'invite à faire une descente en Italie. Il débarque en même-temps sur les côtes de l'Apulie toutes les troupes qu'il avait à bord, emporte d'assaut la ville de Sipuntum,

et assiége Brindes par terre, tandis qu'il bloquait le port avec sa flotte. Mais, en déployant son armée dans ses lignes, il faisait apercevoir toute sa faiblesse et néanmoins les légions qu'il avait rappelées quittaient à peine les frontières de la Thrace. Il imagina d'envoyer pendant la nuit les maraudeurs et les valets de son armée sur des bâtiments de transport. On les voyait revenir en plein jour sur ces bâtiments, couverts d'armes de légionnaires, et ils paraissaient autant de renforts qui arrivaient de la Macédoine.

Cependant Octave faisait surveiller toutes les démarches d'Antoine. Mécène, qui s'était rendu par ses ordres à Athènes, lui annonça la négociation tentée au nom de Sextus, qui pouvait avoir de graves conséquences; ajoutant que le seul moyen de les prévenir, était de s'allier avec lui, en demandant la main de Scribonia, sœur de Libon. Octave lui écrivit de proposer ce mariage, dont le motif politique ne pouvait même être déguisé. Scribonia était en effet beaucoup plus âgée qu'Octave, et successivement veuve de deux consulaires, en avait eu plusieurs enfants. Mais elle fut si flattée de cette demande, et Libon lui-même mit un tel prix à cette alliance, que toutes les difficultés furent aussitôt applanies. Octave feignit néanmoins de les redouter, et engagea Mucia, mère de Sextus, à le joindre en Sicile, pour lui inspirer des dispositions favo-

XXXIV. Mariage d'Octave avec Scribonia.

rables; faisant entendre qu'elle ménagerait ainsi son retour, et son rétablissement dans tous ses honneurs. Ces mesures politiques devaient produire plus tard leur effet : mais elles furent alors rendues inutiles par le retour précipité d'Antoine.

Lorsque Octave en fut instruit, il dit à Lucius, que, en prenant, après la mort de Calénus, le commandement de ses légions et des deux Gaules, il n'avait voulu que les conserver sous l'obéissance d'Antoine; qu'il s'était décidé à les retenir, lorsqu'il avait appris son alliance avec Domitius, condamné comme meurtrier de César; qu'il rendait donc à Lucius sa parole et l'autorisait à retourner auprès d'Antoine. C'est pour la république, et non pour lui, que j'ai pris les armes, répondit Lucius. Si vous l'attaquez pour abolir le triumvirat, je suis prêt à vous seconder de tous mes efforts. Octave allégua qu'il ne voulait pas l'exposer à se trouver en armes contre son frère, et qu'il préférait lui confier le commandement des Espagnes, où il mettrait sous ses ordres Péducéus et Carrinas. Mais il avait fait secrètement prévenir ses lieutenants de le surveiller, et d'empêcher son évasion. Depuis cette époque, les historiens ne font aucune mention de Lucius : on a pensé généralement qu'il n'avait pas tardé de succomber à sa honte et à ses regrets.

C'était à la même époque qu'Octave avait rendu la décision qui accordait les deux provinces de l'Afrique à Lépidus. Ne pouvant espérer de le soustraire à l'ascendant de son collègue, il avait du moins voulu l'éloigner de l'Italie, et s'en servir aussi pour emmener six légions dont il soupçonnait la fidélité. D'autre part, les officiers d'Antoine qui avaient prêté serment à Octave après la prise de Pérouse, recevaient des missions pour les provinces, et celles des légions où se trouvaient en trop grand nombre d'anciens vétérans d'Antoine, allaient joindre Salvidiénus dans les Gaules. XXXV. Octave marche au secours de Brindes

Octave parcourait cependant les divers quartiers de son armée et les principales colonies. Il déclamait contre ces traités avec Domitius et Sextus, qui rétabliraient l'influence de leurs communs ennemis; mais il était vivement inquiet des suites d'une alliance qui ménagerait à son rival de nouvelles forces, et il redoutait aussi l'effet du nom d'Antoine sur les vétérans. Choisissant les légions dont il se croyait le plus assuré, il en forma deux armées. L'une, qu'il devait commander en personne, fut dirigée sur Brindes, conduite par Servilius Rullus; l'autre, sous les ordres d'Agrippa, fut destinée à combattre Sextus et Domitius.

Lorsque les vétérans furent instruits qu'ils marchaient contre Antoine, ils murmurèrent,

et commençaient déja à se retirer dans leurs colonies. Octave accourut au milieu d'eux, leur imposa par son autorité, déja fort accrue, les séduisit par ses caresses et ramena le plus grand nombre sous ses drapeaux. Sous le prétexte vrai ou simulé d'une indisposition, il resta encore quelques jours à Canusium. Voyant enfin ses vétérans bien disposés, il vint former son camp en avant de celui d'Antoine. Mais il l'entoura de profonds retranchements, et prit des précautions pour n'être pas forcé de combattre.

XXXVI. Conquête de la Sardaigne par Sextus.

Agrippa s'avançait cependant sur Thurium pour attaquer Sextus Pompée. Lorsque Sextus avait reçu l'invitation d'Antoine, il avait mis en mer deux puissantes flottes. A la tête de la première, débarquant sur la côte de Tarente des forces considérables, il avait déja occupé la ville de Thurium, et plusieurs postes fortifiés, lorsqu'il apprit qu'Agrippa marchait contre lui. Il craignit d'engager ses soldats trop peu aguerris contre des vétérans et rappela ses corps avancés. Sa retraite enhardit les habitants de Thurium, qui chassèrent sa garnison. Il se replia alors sur Consentia, dans le pays des Bruttiens, d'où il se dirigea sur les côtes. Agrippa, laissant un corps de troupes sous Thurium, revint sur ses pas avec sa principale division pour attaquer Sipuntum.

L'autre flotte de Sextus, sous les ordres de

Ménas, son affranchi, avait été envoyée contre la Sardaigne, et avait débarqué dans cette île quatre légions. Ménas surprit les deux légions qui gardaient cette île pour Octave, les somma au nom d'Antoine, et les força de se rendre. Laissant ensuite une partie de ses troupes pour occuper la Sardaigne, il descendit sur les côtes de l'Étrurie, où il fit un butin considérable et une multitude de prisonniers. De ce nombre fut Titius, surpris au moment où il levait des recrues et rassemblait des vaisseaux pour se rendre avec une mission d'Octave dans la Gaule narbonnaise. Il obtint sa grace de Sextus, en considération de son père qui était l'un des proscrits refugiés en Sicile; et il devait payer ce bienfait de la plus noire ingratitude.

Pendant l'absence de Ménas, Marcus Lurius, lieutenant d'Octave, avait repris la Sardaigne. Ménas revient sur cette île, et, à peine débarqué, livre un combat opiniâtre, où il est d'abord contraint de prendre la fuite. Mais Lurius ayant laissé débander ses troupes pour la poursuite, Ménas fait volte-face, enfonce ces corps en désordre et remporte une victoire complète. Toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur; la seule ville de Caralis, depuis Cagliari, où les principaux chefs s'étaient refugiés avec les débris de l'armée, se défendit, et fut emportée d'assaut. Parmi les prisonniers se trou-

vait Hélénus, l'un des affranchis auxquels Octave était le plus attaché. Ménas le lui renvoya sans rançon; prenant sur lui cette générosité, qui déplut à Sextus et devait avoir de graves conséquences.

XXXVII. Politique d'Octave.

Pendant ces expéditions, Antoine avait poussé vivement le siége de Brindes, et il se montrait assuré de contraindre bientôt cette place à capituler. Néanmoins son armée trop peu nombreuse s'épuisait par de si fréquentes attaques, et les progrès de son adversaire lui causaient de vives inquiétudes. Agrippa ayant repris Sipuntum, et tous les postes que Domitius occupait sur la côte, empêchait le débarquement des secours qu'Antoine attendait de la Macédoine, et toutes les communications du camp avec la flotte allaient être bientôt fermées. Antoine s'alarmait déja de sa position, lorsque sur le soir, étant encore à table, il apprend que Servilius, qui conduisait à Octave quinze cents chevaux, couchait à Urie cette nuit même. Il monte à cheval, avec quatre cents cavaliers, et entre dans Urie, lorsque la nuit était déja avancée. Les soldats de Servilius, réveillés au nom du vainqueur de Philippes, rendent les armes. Antoine rentre triomphant dans ses lignes, ramenant, avec des troupes si inférieures en nombre, ce corps qui venait de céder à la seule terreur de son nom.

Toutefois, et d'après la nature de cette guerre, ce n'était point par des saillies de bravoure qu'elle devait se terminer. La capacité militaire d'Antoine était même alors d'un moindre usage que l'adresse et la politique de son rival. Les vétérans s'étaient accoutumés à gouverner leurs propres chefs; soumis aux volontés d'Antoine dans le danger, ils supportaient impatiemment l'affectation du même ascendant, au milieu de ces querelles, en quelque sorte domestiques, où ils apercevaient trop aisément que tout dépendait de leur influence. Octave, au contraire, exercé depuis long-temps à négocier avec eux, se servait de leurs prétentions mêmes qu'il flattait avec art pour les diriger. Circonspect dans ses démarches, il s'était jusque alors tenu renfermé dans son camp, renforçant son armée, faisant occuper tous ses postes avancés par des vétérans qui avaient sa confiance, et l'ordre exprès d'éviter tout engagement.

Ces vétérans reçurent alors de nouvelles instructions. Ils s'abouchaient avec ceux des assiégeants qui étaient leurs anciens camarades, leur reprochant d'être revenus avec des desseins hostiles, et de s'être alliés avec des meurtriers ou des ennemis de César. Ils finirent par déclarer qu'ils avaient conservé jusque alors tous les égards dus à Antoine; mais que, s'ils ne pouvaient le fléchir par leurs instances, ils étaient résolus de le com-

battre. Les vétérans d'Antoine, inquiets de leur position difficile, et sensibles à ces reproches, témoignaient ouvertement le desir de voir cesser les dissensions des deux généraux.

XXXVIII. Mort de Fulvie. On apprit alors dans les deux camps la nouvelle de la mort de Fulvie. Lorsque son époux était parti sans daigner la voir, accablée par ce témoignage si public et si dur de ses mépris, elle avait succombé à la violence de ses transports. Digne fin de cette femme dont le caractère semblait formé pour ces temps orageux dont elle avait accru les désastres par son influence. Mais, après avoir soufflé ces dernières discordes, elle sembla les avoir emportées dans sa tombe. Ceux qui desiraient les voir cesser jugèrent sa mort d'un heureux augure, et les regrets d'Antoine le rendirent plus favorable à la paix.

Coccéius Nerva voulut profiter de ces dispositions. Envoyé, comme nous l'avons vu, par Octave, mais également lié avec Antoine, il était resté auprès de lui, après avoir rempli sa mission. Il vint alors prendre congé, voulant obtenir une lettre pour Octave, et parvint du moins par ses explications à adoucir les ressentiments d'Antoine. Il trouva dans Octave la même répugnance à faire les premières ouvertures; mais ce triumvir plus adroit lui remit une lettre pour Julie, où il se plaignait de l'injurieuse méfiance qu'elle lui avait montrée, quoiqu'il eût

toujours eu pour elle la déférence d'un fils. Cette lettre servit de prétexte à Coccéius pour retourner auprès d'Antoine. Lorsqu'il sortit du camp, tous les chefs des vétérans l'entourèrent pour lui déclarer que, si l'obstination de leur ancien général les y forçait, ils étaient résolus de le combattre.

Coccéius, à son retour, rendit compte à Antoine de cette disposition unanime des vétérans, et, le voyant ébranlé, le pressa vivement de leur donner satisfaction, en éloignant Domitius et Sextus. Il fut secondé par Julie, que la lettre d'Octave lui avait rendue favorable. Antoine ne pouvait se résoudre à cette démarche, craignant surtout que son collègue n'en abusât contre lui. Coccéius répondit qu'elle était sans danger, et fit même entendre qu'il connaissait pleinement les intentions d'Octave. Antoine céda enfin : il envoya Domitius en Bithynie comme proconsul, et fit inviter Sextus à retourner en Sicile avec sa flotte, pour préparer une nouvelle expédition, si elle devenait nécessaire.

Le renvoi de Domitius et de Sextus attesta l'habile politique d'Octave. Pour empêcher son collègue de s'attacher les restes du parti de la république, et de celui de Pompée, il s'était servi de ces mêmes vétérans, sur lesquels le nom d'Antoine conservait tant d'influence. Il fit alors considérer cette démarche comme dé- XXXIX. Négociations pour la paix.

cisive; ses vétérans nommèrent des députés qui furent les mêmes pour les deux généraux, et qui eurent pour mission, non de discuter les motifs de la querelle, mais de les inviter à prendre des voies de conciliation. Mécène et Agrippa, choisis pour négociateurs par Octave, partirent aussitôt pour Terracine; Pollion et Fontéius y furent envoyés par Antoine (1).

Pour rendre son collègue plus facile à la conclusion du traité, Octave, qui le voyait humilié des progrès des Parthes, leur donna une grande publicité. Il employa aussi un autre mobile, non moins puissant sur Antoine. Sa sœur Octavie, d'une rare beauté, et au printemps de son âge, était depuis peu veuve de Marcellus; il fit proposer par les négociateurs que son mariage avec Antoine devînt le sceau de la paix, et, quoique l'auteur secret de cette démarche, il feignit de ne pouvoir l'accueillir, objectant la passion d'Antoine pour Cléopâtre. Antoine, déja séduit par l'espoir de posséder Octavie, leva toutes les difficultés en protestant qu'il n'avait formé avec Cléopâtre que des liaisons passagères, et qu'il les sacrifiait sans peine au bien public.

Octave déclara alors ouvertement son refus de comprendre Sextus Pompée dans le traité. Pour

---

(1) Dion, XLVIII, 32 et suiv. Appien, V, 64 et suiv. Suét., Oct., 27. Plut., Ant., Paterc., II, 76.

éluder les instances d'Antoine qui voulait remplir sa promesse, il objecta que la conclusion du traité serait trop entravée par cette négociation particulière, qui offrait par elle-même de graves sujets de discussion. Il parvint à obtenir qu'il serait seul chargé de traiter avec Sextus, promettant de lui offrir des conditions raisonnables. Mais il était résolu d'accabler cet ennemi qui avait recherché l'alliance d'Antoine, et il jugeait des dispositions de ses principaux officiers par celles que Ménas avait manifestées en renvoyant Hélénus. Il n'avait pas les mêmes motifs contre Domitius et accorda sans peine que ses conventions avec Antoine fussent comprises dans le traité.

XL. Traité de Brindes.

Octave dirigea les objets les plus importants de la négociation avec la même supériorité, et fit sur-tout disparaître l'inégalité choquante du partage qu'il avait été forcé de consentir après les victoires de Philippes. Le nouveau partage eut pour base cette division de l'empire en provinces de l'orient et de l'occident, qui paraît avoir été alors pour la première fois déterminée, au moyen d'une ligne que l'on supposa tirée de Scodra, capitale des anciens rois d'Illyrie, jusqu'à Cyrène en Afrique. Antoine eut les provinces de l'orient et la mission de faire la guerre contre les Parthes. Octave se fit attribuer les provinces de

l'occident, et quoiqu'il laissât à Lépidus les deux provinces de l'Afrique, il conservait avec celles des provinces qui faisaient la principale force de l'empire, un prétexte légitime pour se maintenir dans le centre du gouvernement. L'Italie, désormais accrue de la Gaule cisalpine, resta commune entre Antoine et Octave, qui devaient y faire en nombre égal des levées de troupes, et jouir dans Rome de la même autorité.

Telles furent les conditions du traité de Brindes, dont la première clause stipula l'oubli du passé sans restriction. Les deux armées furent réunies dans un même camp, où les triumvirs se rendirent tous deux et s'embrassèrent au milieu des acclamations générales. Tout ce jour et la nuit suivante se passèrent en festins et en réjouissances. Octave et Antoine se traitèrent mutuellement; l'un avec la simplicité des mœurs romaines, l'autre avec tout le faste de l'orient.

Antoine était prêt à partir pour Rome, lorsque les vétérans s'attroupèrent autour de lui. Ils demandaient compte des sommes levées en Asie pour acquitter leurs gratifications, et comme ils n'obtenaient aucune réponse satisfaisante, ils se portaient déja aux plus violentes menaces. Antoine fut contraint de leur offrir la caution de son collègue pour obtenir du temps et leur retour dans leurs colonies. Mais ils y portèrent

la conviction que la vraie garantie des fruits immenses qu'ils avaient recueillis de la victoire reposait sur l'autorité d'Octave.

Les triumvirs firent leur entrée dans Rome avec les honneurs du petit triomphe. Les acclamations du peuple furent sincères, car il croyait voir enfin le terme des maux sous lesquels il gémissait depuis si long-temps. Il se livra surtout à ces consolantes espérances, lorsqu'il vit les apprêts du mariage d'Antoine avec Octavie.

Octavie était fille du premier lit d'Octavius. Sa beauté, de l'aveu même d'Antoine, fort supérieure à celle de Cléopâtre, était le moindre des dons qu'elle avait si libéralement reçus de la nature. Les graces brillantes de son esprit cachaient un jugement exquis et une raison supérieure. L'élévation de ses sentiments était tempérée par ses vertus modestes et par une douceur inaltérable. Chérie d'Octave avec tendresse, elle n'en usait que pour l'exciter à des actions généreuses. Vinius avait été sauvé de la proscription par l'adresse de sa femme, qui l'avait fait passer pour mort, et la fidélité de son affranchi, qui lui avait donné asyle. Octavie les ayant conduits tous les trois aux pieds de son frère, fit si bien valoir ce généreux dévouement, qu'elle obtint la grace du mari, et, pour l'affranchi, le titre de chevalier romain. XLI. Mariage d'Antoine avec Octavie.

Octave avait desiré ce mariage par politique, et l'empressement d'Antoine avait eu pour cause l'impétuosité de ses desirs. La seule Octavie avait été guidée par un sentiment digne de son noble caractère, par l'espoir d'être le gage de la paix. Cet espoir avait été partagé par les négociateurs du traité et par le peuple romain. Le sénat ne fit que remplir des vœux unanimes, lorsqu'il la dispensa de la loi qui défendait à une veuve de se remarier dans les dix mois après la mort de son premier mari. Le mariage fut célébré par des fêtes brillantes; mais leur pompe attirait moins les regards que cette touchante Octavie, où s'attachaient les communes espérances. Elle parut même bientôt devoir pleinement les justifier. Ses graces pures et sans artifice effaçaient tous les souvenirs de Cléopâtre; les sentiments qu'elle inspirait, si nouveaux pour Antoine, n'étaient pas néanmoins étrangers à son cœur naturellement généreux, et il s'y livrait avec transport.

XLII. Mort de Salvidiénus.

Mais les vues d'Octave furent également remplies : non moins habile à profiter des sentiments légitimes que des folles erreurs d'Antoine, il abusa de la facilité naturelle de son collègue pour satisfaire ses ressentiments ou éclaircir ses soupçons. Ce fut alors qu'il fit périr Manius par les mains d'Antoine; paraissant ne vouloir que punir l'auteur des trou-

bles de l'Italie, se débarrassant en effet de celui des partisans de son rival, qui s'était montré le plus habile à porter la lumière dans les obscurs détours de sa politique. Ce fut alors aussi que, provoquant d'utiles confidences sur les sentiments secrets que ses propres partisans avaient dévoilés dans ces dernières crises, il découvrit la trahison de Salvidiénus. Il considérait ce général comme le principal instrument de ses succès, le chargeant tour-à-tour de conduire ses flottes et ses armées, le récompensant avec générosité et le faisant désigner pour le consulat, quoique simple chevalier, honneur dont le grand Pompée et Octave lui-même avaient offert jusque alors les seuls exemples.

Mais Salvidiénus était jaloux de la faveur toujours croissante d'Agrippa, et ce sentiment devint plus amer, lorsqu'il se vit relégué dans les Gaules, tandis que son rival secondait Octave pour la défense de l'Italie. Désespéré de cet obstacle opposé à son ambition, il conçut de plus vastes desseins, et se flatta même de parvenir à ce degré d'élévation, d'où il verrait au-dessous de lui celui à qui il devait toute sa fortune. La mission dans les Gaules, qui avait fait son dépit, devenait alors un moyen de succès, en mettant sous ses ordres des légions nombreuses qu'une fidélité suspecte avait fait

éloigner de l'Italie. Il offrit à Antoine de les faire déclarer pour lui, et d'entraîner même dans cette défection une partie des légions d'Agrippa. La prompte conclusion du traité de Brindes avait seule empêché l'exécution d'un complot qui eût pu causer la perte d'Octave.

Aussitôt qu'il en fut instruit, il dépêcha un courrier à Salvidiénus, pour lui ordonner de venir à Rome concerter le plan d'une expédition dont il devait être chargé avec son armée. Salvidiénus étant arrivé sans méfiance, Octave le fait arrêter, assemble le sénat, et lui demande justice de ce traître. Salvidiénus est condamné à mort comme ennemi public, et l'on décrète des actions de grâces aux dieux pour la découverte de sa trahison : affectant même d'en redouter les suites, Octave fait ajouter au décret que la garde sera doublée dans la ville, et que les triumvirs pourvoiront à ce que la république ne reçoive aucun dommage. De telles précautions feraient croire qu'Octave avait redouté l'ascendant de Salvidiénus sur les vétérans, s'il n'était plus vraisemblable qu'il avait desiré donner plus d'éclat aux effets de l'indiscrétion d'Antoine. Quoi qu'il en soit, une mort volontaire déroba Salvidiénus à l'infamie du supplice.

XLIII. Nominations aux magistratures.

Les triumvirs s'étaient cependant occupés des guerres qu'ils avaient à terminer. Octave, résolu

d'attaquer Sextus Pompée, avait donné le commandement de sa flotte à Calvisius, le chargeant de parcourir l'Italie, pour faire construire des vaisseaux dans tous les ports. Antoine avait envoyé Ventidius en Macédoine, pour se mettre à la tête des légions qui s'y trouvaient réunies et attaquer les Parthes dès le printemps.

Calvinus et Pollion avaient en même temps pris possession du consulat, dont il ne restait plus que trois mois à s'écouler. Mais ce court intervalle parut encore trop long aux triumvirs, que tourmentaient de leurs prétentions tant d'hommes ambitieux qui s'étaient attachés à leur fortune. Canidius Crassus et Balbus furent un mois après portés au consulat. Le premier était ce même officier des vétérans, qui avait ouvert à Antoine près de Fréjus les portes du camp de Lépidus. Balbus recevait le prix de son zèle constant pour Octave. Originaire de Cadix et redevable de sa haute fortune à Jules César, il fut le premier exemple d'un consul né hors de l'Italie. Les consuls qu'ils venaient de remplacer partirent aussitôt; Calvinus, pour commander au nom d'Octave dans les deux Espagnes; Pollion, pour exercer l'autorité d'Antoine dans la Macédoine et dans la Grèce. Tous deux, sous le titre de proconsuls, ne remplissaient en effet que les fonctions de lieutenants des triumvirs.

innovation importante dans le système du gouvernement des provinces; car ceux qui les avaient obtenues jusqu'à cette époque, lors même qu'ils devaient leur nomination à un usurpateur du pouvoir, avaient néanmoins combattu sous leurs propres auspices.

Mais déja toutes les magistratures contractaient ce caractère de dépendance, et l'ambition des citoyens distingués prenait une autre direction. Ils ne recherchaient plus les magistratures que comme un signe de la faveur des triumvirs, et un moyen d'obtenir des emplois, subordonnés à la vérité, mais qui donnaient au moins une autorité réelle. Ce changement dans l'opinion n'était pas seulement occasionné par l'ascendant de l'autorité triumvirale, qui réduisait les magistratures à de simples titres de dignités; il avait pour principale cause la substitution trop fréquente de nouveaux titulaires. Les triumvirs n'avaient pas borné aux consuls l'obligation d'abdiquer avant la fin de l'année. Ils avaient aussi exigé la démission des préteurs et de la plupart des autres magistrats. Mais il serait fastidieux d'exposer cet avilissement de chacune des magistratures républicaines; il suffira d'en donner un exemple pour le consulat.

XLIV. Consulat de Censorinus

L'opinion publique s'était désormais familiarisée avec les désignations anticipées des deux

consuls. Alors fut introduit l'usage de désigner à l'avance ceux qui devaient les remplacer dans le courant de l'année, et bientôt, au lieu de nommer des consuls annuels, on détermina le nombre des mois assignés pour leurs fonctions. Ceux qui prenaient possession au 1er janvier furent consuls ordinaires, et donnèrent leur nom à l'année. On appela les autres, consuls substitués ou mineurs, et leur magistrature fut le plus souvent ignorée dans les provinces. Les consuls qui donnèrent leur nom à cette année furent Marcius Censorinus et Calvisius Sabinus. Censorinus, lieutenant d'Antoine en Macédoine, l'avait depuis peu quitté pour venir triompher à Rome; il avait été remplacé dans sa province par Pollion. Calvisius, qui commandait la flotte d'Octave, repartit après sa prise de possession, pour surveiller les constructions de vaisseaux qu'il avait ordonnées.

et de Calvisius, an de Rome 715, av. J.-C. 39. Des consuls substitués.

La prodigalité des triumvirs dans la distribution des honneurs, avait engendré de nombreux abus, dont le plus grave fut réformé cette année. Plusieurs des esclaves fugitifs, qui s'étaient introduits dans les rangs des légionnaires, lorsque les enrôlements précipités ne permettaient aucun choix, étaient ensuite parvenus par leur capacité ou par leurs intrigues aux grades les plus élevés et aux premières magistratures. Leur audace fut réprimée par quelques exemples sévères. Vibius Maximus, déja ques-

teur désigné, fut rendu à son maître qui le réclamait. L'un des préteurs, convaincu du même délit, fut précipité de la roche Tarpéienne; on l'avait auparavant affranchi, pour donner plus de solennité à son jugement et à son supplice. Mais la cause de ces abus subsistait toujours; loin de vouloir renoncer à cette source des récompenses pour leurs partisans, les triumvirs ne songeaient qu'à la rendre plus féconde. Les listes de désignations pour le consulat n'avaient eu lieu que pour les cinq années de leur commission: ils formèrent des listes pour les quatre années suivantes, préparant ainsi les esprits à la prorogation de leur propre autorité. Ils alléguèrent l'expédition qu'Antoine allait entreprendre. Singulière destinée des guerres contre les Parthes, d'être tantôt l'occasion des désastres de Rome, tantôt le prétexte de son asservissement.

XLV. Progrès de Sextus.

Les triumvirs s'étaient partagé les soins du gouvernement, avec le même accord qu'ils montraient pour le développement des institutions qui devaient affermir leur autorité. Antoine avait même prouvé la sincérité de ses sentiments, dans un danger auquel Octave s'était exposé en compromettant, par ses refus obstinés de négocier avec Sextus, tous les avantages que le peuple romain avait espérés de la conclusion du traité de Brindes. L'un des plus grands fléaux de la

guerre, la famine exerçait plus que jamais ses ravages. Sextus défendait l'envoi des blés de la Sicile et de la Sardaigne, qui étaient le grenier ordinaire de l'Italie, et par la supériorité de ses flottes, il fermait tous les ports aux convois qui arrivaient de l'orient et de l'Afrique (1).

Les denrées de première nécessité devinrent d'un prix excessif, et les citoyens se répandaient dans les places publiques, demandant la paix avec Sextus. Antoine déclara à son collègue qu'il était indispensable d'attaquer sans retard, ou de négocier. Octave, décidé à la guerre, mit une nouvelle activité dans ses préparatifs; mais il éprouvait de nombreux obstacles. Il manquait sur-tout d'argent pour une guerre qui exigeait la création d'une marine. Ses immenses trésors avaient été épuisés par des largesses aux vétérans. Il avait fait rendre un décret du sénat, qui, sous prétexte de régulariser la levée des impôts, en augmentait considérablement les produits; mais ce moyen était insuffisant pour de tels besoins; il fallut aggraver par d'injustes spoliations, les fléaux qui pesaient sur les habitants désolés de l'Italie. Un nouvel édit imposa des taxes considérables sur les propriétaires d'esclaves et des droits sur les dispositions à titre gratuit. Le peuple se souleva et mit l'édit en

(1) Dion, XLVIII, 31 et suiv. Appien, V, 67 et suiv.

pièces. Il s'indignait qu'après tant de spoliations, et sans autres motifs que de le réduire à n'avoir plus d'asyle contre la servitude, les triumvirs voulussent encore le dépouiller des faibles débris qu'il avait sauvés du naufrage. Tous ses vœux et toutes ses espérances se tournèrent alors vers Sextus.

XLVI. Sédition dans Rome.

Ces dispositions éclatèrent pendant la célébration des fêtes dédiées à Neptune, dont Sextus se prétendait le fils adoptif. La statue du dieu, que l'on promenait dans les rues, fut applaudie avec des transports extraordinaires, et Octave défendit de la faire reparaître. Le lendemain, lorsque la pompe traversait le Forum, le peuple n'apercevant plus la statue, cria aux magistrats de l'envoyer chercher, et, sur leur refus, les chassa à coups de pierres. Plusieurs citoyens se détachèrent pour aller renverser les statues d'Antoine et d'Octave; d'autres, armés de torches, se répandirent dans les rues latérales, invitant leurs concitoyens à les seconder, menaçant ceux qui s'y refusaient du pillage et de l'incendie de leurs maisons. Octave, suivi de ses gardes et de quelques amis, accourt au Forum pour haranguer les séditieux, et leur impose un moment par sa fermeté. Leurs vociférations étouffent ensuite sa voix : ils se précipitent sur lui, ceux qui s'étaient jetés en avant pour le défendre sont écartés et plusieurs grié-

vement blessés. Exposé lui-même aux coups sans défense, il déchirait déja ses vêtements et recourait en vain aux supplications, pour fléchir une multitude qui n'était plus maîtresse de ses fureurs.

Mais Antoine arrivait au secours de son collègue. Lorsqu'il s'était montré dans la rue voisine, le peuple, se rappelant qu'il avait voulu faire la paix avec Sextus, l'avait accueilli par des applaudissements; l'invitant néanmoins à se retirer, et, sur son refus, l'avait attaqué avec fureur. L'intrépide triumvir, s'avançant à la tête de ses gardes, culbuta ces nombreux assaillants, pénétra au milieu du Forum et dégagea son collègue. En même temps, les soldats qu'il avait fait détacher des postes principaux, arrivaient par les rues adjacentes, encombrées d'une multitude mal armée, et qui ne pouvait même reculer. Ils la massacraient sans pitié, se faisant jour sur ces corps entassés et encore palpitants. Le sang qui ruisselait au loin, les gémissements des blessés, les cris qui se faisaient entendre des maisons, accroissaient la terreur générale. Les soldats restèrent enfin maîtres du Forum, et emportèrent les corps morts qui furent jetés dans le Tibre. La vue de ces cadavres, qui flottaient nuds sur les eaux, et de leurs vêtemens portés par des vagabonds ou mis en vente par les soldats, mit le comble

à la rage du peuple, et à l'horreur qu'inspiraient les triumvirs.

XLVII. Mort de Murcus.

Antoine et Octave n'avaient que trop pris l'habitude de braver ces haines impuissantes. Sans nul égard pour la désolation générale, ils célébrèrent par des jeux et des spectacles l'anniversaire de la dernière victoire de Philippes. Octave donna aussi un grand repas au peuple pour la fête de sa majorité. Le peuple n'osa troubler par des murmures ces dispendieuses réjouissances, qui insultaient à sa misère; mais ses ressentiments pouvaient éclater par une explosion d'autant plus violente qu'elle aurait été plus comprimée, et Octave reconnut la nécessité d'appaiser les esprits par quelque démarche pour la paix; il n'était plus retenu que par la crainte de paraître reculer. Antoine le tira de cet embarras, en chargeant les amis de Libon de lui écrire qu'il vînt offrir ses félicitations à l'époux de sa sœur Scribonia, et qu'il recevrait peut-être des ouvertures plus importantes.

Libon vint débarquer à l'île d'Ænariæ, depuis Ischia, vis-à-vis Pouzzol. A cette nouvelle le peuple se porta en foule chez les triumvirs, pour les supplier d'envoyer un sauf-conduit à Libon, que l'on assurait être arrivé dans l'intention de négocier la paix. Il pressa aussi Mucia, mère de Sextus, de porter à son fils les vœux de ses concitoyens, et pour la décider à

partir, il menaça de mettre le feu à sa maison. Libon, instruit de ces mouvements, demanda que les prétentions respectives fussent discutées dans une conférence. Antoine et Octave n'osèrent la refuser, et partirent pour Baies.

Cependant Sextus, qui avait d'abord approuvé les démarches de Libon, ne montrait plus le même empressement. Ménas lui écrivait de Sardaigne, pour l'engager à continuer la guerre, que la fortune combattait pour lui; que le temps seul le rendrait maître des conditions du traité; que ceux qui lui donnaient d'autres conseils desiraient uniquement se rouvrir l'accès des honneurs dans leur patrie; qu'il se méfiât sur-tout des vues secrètes et de l'ambition de Murcus (1).

On vit alors se développer les germes de discorde que Sextus avait semés parmi ses partisans, en éloignant de lui tous ceux qui pouvaient acquérir par eux-mêmes quelque ascendant. Il n'avait pas osé montrer de telles méfiances à Murcus, qui lui imposait par sa grande considération personnelle. Mais les perfides insinuations de Ménas, secondant les menées des affranchis et des parvenus qui vivaient dans son intimité, il laissa Murcus sans fonctions et l'éloigna de ses conseils. Murcus se retira à Syracuse, suivi d'un grand nombre de ses amis, exprimant avec hau-

(1) Appien, V, 70 et suiv. Dion, XLVIII, 35 et suiv.

teur ses justes mécontentements. Il fut assassiné quelques jours après par un centurion. Sextus fit condamner les esclaves de Murcus; mais sans pouvoir donner le change à l'opinion publique qui l'accusait lui-même de ce crime.

XLVIII. Conférence avec Sextus.

Les bannis en témoignèrent de profonds ressentiments. Ils vantaient les talents si distingués de Murcus, la noblesse de son caractère, les grands services qu'il avait rendus à la cause de la liberté, ceux que Sextus en avait personnellement reçus, soit par les renforts conduits à son armée avant la bataille de Munda, soit par la flotte plus récemment amenée en Sicile. Ils déclamaient contre ces indignes préférences de Sextus pour ses affranchis, qui lui faisaient sacrifier à de noirs soupçons les citoyens les plus illustres, et éloigner tous les autres. Ils accusaient Ménas qui, dans le seul espoir d'accroître son crédit, voulait prolonger une lutte téméraire contre cette puissance, dont Brutus et Cassius n'avaient pu soutenir les efforts, quoique maîtres de tout l'orient. La violence et l'éclat de leurs plaintes surmontèrent la résistance de Sextus, et il mit à la voile pour l'Italie. Déployant au loin devant les côtes et sous les yeux des triumvirs tout l'appareil de ses forces maritimes, il s'arrêta devant Pouzzol, d'où il reprit à bord Libon son beau-père.

On fit alors dresser deux plates-formes au pro-

montoire de Misènes, l'une sur les bords de la mer, l'autre quelques pas plus avant au milieu des eaux. Antoine et Octave s'avancèrent sur la première, en traversant leur armée qui était rangée en bataille sur le rivage ; Sextus parut avec Libon sur la seconde, ayant sa flotte en ligne derrière lui, tout équipée pour le combat ; chacun d'eux décélant ainsi les craintes respectives qui avaient pu seules opérer ce rapprochement ; pour les uns, du soulèvement du peuple ; pour l'autre, de la défection de ses partisans. Les hauteurs voisines étaient couvertes d'une foule de spectateurs, avides d'apprendre l'issue d'une conférence qui allait décider de leur sort. Elle ne produisit aucun résultat. Sextus espérait, outre la restitution de ses biens, se faire nommer triumvir à la place de Lépidus, qui ne l'était plus que de nom ; Antoine et Octave ne voulaient accorder que des indemnités pécuniaires, et des titres de magistrature ; Sextus rentra plein de dépit dans sa galère.

XLIX. Traité de Misènes.

Mais les bannis étaient résolus de s'affranchir d'une protection qui leur était devenue trop odieuse, et les triumvirs leur ayant communiqué les conditions proposées en leur faveur, ils répondirent qu'ils les acceptaient. Ils tentèrent néanmoins un dernier effort pour déterminer Sextus à la paix. La vivacité de leurs instances lui parut une véritable défection ; dans l'excès

de sa douleur, il déchira ses habits; s'écriant que le seul Ménas s'était montré son constant ami, et qu'il se voyait abandonné par ceux qui lui devaient leur salut. Toutefois ces reproches mêmes attestaient qu'il était ébranlé, et les bannis ayant obtenu l'appui de sa mère et de son épouse, arrachèrent enfin son aveu pour la reprise des négociations. Libon alla trouver Antoine et Octave, et arrêta avec eux les conditions du traité de Misènes.

Elles portaient, en faveur de Sextus, qu'il conserverait le gouvernement des îles dont il était maître, et y joindrait celui de la Grèce pour cinq ans; qu'il serait nommé augure et désigné pour le consulat; que l'évaluation de ses biens serait réglée à soixante et dix millions de sesterces (1). Les bannis étaient rappelés, et obtenaient la restitution de leurs immeubles; les proscrits n'en pouvaient réclamer que le quart; les conjurés étaient seulement autorisés à choisir le lieu de leur exil. Les soldats de Sextus avaient droit, après leur temps de service, aux mêmes récompenses que ceux des triumvirs, et les esclaves enrôlés dans ses légions recevaient la liberté. Sextus s'engageait de son côté à évacuer ses postes fortifiés de la baie de Tarente, et tous ceux qu'il avait occupés sur les côtes de l'Italie; à rétablir

---

(1) 14,000,000 de francs.

les redevances de toute nature auxquelles les îles qu'il retenait avaient été jusque alors assujéties ; à ne plus mettre aucune entrave à la liberté du commerce; à cesser d'augmenter ses flottes et à refuser désormais asyle aux esclaves fugitifs.

Antoine et Octave arrivèrent suivis de leur armée, comme dans la première conférence, et s'avancèrent sur leur plate-forme. Sextus parut sur la sienne, pour déclarer qu'il ratifiait les conventions arrêtées avec Libon, et les trois généraux, passant sur un pont jeté pour réunir les plates-formes, apposèrent leur sceau au traité. Ils se présentèrent alors la main, et s'embrassèrent. A ce signal, des cris de joie éclatèrent le long du rivage et sur les vaisseaux, répétés au loin par la multitude qui était accourue, dans l'attente d'une paix si ardemment desirée. Elle se porta vers les bords de la mer avec une telle violence, que plusieurs furent blessés ou étouffés dans cette foule tumultueuse. Avant que les vaisseaux eussent abordé, des bannis, et ceux qui les appelaient du rivage, ne pouvant soutenir leur impatience, se jetaient à l'envi dans la mer, se félicitaient en nageant, et s'embrassaient au milieu des flots. D'autres, voyant accourir vers eux des parents ou des amis dont ils avaient pleuré la perte, leur tendaient les bras et les appelaient par leur nom, n'osant se livrer aux transports d'un bonheur dont ils doutaient en-

L. Retour des bannis.

core; rassurés enfin par les accents de cette voix si connue, ils ne pouvaient plus exprimer leurs transports que par des larmes, et ils semblaient les voir revenus du séjour des morts. Mais au milieu de ces réunions si touchantes, des scènes de douleur rappelaient cette longue série de calamités dont on apercevait enfin le terme. Un grand nombre de citoyens erraient sur le rivage, cherchant leurs parents ou leurs amis, qu'ils croyaient encore vivants; mais ne les rencontrant point, semblables à des gens aliénés, ils ne faisaient qu'en tremblant ces questions qui allaient détruire leur espérance. Recevant enfin l'affreuse certitude de leur mort inattendue, ils se livraient au désespoir, comme s'ils les eussent trouvés expirants ou ensevelis sur ces bords funestes. Les spectateurs partageaient tour-à-tour les sentiments de ceux qui les entouraient. Au milieu de ces émotions si vives de joie et de douleur, qui absorbaient leur ame tout entière, la plupart ne pouvaient quitter ces lieux, et la foule ne s'écoula que lorsque la nuit était déja fort avancée.

Le traité fut envoyé à Rome pour être déposé entre les mains des vestales. Les trois chefs étant convenus de se traiter mutuellement, le premier repas échut par le sort à Sextus. Où le donnerez-vous? dit Antoine. Dans mes carènes, répondit Sextus, désignant ainsi le somptueux

vaisseau sur lequel il venait de prendre terre auprès du promontoire; mais faisant en même temps allusion au quartier de Rome, que l'on appelait *les Carènes*, où se trouvait située la maison de son père, qu'Antoine avait envahie.

Soit fierté de la part des triumvirs, soit confiance dans la probité de leur ennemi, ils n'osèrent refuser une invitation qui pouvait les mettre en sa puissance. On se livrait de part et d'autre à toute la gaîté du festin, lorsque Ménas fait annoncer qu'il arrive de Sardaigne. Sextus étant sorti pour le recevoir: voulez-vous, lui dit Ménas, au lieu de la Sicile et de la Sardaigne, devenir maître de l'univers? ordonnez que je coupe les cables. Sextus garde un moment le silence: Ménas eût pu ne pas me consulter, dit-il enfin, et cette action eût même illustré son nom. Mais un nom tel que le mien serait trop dégradé par un parjure.

LI. Départ d'Antoine pour Athènes.

Dans ces festins réciproques, on s'occupa des moyens de consolider la paix. La fille de Sextus, encore enfant, fut fiancée avec Marcellus, fils du premier lit d'Octavie. On convint aussi de quelques changements dans les listes des désignations pour le consulat, récemment arrêtées à Rome pour quatre années. Antoine fut désigné consul avec Libon, pour la première année, qui répondait à l'an 720 de Rome; et devait avoir le droit de substituer à sa place:

Octave et Sextus furent nommés pour la seconde année, avec la même faculté : Domitius et Sosius conservèrent leur désignation pour la troisième année ; Antoine et Octave s'attribuèrent le consulat pour la quatrième, en promettant de rétablir alors l'ancienne forme du gouvernement ; attente que l'on offrait toujours aux citoyens, pour adoucir leurs regrets. Des événements postérieurs devaient encore changer ces désignations.

Sextus fit voile pour la Sicile ; se dérobant ainsi aux témoignages de l'affection qui s'attachait à son nom, et que la conclusion de la paix avait accrue. Mais ses louanges étaient dans toutes les bouches, il semblait rentrer dans Rome avec les illustres bannis, qui lui avaient dû leur salut, et qui voyaient alors par lui seul le terme de leurs infortunes. On distinguait parmi eux L. Arruntius, qu'Octave choisit bientôt après pour commander ses vaisseaux, et le jeune Cicéron, qu'il devait élever aux premières magistratures, en réparation de l'attentat commis contre son père.

Antoine et Octave revinrent au milieu des acclamations de tous les habitants des villes, qui accouraient en foule sur leur passage, célébrant en leur honneur des sacrifices. Chacun se félicitait de voir enfin cesser la conscription militaire qui dévorait ses enfants, la désertion de ses esclaves,

les vexations des soldats, l'inertie de l'agriculture et du commerce. Ceux qui avaient obtenu des concessions ou acquis des biens confisqués, s'attristaient seuls dans cette allégresse commune ; inquiets de voir arriver des ennemis que l'envahissement de leur patrimoine avait rendus irréconciliables.

Les deux triumvirs précipitèrent leur retour et entrèrent dans Rome pendant la nuit, voulant faire cesser les dispendieux préparatifs déja commencés pour les recevoir. Antoine fit approuver par le sénat les dispositions qu'il avait faites dans l'orient pour les états de Déjotarus. Mais ils se dégoûta aussitôt de cette marche trop lente, et, par un décret semblable à celui que Sylla avait provoqué pour sa dictature, il fit ratifier en masse les actes du triumvirat, même les actes à venir.

Le parfait accord des triumvirs, dans l'exercice d'une autorité commune, ne fut point troublé cette année, et leur union parut même se resserrer par la naissance d'une fille d'Octavie. Néanmoins, dans les jeux et les paris qui les délassaient après l'expédition des affaires, on remarquait qu'Octave obtenait toujours l'avantage sur son collègue. Un astrologue, qu'Antoine avait amené de l'Égypte, tira parti de cette circonstance pour les intérêts secrets qui paraissent lui avoir été confiés. Il dit à Antoine que, malgré sa supériorité à tant d'autres égards, son

génie redoutait celui d'Octave, et que l'éloignement pouvait seul lui rendre toute sa force. Soit qu'Antoine ajoutât quelque croyance à cet art mensonger, soit qu'il fût déterminé par les lettres de Plancus, alors son proconsul pour l'Asie, il disposa tout pour son départ. Il dirigea sur la Grèce toutes ses troupes disponibles, et vers la fin de l'été, il fit voile pour Athènes avec Octavie.

LII. Publication de la loi Falcidia.

Après le départ d'Antoine, Octave s'occupa des moyens d'étendre et de faire respecter sa puissance. Une loi, qu'il fit alors recevoir par le ministère du tribun Falcidius, semble même prouver qu'il voulut dès-lors commencer à se montrer législateur. La loi Falcidia modifiait à l'égard des testateurs, le droit illimité de disposer dont ils avaient joui jusque alors, et ordonnait que l'héritier légitime ou institué retiendrait à ce titre le quart de la succession. La règle générale qu'elle établissait fut très-féconde en applications d'équité; on a même pensé qu'elle avait introduit la légitime des enfants dans le droit romain. Mais Octave ne paraît avoir eu d'autre motif qu'un intérêt personnel. L'usage de faire des legs considérables à ses amis, poussé à l'excès dans ces derniers temps, était devenu pour lui une source féconde de richesses, et il avait même fort accru ces dons par des recherches curieuses sur les dispositions

de ceux qui cultivaient son amitié ou desiraient sa protection. Comme la renonciation de l'héritier faisait tomber les legs avec le reste du testament, Octave avait voulu lui donner un motif d'accepter l'hérédité, en la lui rendant toujours avantageuse.

Les soins du gouvernement ne le détournaient pas de ceux qu'il prenait pour s'attacher de plus en plus les soldats. Assuré des vétérans, qui voyaient en lui le principal auteur et le plus sûr garant de leurs concessions, il voulait ménager à ceux qui étaient arrivés plus tard sous les drapeaux, l'occasion d'acquérir de la gloire, du butin et des titres aux récompenses militaires. Agrippa était parti dès le printemps, pour aller, comme proconsul des Gaules, occuper à de brillantes expéditions les légions qui pouvaient conserver encore quelque souvenir de Salvidiénus. Calvinus avait emmené dans les Espagnes soulevées, celles des légions à qui leur indiscipline rendait plus nécessaire la sévérité de cet ancien lieutenant de Jules César. Octave avait réservé les légions les plus fidèles pour une expédition à laquelle il employa les derniers mois de cette année. Il soumit toutes les côtes et les îles de la Liburnie; et revint à Rome au mois de décembre.

LIII. Consulat de Claudius

L'abus des titres de magistrature fut poussé très-loin l'année suivante, celle où Claudius

et de Norbanus, an de Rome 716, av. J.-C. 38. Répudiation de Scribonia.

Pulcher, choisi par Antoine, et Norbanus Flaccus, qui avait commandé à Philippes l'armée d'Octave, prirent possession du consulat. Des subrogations aux préteurs nommés portèrent leur nombre à soixante-sept dans le courant de l'année, et la prostitution de ces dignités, jadis si honorées, ne fut pas moins sensible dans le choix de ceux qui étaient appelés à les remplir. On remarqua parmi les questeurs un enfant, qui prit la robe virile le surlendemain de sa nomination. Un de ceux que des services militaires venaient d'élever au rang de sénateurs, voulait combattre dans les jeux comme gladiateur. Octave lui fit interdire l'entrée de l'arène; il se vit même contraint de publier un édit qui défendait ces jeux sanglants aux membres du sénat, et de perpétuer ainsi le souvenir de cette affligeante dégradation dans les sentiments de ceux qui devaient l'exemple aux autres citoyens.

Néanmoins, en provoquant, de concert avec son collègue, cet avilissement des diverses magistratures, Octave, plus prévoyant que lui, évitait toujours d'abaisser les tribuns du peuple. Il leur accordait même une protection spéciale, et avait fait rendre un décret du sénat, en vertu duquel il prenait séance au milieu d'eux, et exerçait leurs fonctions dans l'assemblée des comices. Mais il ne voulait qu'attacher à sa personne, par l'affectation d'un grand zèle, ce caractère d'in-

violabilité, qui appartenait aux défenseurs des droits du peuple, et qu'il s'était fait communiquer avec leurs autres priviléges. Il imitait d'ailleurs son père adoptif, en se servant le plus souvent de l'un des tribuns pour faire exécuter ses volontés.

La tranquillité dont on jouissait fut alors troublée par un soulèvement presque général, que l'excès des contributions avait occasionné. Le peuple attaqua les percepteurs, et plusieurs des soldats qui étaient chargés de les soutenir furent tués dans cette émeute. Octave l'appaisa par sa fermeté, et en faisant envisager la diminution des impôts comme le résultat prochain de la paix qu'il venait de rétablir. Mais il ne se proposait pas encore de réaliser ces espérances, et la répudiation de Scribonia ne le fit que trop pressentir. Octave lui envoya le libelle du divorce le jour même où elle était accouchée d'une fille, qui fut depuis la trop fameuse Julie. Dans les mémoires de sa vie, il donne pour motifs la licence des mœurs de son épouse, et Suétone ajoute qu'il était lassé de son humeur naturellement violente, aigrie en cette occasion par l'insolence d'une maîtresse de son mari. La promptitude du nouveau mariage d'Octave fit connaître la principale cause de cette répudiation. Jusque alors, il n'avait considéré ses mariages que comme un sacrifice à son ambition, dont il

se dédommageait par de passagères amours. Il venait de rencontrer la seule femme pour laquelle il eût éprouvé des sentiments plus tendres, et qui devaient même être durables, la fameuse Livie.

LIV. Octave épouse Livie.

Nous avons vu que Livie était la fille de Livius Drusus, qui se perça de son épée après la victoire de Philippes, et que Tibérius Néron, son époux, joignit Antoine dans Athènes. Il obtint, après le traité de Brindes, un rappel, que les charmes de son épouse devaient lui rendre funeste. Octave engagea Livie à faire signifier son divorce, en même temps qu'il répudiait lui-même Scribonia. Il était impatient de conclure ce nouveau mariage; mais les lois exigeaient des femmes un délai après le divorce et Livie était d'ailleurs grosse de six mois. Il adressa une consultation dérisoire, comme l'appelle Tacite, aux pontifes, qui connaissaient alors des causes matrimoniales, et fit décider que les délais n'étaient pas exigés après le divorce, lorsque la grossesse était déja certaine (1).

Tibérius donna son consentement au divorce, et même représenta le père de Livie à ce mariage, pour la cérémonie des fiançailles et de la stipulation de dot. Des menaces vio-

(1) Tacit. ann., I, 10. Suét., Oct.; Tiber., 4; Claud., I; Paterc., II, 79.

lentes l'avaient ébranlé, et des promesses qui flattaient ses vues ambitieuses, avaient achevé de surmonter sa fierté naturelle. Elle se réveilla bientôt avec tant de force, qu'il ne put résister à ses regrets, et mourut peu de temps après. La tendresse paternelle, peut-être aussi le desir d'écarter tout soupçon de faiblesse, l'engagea à dissimuler jusqu'à ses derniers moments. Il nomma par son testament Octave pour tuteur de ses deux enfants. L'un, du nom de Tibère, et qui devait succéder à l'empire; l'autre, qui était né dans la maison du nouvel époux de Livie, et qui avait reçu le nom de Drusus. A la naissance de cet enfant, la malignité publique s'était jouée de la douleur de Tibérius. On avait fait circuler un vers grec, qui disait que les gens heureux ont des enfants après trois mois de mariage, et qui passa depuis en proverbe. L'opinion commune, attestée par Suétone, attribuait en effet cet enfant au commerce adultère d'Octave.

Tacite le révoque en doute, et fait même entendre que le consentement de Livie à son second mariage n'était pas exempt de contrainte. Elle avait au surplus eu l'adresse d'accréditer cette opinion, et ne se montra pas moins habile à fixer l'humeur, jusque alors si volage, de son nouvel époux. Elle n'était pas remarquable par sa beauté, mais l'étendue et la finesse de son

esprit lui prêtaient des attraits non moins séduisants, et plus propres sur-tout à inspirer des sentiments durables. Octave avait trouvé une épouse non moins propre à le distraire par l'agrément de son commerce, qu'à le seconder par de sages conseils, dans ces projets de grandeur, dont les qualités éminentes de son rival pouvaient toujours compromettre le succès.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

QUI RENVERSA

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE VI.

SEXTUS POMPÉE.

An de Rome 716-719 (1).

I. Octave provoque la rupture du traité.

Octave n'était pas moins redoutable dans la paix par ses intrigues, que dans la guerre par ses vétérans. Le traité de Misènes n'avait fait que l'animer davantage contre celui qui le réduisait à de telles concessions : il n'avait craint jusque alors que de le voir se déclarer pour son rival,

(1) Voyez les sommaires des livres 128, 129, 130 et 131 de Tite-Live.

il commençait à penser que Sextus pourrait un jour prétendre à cette rivalité pour lui-même.

Sextus Pompée avait néanmoins contracté de graves défauts pendant sa jeunesse, laissée sans culture au milieu des crises de la guerre civile. Son ignorance humiliante, ses mœurs et son langage grossiers, lui inspirant de l'éloignement pour les citoyens distingués par leur naissance ou par leurs talents, l'avaient livré à la société de ses affranchis ou d'autres flatteurs non moins obscurs. De sages conseils n'ayant jamais suppléé aux lumières dont les vices de son éducation l'avaient privé, il n'avait acquis ni cette prévoyance qui prépare les succès ni cette pénétration qui fait saisir à propos les occasions ménagées par la fortune. Mais lorsque des circonstances difficiles l'obligeaient à déployer les grandes qualités qu'il avait reçues de la nature, on admirait son audace intrépide à courir au devant des dangers; son activité, qui déconcertait en un instant les projets lentement mûris par ses adversaires; sa générosité envers ceux qu'il avait abattus; une fidélité dans ses engagements par laquelle il se montrait si différent de son père. Les leçons de l'adversité pouvaient tenir lieu de celles qui avaient manqué à son premier âge, et le mettre en état de faire valoir toute l'influence qui s'attachait au nom de Pompée. Ce nom, moins imposant sans

doute que celui de César, jouissait d'ailleurs d'une plus grande popularité. Dès qu'on avait su la Sicile au pouvoir de Sextus, cette île était devenue le refuge des anciens partisans de son père, des citoyens qui ne pouvaient renoncer à la liberté, de cette multitude d'hommes atteints ou menacés par tant de crises politiques; et sur-tout d'une jeunesse intrépide, enflammée par l'espoir de délivrer sa patrie. Ceux-mêmes que leur timidité ou d'autres motifs empêchaient de se déclarer ouvertement, favorisaient en secret ce parti qui était regardé comme le plus juste, et qui, exempt du reproche de tout genre d'oppression, aspirait à devenir le vengeur de celle qui pesait sur l'univers.

Le traité de Misène, loin d'affaiblir ces dispositions, n'avait fait que les encourager. Il réunissait à la Sicile, la Sardaigne, autre grenier de l'Italie. Il donnait sur-tout à Sextus la Grèce, qui s'était récemment montrée si favorable à la cause qu'il défendait, et qui devait lui offrir de grandes ressources pour le développement de sa puissance maritime. Mais Octave s'était bien promis de faire naître des obstacles à la cession de la Grèce. Il persuada à son collègue de ne l'abandonner qu'après l'avoir épuisée par des taxes extraordinaires levées dans toutes les villes; entraîné ensuite par le desir d'en consommer la spoliation, Antoine ne pouvait se résoudre

à restituer cette province. L'inexécution de la clause la plus importante du traité, si conforme aux desseins secrets d'Octave, devint ainsi le tort de son avide collègue (1).

II. Ménas livre la Sardaigne à Octave.

Octave avait pris, pour enlever à Sextus la Sardaigne, des mesures non moins perfides, mais qu'il voulait autoriser d'avance en l'excitant à de graves infractions du traité. Il corrompit plusieurs de ces ames vénales qui l'entouraient, et lui fit insinuer que la mauvaise foi des triumvirs l'invitait à se maintenir en état de défense, par l'augmentation de ses forces, et par ses courses maritimes. Excité par ces dangereux conseils, Sextus faisait enlever sur les mers les bâtiments de commerce, sous le nom même de ces pirates qu'il s'était engagé à réprimer. Tous les maux de la disette, dont la paix avait annoncé le terme, affligèrent de nouveau l'Italie. Octave répond à l'appel des peuples désolés, couvre la mer de ses vaisseaux, et fait prisonniers un grand nombre de pirates. On les amène à Rome, où ils sont appliqués à la question, et où leurs dépositions exposant au grand jour leur complicité avec Sextus, attirent sur lui tous les ressentiments que ces nouvelles infortunes avaient excités.

Octave faisait en même temps inspirer à Sex-

(1) Appien, V, 77 et suiv. Dion, XLVIII, 39 et suiv.

tus des ombrages sur Ménas, qui conservait le gouvernement de la Sardaigne, acquise par sa valeur. Les bannis, qui n'avaient pas usé de l'amnistie, favorisaient cette intrigue sans en soupçonner les motifs. Ils ne pouvaient pardonner à Ménas d'avoir entravé les négociations pour la paix; ils espéraient aussi, par sa ruine, faire cesser les préférences de Sextus pour ses affranchis. Elles étaient si exclusives, qu'ils furent réduits à employer l'intermédiaire d'autres affranchis, à qui la faveur de ce lieutenant de Sextus avait inspiré de la jalousie.

Sextus se laisse persuader. Il envoie quelques-uns de ses confidents pour ordonner à Ménas de venir le trouver à Messine, et s'expliquer sur l'emploi des grains et des contributions dont il n'a encore rendu aucun compte. Ménas juge par les ordres dont ils sont porteurs que sa perte est résolue. Apprenant en même temps que Philadelphe affranchi d'Octave vient d'arriver en Sardaigne avec une escadre, sous prétexte d'escorter un nouveau convoi de grains, il lui adresse en secret Micylius son confident. Assuré de la protection d'Octave, il fait massacrer les envoyés de Sextus, provoque le soulèvement de trois légions et de soixante galères qui étaient sous ses ordres, et livre à Philadelphe la Sardaigne et la Corse.

Octave parut étranger aux manœuvres de son

lieutenant, voulant attendre pour se déclarer le parti que prendrait Sextus. Il se contenta d'écrire à ses deux collègues que les infractions de Sextus au traité annonçaient une prochaine rupture, et que dans de telles circonstances les offres de Ménas n'étaient pas à dédaigner; il leur proposait de se réunir à Brindes, pour conférer sur cette guerre. Antoine lui écrivit qu'il la désapprouvait, et Lépidus ne fit aucune réponse : mais Octave n'avait pas entendu faire dépendre sa résolution de celle de ses collègues, et il continua ses préparatifs.

III. Octave déclare la guerre à Sextus.

Sextus faisait cependant sommer Octave de lui livrer le perfide Ménas, et de lui donner satisfaction sur toutes les infractions du traité. Octave répondit que c'était lui-même qui avait donné l'exemple d'enfreindre le traité, et que les méfiances qu'il avait ainsi inspirées, étaient la véritable cause des difficultés élevées par Antoine sur la cession de la Grèce. Sextus éclata avec violence à cette réponse et mit en mer une puissante flotte, dont il donna le commandement à Ménécrates son affranchi, ennemi personnel de Ménas. Ménécrates descendit sur les côtes de la Campanie, où il répandit par-tout la désolation et emporta d'assaut plusieurs villes, qui furent livrées au pillage.

Octave se fit un prétexte de ces hostilités pour accepter les offres de Ménas. Il fit venir auprès

de lui ce traître, et l'admit à sa table. Mais comme il n'y recevait jamais des affranchis, il lui donna auparavant les priviléges de l'ingénuité, et l'anneau d'or qui le classait dans l'ordre des chevaliers (1). Il redemanda ensuite le traité aux vestales, et parcourut tous les quartiers où ses légions étaient déja réunies, haranguant les soldats, promettant que le parjure de Sextus retomberait sur sa tête. Il tenait le même langage dans ses lettres au sénat et au peuple.

Deux flottes étaient déja prêtes pour son expédition : l'une commandée par Calvisius, et dont les soixante vaisseaux de Ménas formaient sous ses ordres une division, était en rade dans les ports de l'Étrurie. L'autre flotte avait été rassemblée par Cornificius dans la baie de Tarente; deux escadres formées à Brindes et à Ravennes, lui avaient amené toutes les troupes disponibles qui se trouvaient sur ces côtes. Octave la fait venir à Rhégium et s'y embarque, pour joindre la flotte de Calvisius, à laquelle il avait déja envoyé l'ordre de mettre à la voile.

Sextus était prêt à se défendre avec vigueur. Il se justifia par un manifeste, où il rejetait la violation du traité sur le seul Octave, que désavouaient hautement ses deux collègues. Il

(1) Suét., Oct., 74.

envoya des ordres pour réunir dans le port de Messine une flotte nombreuse, qu'il voulait opposer à celle de Cornificius. Ménécrates, à la tête de celle qu'il avait ramenée des côtes de la Campanie, passait cependant le détroit pour attaquer Calvisius avant qu'il eût effectué sa jonction, et le rencontra lorsqu'il débouchait de la baie de Cumes. Calvisius fila le long des côtes, espérant continuer sa route sans engager le combat. Mais voyant qu'il ne pouvait l'éviter il craignit de se hasarder en pleine mer, avec des matelots trop peu exercés. Rassuré d'ailleurs par la force de ses vaisseaux, plus grands et plus hauts de bord que ceux de Ménécrates, il donna l'ordre de se ranger près de la côte et de jeter l'ancre. Sa ligne fut disposée en forme de croissant : avec ses meilleurs vaisseaux, il se mit en avant de l'aile droite; l'escadre de Ménas devait former l'aile gauche.

IV. Défaite de Calvisius.

Ménécrates donna l'aile gauche à Démocharès son lieutenant, comme lui affranchi de Sextus. Placé à l'aile droite, il profita habilement de la disposition des vaisseaux de Calvisius, qui ne leur permettait aucune manœuvre. Il dirigeait sur un seul de ces vaisseaux immobiles plusieurs navires, qui brisaient son gouvernail ou ses rames, le couvraient d'une grêle de traits ou de pierres, et l'enlevaient par la supériorité du nombre, ou le mettaient hors de combat. Après

avoir ainsi pris ou détruit un grand nombre de vaisseaux, il veut décider la victoire par une attaque générale, et s'avance pour l'ordonner à la tête de sa ligne, sur son vaisseau prétorien (1). Il aperçoit alors le vaisseau de Ménas, qui se dirige vers lui, et dont l'équipage le provoque avec de grands cris.

Animé de la même fureur, Ménécrates perd de vue le reste du combat, court sur ce vaisseau, et le heurte par un choc si violent, qu'il en brise le mât et l'éperon. Mais son propre vaisseau, entraîné par ce mouvement rapide, se trouve engagé sur les flancs, et perd tout un côté de ses rames. Les grappins sont aussitôt abaissés pour l'abordage; les équipages commencent le combat par une grêle de traits, et de part et d'autre, on jette des ponts pour faire passer les plus braves soldats sur le vaisseau ennemi. Ménas reçoit une flèche dans le bras; mais il la fait arracher de sa blessure, et continue un combat où l'élévation des flancs de son vaisseau lui assurait déja l'avantage. Ménécrates eut alors la cuisse percée d'un trait, dont le fer était dentelé, et que l'on ne put retirer. Il se fit porter sur le pont pour encourager les siens de la main et de la voix, jusqu'à ce que voyant l'ennemi maître de son vaisseau, il se précipita

(1) On appelait de ce nom le vaisseau amiral.

dans la mer. Démocharès prit le commandement de la flotte.

Le vaisseau de Ménas faisant eau de toutes parts, il fut contraint de gagner la côte. Mais pendant cette lutte, Calvisius avait dégagé ses vaisseaux de leurs ancres, et coupé la ligne ennemie. Il eût pu décider la victoire par cette attaque, s'il ne se fût trop vivement abandonné à la poursuite des fuyards. Démocharès profita de cette imprudence. Il réunit toutes ses forces contre les vaisseaux de l'aile gauche, dont il brisa ou détruisit par le feu la plus grande partie. Calvisius revint à la hâte, et faisait des efforts inutiles pour reprendre l'avantage, lorsque la nuit qui survint favorisa sa retraite dans la baie de Cumes. Il s'attendait à être attaqué le lendemain, et ne pouvait éviter sa perte entière. Mais Démocharès, connaissant l'esprit ombrageux de son maître, n'osa engager un nouveau combat après la perte de Ménécrates, et se rendit auprès de Sextus, dont il reçut le commandement de l'escadre qu'il avait ramenée. Calvisius se hâta de faire radouber ses vaisseaux et reprit sa route le long des côtes.

V. Défaite d'Octave.

Octave avait cependant quitté le port de Rhégium. Arrivé à la vue du port de Messine, il le fait reconnaître, et, comme il ne s'y trouvait encore que quarante vaisseaux, les officiers proposaient d'y pénétrer de vive force. Mais Octave,

ne voulant pas retarder sa jonction avec Calvisius, poursuivit sa route dans le détroit. Ses vaisseaux longeaient la côte, d'une marche pesante et inégale ; les derniers étaient encore auprès des rochers de Scylla, lorsque la flotte de Sextus parut dans l'éloignement. Peu après le passage d'Octave, Apollophane, autre affranchi de Sextus, était entré avec son escadre dans le port de Messine, et l'on avait signalé du cap Pélore celle que ramenait Démocharès. Sextus avait aussitôt mis en mer pour la recueillir et voguait alors à toutes rames sur les rochers de Scylla. Octave ordonne à ses vaisseaux de se rapprocher sans quitter les côtes, et de jeter les ancres.

Cette manœuvre lui fut d'abord moins funeste qu'elle ne l'avait été pour Calvisius, à cause de la force supérieure de ses vaisseaux et de l'intrépidité de ses vétérans. Entourés par plusieurs navires, ils faisaient face de toutes parts et tous ceux qui s'approchaient de trop près, étaient enlevés à l'abordage. Mais Sextus rappelle ceux de ses navires qui avaient le plus souffert, renouvelle les équipages des autres, et dans cette seconde attaque fait lancer des traits enduits de résine et d'autres matières enflammées. Plusieurs navires sont consumés ; ceux qui s'étaient dégagés de leurs ancres, heurtés avec violence dans leur fuite, sont poussés sur les côtes, et

se choquent entre eux, ou se brisent contre les écueils. Octave, dont le vaisseau était vivement pressé, se voit contraint de le faire échouer. Il saute sur un rocher, et gagne avec son équipage une hauteur voisine. Cornificius, resté seul à la tête de la flotte, fait couper les câbles, et, suivi de tous les vaisseaux qui n'avaient pas souffert, fond avec impétuosité sur l'ennemi. Dirigeant son vaisseau contre celui que montait Démocharès, il l'enlève à l'abordage; Démocharès parvient avec peine à se jeter dans un autre bâtiment. Mais cette manœuvre hardie ne pouvait plus que retarder la défaite de la flotte, trop affaiblie par tant de pertes. Sextus en ce moment donne le signal de gagner le large. Apercevant de loin les vaisseaux de Calvisius, et craignant, dans l'épuisement où l'avait jeté une résistance aussi vigoureuse, qu'un nouveau combat ne compromît sa victoire, il ramenait sa flotte à Messine.

Octave, dont les vaisseaux étaient moins avancés dans la mer que ceux de Sextus, ignorait la cause de sa retraite. Il envoya des ordres sur toute la côte, et la nuit étant survenue, il alluma des feux pour servir de ralliement à ses équipages. Enfin la treizième légion, qui n'était pas éloignée, accourut à la lueur des feux, avec quelques provisions. Les bâtiments légers qui précédaient Calvisius, annoncèrent aussi son

arrivée. Octave consentit alors à prendre quelque repos dans une tente qu'on lui forma avec des voiles de navires. Il reconnut l'étendue de ses pertes, lorsqu'au point du jour, promenant d'une hauteur ses regards sur la mer, il la vit au loin couverte de nombreux débris de ses vaisseaux. Toutefois, sa flotte réunie à celle de Calvisius, pouvant lutter encore contre celles d'un ennemi qui avait aussi des pertes à réparer, il rappelait à bord les équipages et donnait des ordres pour le radoub des vaisseaux.

VI. Octave ajourne son expédition.

Mais le vent d'Afrique se leva sur le midi, et, soufflant avec violence, forma dans le détroit un courant rapide. Exposés à ce vent impétueux, sur des parages sans abri, et avec des équipages incomplets, les vaisseaux d'Octave étaient arrachés de leurs ancres, et poussés les uns contre les autres, ou emportés au milieu des écueils. L'horreur de la tempête s'accrut par l'obscurité de la nuit. Le fracas des flots qui se brisaient sur les côtes, et les sifflements du vent repoussé par les montagnes, ne permettaient pas d'entendre les ordres ou de se prêter des secours. Lorsque ce bruit affreux se calmait pour quelques instants, l'oreille était frappée par les cris de détresse des malheureux qui erraient sur les débris de leurs vaisseaux, meurtris par les pointes des rochers et s'efforçant en vain d'atteindre au rivage.

Enfin l'orage cessa avec le jour, et la mer ne conservait plus qu'un reste de frémissement. Octave vit alors avec effroi l'étendue de ses désastres. Le seul Ménas avait conservé son escadre, en jetant les ancres en pleine mer, et faisant ramer sans relâche contre le vent pour les soulager. Le reste de la flotte avait perdu près de la moitié de ses équipages, et les vaisseaux qui avaient résisté à la violence de la tempête, étaient hors d'état de tenir la mer. Octave, contraint d'ajourner son expédition, partit pour Vibo, après avoir ordonné d'y ramener ses vaisseaux par les temps de calme. Il répandit ses nombreuses légions sur les côtes voisines de la Sicile, redoutant les entreprises d'un ennemi que la fortune comblait ainsi de ses faveurs. Mais Sextus s'en montra indigne par sa négligence téméraire. Il laissa passer l'occasion d'enlever ou de détruire ces vaisseaux que l'on remorquait si péniblement jusqu'à Vibo. Il fut sourd à l'appel des habitants de l'Italie, que ses succès avaient enhardis. Ses partisans songèrent dès-lors à préparer leur défection. Ceux d'Octave au contraire, qui le voyaient opposer sa constance aux rigueurs du sort, et imprimer par sa présence une si grande activité à ses nouveaux préparatifs, le secondèrent avec ardeur. L'argent manquait et le peuple épuisé se refusait au paiement des impôts; ils y suppléèrent en offrant des dons pécuniaires

et des vaisseaux. Leur exemple fut bientôt suivi par les sénateurs et par tous les citoyens opulents. Ceux qui étaient moins riches, donnaient de l'argent à titre de prêt, et envoyaient des esclaves pour les équipages. Ce zèle n'était pas entièrement volontaire; néanmoins, on commençait dès-lors à entrevoir l'issue probable des évènements, et l'on desirait se concilier la faveur de celui qui paraissait destiné à les maîtriser.

VII. Consulat d'Agrippa et de Gallus, an de Rome 717, av. J.-C. 37. Antoine vient en Italie.

L'honneur des armes d'Octave se maintenait cependant par la renommée des exploits d'Agrippa dans les Gaules. Agrippa s'était montré digne de succéder dans ces contrées à celui dont il servait le fils adoptif. Jules César, détourné par la guerre civile, avait laissé la Gaule aquitaine à demi-soumise; Agrippa résolut d'en terminer la conquête. Il trouva les Aquitains fortifiés par des corps nombreux de Suèves, nom sous lequel les Romains désignaient alors presque tous les peuples de la rive droite du Rhin, et il éprouva d'abord plusieurs échecs. Il reprit ensuite la supériorité, et les pressa si vivement, qu'il se croyait assuré de la victoire. Mais les Aquitains lui échappèrent à la faveur de la nuit, traversèrent la Loire, et, ayant reçu de nouveaux renforts, tentèrent le sort d'une bataille. Ils furent complètement défaits; les Suèves découragés se hâtèrent de repasser le Rhin.

Agrippa, résolu de les châtier, traversa ce

fleuve au commencement du printemps, osant, le premier après Jules César, franchir la barrière, jusque alors respectée, de la Germanie. Il vainquit les Suèves, les força de chercher un asyle au fond de leurs forêts, et ravagea tout le pays. Le bruit de ces nouveaux exploits détermina à son retour la soumission de l'Aquitaine. Ayant alors reçu l'ordre de son rappel, il se rendit promptement à Rome. Avant son arrivée, Octave avait provoqué un décret du sénat, qui lui accordait le triomphe. Mais Agrippa refusa cet honneur, trop sage pour célébrer avec éclat ses victoires, dans un moment où le général, sous les auspices duquel il avait combattu, était humilié par des revers, et ne s'occupa qu'à imprimer une nouvelle activité aux préparatifs de la guerre contre Sextus. Il n'interrompit un moment ses travaux, que pour venir à Rome le premier janvier, prendre possession du consulat, avec son collègue désigné, Caninius Gallus, créature d'Antoine (1).

Au milieu de ces préparatifs et vers la fin du printemps, on apprend qu'Antoine vient d'aborder en Italie. Depuis son départ, après le traité de Misène, des ombrages réciproques avaient troublé l'accord qui s'était rétabli entre les deux triumvirs.

---

(1) Dion, XLVIII, 49 et suiv. Appien, V, 92 et suiv. Plut., Ant.

VIII. Octavie ménage une réconciliation.

Antoine avait d'abord passé l'hiver à Athènes. Il paraissait dans cette ville, vêtu à la grecque et sans cortége, donnant et acceptant des fêtes, où on le voyait toujours avec Octavie, dont il était vivement épris. Lorsqu'il célébra la victoire de Ventidius, par des jeux publics, il les présida dans le costume ordinaire des magistrats athéniens. Néanmoins, revenant à cette bizarre fantaisie, que les Éphésiens avaient flattée, il se montrait quelquefois en public avec les attributs de Bacchus, en prenait le nom et le faisait joindre au sien sur la base de ses statues. Les Athéniens, d'un naturel railleur, lui proposèrent d'épouser la déesse Minerve. Antoine les prit au mot, et fixa la dot à quatre millions de sesterces (1). Cette somme fut aussitôt imposée sur la ville, qui répondit par des satires. On trouva aux pieds de la statue d'Antoine un libelle de divorce qu'Octavie et Minerve lui adressaient en réclamant leur dot, allusion piquante à l'amour qu'on lui supposait encore pour Cléopâtre. Mais il se moqua de leurs sarcasmes, et prit leur argent (2).

Aux approches du printemps, tous ces jeux cessèrent; Antoine, reprenant le costume de sa dignité et rappelant ses licteurs, s'entoura des

(1) 800,000 francs.

(2) Senec. Suas, lib. I, Paterc., II, 82; Plut., Ant.

officiers de son armée. Il donnait audience aux ambassadeurs des rois et des villes, et s'occupait des préparatifs de la guerre, lorsqu'il reçut le courrier qu'Octave lui adressait après la défection de Ménas. Il partit pour Brindes, mais il n'y trouva point Octave, qui parcourait l'Italie pour diriger sur cette ville des troupes et des vaisseaux, et se flattait de décider ses collègues en leur montrant l'étendue de ses ressources. Ce spectacle de la puissance toujours croissante d'un rival, excita au contraire la jalousie d'Antoine. Il quitta le port de Brindes, et se dirigea vers la Syrie, laissant pour Octave une lettre où il excusait son prompt départ sur des présages sinistres, annonçait qu'il allait rejoindre son armée, et blâmait la reprise des hostilités. Il s'indignait sur-tout du projet de traiter avec Ménas, dont la perfidie était connue, et qu'il allait revendiquer comme son esclave, qui lui avait été adjugé avec les autres biens de Pompée.

Cette opposition qu'Octave avait peu considérée dans la première confiance du succès, lui inspira des craintes plus sérieuses lorsqu'il eut éprouvé des revers. Ayant envoyé Mécène auprès d'Antoine, il fut informé du voyage secret d'Antoine en Égypte, de la mission qu'il avait donnée à son affranchi Callias pour Lépidus, et des grands préparatifs qui se faisaient depuis en Afri-

que. Tandis qu'il s'efforçait de démêler l'objet de ces intrigues, il apprend qu'Antoine s'est présenté devant Brindes, et, refusé dans ce port, vient de débarquer à Tarente, suivi de trois cents voiles, amenant avec lui Octavie. Il s'avance avec une puissante armée jusqu'à Métaponte, et fait déclarer à Antoine, par Mécène et Agrippa, qu'il n'a plus besoin de ses secours trop tardifs; qu'il est désormais en état de terminer seul la guerre contre Sextus; qu'il l'invite à s'occuper lui-même de celle qui lui a été déléguée contre les Parthes; qu'il n'ignore pas au surplus ses rapports avec Lépidus et la mission secrète de Callias.

Octavie s'alarme de ces présages de rupture; et s'adresse à Mécène et Agrippa, qui l'engagent à se rendre auprès d'Octave. Elle lui représente que cette guerre doit la rendre malheureuse, soit qu'elle ait à gémir sur les revers de son mari ou sur les désastres de son frère; que les démarches d'Antoine avaient mal-à-propos inspiré des soupçons, et qu'il n'avait envoyé Callias que pour les derniers arrangements du mariage de sa fille avec le fils de Lépidus. Octave se laissa aisément persuader et consentit à une entrevue entre Métaponte et Tarente. Le rendez-vous était proposé sur les bords d'une petite rivière, qui devait séparer les deux triumvirs pendant la conférence.

IX. Traité de Tarente.

Antoine arrive, déja favorablement disposé

par les caresses d'Octavie. En apercevant son collègue qui l'attendait à l'autre bord, il se jette dans une barque pour le joindre. Octave veut répondre à ce noble procédé, les deux triumvirs se rencontrent au milieu de la rivière, passent dans la même barque et s'embrassent. Chacun d'eux voulait aller débarquer au bord opposé; Octave insiste pour aller voir sa sœur à Tarente, se place sur le char d'Antoine, et passe ensuite la nuit chez lui sans aucune escorte. Antoine lui rend sa visite le lendemain avec le même abandon. Tous les sujets de discussion se terminèrent par le traité de Tarente, dont les articles ne furent connus que par leur exécution. Les deux triumvirs se donnèrent mutuellement des fêtes et partirent ensemble pour Rome. Cette prompte réconciliation fut sans doute l'ouvrage d'Octavie. Mais, ajoute Dion, ni l'un ni l'autre des triumvirs ne desiraient s'engager dans une lutte qui pouvait également les perdre; ils avaient encore besoin de se prêter un mutuel secours pour terminer leurs entreprises.

En arrivant à Rome, les triumvirs annulèrent par un décret la désignation de Sextus pour le consulat, et les autres avantages que lui assurait le traité de Misène. Octave fut de nouveau chargé de cette guerre. Antoine promit que Lépidus descendrait en Sicile avec une armée; lui-même donna cent vingt vaisseaux à Octave,

et reçut en échange quatre légions de vétérans pour sa guerre contre les Parthes. Octavie, qui avait ménagé l'accord, ajouta à ces dons de la part d'Antoine, dix galères à trois rangs de rames, remarquables par leur extrême vîtesse; et de la part d'Octave, deux mille soldats d'élite, pour la cohorte prétorienne de son mari. Elle conclut aussi le mariage d'Antyllus, fils aîné d'Antoine, avec Julie, qu'Octave avait eue de Scribonia, et celui d'Antonia, fille aînée d'Antoine et d'Octavie, avec le fils de Domitius. Ce dernier mariage fut seul réalisé dans la suite; il fit entrer ce jeune homme dans la famille de celui qui avait proscrit son père.

La commission extraordinaire des triumvirs était expirée depuis quelques mois. Ils la prorogèrent pour cinq autres années par un acte de leur seule autorité, s'appuyant sans doute sur le décret qui ratifiait d'avance tous leurs actes. Antoine partit vers la fin de l'automne, laissant à Rome Octavie, sous prétexte qu'il allait s'engager dans une expédition lointaine. Octavie voulut l'accompagner jusqu'à Corcyre; elle se sépara alors de son époux, ne soupçonnant pas qu'elle recevait ses derniers adieux.

Mais Octave prévit sans peine les nouveaux écarts que promettait cette démarche; les partisans d'Antoine ne s'y méprirent pas davantage, et plusieurs éludèrent de le suivre. Octave se

les attacha presque tous ; il avait déja obtenu, de l'aveu de son collègue, l'un des plus distingués, Messala, pour l'employer dans la guerre contre Sextus ; comptant avec raison sur l'influence d'un tel exemple, appréciant aussi l'avantage de présenter comme lié désormais à sa cause, celui qui avait été jugé le plus digne de succéder à Brutus et à Cassius.

X. Consulat de Gellius et de Coccéius, an de Rome 718, av. J.-C. 36. Ménas retourne vers Sextus.

Coccéius Nerva prit cependant possession du consulat, qu'il avait obtenu d'Octave pour la négociation du traité de Brindes. Son collègue fut Gellius Publicola, indigne frère de Messala, et qui avait mérité jadis la protection d'Antoine, par un complot contre les jours de Brutus et de Cassius.

Agrippa termina au printemps de cette année des préparatifs, qui surpassèrent même l'attente d'Octave. Les vaisseaux qu'il avait construits étaient remarquables par la hauteur et l'épaisseur de leurs bords, par la multitude de légionnaires que renfermaient leurs vastes flancs, et par la force de leurs tours, qui paraissaient autant de forteresses mobiles. Il avait fait construire le plus vaste de tous les ports connus, et l'avait dédié à Octave, sous le nom de Port-Jules. Le lac de Tyrrhène et le lac Averne avaient été réunis au lac Lucrin, et recreusés dans toute leur étendue ; une ancienne digue qui séparait le lac Lucrin de la mer avait été relevée, deux

ouvertures avaient été formées pour le passage des bâtiments. Par l'établissement de ce port, Agrippa n'avait pas seulement remédié à l'une des causes des derniers revers, au défaut d'une retraite commode sur les côtes occidentales de l'Italie; il avait aussi pourvu à l'inexpérience des équipages. Après les avoir complétés avec soin, et ajouté plus de vingt mille esclaves pour remplir les bancs des rameurs, il les avait formés dans le Port-Jules par de continuels exercices. Il les avait aussi familiarisés par des combats simulés avec toute sorte d'évolutions, excitant leur émulation par des prix et de fréquentes récompenses.

En même temps une autre flotte avait été équipée dans le port de Tarente. Elle se composait principalement des vaisseaux cédés par Antoine, où se trouvaient d'habiles marins des côtes de l'Asie; ils servaient à former ceux d'Octave, et, croisant sur la mer Ionienne, protégeaient l'entrée des convois dans les ports de l'Italie. Statilius Taurus les commandait. Il était du nombre de ces hommes obscurs, que leur mérite avait rapidement élevés; attaché d'abord à Antoine, il avait ensuite accepté les offres d'Octave. Il s'était distingué par son audace et sa capacité dans l'expédition précédente, à la tête d'une division de la flotte de Calvisius; Octave l'avait fait comprendre parmi les consuls sub-

stitués de cette année et avait mis sous ses ordres la flotte de Tarente.

Cependant Sextus faisait solliciter Ménas, que les insultes d'Antoine avaient aigri, et qui était mécontent de se voir subordonné à Calvisius, dont il méprisait l'inexpérience. Ménas accepta ses offres, et repassa en Sicile avec sept galères. Octave eut peu d'inquiétude de cette seconde défection, qui lui laissait tous les véritables avantages de la première. Mais, sous prétexte que Calvisius l'avait favorisée par sa négligence, il lui ôta le commandement de la flotte, pour le donner à Agrippa. Il apprit alors que Lépidus était prêt en Afrique pour concourir à l'expédition contre la Sicile.

XI. Octave essuie une tempête.

Octave avait ordonné trois attaques simultanées : Agrippa devait se porter sur Myles ; Taurus attaquer Tauromenium ; Lépidus effectuer sa descente sous Lylibée. Il avait fixé le jour du départ des flottes combinées au premier juillet, qu'il considérait comme un jour heureux, parce que ce mois était consacré à la mémoire de son père. La veille de ce jour, il s'embarqua sur la flotte d'Agrippa et fit procéder aux cérémonies de sa lustration. La flotte se rangea en ligne vis-à-vis des autels dressés sur le rivage. Quand les prêtres eurent offert des sacrifices, ils montèrent avec les principaux chefs sur des bâtiments légers et firent trois fois le tour de la flotte, en jetant

dans la mer les membres palpitants des victimes, et priant les dieux de détourner sur elles toute leur colère. La navigation fut heureuse les deux premiers jours. Mais le troisième jour, lorsque la flotte doublait le cap de Palinure, elle fut assaillie par une tempête violente, et perdit plusieurs vaisseaux. Elle se refugia au port de Vélie, qui offrait un sûr abri ; mais à l'aspect de l'occident, où se trouvait son entrée, il était exposé à découvert au vent d'Afrique. Ce vent ayant alors soufflé avec violence, les vaisseaux furent enlevés de leurs ancres et jetés sur une plage semée de rochers. Quelques-uns furent entièrement brisés et un grand nombre gravement endommagés.

Octave donna des ordres pour faire radouber les vaisseaux en état de servir, et les esclaves employés dans les équipages étant fidèlement revenus à bord, il leur accorda la liberté. Il visita en personne la flotte de Tarente, qui avait peu souffert, parce qu'elle était rentrée dans le port aux premières annonces de la tempête. Il apprit aussi que Lépidus avait effectué son débarquement avec la première division de son armée. Mais il n'avait pas attendu ces nouvelles rassurantes pour montrer sa fermeté; ses officiers ayant témoigné qu'il faudrait ajourner l'expédition à l'année suivante, il leur déclara sa résolution de la terminer cette année. Il s'emporta

jusqu'à dire qu'il saurait vaincre, même malgré Neptune. Il envoya Mécène à Rome pour contenir les soulèvements du peuple. Se portant lui-même avec célérité sur les divers points de l'Italie, il effaçait par sa présence les impressions que ce nouveau caprice de la fortune avait produites, ranimait la fidélité des vétérans, faisait terminer dans les ports toutes les nouvelles constructions. Sur la fin du mois de juillet, il fut de retour à Vibo, où il harangua ses légions. Animées par ses exhortations, elles pressaient de leurs vœux le moment d'effectuer la descente (1).

XII. Nouvelle défection de Ménas.

Sextus se montrait cependant plus que jamais indigne des faveurs de la fortune. Persuadé qu'Octave ne pourrait plus rien entreprendre de cette année, il s'occupait uniquement des puériles démonstrations de sa vanité. Ce fut alors qu'il adopta plus ouvertement le titre de fils de Neptune, alléguant, comme la preuve d'une protection paternelle, les deux tempêtes, dont l'une avait paralysé pendant deux ans les forces maritimes d'Octave; l'autre, déclarée dans la saison la plus favorable, venait de nécessiter encore l'ajournement de son expédition. Il quitta la cotte d'armes de pourpre, signe du commandement suprême chez les Romains, et la prit de

(1) Dion, XLIX, 1 et suiv. Appien, V, 10 et suiv.

couleur d'azur, en l'honneur de son père adoptif. Il signala sa reconnaissance par des fêtes où il offrit en sacrifice un magnifique coursier, et fit jeter avec pompe dans la mer des chevaux et même, suivant quelques-uns, des hommes vivants. Il fut tiré de cette ivresse imprudente par l'avis des rapides efforts d'Octave, qui devaient le mettre en état de reprendre bientôt l'offensive. Épouvanté d'une telle constance, il donna l'ordre à Ménas de partir avec son escadre, pour croiser sur les côtes, troubler les réparations des vaisseaux, et lui rendre compte de l'état des préparatifs.

Ménas vogua sur le port de Vélie. Une escadre couvrait ce port pour protéger les vaisseaux que l'on achevait de radouber. Il la surprit, la mit en désordre, et l'obligea d'entrer dans le port avec une perte considérable. Il enleva aussi plusieurs des bâtiments qui transportaient des matériaux ou des vivres. Ses rapides attaques sur tous les points de cette côte, ralentissaient les préparatifs et répandaient par-tout de vives alarmes. Mais, soit que Ménas ne pût pardonner à Sextus d'avoir refusé de lui rendre le commandement principal sur ses flottes, soit qu'il eût prévu dès ce moment l'issue de la guerre, il ne cherchait à se distinguer par ces exploits, que pour donner du prix à sa défection. Il favorisa l'évasion du sénateur Rebilus, qu'il avait fait

prisonnier, et se ménagea ainsi une conférence avec l'un des chefs de la flotte, Mindius Marcellus, qu'il avait connu pendant son dernier séjour à Rome. Ménas faisait entendre à ses capitaines qu'il l'avait détaché du parti d'Octave; il déclarait cependant à Marcellus qu'ayant lui-même quitté ce parti pour n'être plus sous les ordres de Calvisius, satisfait désormais par la disgrace de ce général, il était prêt à retourner vers Octave, si Messala lui donnait sa parole pour garantie.

Messala fut indigné de cette nouvelle perfidie. Obligé néanmoins de suivre les instructions d'Octave, il accepta les offres du traître, et fit avancer en mer plusieurs trirèmes, que Marcellus paraissait avoir débauchées, pour se joindre à l'ennemi. Ménas, appuyé de ce secours, amena tous ses vaisseaux, les uns déja gagnés, les autres intimidés par des forces supérieures. Messala l'envoya à Octave, qui l'accueillit avec bonté; mais qui donna d'autres commandants à ses vaisseaux, et le faisant depuis surveiller lui-même, éluda de lui donner de l'emploi dans cette guerre.

XIII. Agrippa gagne la bataille de Myles.

Cependant la flotte d'Agrippa, après avoir réparé tous les dommages qu'elle avait soufferts, rentrait dans le port de Vibo le trentième jour après la tempête. Octave fit aussitôt mettre à la voile, et occupa l'île de Lipari; il revint ensuite à Vibo avec Messala, pour diriger la seconde

expédition. Agrippa resté seul à Lipari, sortit avec une partie de sa flotte pour reconnaître l'ennemi. Démocharès, qui occupait Myles avec une escadre de quarante vaisseaux, s'était avancé dans le même dessein. Il crut qu'Agrippa avait montré toutes ses forces, et même il ne les soupçonnait pas plus nombreuses, après un désastre aussi récent. Sur l'avis qu'il en transmit à Messine, Sextus vint le joindre en personne pendant la nuit avec Apollophane. De part et d'autre, ils appareillèrent dès le matin, avec l'espoir d'écraser leur ennemi par la supériorité de leurs forces; Agrippa suivi de toute sa flotte; Sextus déployant en ligne ses escadres réunies qui formaient plus de deux cents voiles. Tous deux hésitèrent en reconnaissant leur erreur. Mais la retraite était devenue aussi périlleuse que le combat. S'assurant alors, l'un sur la force de ses navires et sur la bravoure de ses vétérans, l'autre sur la supériorité de ses manœuvres, et sur l'audace de ses troupes, composées en grand nombre de refugiés de l'Italie, ils rangèrent leurs flottes en bataille.

Apollophane commandait la flotte de Sextus et se plaça à l'aile droite, opposée à la division de Claudius; Démocharès, à la gauche, devait attaquer Agrippa. Ils fondirent avec rapidité sur les vaisseaux ennemis, et les prenant sur le travers, brisaient leurs rames ou leurs gouvernails.

pour les mettre hors d'état d'exécuter leurs mouvements. Quand ils n'avaient pu éviter d'être engagés de front, ils se repliaient vers leur ligne, ou s'ils étaient saisis par les grappins d'abordage, leurs équipages se jetant à la mer, gagnaient en nageant les bâtiments légers qui voguaient autour d'eux pour les recueillir. La victoire fut long-temps indécise. Enfin Agrippa ordonne de serrer la ligne, s'avance à sa tête, et heurtant de son éperon le vaisseau de Démocharès, le fend jusqu'à la cale. Les soldats qui défendaient les tours sont renversés dans la mer, et tout le banc inférieur des rameurs est submergé. Démocharès, recueilli par un autre navire, se montre aux siens pour ranimer leur courage. Mais ses efforts sont inutiles, et déja leur épouvante se communiquait à la division d'Apollophane.

Sextus, qui considérait le combat d'une hauteur voisine, remarqua en même temps qu'un nouveau renfort arrivait de l'île de Lipari. Il donna le signal de gagner la côte, où la mer avait peu de fond et où les vaisseaux ennemis n'osèrent s'engager. Faisant ensuite la revue de sa flotte, il reconnut qu'il avait perdu trente vaisseaux dans un combat qui n'en avait coûté que cinq à l'ennemi. Il ne laissa pas de distribuer des récompenses à ses troupes, les louant d'avoir rendu la victoire indécise, malgré leur infériorité pour le nombre et pour la force des

vaisseaux, leur promettant qu'il ferait donner aux flancs des siens plus d'élévation. Il repartit cette même nuit, avec Apollophane, pour éviter que son absence de Messine ne fût remarquée, et se contenta de laisser à Démocharès un puissant renfort.

Agrippa avait d'abord voulu mettre ses vaisseaux à l'ancre au lieu du combat, pour recommencer l'attaque le lendemain ; il craignit ensuite de rendre trop brillante une victoire remportée en l'absence d'Octave. Prenant à bord les troupes de débarquement qu'il avait à Lipari, il effectua sa descente auprès de Tyndarium, ville alors très-considérable. Les habitants effrayés ouvrirent les portes ; mais la garnison attaqua si vivement les soldats qui commençaient à pénétrer, qu'elle les força de se retirer. Agrippa, laissant une partie de ses troupes pour l'assiéger, se présenta devant les villes voisines, qui envoyèrent à l'envi leurs soumissions. Il revint ensuite devant Tyndarium ; la garnison rebutée et n'espérant aucun secours, fut contrainte de capituler.

XIV. Octave débarque Cornificius en Sicile.

Cependant Octave s'était rendu avec Messala à Leucopétra, promontoire d'Italie, situé vis-à-vis de Tauromenium. La flotte de Taurus l'y attendait, et il voulait mettre à la voile le soir même. La nouvelle de la victoire de Myles lui fit ajourner son départ au lendemain, pour qu'on le vît

arriver de jour et en vainqueur sur les côtes de la Sicile. Il laissa à terre sous les ordres de Messala, trois légions qui devaient former le second embarquement, et partit avec la division de Cornificius, qui consistait en trois légions, cinq cents cavaliers démontés, deux mille vétérans rappelés sous le drapeau, et mille vélites. La ville de Tauromenium ayant refusé d'ouvrir ses portes, il effectua la descente en avant de Naxos, auprès d'un vieux temple d'Apollon. Le camp était à peine tracé, lorsqu'on signala la flotte de Sextus.

En arrivant à Messine, Sextus avait appris qu'Octave était allé joindre la flotte de Taurus. Il avait aussitôt envoyé à son armée de terre l'ordre de se mettre en marche, et pris à bord des troupes fraîches. Tandis qu'il arrivait avec sa flotte, sa cavalerie attaquait ceux qui travaillaient aux fortifications du camp, et l'on apercevait au loin son infanterie. Une terreur soudaine se répandit dans l'armée et sur la flotte d'Octave, et Sextus aurait obtenu un succès décisif, s'il eût attaqué sur-le-champ. Mais peu habile à saisir les occasions favorables, et voyant que la nuit n'était pas éloignée, il renvoya le combat au lendemain. Octave profita de ce délai pour mettre le camp de Cornificius en état de défense et pour faire rembarquer tous ses équipages. Dès le point du jour il fit voile pour aller prendre les légions de Messala. A peine

s'éloignait-il du rivage, que la flotte de Sextus, rangée en forme de croissant, vint à sa rencontre, sous les ordres d'Apollophane. Forcé de recevoir le combat, il parcourut toute la ligne pour exhorter les siens. Il changea ensuite de navire, dépouilla toutes les marques de sa dignité, et attendit dans de mortelles inquiétudes, l'issue de cette lutte inégale.

XV. Défaite de la flotte d'Octave.

Taurus commandait la flotte, ayant sous ses ordres Titinnius et Carcius. Il engagea lui-même l'action avec une telle vigueur, que vers le milieu du jour, la fortune étant encore incertaine, les équipages des deux flottes également épuisés, suspendirent l'attaque de concert. Apollophane ranime le courage des siens, leur promet la victoire, et conduisant lui-même les vaisseaux qui avaient le moins souffert, coupe la ligne ennemie. Il prend alors en flanc l'aile gauche, déja ébranlée, la disperse, et s'étendant autour de ces vaisseaux en désordre, il les pousse sur les côtes de la Sicile. Taurus soutenait encore le combat à l'aile droite. Voyant la bataille perdue, il fait serrer ses vaisseaux, et s'ouvre un passage au travers de la ligne ennemie. Il arriva sur le soir à Rhégium, d'où il gagna ensuite le port de Vibo. Presque tous les autres vaisseaux furent pris, coulés à fond, ou contraints de s'échouer. Cornificius, n'osant faire sortir ses légions, en présence d'une armée ennemie, ne

put envoyer que ses vélites au secours des équipages qui s'étaient sauvés à terre, et dont le plus grand nombre fut pris ou massacré par la cavalerie de Sextus.

Cependant Octave, dont le vaisseau avait été reconnu au milieu de la mêlée, se voyait poursuivi avec ardeur par Apollophane. Désespérant de s'échapper, il pressait Proculéius de lui donner la mort, pour lui sauver l'horreur de tomber entre les mains de Sextus (1). Proculéius ranime son courage, le fait passer sur un léger esquif, et gagnant le large, attire sur lui seul la poursuite. Il parvint à sauver son vaisseau: Octave, inconnu aux matelots, et accompagné d'un vétéran fidèle, erra long-temps au milieu de la flotte ennemie. Enfin, peu de temps avant le jour, épuisé par la fatigue et par de si cruelles agitations, il aborda sur la côte de l'Italie, dans le petit port d'Abala, situé à une assez grande distance de Leucopétra. Des détachements envoyés à la découverte le reconnurent; et Messala accourut aussitôt, devenu l'unique refuge de celui qui avait signé jadis sa proscription. Octave était d'une telle faiblesse qu'on fut contraint de le transporter à Leucopétra sur un canot en longeant la côte. Lorsqu'il eut repris ses forces, il partit avec Messala pour Rhégium, et ayant ap-

(1) Plin., VII, 45.

pris qu'Agrippa avait effectué sa descente, il dépêcha un bâtiment léger pour lui porter l'ordre d'envoyer sur-le-champ Laronius avec trois légions au secours de Cornificius.

XVI. Retraite de Cornificius.

Cornificius, resté seul dans une île ennemie, n'attendit pas d'être enfermé dans son camp par des lignes, et rangeant son armée en avant des retranchements, présenta la bataille au général de Sextus. C'était le même Tisiénus qui, se trouvant lieutenant de Lucius, avait repoussé l'attaque d'Octave contre Norcia. Tisiénus refusa le combat, soit qu'il n'eût pas assez de confiance dans ses troupes trop peu aguerries, soit qu'il jugeât inutile de se commettre avec des ennemis qui n'avaient d'espoir que dans la victoire, et que la famine livrerait bientôt entre ses mains. Alors Cornificius disposa son armée en deux corps, au milieu desquels il plaça les bagages et ceux qui s'étaient sauvés sans armes de leurs vaisseaux. Il dirigea sa retraite vers Tyndarium, avec le projet, s'il ne pouvait joindre les troupes d'Agrippa, d'emporter sur sa route quelque poste fortifié et pourvu de vivres, où il prolongerait sa défense pour donner le temps de venir à son secours (1).

Tisiénus le fit harceler pendant deux jours, dans la plaine, par des corps nombreux de ca-

(1) Dion, XLIX, 6. Appien, V, 113.

valerie, dans les défilés et le passage des rivières par des nuées de Numides. Le troisième jour, il se flatta d'accabler aisément des troupes épuisées de fatigues, et dans le plus fort de la chaleur, il ordonna une attaque générale. Voyant ses troupes repoussées sur tous les points, il fit sonner la retraite.

Mais ce courage des vétérans de Cornificius, qui venait de se montrer avec tant d'éclat, sembla les abandonner après la victoire. N'ayant plus assez de voitures pour le transport de leurs blessés, consternés par les cris déchirants de ceux qu'ils étaient contraints de laisser sur le champ de bataille, ils refusaient de continuer leur marche, et enviaient le sort de ceux qui avaient péri les armes à la main. Cornificius les ranime, leur persuade qu'ils touchent au terme de tant de dangers, et commence à n'en plus douter lui-même, lorsqu'il remarque sur le soir que l'armée ennemie cesse de le poursuivre. Il apprend alors de ses prisonniers que la plaine où il allait s'engager, ayant été inondée par les laves du mont Etna, n'était plus praticable que pendant la nuit. Ses troupes étaient néanmoins trop excédées pour continuer leur marche; incertain d'ailleurs de la fidélité de ses guides, il donna seulement l'ordre de partir avant le jour.

XVII. Cornificius

Les soldats eurent d'abord beaucoup à souf-

frir, au milieu de ces cendres, qui cédaient sous leurs pas, et formaient autour d'eux d'épais nuages de poussière. Le soleil ayant ensuite pénétré de ses rayons les laves à demi-éteintes, ils sentirent brûler la plante de leurs pieds, et ne pouvaient ouvrir la bouche sans respirer des vapeurs enflammées. Gardant un morne silence, pressés de la soif et trempés de sueur, ils s'avançaient néanmoins avec intrépidité pour attaquer, sur les hauteurs qui couronnaient cette plaine, des corps nombreux de troupes qui s'étaient renforcés par les naturels du pays. Ils les mirent en fuite après une vigoureuse résistance; mais, tandis qu'ils les chassaient devant eux, ils les virent se rallier à des troupes fraîches, sur de nouvelles hauteurs qu'ils n'avaient pas d'abord aperçues.

joint l'armée d'Agrippa.

L'épuisement de leurs forces leur fait alors connaître la crainte; ils reculent devant ces nouveaux obstacles, et méconnaissent la voix de leur général. Enfin, ceux qui étaient les plus avancés, apercevant dans l'éloignement une source d'eau vive, l'annoncent avec des acclamations. Cornificius profite de ce transport inespéré, s'avance à la tête d'un corps d'élite, entraîne avec lui les plus braves, et culbute encore l'ennemi, après avoir essuyé lui-même une grande perte. Ses soldats le suivaient haletants vers cette source dont la vue avait rouvert leurs cœurs à l'espé-

rance; lorsque, en débouchant des collines qu'ils venaient d'emporter, ils aperçoivent en avant de la source la principale division de Tisiénus rangée en bataille, pleine de cette allégresse que donne la certitude de la victoire. Ils restent immobiles, sourds à toutes les exhortations, succombant à l'excès de leur désespoir. Cornificius renonçait lui-même à leur inspirer une confiance qui n'était plus désormais dans son cœur. Absorbé dans ses sombres pensées, il envisageait avec effroi l'issue qui était réservée à tant de prodiges de constance, et à une retraite qu'il s'était flatté de rendre si glorieuse.

Tout-à-coup, des cris de joie se font entendre, tels qu'ils sont inspirés aux malheureux qu'un secours inattendu rappelle à la vie. Il lève les yeux, et aperçoit les corps de Tisiénus qui se replient en désordre. C'était l'effet de l'arrivée de trois légions de Laronius, qui avaient été prises dans l'éloignement pour l'armée entière d'Agrippa. Les soldats de Cornificius courent vers la source, où plusieurs trouvèrent la mort pour avoir bu trop avidement, malgré la défense de leurs chefs : ils embrassent avec transport leurs camarades ; à peine se donnent-ils le temps de réparer leurs forces, ils marchent contre l'ennemi, impatients de venger leur injure et leurs périls. Mais Tisiénus, qui croyait avoir à combattre une armée bien plus nombreuse,

n'osa les attendre; et il abandonna son camp avec une telle précipitation, qu'il y laissa les tentes et les tables toutes dressées. Cornificius ramena ses troupes triomphantes à Tyndarium, où elles furent comblées ainsi que leur chef, d'honneurs et de récompenses militaires. Depuis, et en mémoire de cette retraite, lorsque Cornificius avait soupé à Rome chez ses amis, il retournait toujours à sa maison, monté sur un éléphant.

Octave terminait cependant le transport de ses troupes en Sicile. Les trois légions de Messala, trois autres de Carrinas, la première légion et d'autres troupes éparses avaient fait voile de Vibo pour Lipari, tandis que Sextus célébrait à Messine sa victoire. Peu de jours après l'arrivée de Cornificius, l'armée entière d'Octave fut réunie sur cette partie des côtes de la Sicile, qui se prolongeait au cap Agathyrium, appelé ensuite Orlando, et qui était séparée du territoire de Myles par le fleuve Longanus. Elle se composait de vingt-une légions, vingt mille chevaux et cinq mille hommes de troupes légères (1). XVIII. Octave réunit ses troupes en Sicile.

Mécène y arrivait en même temps. Il avait quitté Vibo pour se rendre à Rome, appelé par de dangereux soulèvements qui y avaient éclaté. Après les avoir appaisés par sa vigilante fermeté

(1) Appien, V, 116. Dion, XLIX, 8 et suiv.

ou par le supplice des factieux, et avoir pris des mesures pour maintenir le calme, il revenait prendre part aux opérations du reste de la campagne.

Sextus, occupant avec son armée la forteresse de Myles, étendit la chaîne de ses postes sur tout le revers des montagnes jusqu'à Messine. Il repoussa avec vigueur une attaque générale, où Octave perdit un grand nombre de ses plus braves vétérans. Instruit ensuite qu'Agrippa avait fait embarquer toutes les légions disponibles, pour s'emparer du cap Pélore, et tourner ses positions, il s'avança avec son armée pour s'opposer au débarquement. C'était une ruse d'Octave, qui ne voulait que l'éloigner, et qui, ayant gardé avec lui ses meilleures troupes, les conduisit sur-le-champ contre Myles. Tous les postes extérieurs furent brusquement enlevés, et la ville, surprise par une attaque imprévue, fut emportée l'épée à la main.

Cependant Tisiénus, mandé par Sextus, était en route pour le joindre avec son armée. Octave espéra le surprendre, et partit avant le jour, après avoir défendu, pour plus de célérité, d'emmener les tentes et les bagages. Mais il fut égaré par ses guides et après de longs détours, il arriva vers le soir sur le mont Myconius, où il fut surpris par une de ces pluies d'orage, qui étaient assez fréquentes dans ces contrées à la fin de l'été. N'ayant pas

de tenté pour lui-même, il fut contraint de passer la nuit sous l'abri d'un bouclier gaulois, que des soldats soutenaient sur sa tête en se relayant. Au travers des torrents de pluie, on voyait briller dans l'éloignement les flammes de l'Etna, qui s'élançaient de leurs gouffres avec d'horribles mugissements, et épouvantaient ses soldats de phénomènes dont ils n'avaient aucune idée. L'armée se remit en marche le lendemain, mais Tisiénus avait déja effectué sa jonction. Lépidus arrivait en même temps à Tyndarium avec son armée.

XIX. Lépidus arrive à Tyndarium.

Nous avons vu que Lépidus avait effectué sa descente en Sicile, près de Lilybée. Il débarqua d'abord huit légions, et renvoya ses trirèmes pour protéger la descente des bâtiments de transport, qui portaient la seconde division, forte de quatre légions. Sur ces entrefaites, arrivèrent Tisiénus, avec la cavalerie de Sextus, et Papias, avec une escadre. Papias s'avança en pleine mer, où les bâtiments de transport de Lépidus avaient mis en panne. Il leur donna le signal qu'ils attendaient; quand il les vit ralliés autour de lui, il se démasqua, leur donna la chasse, et en prit ou coula à fond un grand nombre. Plusieurs gagnèrent le large, d'autres se rapprochant de la côte, rencontrèrent les trirèmes de Lépidus, les prirent pour des vaisseaux ennemis et se firent échouer pour ne pas tomber

entre leurs mains. Leurs équipages gagnèrent la terre, où ils furent presque tous pris ou massacrés par la cavalerie de Tisiénus.

Lépidus perdit douze mille hommes dans ce désastre. Mais il reçut de nombreux renforts qui portèrent son armée à douze légions complètes, et il avait une nombreuse cavalerie. D'ailleurs Tisiénus avait été rappelé, et il ne restait que Plennius, qui occupait sous Lilybée un camp retranché, avec huit légions, encore mal aguerries. Lépidus aurait pu aisément pénétrer dans l'intérieur de la Sicile, qui était dégarni de troupes. Il resta néanmoins dans les environs de Lilybée, laissant Octave et Sextus consumer leurs forces dans une lutte difficile, et se tenant prêt à tirer parti des évènements. La nouvelle qu'Octave avait réuni toutes ses forces dans la Sicile, décida ensuite Lépidus à se mettre en marche pour prendre part à la victoire. Plennius le suivit, en le menaçant sur ses derrières, tandis que Tisiénus s'avançait pour l'attaquer avec son armée. Mais Tisiénus s'étant éloigné pour joindre Sextus, Lépidus arriva sans obstacle à Tyndarium.

Octave ne tarda pas à être instruit que Lépidus négociait en secret avec Sextus. La fortune dont il avait si souvent éprouvé l'inconstance dans cette guerre, le menaçait ainsi de sa ruine, au moment même où il s'était cru le plus assuré

de son triomphe. Avec une armée égale en nombre à celle de Sextus, mais que la bravoure des vétérans rendait bien supérieure, il le tenait renfermé dans un coin de son île, et n'avait pas même craint de détacher une division sous les ordres de Taurus. Taurus avait emporté les postes fortifiés, qui servaient de dépôt pour les approvisionnements, et plusieurs villes considérables lui avaient ouvert leurs portes. Leur défection devenait contagieuse; Sextus allait être contraint de combattre sur terre, où toutes les chances du succès étaient contre lui. Mais elles devaient tourner en sa faveur, si Lépidus, se réunissant à Plennius, coupait les communications d'Octave avec Taurus, et le menaçait sur ses derrières avec une puissante armée.

XX. Bataille de Nauloque.

Octave, vivement alarmé de ces périls, qui n'étaient suspendus que par l'irrésolution ordinaire de Lépidus, cherchait à les prévenir, en provoquant une action décisive. Sextus semblait devoir l'éviter; mais, se méfiant des offres de Lépidus, et cherchant à faire cesser par une action d'éclat sa position désespérée, il proposa une bataille navale. Octave fut livré à de violentes incertitudes. Il fallait renoncer au fruit de cette lutte si longue et si périlleuse, engagée pour amener dans la Sicile ses vétérans. D'autre part, il était encouragé par Agrippa, qui lui promettait la victoire; par le noble orgueil de

la remporter sur ce même élément, jusque alors le théâtre de ses revers; par le desir de laisser inutiles les secours dont se vantait Lépidus, et sur-tout par la crainte de ses perfidies : il accepta donc la proposition de Sextus : les deux généraux convinrent que trois cents vaisseaux de part et d'autre combattraient pour vider leur querelle (1).

Au jour fixé, la tunique de pourpre, signe de la bataille, parut dès l'aurore, sur le mât de chaque vaisseau prétorien. Le son de la trompette ayant donné le premier signal, les deux flottes se rangèrent en ligne. Celle de Sextus se développait en avant du cap Pélore; il avait donné la droite à Apollophane; l'aile gauche, guidée par Démocharès, se prolongeait jusqu'à la côte, sous l'embouchure du fleuve Nauloque, qui a donné son nom à cette bataille. La flotte d'Octave se rangea en avant du cap de Myles. Elle était commandée en chef par Agrippa, qui se plaça à la droite : Taurus conduisait l'aile gauche. Les divisions de la flotte étaient sous les ordres de Messala, de Carrinas, et de Claudius. Mécène était en ligne avec Octave sur son vaisseau prétorien. Sur la côte et séparées par le fleuve Nauloque, étaient rangées les deux ar-

(1) Appien, V, 118 et suiv. Dion, XLIX, 8 et suiv. Oros., VI, 18.

mées ; celle de Sextus, sous les ordres de Tisiénus ; celle d'Octave, commandée par Cornificius. Une multitude immense était répandue sur tous les points du rivage d'où l'on pouvait apercevoir cette lutte formidable. Tous faisaient des vœux ardents pour la victoire ; les uns, parce qu'ils ne devaient plus avoir ensuite que de faibles obstacles à surmonter ; les autres, dans l'espérance que la destruction de la flotte ennemie mettrait pour long-temps la Sicile à l'abri de nouveaux dangers. Ils répondirent au signal par de bruyants applaudissements, et gardèrent un profond silence, lorsqu'ils virent commencer l'attaque par une grêle de traits, de pierres et de brandons enflammés, que lançaient les machines placées sur les tours de chaque vaisseau (1).

Apollophane s'ébranla le premier à la tête de sa division. Par la célérité de ses évolutions, il passait sur les flancs des vaisseaux ennemis, mettait en pièces leur gouvernail et leurs rames, et tournant autour de ces masses qu'il avait rendues immobiles, les désolait par une grêle de traits et de pierres. Démocharès l'imitait avec une égale audace, et l'armée de Sextus célébrant leurs rapides manœuvres, remerciait déja les dieux

(1) Dion, XLIX, 18 et suiv. Appien, V, 121 et suiv. Suét., Oct., 16 et 85.

du succès qu'elles semblaient lui promettre. Mais une invention d'Agrippa renversa ces espérances.

XXI. Agrippa décide la victoire.

Agrippa, persuadé que l'ennemi s'attacherait à éviter l'abordage, avait imaginé un corbeau d'une forme nouvelle. Celui dont on s'était servi jusque alors se formait par une longue poutre, fixée dans son milieu au haut du mât de la proue, et que l'on abaissait pour saisir le vaisseau ennemi, avec le harpon de fer dont elle était armée à son extrémité. Dans celui d'Agrippa, que l'on perfectionna ensuite sous le nom de grappin volant, le harpon était au bout d'une poutre de cinq coudées, qu'on lançait par des machines. A l'autre extrémité de la poutre était un fort anneau de fer, où passait un long câble, dont on se servait à l'aide de cabestans pour attirer le vaisseau accroché, et le forcer à recevoir l'abordage.

Les vaisseaux de Sextus se confiaient dans leur attention à se tenir hors de la portée du seul corbeau dont ils connaissaient les effets. Se voyant atteints au loin par cette poutre, qu'ils tentèrent en vain de couper, parce qu'elle était revêtue de lames de fer, ils n'imaginèrent d'autre moyen que de ramer en sens contraire. Mais la force qui les attirait rendait inutiles tous les efforts des rameurs, et la lutte étant ainsi engagée corps à corps, les vaisseaux de Sextus avaient par-tout le dessous. Apollophane

s'en étant aperçu, profita de la position de l'aile droite pour développer sa ligne, et maintint ainsi le combat. Mais à l'aile gauche, qui se prolongeait jusqu'à la côte, Démocharès, moins libre dans ses mouvements, perdit un assez grand nombre de vaisseaux. Agrippa s'avance alors à la tête des siens, sur son vaisseau prétorien, supérieur à tous les autres pour la force et pour la grandeur, attaque le vaisseau de Démocharès, et l'enlève à l'abordage. Le lieutenant de Sextus se perce de son épée, pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Agrippa, ayant achevé de mettre l'aile gauche en désordre, se disposait à prendre le centre en flanc; lorsque dix-sept vaisseaux, qui se trouvaient exposés les premiers à cette attaque imprévue, abaissent leurs tours, et fuient vers le détroit. Agrippa les poursuit avec rapidité; n'ayant pu les atteindre, il ferme l'entrée du détroit au reste de la flotte.

A ce triste spectacle, le rivage que bordait l'armée de Sextus, retentit de cris d'alarme et de désespoir. Les vaisseaux de l'aile gauche et du centre, cernés de toutes parts, sont enlevés à l'abordage, ou contraints de s'échouer sur la côte: quelques-uns se refugient vers l'aile droite, où Apollophane, conservant en pleine mer la liberté de ses manœuvres, n'avait encore éprouvé aucun échec. Mais, lorsqu'il vit la déroute du

reste de la flotte, il traita avec Octave. Ce fut ainsi que de cette flotte naguères si nombreuse, les dix-sept navires qui avaient gagné le détroit avant l'arrivée d'Agrippa, évitèrent seuls de tomber au pouvoir de l'ennemi. Ils entrèrent sur le soir dans le port de Messine, où ils répandirent la nouvelle de ce terrible désastre.

XXII. Sextus abandonne la Sicile.

Sextus s'était fait mettre à terre, lorsqu'il les avait vus gagner le détroit. Apercevant bientôt toute l'étendue de son malheur, il prit la fuite vers Messine, éperdu, presque seul, sans donner aucun ordre à Tisiénus, qui capitula pour l'armée. Sextus, en ayant été instruit sur sa route, quitta les marques de sa dignité, et cacha son retour dans Messine. Il avait mandé tous les vaisseaux qui se trouvaient dans les autres ports, et les huit légions de Plennius. Mais, n'osant attendre ces renforts, il embarqua pendant la nuit six mille hommes, avec ses trésors, et quelques amis dévoués, sur les dix-sept vaisseaux qui étaient seuls échappés du combat, et gagna le large avant le jour. Octave défendit de le poursuivre, paraissant vouloir user envers lui de ménagements, parce qu'il n'avait pas trempé ses mains dans le sang de César; desirant en effet que le sort de Sextus, dont la fuite ne pouvait être dirigée que sur l'Asie, fût à la disposition de son collègue. Si Antoine l'accueillait avec bienveillance, il se rendrait suspect aux

vétérans ; s'il consommait au contraire la ruine de cet illustre fugitif, il attirerait sur lui la haine du peuple romain.

Le jour même du départ de Sextus, Plennius entra dans Messine, et fit des préparatifs pour la défendre ; mais il ne voulait que se ménager une capitulation avantageuse. Il envoya également des parlementaires vers Agrippa dont la flotte fermait l'entrée du port, et vers Lépidus qui assiégeait la ville par terre. Agrippa répondit qu'il convenait d'attendre Octave. Mais Lépidus, déployant l'autorité d'un triumvir, traita seul et sans l'intervention d'Agrippa. Il stipula que les dix légions, qui se trouvaient dans Messine, passeraient sous ses drapeaux, et, pour se les attacher, leur permit de partager le pillage de la ville avec son armée. Il fut aussitôt introduit, reçut leur serment, et la malheureuse Messine, victime de cet accord, fut abandonnée toute la nuit aux excès des soldats mêmes qui avaient été chargés de sa défense.

Lépidus se vit alors, avec vingt-deux légions et une nombreuse cavalerie, maître de la plus forte place de la Sicile. Comme tous ceux que leur faiblesse rend indécis au moment de l'exécution, après avoir laissé échapper des occasions plus favorables pour ses desseins, il s'était résolu à saisir celle qui devait être la dernière. Il forma donc un camp retranché en avant de Messine,

envoya des détachements aux principaux défilés, avec défense de laisser pénétrer les troupes d'Octave, et fit prendre possession des villes qui envoyaient leurs soumissions.

Octave arrive et reproche avec emportement à Lépidus qu'il abuse de sa qualité d'auxiliaire. Lépidus répond que, en joignant la Sicile à ses provinces, il n'obtient pas même une juste compensation de celles qui lui ont été enlevées. Après de vains efforts pour l'intimider, Octave sort plein de fureur, et envoie l'ordre de mettre les vaisseaux à l'ancre hors du port, faisant entendre que Lépidus projetait de les incendier. Des postes furent aussitôt établis en avant de chaque armée, comme il est d'usage en présence de l'ennemi.

XXIII. Lépidus est dépouillé du triumvirat.

Ces présages d'une nouvelle guerre civile, qui se manifestaient au moment de recueillir les fruits de la victoire, irritèrent les deux armées. D'autres causes de mécontentement existaient déja dans celle de Lépidus. Ses soldats s'indignaient d'avoir partagé les dépouilles de Messine avec des vaincus. Ceux qu'il avait reçus de Plennius étaient alarmés sur la validité d'une capitulation, que le plus puissant des triumvirs refusait de ratifier. Octave arrive sur ces entrefaites au camp de Lépidus; laissant en-dehors sa cavalerie, il entre suivi d'une faible escorte, sous prétexte qu'il veut conférer avec son col-

lègue. Une foule de soldats accourent et le saluent comme leur général. Placé sur une éminence, il exprime son indignation de cette trahison de Lépidus, qui retarde le prix de leurs services. Comme les soldats de Plennius le sollicitaient de ratifier la capitulation, il s'étonne de les voir plus empressés à réclamer cette faveur qu'à la mériter. Excités par cette réponse, ils vont chercher leurs enseignes et plier leurs tentes, déja le reste de l'armée imitait leur exemple.

Mais à la nouvelle de ces mouvements, Lépidus avait fait sonner le rappel, et envoyé des soldats contre son collègue. Octave est abandonné par les soldats qui l'entouraient ; son écuyer tombe mort à ses côtés ; lui-même reçoit un coup de flèche dans sa cuirasse. Il allait succomber dans cette entreprise, où sa résolution et le sentiment de sa supériorité avaient montré le digne fils de Jules César. Il fut sauvé par la mollesse de Lépidus, qui s'occupait à rassembler des soldats, au lieu de se porter contre un rival. Ceux qui s'étaient d'abord éloignés d'Octave, se rapprochent pour favoriser son évasion, et le dérobant aux attaques dirigées contre lui, le conduisent à la porte où il avait laissé sa cavalerie. Il se retourne alors sur l'un des postes extérieurs, qui l'avait insulté pendant sa fuite, et le fait tailler en pièces ; la plupart des autres,

déja gagnés, se déclarent pour lui, ou se rendent après une apparente résistance. Ceux qui chancelaient encore passèrent ensuite sous ses drapeaux à la faveur de la nuit.

Son armée était cependant arrivée suivant ses ordres : dès le point du jour, elle se présente en ordre de bataille aux portes du camp. Les soldats de Plennius viennent en foule se rendre, et les troupes envoyées pour les contenir suivent leur exemple. Lépidus accourt en vain, des cohortes entières lèvent leurs enseignes sous ses yeux. Désespéré, il saisit l'une des enseignes, s'écriant qu'il ne la lâchera point vivant. Tu la lâcheras mort, dit l'officier en levant son épée, et arrachant l'enseigne. La cavalerie, qui était montée à cheval pendant ces débats, envoya savoir d'Octave s'il demandait Lépidus mort ou vivant. Octave défendit d'attenter à sa vie. L'infortuné triumvir, dépouillant toutes les marques de sa dignité, se rend seul et à pied au camp de son collègue, objet de la curiosité et du mépris de cette même armée, à laquelle il commandait naguères, qui accourait alors en foule pour considérer l'abaissement où elle l'avait réduit. Octave s'avança en l'apercevant, et lui tendit la main, lorsqu'il allait se jeter à ses pieds. Mais, l'ayant dépouillé du titre de triumvir, il l'envoya à Circées ; après l'y avoir laissé quelques mois, il lui permit de se rendre à Rome.

Octave vit alors sous ses ordres des forces innombrables. Sa flotte était de mille vaisseaux de toute grandeur, sur lesquels il fit restituer les bâtiments enlevés à leurs propriétaires, et les vaisseaux qu'Antoine lui avait prêtés. Son armée de terre était encore plus démesurée. Après avoir renvoyé dans leurs foyers ou sur les côtes de l'Italie, la plupart des soldats de Sextus, il comptait encore sous ses drapeaux quarante-cinq légions, vingt-cinq mille chevaux, et quarante mille hommes de troupes légères. Avant de les séparer, il distribua un grand nombre de décorations militaires, et accorda à tous ceux qui avaient combattu pour lui une gratification, dont une partie fut payée sur-le-champ, l'autre fut assignée sur les taxes qui allaient être levées en Sicile.

XXIV. Sédition dans l'armée d'Octave.

Mais les vainqueurs de Nauloque voulaient être récompensés comme ceux qui avaient triomphé à Philippes. Octave les assembla pour leur représenter qu'il ne pouvait régler leurs droits avant le retour, alors très-prochain, de l'armée d'Antoine; que ce délai ne serait perdu ni pour leur gloire, ni pour leur fortune; que dans le voisinage de l'Italie, des exploits faciles contre les peuples révoltés pendant la guerre, leur assureraient un riche butin. Les soldats l'interrompirent par des cris tumultueux, prétendant obtenir sur-le-champ les honneurs et les dons mérités

par leur victoire. Octave continua la distribution des honneurs ; pour les uns des couronnes ; pour les autres des robes de pourpre, et le droit de siéger dans le sénat de leur ville. Mais comme il insistait sur la valeur de ces récompenses : les couronnes et les vêtements de pourpre, s'écria le tribun Ofilius, peuvent éblouir des enfants ; à des hommes qui ont exposé leur vie pour leur général, il faut de l'argent et des terres. Les soldats applaudissent : Octave irrité leur ordonne de se séparer. Mais en s'éloignant, ils entourent le séditieux tribun, qui s'emporte dans de nouvelles jactances, et promet qu'il saura bien leur faire rendre justice.

On apprit le lendemain qu'Ofilius avait disparu. Cette violente mesure réduisit au silence ceux qui se mettaient en avant dans ces réclamations : mais les soldats n'en furent que plus ardents à faire valoir leurs prétentions en commun, par des plaintes tumultueuses. Leur succès eût tout compromis pour l'avenir ; car ils ne se proposaient pas de renoncer au service militaire, mais de se faire acheter de nouveau, à l'époque d'une rupture avec Antoine. Octave se tira d'un pas si difficile par son adresse à négocier avec eux. Il allégua que la justice l'obligeait à distinguer les temps de service ; traitant sous ce prétexte avec les restes des armées de Modène et de Philippes, qui formaient environ vingt mille hommes, il leur fit compter une gratifi-

cation particulière, leur assigna des terres, et les licencia. Mais il avait en même temps reçu leur promesse de s'embarquer sur-le-champ.

Après leur départ, rejetant sur eux tous les torts, il déclara qu'il se croyait dégagé envers eux des liens qui l'attachaient à tous ses soldats, et qu'il ne les rappellerait jamais sous ses drapeaux. Il licencia ensuite les soldats qui avaient fait dix campagnes, également au nombre d'environ vingt mille, leur promit des colonies et leur fit des avances pour les frais de premier établissement. Il dit aux autres soldats, qu'il les jugeait incapables d'abandonner leur général, avant l'expiration du temps prescrit pour le service militaire; qu'il leur donnerait de nouveaux témoignages de sa libéralité après son retour en Italie; qu'il était au surplus résolu de ne conserver sous ses drapeaux que des soldats soumis à la discipline. Taurus étant alors revenu de son expédition, il l'envoya avec plusieurs légions pour prendre possession des deux provinces de l'Afrique. D'autres légions furent envoyées en quartiers d'hiver dans l'Italie, et Octave se vit enfin délivré du plus grand des dangers qu'il eût courus dans cette glorieuse expédition.

XXV. Consulat de Cornificius et de Pompéius, an de Rome 719.

La sédition des soldats, et le réglement de sa nouvelle conquête, retinrent Octave jusqu'au milieu de janvier. Il était encore en Sicile, lorsque les deux consuls désignés, Cornificius, qui venait de justifier si glorieusement le choix d'Oc-

av. J.-C. 35. tave et Sextus Pompéius, créature d'Antoine, prirent à Rome possession de leur magistrature.

Dispositions d'Octave en Sicile.

Octave avait fait examiner la conduite des diverses villes de la Sicile pendant la guerre. Plusieurs furent condamnées à des peines, le plus grand nombre à des amendes: la province entière fut soumise à une taxe extraordinaire de seize cents talents (1). Il montra d'ailleurs de la clémence envers ses prisonniers, dont la plupart obtinrent leur grace. Nous verrons bientôt que l'influence de Mécène avait fort contribué au changement qui se manifestait ainsi dans cette ame jusque alors si sanguinaire, et que, pour adoucir ses mœurs, il avait réveillé en lui le goût des lettres, assez vif dans sa jeunesse. On dut au retour d'Octave vers ces plaisirs pacifiques la composition d'un poëme, auquel il donna pour titre *la Sicile*. L'imagination encore frappée des dangers qu'il avait courus, et des phénomènes dont il avait été témoin, il en avait mêlé la description au récit de cette guerre. Ce monument curieux de ses talents littéraires s'est perdu avec ses autres ouvrages.

Cependant, ainsi qu'Octave l'avait prévu, l'infortuné rejeton du grand Pompée se dirigeait dans sa fuite vers ces côtes de l'Asie, où l'attendait sa dernière catastrophe. Mais avant de raconter comment elle fut l'ouvrage de ce même

(1) 7,680,000 francs.

Antoine en qui il plaçait encore son espoir, il est nécessaire de faire connaître les écarts du triumvir, qui avaient précédé cette imprudence, et compromis déja dans l'orient son ancienne gloire.

Nous avons vu qu'Antoine, en s'éloignant pour suivre Cléopâtre, avait laissé la Syrie sous les ordres de Saxa. Cette province fut en paix l'année suivante: toutefois l'invasion qui la menaçait se préparait alors au-delà de l'Euphrate. XXVI. Labiénus conduit les Parthes en Syrie.

Labiénus, envoyé auprès du roi des Parthes pour solliciter le départ du secours promis à Cassius, avait appris, pendant sa mission, les désastres de Philippes qui la rendaient inutile. Ne pouvant plus espérer de sécurité dans sa patrie, il était resté en exil chez les Parthes, traité avec dédain par ces peuples barbares, qui mesuraient leur estime sur le succès. Il apprit ensuite que les troubles excités par Fulvie agitaient tout l'occident; qu'Antoine ne songeait point à quitter Alexandrie; que l'Asie, désolée par les vexations de ses agents, était prête à se soulever. Il offrit au roi d'attirer sous ses drapeaux les légions de Saxa, composées presque en entier de soldats avec lesquels il avait servi sous Cassius, et de le rendre ainsi maître de toute l'Asie. Orode lui donna une puissante armée, commandée par son fils Pacorus, et par Barzapharnès, le plus habile de ses généraux.

Labiénus passa l'Euphrate, au commencement

du printemps, dans l'année où Octave effrayait l'Italie par la prise et l'incendie de Pérouse. Il voulut d'abord emporter Apamée à force ouverte, et fut repoussé avec vigueur par la garnison. Il fit usage avec plus de succès des moyens de séduction. Se présentant devant les cohortes qui étaient encore dispersées dans la Syrie, il rappelait aux soldats les serments qu'ils avaient prêtés aux drapeaux de la liberté, et les invitait à le seconder pour la rendre à sa patrie. Les désertions furent bientôt si nombreuses que les chefs n'osaient se mettre en marche pour s'opposer aux progrès des Parthes. En même temps les princes qu'Antoine avait chassés de la Syrie parcouraient les villes, et profitant de leurs anciennes intelligences, en faisaient ouvrir les portes. L'opulente Palmyre prodiguait pour les seconder les trésors qu'elle avait soustraits à la rapacité du triumvir. Les habitants de l'île d'Arade faisaient sur-tout des efforts extraordinaires. Déja irrités par la violation de leur droit d'asyle, ils n'avaient pu supporter l'insolence de Salassus, qui était venu lever des taxes dans leur île. Salassus avait été brûlé vif, et les quatre cohortes qu'il commandait, massacrées; les Aradiens n'espéraient plus leur salut que de la perte d'Antoine (1).

(1) Dion, XLVIII, 39 et suiv. *Id.*, XLIX, 29 et suiv.

Saxa parvint à rassembler cinq légions. Labiénus fit lancer dans son camp des billets attachés à des javelots, et engagea un si grand nombre de ses soldats à suivre l'exemple de leurs camarades, qu'il le força à se replier sur Antioche. Mettant alors sur ses traces la cavalerie des Parthes, il provoqua par le faux bruit de sa mort la reddition volontaire d'Apamée, et l'obligea lui-même par le progrès des désertions à quitter Antioche, pour fuir en Cilicie, où il le suivit de près.

Pacorus resta en Syrie avec la seconde division de l'armée, reçut les clefs de la plupart des villes, et prit d'assaut Sidon et Ptolémaïs. La seule ville de Tyr lui résista, défendue par une forte garnison, et par ceux des soldats de Saxa qui s'y étaient retirés après la défection de leurs camarades. Pacorus se voyant repoussé, et n'ayant point de flotte pour fermer les communications de la ville avec la mer, renonça à en former le siége. Ce fut alors qu'Antoine vint aborder au port de Tyr, d'où il fit voile pour l'Italie.

XXVII. Défaite des Parthes par Ventidius.

Cependant Labiénus ayant atteint Saxa dans la Cilicie, le réduisait à se tuer de désespoir. Après avoir soumis cette province, il s'avança

---

Justin., XLII, 4 et suiv. Oros., VI, 18. Plut., Ant. et Alex.

dans l'Asie mineure, tandis que les lieutenants d'Antoine, qui n'avaient que peu de troupes et qu'intimidait le sort de Saxa, se réfugiaient dans les îles voisines. Il poussa ses conquêtes jusqu'à l'Hellespont et à la mer Égée. Enflé de tant de succès, il se fit surnommer le Parthique, prenant à contre-sens l'usage des généraux romains, qui tiraient ces surnoms des nations qu'ils avaient vaincues.

L'orateur Hybréas, le même qui avait obtenu d'Antoine la répression de ses agents, était alors premier magistrat de Mylassa, ville de Carie. Soulevant ses compatriotes pour résister à Labiénus, il parodia sa ridicule vanité et prit le surnom de Carique. Après avoir obtenu plusieurs succès, il fut battu, contraint de se renfermer dans Mylassa, et emporté d'assaut après une vigoureuse résistance. Mais il parvint à s'échapper, et son courage avait animé les Cariens à se défendre. L'orateur Zénon, premier magistrat de Laodicée de Carie, et son fils Polémon, forcèrent un lieutenant de Labiénus à lever le siége de cette ville. Pendant ce temps, Labiénus, en personne, faisait de vains efforts pour réduire la place importante de Stratonicée. Il voulut relever l'honneur de ses armes; mais il n'était plus temps. La saison devenait rigoureuse; et les Parthes, qui ne restaient jamais sous les drapeaux pendant l'hiver, étaient rentrés dans la

Syrie; il fut contraint de mettre le reste de son armée en quartiers d'hiver dans la Lydie.

Dès les premiers beaux jours, Labiénus impatient de rentrer en campagne, pressait l'arrivée des Parthes, lorsqu'il apprit que Ventidius, lieutenant d'Antoine, était débarqué avec son armée sur les côtes. Il réunit aussitôt ses troupes, et se porta avec rapidité sur les gorges du mont Amanus, qui ouvraient la communication entre la Syrie et la Cilicie, et que l'on appelait pour cette raison les Portes-Ciliciennes. Ventidius fit une marche si rapide avec sa cavalerie et ses troupes légères, qu'il le prévint, et le força de se replier sur le mont Taurus. Il occupa ensuite un plateau élevé qu'il fortifia avec soin. Tous deux passèrent plusieurs jours à s'observer, attendant, l'un ses légions et l'autre les Parthes. Ventidius reçut le premier ses légions; et presque aussitôt les Parthes vinrent établir leur camp à peu de distance du sien. L'espoir du pillage avait procuré de puissants renforts à leur armée: fiers de leur multitude, ils n'avaient pas voulu se détourner pour joindre Labiénus. Ventidius se tint renfermé dans son camp, et sa frayeur apparente accrut tellement leur présomption, qu'ils résolurent d'attaquer le lendemain ses retranchements.

Les Parthes s'avancent dès le matin, pleins de confiance. Avant qu'ils soient parvenus sur le

plateau où le camp était assis, Ventidius ordonne une sortie générale. Leurs premiers rangs sont culbutés, et se précipitent en désordre sur les rangs qui les suivaient ; pendant que de nouveaux corps arrivaient sur les derrières, pressés par la soif du sang et du pillage. Cette foule tumultueuse s'agite d'abord sur elle-même et paraît ensuite immobile. La cavalerie de Ventidius, qui avait fait un détour, survient alors et prend les Parthes en queue ; les troupes légères et les archers, répandus sur les flancs, jonchent de leurs morts cette colline où ils étaient entassés. Frappés de terreur, dans une égale impuissance de fuir et de se défendre, ils sont égorgés par milliers ; quelques débris de cette armée, naguères si formidable, parviennent seuls à gagner la plaine d'où ils se dirigent vers leur camp. Ventidius se porte avec ardeur à leur poursuite et se flattait de pénétrer avec eux dans les retranchements. Mais il aperçoit en avant des légions rangées en bataille.

XXVIII. Mort de Labiénus. Labiénus, instruit de l'arrivée des Parthes, s'était mis en marche de grand matin pour les joindre. Ne trouvant à son arrivée que des fuyards qui regagnaient leur camp, il protégea du moins leur retraite ; Ventidius n'osa l'attaquer avec des troupes fatiguées et en désordre. Labiénus fit rentrer ses troupes dans les retranchements, et, à l'entrée de la nuit, il se mit en marche pour les

Portes-Ciliciennes. Prévenu par Silon, qui commandait la cavalerie de Ventidius, il voulut se détourner vers la Cappadoce, et fut atteint par les légions. Son arrière-garde fut dissipée au premier choc; ses soldats désertèrent en foule et furent incorporés dans l'armée de Ventidius. Il se déguisa et resta quelque temps caché dans les montagnes de la Cilicie. Démétrius, qui commandait pour Antoine dans l'île de Chypre, découvrit ensuite son asyle, et lui fit couper la tête.

Cependant Silon, qui était chargé d'occuper les Portes-Ciliciennes, y courait les plus grands dangers; apercevant à son arrivée quelques détachements avancés, il les avait dissipés sans peine. Mais de nouveaux corps de Parthes leur ayant succédé, après un combat opiniâtre, Silon s'était vu enveloppé par des troupes fort supérieures en nombre. Elles formaient l'avant-garde de la seconde armée de Pacorus. Barzapharnès passait à leur tête en Cilicie, lorsqu'il avait appris la défaite de la première armée. Il s'était alors saisi des défilés pour recueillir les fugitifs, et il se croyait au moment de les venger en détruisant la cavalerie de Ventidius, lorsqu'il le vit paraître lui-même avec son armée. Barzapharnès rappelle ses troupes, qu'il avait dispersées pour cerner l'ennemi. Mais elles ne peuvent soutenir l'effort des légions, et il est blessé à mort dans cette déroute. Ventidius pour-

suit sa victoire, oblige Pacorus à repasser l'Euphrate, et occupe sans obstacle toute la Syrie.

Il ne songea plus alors qu'à satisfaire cette cupidité sans bornes, qui ternissait l'éclat de ses rares talents. Il parcourut toutes ces contrées, pour imposer de fortes contributions, poussa des partis jusque dans l'Arabie; et obligea Malchus, successeur d'Arétas, à racheter le pillage de ses états par la promesse d'une somme considérable. Pour assurer le paiement de toutes ces taxes, il avait envoyé des troupes jusqu'aux confins de la Phénicie et de la Cilicie, et ne se pressait point de les retirer, persuadé que les Parthes, après deux défaites aussi sanglantes, ne pourraient rentrer en Syrie de cette année. Mais le printemps s'ouvrait à peine, lorsqu'il apprit qu'à la voix de Pacorus, ils s'étaient réunis aux environs d'Édesse, en plus grand nombre que l'année précédente, et que, déja prêts à passer l'Euphrate sous Zeugma, ils arriveraient sur lui dans peu de jours. Son armée était cependant si dispersée qu'il fallait plus d'un mois pour la réunir. Il l'obtint en trompant un prince syrien nommé Channæus, qui était dans son armée et dont il connaissait les intelligences secrètes avec les Parthes. Il le consulta sur les moyens d'engager les Parthes à traverser l'Euphrate sous Zeugma, où ils seraient engagés dans des défilés à la sortie du

fleuve; et témoigna sur-tout vouloir les détourner d'aller effectuer leur passage vis-à-vis de Cæcilia, dont il redoutait les vastes plaines, trop favorables aux manœuvres de leur cavalerie.

XXIX. Bataille d'Hyéropolis.

Pacorus, trompé par les rapports de Channæus, perdit quarante jours à descendre le cours de l'Euphrate, et à construire un pont pour passer vis-à-vis de Cæcilia. Lorsqu'il déboucha dans la plaine, Ventidius, dont l'armée était réunie depuis trois jours, l'entretint dans son erreur, en décampant avec précipitation, pour occuper une hauteur située en avant d'Hyéropolis et s'y fortifier par de grands travaux. Pacorus, instruit par les revers de la campagne précédente, n'osait l'attaquer; et cherchait à l'attirer dans la plaine, en ordonnant à ses cavaliers d'étendre leurs courses au loin et dans un grand désordre. Ces provocations furent d'abord inutiles : un jour enfin l'armée romaine sort avec ardeur par toutes les portes, coupe ces escadrons dispersés, et s'abandonne à leur poursuite. Pacorus les rallie et les conduit avec célérité à l'attaque du camp qu'il croit sans défenseurs.

Mais Ventidius, trop habile pour être trompé par une telle ruse, s'était proposé de la tourner contre lui. Resté dans son camp avec l'élite de ses légions, il laisse approcher les Parthes à la distance de cinq cents pas, donne alors le signal,

et fond sur eux avec tant d'ardeur, qu'il ne leur laisse pas le temps de lancer leurs javelots. Les Parthes, quoique surpris, soutinrent courageusement le premier choc, assurés de pouvoir se débander s'ils étaient trop vivement pressés. Ils n'en eurent pas le temps. Au signal donné par Ventidius, tous les corps épars dans la plaine s'étaient ralliés, et après avoir envoyé un détachement pour se saisir du pont construit sur l'Euphrate, venaient attaquer sur les derrières. Les Parthes, enveloppés de toutes parts, semblent avoir perdu avec la liberté de se déployer autour de l'ennemi, tout souvenir de leur ancienne bravoure.

Pacorus, au désespoir, rallie les plus intrépides, et tente de s'ouvrir un passage. Tandis qu'il combattait avec ardeur à leur tête, il reçoit une blessure mortelle. Ses escadrons se débandent, la noblesse qui les guidait au combat tient ferme presque seule, et se précipite en avant du corps de Pacorus, pour empêcher qu'il ne tombe au pouvoir des Romains. Ce généreux dévouement ne servit qu'à rendre leur défaite plus terrible; ils succombèrent presque tous, dans cette lutte trop inégale, et les soldats, restés sans chefs, ne pouvaient plus se rallier. La plupart dirigèrent leur fuite vers le pont qu'ils avaient construit sur l'Euphrate. Repoussés par le détachement qui s'en était saisi, ils furent presque

tous massacrés. Un petit nombre se sauvèrent, en gagnant par des détours la route du royaume de Comagène.

La bataille d'Hyéropolis fut donnée au commencement de juin, le même jour qui avait été signalé, quinze ans auparavant, par le désastre de Crassus, dont elle devait effacer la honte. Orode, dont cette défaite ébranlait le trône, y parut insensible, absorbé par la douleur où l'avait jeté la mort de son fils Pacorus. Il passa plusieurs jours dans un morne silence, rejetant les aliments et tous les soins qu'on lui rendait. Il n'ouvrit enfin la bouche, que pour prononcer le nom de Pacorus. Il le voyait devant ses yeux, lui exprimait sa tendresse, ouvrait les bras pour le presser sur son cœur, et, n'embrassant qu'une ombre vaine, versait en gémissant des larmes amères. Les motifs de son affliction n'étaient que trop légitimes. Pacorus réunissait au plus haut degré les qualités d'un fils généreux et d'un grand prince. Les Parthes, remplis pour lui de vénération et d'amour, avaient unanimement applaudi, lorsque son père l'avait désigné pour lui succéder. Les habitants de la Syrie s'étaient soulevés en sa faveur, et refusaient de croire à la nouvelle de sa mort. Il fallut, pour les résoudre à se soumettre, que Ventidius envoyât montrer sa tête dans les principales villes.

XXX. Ventidius assiége Samosate.

Une consternation profonde était répandue

dans ce vaste royaume des Parthes, épuisé par deux campagnes si meurtrières, et par les levées extraordinaires de troupes, dont il ne restait plus que de faibles débris. Ventidius aurait pu en conquérir sans résistance les plus belles provinces. Mais l'amour de l'or se réveilla dans son cœur, aussitôt qu'il eut satisfait à ses devoirs ou à sa gloire, et porta ses regards sur l'opulence qu'Antiochus, roi de Comagène, avait acquise en attirant tout le commerce dans son petit royaume, exempt, par sa situation écartée, des ravages de la guerre. Antiochus, qui le croyait pressé d'entrer en Mésopotamie, s'étant refusé aux sacrifices nécessaires pour sauver ses richesses, Ventidius se dirigea avec célérité sur Samosate, sa capitale, où elles étaient gardées. Cette armée, qui pouvait aspirer à réaliser les projets de Jules César sur Babylone et Séleucie, bornait ses prétentions à conquérir les trésors d'un roi de la Comagène.

Samosate était située aux bords de l'Euphrate, dans une position que la nature et l'art avaient rendue très-forte. Néanmoins Antiochus, effrayé par l'arrivée du vainqueur des Parthes, lui fit offrir une somme de mille talents (1). Ventidius s'efforçait de l'amener à des offres plus considérables, lorsque des ordres d'Antoine vinrent le priver de celles même qu'il avait refusées.

(1) 4,800,000 francs.

XXXI. Arrivée d'Antoine en Syrie.

Antoine s'était proposé de continuer la guerre en personne dans cette campagne; mais persuadé, comme son lieutenant, que les Parthes ne songeaient point à rentrer en Syrie, il avait retardé son arrivée. Instruit de la victoire d'Hyéropolis, et de la marche de l'armée sur Samosate, il avait envoyé l'ordre de tout suspendre jusqu'à son arrivée; voulant du moins attacher son nom à une campagne si glorieuse, par la conquête qui devait la terminer. Il fit à Ventidius un froid accueil et l'envoya à Rome avec des dépêches pour le sénat.

La nouvelle de la victoire d'Hyéropolis fut reçue dans cette ville avec les plus vifs transports; le sénat accorda des actions de graces solennelles, et le triomphe en l'honneur d'Antoine. Mais le peuple, qui voyait paraître Ventidius sans aucun titre d'honneur et dans un état de disgrace, fit entendre de violents murmures; et les plus éclatants hommages consolèrent ce lieutenant de l'ingratitude du général pour lequel il avait cueilli de tels lauriers. Antoine étant ensuite rentré en lui-même, Ventidius obtint le triomphe et le célébra le 28 décembre de la même année. Les Romains, depuis long-temps réduits à gémir, même sur leurs victoires, accueillirent avec enthousiasme cette pompe, qui exposait à leurs yeux l'humiliation de leurs plus dangereux ennemis. On remarqua que Ventidius était le pre-

mier qui eût triomphé des Parthes. Il fut aussi le premier qui eût obtenu le triomphe, après avoir lui-même été conduit en triomphe dans son enfance. Jules César avait démêlé ses rares talents, lorsqu'il exerçait un emploi dans les charrois de l'armée. Il venait de justifier glorieusement l'estime de ce grand homme; mais sa carrière militaire fut terminée dès ce moment. Antoine éluda depuis d'employer un lieutenant qui avait remporté sans lui des succès trop éclatants. Ventidius jouit tranquillement à Rome d'une opulence dont sa gloire avait couvert l'origine, et la reconnaissance publique se manifesta même sur son tombeau. Ses obsèques furent faites aux dépens du trésor public, et honorées par un concours immense de peuple (1).

XXXII. Antoine lève le siége de Samosate.

Cependant Antoine pressait vivement les attaques devant Samosate, et pour donner plus d'éclat à ce siége, il se proposait d'emporter la place d'assaut. Mais les soldats mécontents ne combattirent qu'avec mollesse, et les habitants, puisant un nouveau courage dans leur désespoir, prolongèrent leur défense jusqu'aux approches de la saison pluvieuse. Antoine fut réduit à négocier en secret avec Antiochus, pour l'engager à paraître acheter la paix trois cents talents; il lui accorda en effet pour ce prix la tête

(1) Aulug., XV, 4.

d'Alexandre, qui avait succombé dans une révolte, et auquel il avait accordé un asyle.

Après la levée du siége, Antoine donna le gouvernement de la Syrie à Sosius, avec six légions, et envoya Canidius en Cilicie, avec l'autre division de son armée. Il s'embarqua ensuite à Laodicée pour passer en Égypte. L'historien Josèphe rend compte de ce voyage, qui avait dû attirer l'attention des juifs; car nous verrons bientôt qu'Antoine envoyait alors contre eux Sosius, son lieutenant, qui détrôna le dernier des rois asmonéens. On ignore d'ailleurs les détails du séjour d'Antoine en Égypte ; on sait seulement qu'il envoya Callias, son affranchi, en Afrique, avec une mission pour Lépidus (1).

Antoine rentra vers la fin du printemps dans Antioche, où Sosius lui ramena l'armée qui venait de conquérir Jérusalem. Après lui avoir donné ses ordres pour la Syrie, il partit pour Athènes, suivi de trois cents voiles, prit à son bord Octavie, et débarqua avec elle en Italie. Nous avons déja vu les résultats de ce voyage, qu'Antoine entreprit avec des dispositions hostiles, et qui se termina par le traité de Tarente. Antoine revint en Syrie avec quatre légions et deux mille soldats d'élite, qu'il avait obtenus de

(1) Josep., antiq., XIV, 27. Plut., Ant. Dion, XLIX, 22.

son collègue. Mais en laissant à Rome Octavie, dont son cœur inconstant commençait à se lasser, il annonçait les écarts qui devaient rendre tous ces secours inutiles.

Les lieutenants d'Antoine lui présageaient néanmoins une gloire nouvelle par leurs victoires. Sosius réprimait les Arabes, voisins de la Syrie, et recevait à discrétion l'île d'Arade, après une vigoureuse résistance. Canidius Crassus se signalait par des succès encore plus brillants au nord de la Syrie. Soldat de fortune, et digne des premiers emplois par ses talents, il n'avait dû néanmoins qu'à ses intrigues en faveur d'Antoine, le consulat et le commandement des armées. Il voulut alors justifier son élévation par ses exploits. Il attaqua sous de vains prétextes Pharnabaze, roi d'Ibérie; et l'ayant réduit à demander la paix, par une victoire signalée, il exigea un traité d'alliance, qui renforça son armée d'une nombreuse cavalerie. Il s'avança aussitôt pour soumettre Zober, roi d'Albanie. C'était le roi le plus puissant de ces contrées, qui avait opposé à Pompée une armée de soixante mille fantassins et de quatorze mille chevaux, et dont la défaite avait accru la renommée du vainqueur de Mithridate. Canidius dispersa dans une sanglante bataille des troupes non moins nombreuses, et fit même leur roi prisonnier. Ayant ainsi répandu, parmi tous les peuples voisins

du Caucase et de la mer Caspienne, la terreur des armes romaines, il arriva en Arménie vers l'époque où Antoine rentrait dans la Syrie.

Antoine, qui venait d'obtenir le triomphe pour les exploits de Ventidius, allait le recevoir encore pour ceux de Sosius et de Canidius, à la même époque où Octave, déja vainqueur dans les Gaules par Agrippa, lui devait ses premiers succès contre la Sicile. La malignité publique faisait observer que les triumvirs étaient bien plus heureux par leurs lieutenants, que lorsqu'ils commandaient en personne; et Octave, qui desirait affaiblir la réputation militaire de son rival, contribuait à répandre cette opinion; mais Antoine se disposait à la démentir: il était parti de Rome, décidé à poursuivre avec vigueur la guerre contre les Parthes.

XXXIII. Préparatifs contre les Parthes.

Les circonstances n'avaient jamais été si favorables au succès de cette guerre. La mort de Pacorus avait rempli de troubles ce royaume déja épuisé par la perte de ses plus braves guerriers. Orode, privé de celui qu'il avait désigné pour son héritier, s'était vu exposé aux prétentions de trente fils, qu'il avait eus de ses femmes ou de ses concubines; et ce roi, jusque alors si redouté, n'avait pas même été libre dans son choix. Phraate, l'aîné de tous, l'avait contraint de céder à ses instances menaçantes; et dès qu'il eut obtenu la succession, il acheva de s'assurer le

trône par la mort de son père. Tous ses frères furent ensuite immolés à sa jalousie inquiète, qui n'épargna pas même l'aîné de ses fils. Bientôt ses tragiques ombrages s'étendirent, et coûtèrent la vie à plusieurs des grands du royaume. Résolus de se soulever, ils négocièrent en secret avec le proconsul d'Antoine en Syrie. Sosius eût pu s'ouvrir une brillante carrière, en conduisant son armée au secours des Parthes mécontents : mais instruit par le sort de Ventidius, il leur offrit seulement un asyle dans sa province.

Lorsque, vers la fin de l'automne, Antoine arriva en Syrie, il y trouva les plus distingués d'entre les Parthes. Monésès tenait parmi eux le premier rang, par son mérite personnel, aussi bien que par sa haute naissance. Antoine l'accueillit avec des distinctions fastueuses, et se comparant au grand roi, qui avait reçu Thémistocle à sa cour, il lui assigna également trois villes pour son entretien. Il promit aussi, après le succès de l'expédition, de le faire déclarer roi des Parthes. Il se proposait d'entrer en campagne avant la fin de l'hiver avec une armée formidable. Phraate, dont les préparatifs étaient ralentis par l'épuisement de son royaume, et que tant de haines secrètes ou déclarées menaçaient encore, tremblait déja sur son trône. Ce fut alors que

Cléopâtre, mandée par Antoine, arriva dans la Syrie (1).

XXXIV. Antoine appelle Cléopâtre en Syrie.

Cléopâtre n'avait jamais douté de recouvrer son empire sur le cœur d'Antoine; et s'était confirmée dans cette opinion par la constance de Dellius, qui avait obtenu une mission d'Antoine pour la Syrie, après le traité de Brindes. Elle voyait un présage assuré de son futur triomphe dans le retour de cet homme, dont le caractère offrait avec le sien une singulière analogie : qui n'était fidèle qu'à la fortune; qui se livrait tour-à-tour à l'étude et aux voluptés, sans négliger jamais le succès de ses vues ambitieuses. Telle se montrait aussi la Reine d'Égypte. Elle favorisait le progrès des lettres avec un zèle ardent et sincère. Non contente de faire renaître de ses cendres la bibliothèque d'Alexandrie, consumée en grande partie sous Jules César, elle l'avait augmentée de la riche bibliothèque de Pergame, qu'elle s'était fait donner par Antoine. Tant de richesses littéraires et sa protection éclairée attiraient de toutes parts dans sa capitale les savants les plus distingués; elle aimait à converser avec eux; après les avoir charmés par son accueil et par les témoignages de sa munificence, elle les

(1) Dion, XLIX, 32 et suiv. Jos., antiq. XV, 4 et suiv. Plut., Ant.

étonnait par les lumières de son esprit, non moins étendu qu'avide de tous les genres d'instruction.

Entraînée ensuite par sa perversité naturelle, Cléopâtre aspirait à surpasser les plus honteux écarts dont sa cour, où regnait la licence la plus effrénée, eût offert l'exemple. Plutôt excitée qu'assouvie par ces scandaleuses prostitutions, après avoir imité ces femmes qui affichent leur infamie, elle avait voulu comme elles trafiquer de ses charmes. Mais cette courtisane couronnée, suivant l'expression de Pline, ne pouvant espérer d'acheteurs, avait imaginé un prix, qui paraîtrait invraisemblable, malgré le témoignage d'un historien estimé, s'il existait des caprices que n'eût pu enfanter la corruption du cœur le plus dépravé, dont l'histoire ait conservé le souvenir. Plusieurs hommes énivrés d'amour, dit Aurélius Victor, achetèrent volontairement de leur vie une nuit de Cléopâtre (1).

La reine d'Égypte faisait ainsi succéder aux plus nobles occupations, les plus infâmes plaisirs, sans perdre un seul instant de vue les projets de son ambition. Elle entourait Antoine de ses agents, et surveillait ses démarches; se proposant de le ramener à ses pieds, lorsque le bruit importun des succès de son lieutenant le

---

(1) Plin., IX, 35. Aurel. Victor; de Viris, 86.

rappellerait en Syrie. Nous avons vu, qu'après la levée du siége de Samosate, le voyage d'Antoine en Égypte avait commencé de justifier l'attente de Cléopâtre. Si l'on considère qu'il resta alors pendant un an éloigné d'Octavie ; et qu'il la rejoignit ensuite à Athènes pour la conduire et la laisser à Rome ; on sera disposé à penser qu'il avait promis de l'abandonner. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il revenait après le traité de Tarente, il envoya Fontéius Capito pour inviter la reine à venir le joindre dans Antioche. Le prétexte de cette mission fut une convocation générale de tous les princes tributaires pour déterminer leur contingent dans la guerre contre les Parthes.

XXXV. Antoine reconnaît les enfants de Cléopâtre.

Cléopâtre vint rejoindre dans Antioche celui qui pouvait seul être son digne acheteur, et dont les torts furent expiés par d'immenses libéralités. Elle se trouvait déja en possession de l'île de Chypre, autrefois soumise à ses prédécesseurs ; elle y joignit sous le même prétexte la Cyrénaïque, et un décret du triumvir lui céda tous les droits de la république sur ces deux provinces. Un autre décret fit passer sous sa domination toute la Phénicie : elle insista même vivement pour y faire comprendre Tyr et Sidon ; mais ces deux villes jouissaient de leur liberté sous la protection des Romains, et Antoine n'osa s'exposer au soulèvement général qu'eût excité une si criante injustice.

La reine d'Égypte exigea ensuite qu'Antoine reconnût publiquement les enfants qu'il avait eus d'elle, deux jumeaux appelés Alexandre et Cléopâtre, et un fils cadet, du nom de Ptolémée Philadelphe. Elle se fit donner à cette occasion dans l'île de Crète des territoires considérables, pour servir d'entrepôt au commerce de l'Égypte. Elle reçut dans le même objet les côtes de la Cilicie occidentale, qui faisaient néanmoins la plus riche partie des états de Tarcondimote. Mais loin de ménager les alliés d'Antoine, elle abusait même de sa faiblesse pour les opprimer. Quelques princes de la Syrie avaient obtenu leur confirmation à prix d'argent; elle les fit condamner pour de prétendues intelligences avec les Parthes, et s'attribua ces riches confiscations. Elle obtint sur-tout, par le supplice du jeune Lysanias, le royaume de Chalcidène et le pays d'Iturée. Ces deux états étaient séparés par la Célésyrie, qui devait bientôt être comprise dans de nouvelles concessions.

Les officiers de l'armée témoignaient hautement leur indignation. Mais Antoine, loin d'en être ému, l'accroissait par ses discours, et croyait excuser ses faiblesses par ses jactances. Il prétendait qu'à l'exemple d'Hercule, dont il tirait son origine, il devait laisser en divers lieux des rejetons de son illustre race; que les lois civiles n'étaient pas faites pour les souverains

et pour les héros; que la grandeur de la république romaine paraissait sur-tout dans sa munificence envers ses alliés. Des amis véritables auraient pu dissiper ces illusions de l'amour et de l'orgueil; mais la plupart l'avaient déja abandonné : les autres, intimidés par leur petit nombre et par les dangereux artifices de Cléopâtre, étaient contraints de se tenir éloignés de lui. Elle ne laissait approcher que ceux qui promettaient un dévouement servile à ses volontés. Par ses caresses et ses prodigalités, elle accroissait de jour en jour le nombre de ces perfides amis, qui entretenaient en sa faveur les illusions d'Antoine. Canidius, illustré par des exploits récents, sacrifia son honneur à sa fortune; il obtint de riches présents et le commandement général de l'armée. Sosius, s'étant montré moins facile ou trop sincère, reçut l'ordre de se rendre en Italie; le triomphe qui lui fut accordé servit de prétexte à son départ. Il fut remplacé dans le gouvernement de la Syrie par ce même Plancus que Cléopâtre avait jadis fait désigner pour le consulat. Domitius, presque seul, méprisant également les séductions et les ressentiments de Cléopâtre, conserva toujours auprès d'Antoine la dignité qu'il tenait de son rang et de sa naissance. Mais ce caractère même l'excluait de l'intimité d'Antoine, qui n'aurait osé l'inviter à ses plaisirs, et s'exposer à rougir devant lui de ses extravagances.

XXXVI. Antoine renvoie Cléopâtre en Egypte.

Cependant le printemps s'était écoulé, et Antoine n'avait pas même annoncé l'ouverture de la campagne. Un événement qui lui causa un violent dépit vint l'arracher à son ivresse. Monésès avait promis de guider l'expédition, et devait la seconder puissamment par son influence. Mais tant de délais et d'imprudences avaient déja changé ses dispositions, lorsqu'il reçut des députés secrets de Phraate. Toutes les satisfactions et les sûretés qu'il réclamait lui furent accordées, les députés ne lui imposèrent au nom du roi d'autre condition, que de venir le seconder pour la défense de sa patrie.

En apprenant le départ prochain de Monésès, Antoine ordonne à Cléopâtre de retourner en Égypte, et met en mouvement toutes ses troupes. Il voulait même sacrifier à ses ressentiments cet illustre réfugié, et déja animé de l'esprit de Cléopâtre, il n'aurait pas été retenu par les droits de l'hospitalité. Mais cette perfidie l'eût privé désormais des moyens de se ménager des intelligences ou d'attirer des transfuges. Il renvoya donc Monésès avec honneur, et le fit accompagner par des ambassadeurs, qu'il avait chargés de proposer la paix. Si l'on en croit même le témoignage de Florus, la paix fut conclue, et lorsque Antoine porta ensuite ses armes contre les Parthes, il violait la foi récemment jurée (1).

(1) Florus, IV, 10.

Mais tous les moyens lui paraissaient légitimes pour hâter la victoire qui devait autoriser son retour à Alexandrie.

Antoine n'entrait en campagne qu'au milieu de l'été. Toutefois une armée formidable lui promettait encore de rapides succès. Elle était composée de seize légions, de dix mille hommes de cavalerie et d'un nombre prodigieux de corps auxiliaires. Canidius Crassus la commandait, les deux principales divisions étaient sous les ordres de Domitius et de Plancus. Dellius était au nombre des chefs de cette expédition. Titius, que nous avons vu prisonnier de Ménas, et qui avait ensuite obtenu la faveur d'Antoine par son oncle Plancus, était questeur de l'armée. Le préfet des machines de guerre était Oppius Statianus. Trois cents chariots portaient ces machines, dont l'appareil était effrayant, et parmi lesquelles on distinguait un bélier de quatre-vingts pieds de long. Le roi des Parthes, peu rassuré par le traité récemment conclu, et que tourmentaient les remords de ses crimes, était dans de vives alarmes. Mais il comptait sur son alliance secrète avec Artabaze, l'un de ces faux amis que les intrigues de Cléopâtre avaient fait admettre dans l'intimité d'Antoine.

XXXVII. Le roi d'Arménie trompe Antoine.

Artabaze, roi d'Arménie, tenait le premier rang parmi les rois auxiliaires. Il était fils de ce fameux Tigrane, qui s'était formé un puissant

empire, et que Pompée avait ensuite dépouillé de toutes ses conquêtes. Il n'avait pas osé jusque alors envisager l'espoir de les recouvrer, contenu par la terreur qu'inspiraient les Romains. Il avait ensuite été encouragé par les effets de leurs discordes, par les témérités d'Antoine, et sur-tout par les émissaires d'Octave. Octave lui avait fait promettre son appui contre Antoine, et l'on a même pensé qu'il s'était lié avec lui par un traité secret, résolu d'empêcher à tout prix qu'Antoine ne triomphât dans son expédition contre les Parthes (1).

Artabaze, qui avait depuis long-temps des liaisons secrètes avec les Parthes, et qui les avait même jadis secondés dans la guerre contre Crassus, resserra alors les nœuds de cette alliance. Il augmenta aussi ses troupes déja très-nombreuses. Toutefois ses principales espérances étant fondées sur la perfidie, il avait prodigué les démonstrations de son dévouement pour Antoine. Il lui avait amené l'élite de son armée: seize mille cavaliers, exercés à la manière des Parthes, et dignes de se mesurer avec eux; sept mille hommes de pied, formés en cohortes prétoriennes, et choisis parmi les corps nombreux de fantassins, qu'il tentait d'organiser en légions romaines. Il avait fait valoir ces témoignages de

(1) Dion, XLIX, 21.

son zèle par une cour assidue auprès de Cléopâtre : la reine, flattée de ses déférences, lui avait obtenu d'Antoine cette confiance sans bornes, dont il se proposait d'abuser pour le trahir. Admis dans l'intimité de ses conseils, il apprit que l'armée devait passer l'Euphrate à Zeugma, pour entrer en Mésopotamie ; et par ses avis secrets, toutes les forces des Parthes furent réunies pour s'opposer à ce passage. Phraate avait levé une puissante armée pour cette guerre ; outre les corps nombreux de troupes légères et d'auxiliaires, sa cavalerie était de cinquante mille hommes. Suivant l'usage des Parthes, elle était composée presque en totalité de leurs esclaves, qu'ils ne pouvaient affranchir et qu'ils faisaient élever avec soin pour les conduire au combat ; dans ce grand nombre de cavaliers, on ne comptait que quatre cents hommes libres, tous descendants des anciens Parthes ou des compagnons d'Arsace, et formant la noblesse de cet empire.

Artabaze fit valoir avec art ces grands moyens de défense, et proposa de les rendre inutiles, en se portant avec célérité sur la Médie atropatène ; on appelait ainsi les contrées de l'ancienne Médie, qui avoisinaient la mer Caspienne, et dont la valeur d'Atropatos avait formé jadis un royaume indépendant. Antoine n'avait à traverser que l'Arménie, où son armée serait dans

l'abondance; il persuaderait aux Parthes que son intention n'était pas de les attaquer, et quand il les aurait détrompés en passant l'Araxe, qui formait la limite de l'Arménie, il occuperait sans obstacle la Médie. Son roi Artavasde n'avait fait aucuns préparatifs de défense; ne soupçonnant pas même que ses états pussent être menacés, il était allé joindre Phraate avec son armée.

Le principal but de ce plan de campagne, était de faire périr l'armée d'Antoine dans une expédition lointaine. Mais Artabaze desirait aussi attirer le fléau de la guerre dans la Médie, pour punir Artavasde d'avoir préféré l'alliance des Parthes à la sienne. Habile à s'insinuer dans l'esprit d'Antoine, et à profiter de la connaissance des lieux pour dissimuler les obstacles, il fit prévaloir son avis, et l'armée se mit en marche pour traverser l'Arménie (1).

XXXVIII. Invasion d'Antoine en Médie.

Les guides donnés à Antoine le conduisirent par les chemins les plus difficiles; lorsque après une marche de huit cents milles, il parvint sur les bords de l'Araxe, ses soldats étaient excédés de fatigue. Comme la saison était d'ailleurs avancée, ses officiers lui proposèrent de prendre des quartiers d'hiver en Arménie, et de renvoyer le passage de l'Araxe à l'année suivante. Mais Artabaze, dont cette mesure eût déconcerté les

(1) Dion, XLIX, 28 et suiv. Paterc., II, 82. Plut., Ant.

projets, représenta que le fruit de tant de fatigues serait perdu, si on laissait au roi des Mèdes le temps de se mettre en défense, et Antoine se rendit à des raisons qui flattaient son impatience. Aussitôt qu'il eut traversé l'Araxe, il se dirigea avec célérité sur Praaspa, capitale de la Médie. Les machines de guerre et les gros bagages retardant sa marche, Artabaze lui persuada de les laisser en arrière, promettant de couvrir avec son armée les deux légions de Statianus et quelques corps auxiliaires qui leur servaient d'escorte.

Après avoir parcouru de nouveau trois cents milles, Antoine arriva enfin devant les murs de Praaspa. Ses illusions furent alors pleinement, mais trop tard, dissipées. Cette place, qu'il devait emporter au premier assaut, était dans une position avantageuse, fortifiée avec soin, abondamment approvisionnée, et défendue par une nombreuse garnison. Les bois propres aux machines étaient éloignés; Antoine attendait d'ailleurs celles de Statianus. Il construisit donc seulement des lignes fortifiées de tours de bois, pour entourer la ville, et établit des gens de trait sur des plates-formes qui furent élevées jusqu'au niveau des murailles.

Cependant les rois des Parthes et des Mèdes s'étaient avancés avec leurs armées. Peu inquiets sur le sort d'une place aussi imprudemment at-

taquée, et prévenus par les avis d'Artabaze, ils se détournèrent contre l'escorte qui conduisait les bagages et les machines. Le roi d'Arménie n'attendait que ce moment pour démasquer sa perfidie; s'écartant par des chemins détournés, il fit un long détour, et reprit la route de l'Arménie. Lorsqu'il eut repassé l'Araxe, de sourdes rumeurs, qui se répandirent successivement dans toute l'Asie, annoncèrent qu'Antoine et son armée avaient péri dans les plaines de la Médie.

Statianus conduisait cependant les machines et les bagages sur la route de Praaspa, se confiant dans la vigilance du roi d'Arménie pour éclairer sa marche. Ses deux légions, tout-à-coup entourées et attaquées par des corps nombreux de cavalerie, n'eurent pas même le temps de se rallier, et se laissèrent égorger sans résistance. Statianus succomba des premiers; Polémon, roi de Pont, qui commandait les corps d'auxiliaires, échappa presque seul à ce carnage et resta prisonnier du roi des Mèdes.

XXXIX. Siége de Praaspa. Antoine, informé que les deux rois marchaient contre Statianus, était accouru avec l'élite de son armée. Il trouva le champ de bataille couvert de dix mille morts et des débris de ses machines. Alarmé par un si grand désastre et par la trahison du roi d'Arménie, il se rassurait par l'éloignement des deux rois qui paraissaient n'a-

voir pas osé l'attendre. Mais en rentrant dans ses lignes, il s'y vit presque aussitôt assailli par leurs armées réunies. Il les repoussa avec vigueur; ses frondeurs et ses archers achevèrent de les mettre en fuite.

Toutefois, dans un siége si témérairement entrepris, la situation d'Antoine devint bientôt très-critique. Les nombreuses escortes, nécessaires pour ses convois, fatiguaient ses troupes, et le découragement commençait à se répandre dans son armée. Un grand succès pouvait seul la rassurer; il sort de ses lignes à la tête de dix légions et de sa cavalerie, s'éloigne d'une journée, et donne l'ordre ensuite de retourner au camp. Les deux rois, rangeant leurs troupes en forme de croissant, considèrent avec admiration cette belle discipline que les légions observaient dans leur marche. Tout-à-coup le signal se donne, les Parthes surpris sont enfoncés de toutes parts. Les Romains se livrent avec ardeur à la poursuite, et rentrent sur le soir, transportés d'une victoire qu'ils croyaient décisive. Mais leur joie se changea en une profonde tristesse, quand ils eurent reconnu que l'ennemi avait seulement perdu quatre-vingts morts et trente prisonniers. Tel était donc le faible résultat qu'ils pouvaient espérer d'une victoire, après avoir récemment éprouvé l'énorme perte que pouvait leur coûter une défaite !

Lorsqu'ils se remirent en marche, ces armées, battues la veille, reparurent sur leurs flancs, avec la même agilité et la même audace. Arrivés dans leur camp, après avoir perdu beaucoup de monde dans des attaques partielles, ils trouvent leurs plates-formes renversées et leurs tours de bois incendiées. Les assiégés, dans une sortie générale, avaient forcé tous les postes avancés, et avaient même été sur le point de pénétrer dans les lignes.

Antoine déploya alors cette énergie, que des dangers imminents avaient toujours réveillée dans son ame. Le commandant des postes avancés fut cassé en présence des légions. Les cohortes qui avaient pris la fuite furent décimées, et les soldats que le sort avait exemptés du supplice, reçurent désormais de l'orge au lieu de blé. L'armée, soumise à une discipline sévère, poussa les travaux du siége avec une telle activité, que la terreur commença à se répandre dans la place assiégée. Le roi des Parthes fut lui-même intimidé par une constance dont il n'avait aucune idée : il craignit que cette armée, dont le courage croissait avec les obstacles, ne parvînt à les surmonter, ou n'eût des ressources qu'il ignorait. D'ailleurs la fin de l'automne approchait, et les Parthes allaient bientôt l'abandonner pour prendre leurs quartiers d'hiver. Il eut recours à la ruse. Les chefs des Parthes, qui surprenaient

un détachement envoyé au fourrage, défendaient de le charger, témoignant que la famine et les rigueurs de l'hiver leur donneraient sans péril la victoire; qu'ils voyaient même avec regret tant de braves gens dévoués à une mort certaine par l'obstination de leur général, qui aurait pu obtenir si aisément des conditions de paix raisonnables.

Antoine se laissa séduire: il envoya au roi des députés, et, pour couvrir la honte de cette démarche, il les chargea de demander la restitution des prisonniers et des drapeaux enlevés à Crassus. Phraate les reçut en vainqueur, assis sur un trône d'or, et tenant en main son arc, donc il faisait résonner la corde. Il leur dit qu'Antoine devait se trouver heureux de ramener ses propres soldats avec leurs enseignes; qu'il le pouvait encore, s'il reprenait sur-le-champ la route de l'Araxe; que c'était le seul moyen qui lui restât d'obtenir la paix et une retraite assurée.

XL. Retraite d'Antoine.

Antoine, obligé de se contenter d'une réponse aussi fière, donna ses ordres pour le départ. Affectant même de compter sur la foi des Parthes, il fit laisser dans le camp les machines nouvellement construites. Il haranguait dans ces occasions, et nul général de son temps ne pouvait lui être comparé pour ces allocutions militaires. Mais accablé par le sentiment de sa

honte, il n'osa se présenter aux soldats et se fit remplacer par Domitius.

L'armée était encore à la vue de Praaspa, lorsque la garnison et les habitants se jetèrent dans les lignes, comblèrent les retranchements et mirent le feu aux machines. Mais les Parthes s'étant retirés, Antoine reprit sans méfiance la route qu'il avait déja suivie. Il allait se livrer ainsi entre les mains de ses ennemis, lorsque du sein de cette même armée des Parthes, qui avait conjuré sa perte, sortit celui qui devait être l'instrument de son salut. Parmi les esclaves, dont nous avons vu qu'elle était principalement composée, se trouvaient plusieurs des prisonniers faits sur Crassus. L'un d'eux, de la nation des Marses, et qui avait conservé dans sa longue infortune des sentiments dignes de son origine, se rendit au camp pendant la nuit. Il dit à Antoine que le roi des Parthes avait feint de favoriser sa retraite, pour l'engager dans ces vastes plaines, exposé sans défense aux poursuites de sa cavalerie; et qu'il offrait de le conduire par un chemin plus court et plus sûr à travers les montagnes.

Antoine accepta ses offres : après deux jours d'une marche qui n'avait pas été troublée, il reprenait sa route sans méfiance, lorsque son guide, apercevant de loin une rivière dont les digues avaient été rompues, l'avertit que les

Parthes n'étaient pas éloignés. Il fut presque aussitôt assailli par une grêle de flèches. Déja instruit par l'expérience à repousser l'attaque des Parthes, il fit serrer les rangs des cohortes, et laisser entre elles des espaces égaux. Des frondeurs et des archers sortirent de ces intervalles qui assuraient leur retraite, et répandirent le désordre dans les escadrons ennemis. La cavalerie s'avança alors, et par une charge vigoureuse les mit en pleine déroute; mais elle avait reçu la défense de les poursuivre. Les Parthes persévérèrent pendant quatre jours, et furent constamment repoussés. Ils se lassaient enfin de rester sous le drapeau, où la seule espérance du butin les avait retenus au-delà du temps accoutumé. On les voyait déja se débander pour aller prendre leurs quartiers d'hiver. La témérité d'un officier de l'armée la replongea alors dans de nouveaux dangers.

Fabius Gallus s'était distingué par sa valeur dans ces combats, et avait conçu un profond mépris pour des ennemis si prompts à se débander. Il dit à Antoine qu'il leur ferait perdre l'envie de réitérer leurs attaques, qu'il ne demandait qu'un corps d'infanterie légère et quelques escadrons. Il repoussa en effet vigoureusement les Parthes; mais ne voulant pas laisser ce succès imparfait, il se met à leur poursuite. Ceux qui commandaient à l'arrière-garde lui envoient inu-

tilement l'ordre de rejoindre; le questeur Titius accourt lui-même et saisit l'une des enseignes pour l'obliger à revenir sur ses pas; Gallus, l'arrachant de ses mains, se jette de nouveau sur ces escadrons qui l'attiraient par une fuite simulée. Lorsqu'ils le jugent assez engagé, ils se retournent en même temps, et l'enveloppent de toutes parts: Gallus n'a que le temps de faire demander des secours à Canidius. Mais, soit qu'il eût dissimulé ou mal jugé le danger, il ne reçut du général que de faibles détachements. Ces corps, battus en détail, prenaient la fuite à travers l'armée et portaient la confusion dans tous les rangs.

Antoine arrive enfin de l'avant-garde à la tête de la troisième légion, et se renforçant des plus braves cohortes, oblige les Parthes à la retraite. Mais il avait eu trois mille hommes tués et cinq mille blessés. Gallus fut rapporté, percé de quatre flèches, et mourut peu de jours après.

XLI. Poursuite des Parthes.

Ce funeste combat répandit le découragement dans l'armée, et les Parthes se crurent assurés de la victoire. Contre leur usage, ils passèrent la nuit auprès du camp, et le roi envoya sa garde pour qu'elle eût part au pillage. Dès le point du jour, ils se formèrent en ordre de bataille, s'attendant à recevoir des députés pour traiter de la capitulation. Quand ils virent que l'armée défilait hors du camp, persuadés qu'elle ne cher-

hait qu'à leur échapper, ils l'attaquèrent pleins d'ardeur et de confiance.

Mais les dispositions des Romains n'étaient plus les mêmes. Antoine avait passé la nuit à visiter les blessés, s'attendrissant sur leurs maux, leur faisant prodiguer tous les secours. L'amour que les soldats portaient à leur général s'accrut par ces nouveaux témoignages de la bonté de son cœur, et tous se promirent de le seconder avec courage. Dès que le jour parut, il les harangua, mêlant des éloges à ses reproches; et les protestations unanimes de leur zèle adoucirent les inquiétudes qu'il avait si péniblement dissimulées. Vivement ému, il leva les yeux au ciel, demandant aux dieux, s'ils voulaient lui faire expier ses prospérités passées, de détourner sur lui seul toute leur colère, et de rendre leur protection à une armée si généreuse. Il repoussa ensuite l'attaque avec une telle vigueur, qu'il mit en peu d'instants l'ennemi en pleine déroute.

Les Parthes furent consternés de cette résistance inattendue. Mais leurs chefs soutinrent que l'état désespéré de l'armée romaine lui avait seul inspiré ce dernier effort, et ils se confirmèrent dans cet espoir, lorsqu'elle eut à traverser un pays tout coupé de collines. Sur l'une d'elles, dont la pente était rapide, et où les soldats, déja fatigués, étaient exposés trop à découvert aux

flèches innombrables de l'ennemi, ils reçurent l'ordre de faire halte, pour former la tortue militaire. L'armée se rangea en bataillon quarré, et l'on plaça dans le centre la cavalerie et les troupes légères. Les légionnaires élevèrent sur leur tête leurs boucliers longs et convexes, et ceux qui étaient en première ligne, posant les leurs en avant, mirent un genou en terre pour s'en couvrir. Ce mouvement trompa les Parthes. Persuadés que l'ennemi succombait de lassitude, ils rejettent leurs arcs sur le dos, et accourent la lance en main pour achever leur victoire. En ce moment, les Romains se relèvent, lancent leurs javelots, et fondant sur eux avec l'épée, les enfoncent de toutes parts. Pendant plusieurs jours, ils eurent recours à cette manœuvre, lorsqu'ils étaient trop pressés par les Parthes, et le succès ranimait leur courage; mais ils n'avaient pas encore surmonté les plus grands périls de cette retraite mémorable.

XLII. Perfidie des Parthes.

L'armée romaine n'avait jusque alors été exposée qu'aux flèches de l'ennemi; elle allait se trouver en proie à toutes les horreurs de la disette. Dans sa marche, retardée par de si fréquents combats, toutes ses provisions s'étaient consommées; les Parthes qui la précédaient avaient ravagé le pays qui restait à traverser, vidé les magasins, comblé les sources, détruit par le feu les pâturages. Bientôt le pain se ven-

dit au poids de l'argent; les soldats furent le plus souvent réduits à se nourrir d'herbes et de racines; et ce fut dans cette occasion que la faim leur fit essayer d'une herbe inconnue qui troublait leur raison et les jetait dans des vomissements mortels. Un grand nombre de chevaux périrent, il restait à peine assez de voitures pour le transport des blessés et des malades.

Dans ces terribles extrémités, les Romains perdirent courage, et plusieurs allèrent se rendre aux Parthes, oubliant leur déloyauté tant de fois éprouvée. Antoine lui-même commençait à se laisser abattre par de si cruelles épreuves. On l'entendait souvent s'écrier: O dix mille! La glorieuse retraite que dix mille Grecs avaient faite jadis dans ces contrées, excitait plus vivement son admiration en ce moment où, avec une armée bien plus nombreuse, il se voyait menacé de succomber aux périls dont ils étaient sortis victorieux. Néanmoins ces souvenirs d'une gloire à laquelle il se sentait digne d'aspirer, lui rendant toute sa constance, il parcourt les rangs, rappelle aux soldats leurs anciens exploits, leur fait envisager le terme prochain de tant de souffrances. Mais il s'efforce en vain de ranimer leur courage, désormais abattu par l'excès de leur désespoir.

Une atroce perfidie produisit alors l'effet qu'il n'osait plus attendre de ses discours. Phraate fit réunir en un seul peloton et percer de flèches tous

les transfuges; soit qu'il fût las de contraindre son naturel sanguinaire, soit qu'il espérât frapper de terreur leurs camarades, par cette affreuse image du sort qui les attendait. L'intrépidité des Romains fut au contraire réveillée par leur indignation et par l'imminence du danger : des clameurs menaçantes annoncèrent ces nouvelles dispositions. Antoine ayant aussitôt donné le signal, ils fondirent pleins de rage sur leurs féroces ennemis; ces bras que la disette et les fatigues avaient épuisés semblèrent avoir recouvré toute leur vigueur. Les Parthes confondus de cette attaque impétueuse, prennent aussitôt la fuite; et leur imagination mobile, qui se portait rapidement à tous les extrêmes, les ramenait au projet d'abandonner leurs drapeaux.

Phraate voyait en frémissant cette proie, qu'il avait cru saisir, prête à échapper de ses mains. Il eut recours à la ruse qui lui avait déja réussi: les Parthes abordaient avec leur arc détendu ceux qui s'écartaient pour chercher des vivres et des fourrages, déclarant qu'ils se croyaient assez vengés et qu'ils allaient retourner dans leur pays. Les Romains ouvrirent encore leur cœur à cette espérance; Antoine lui-même se laissa ébranler, et voulant leur ménager quelque relâche, abandonna la route aride et difficile qu'il suivait par les montagnes. Il s'était déja engagé dans celle qui conduisait à travers la plaine,

lorsqu'un parent de Monésès, nommé Mithridate, arriva aux avant-postes, et fit dire au général de lui envoyer quelqu'un qui sût la langue des Parthes ou des Syriens. Alexandre d'Antioche s'étant présenté de la part d'Antoine : Monésès, dit Mithridate, a voulu vous témoigner sa réconnaissance par un service signalé. Vous voyez la chaîne de montagnes qui termine cette plaine : l'armée des Parthes s'y tient en embuscade. En reprenant votre route par les montagnes, vous n'aurez à craindre que des maux déja éprouvés, la disette et les fatigues. Si vous êtes une fois engagés dans la plaine, attendez-vous à renouveler la catastrophe de Crassus.

XLIII. Dernier combat contre les Parthes.

Antoine frémit du danger où il allait se précipiter avec une si aveugle confiance, et fit assembler son conseil. Le guide déclara que la route de la plaine lui avait déja paru peu sûre, qu'il répondait au contraire de celle des montagnes ; qu'à la vérité on manquerait d'eau le premier jour. Les soldats reçurent l'ordre de s'en pourvoir, et la plupart furent obligés d'en remplir leurs casques ; car ils manquaient des ustensiles les plus nécessaires. L'armée se mit en marche à l'entrée de la nuit, et fit avant le jour près de trente milles. Épuisée par la fatigue et par le défaut de sommeil, elle se disposait à faire halte, lorsque les Parthes, qui l'avaient suivie pendant toute la nuit, parurent sur ses derrières. Antoine s'avance

contre eux avec quelques braves, traverse les rangs de ses soldats, qui soutenaient à peine le poids de leurs armes, et les excite à le seconder. Voudraient-ils donc, lorsqu'ils vont recueillir le fruit de tant de travaux, le perdre par un instant de faiblesse? Plusieurs corps se réunissent à lui, il repousse les assaillants, et envoie sa cavalerie, qui achève de les disperser. Ses corps avancés se pressaient cependant aux bords d'une rivière, dont les eaux malsaines donnaient de violentes coliques; il les rappelle sous le drapeau, et fait dresser les tentes, pour en former un abri contre les ardeurs du soleil. Les Parthes, qui n'attaquaient que pendant la marche, se retirèrent.

Mithridate paraît de nouveau aux avant-postes, et fait prévenir Antoine de ne pas retarder son départ: il arrivera bientôt à une rivière, après laquelle le pays cesse d'être favorable aux manœuvres de la cavalerie, et qui est, dans ce motif, assignée pour le terme des poursuites. Antoine lui envoie un riche présent; l'armée, s'avançant en silence, avait déja marché une partie de la nuit, sans rencontrer l'ennemi. Tout-à-coup un affreux tumulte se fait entendre; on annonce qu'un grand nombre de soldats ont été massacrés; que la vaisselle et les meubles précieux du général sont au pillage; que les Parthes, ayant enfoncé l'armée en queue et sur les

flancs, arrivent aux premiers rangs. Antoine se croit perdu; il fait jurer à Rhamnès, son affranchi, de le tuer lorsqu'il le verra prêt à tomber entre les mains des ennemis, et de lui couper la tête, pour que son cadavre ne soit pas reconnu et outragé après sa mort. Les officiers dont il était entouré ne pouvaient retenir leurs larmes.

Cependant son guide l'encourageait, disant qu'on avait donné une fausse alerte; que d'ailleurs les soldats ne se laisseraient pas vaincre, lorsqu'ils touchaient au terme de leurs périls; que le calcul de la marche et l'humidité répandue dans l'air annonçaient également le voisinage de la rivière. Les corps envoyés pour combattre revinrent alors, sans avoir rencontré d'ennemis, et Antoine apprit la cause de cet affreux désordre. Lorsque ses soldats avaient vu approcher le terme de la retraite, leur cupidité, long-temps contenue par la présence du danger, était devenue une sorte de frénésie. Furieux de revenir sans avoir satisfait leur soif de pillage, les plus avides s'étaient jetés sur les bagages du général, un grand nombre d'officiers et de soldats, à qui l'on soupçonnait de l'argent, avaient été égorgés et dépouillés. Telle était la dégénération de ces soldats, non moins renommés jusque alors pour leur discipline, que pour leur bravoure, et qui, après le sac des villes

les plus opulentes, rapportaient si fidèlement tout le butin pour le partage!

XLIV. Antoine ramène l'armée en Syrie.

Antoine fait ranger l'armée en bataille, et se portant au milieu des rangs, rétablit par-tout l'ordre et la soumission. Il ordonne ensuite une halte pour le reste de la nuit, et, au point du jour, les Romains se mirent en marche, exposés seulement aux flèches des Parthes, qui n'osaient se commettre en les attaquant de plus près. Enfin la tête de l'armée arriva sur les bords du fleuve; les blessés et les bagages passèrent les premiers sans obstacle et Antoine, disposant sa cavalerie sur le rivage, se prépare à livrer un dernier combat. Mais il n'en eut pas besoin. Les Parthes, à la vue du fleuve, détendirent leurs arcs et l'un d'eux, élevant la voix: «Allez, Romains, poursuivez sans crainte votre retraite. La renommée vous célèbre avec raison comme les vainqueurs des nations, puisque vous n'avez pas succombé aux flèches des Parthes.»

Il fallait encore six journées de marche pour arriver aux bords de l'Araxe. De nouvelles alarmes se répandirent aux approches du fleuve, qui était large et rapide, et l'on assurait que les Parthes étaient en embuscade dans les environs; mais les Romains effectuèrent leur passage sans être attaqués. Ce fut ainsi qu'après une marche de vingt-sept jours, ils parvinrent enfin aux frontières de l'Arménie. Ils s'embrassaient en

versant des larmes de joie : ils saluaient avec ivresse cette terre amie qui s'offrait à eux comme un port après le naufrage. Antoine, ayant fait une revue générale, reconnut qu'il avait perdu dans la retraite vingt mille légionnaires et quatre mille cavaliers, dont la moitié avait succombé aux fatigues et aux maladies. Le reste avait péri par les flèches des Parthes, auxquels les Romains avaient été contraints de livrer dix-huit combats, ne pouvant jamais rendre leur victoire complète par la poursuite des ennemis. Ils sentirent alors plus vivement toutes les conséquences de la désertion d'Artabaze, dont la cavalerie, exercée à la manière des Parthes, eût empêché les fuyards de se rallier après leur défaite; et ils demandèrent à marcher sur-le-champ contre lui. Antoine n'était pas moins irrité, mais il ne pouvait sans imprudence engager dans cette lutte une armée épuisée par tant de fatigues, et même par les maladies qui avaient été la suite de l'abondance après une extrême disette. Il dissimula donc avec Artabaze, lui donnant même des témoignages de confiance, acceptant de lui de l'argent et des provisions, différant sa vengeance pour la rendre plus sûre et plus éclatante.

Quand il n'eût pas eu ce motif, l'espoir de rétablir au printemps l'honneur de ses armes contre les Parthes aurait dû l'engager à prendre ses quartiers d'hiver en Arménie. Mais Antoine ne

songeait plus qu'à rejoindre promptement Cléopâtre. Pour satisfaire son impatience, il ne craignit pas même de sacrifier ces braves soldats dont il venait de recevoir tant de preuves d'attachement. Il les conduisit à marches forcées parmi les champs déja couverts de neige de la Cappadoce, et à travers les défilés du mont Taurus. Ces nouvelles fatigues après tant de souffrances, et ces frimas si rigoureux, qui succédaient sans intervalle aux ardeurs d'un climat brûlant, coûtèrent la vie à plus de huit mille hommes. Si l'on réunit à ces pertes celles qu'avaient causées le siége de Praaspa et le désastre de Statianus, on ne trouvera pas contraire à la vraisemblance l'assertion de l'historien Florus, qu'Antoine n'avait pas ramené beaucoup plus du tiers de cette armée dont le départ avait inspiré tant de terreur (1).

XLV. Fuite de Sextus en Asie.

Lorsque Antoine fut parvenu aux frontières de la Syrie, il chargea Canidius d'établir l'armée dans ses quartiers d'hiver, et se rendit avec un un petit nombre des siens à Laodicée. Il fut joint dans cette ville par un envoyé de Furnius, son proconsul dans la province d'Asie, qui l'informa des entreprises de Sextus Pompée.

Nous avons laissé l'infortuné Sextus au moment où il s'éloignait du port de Messine, de-

(1) Florus, IV, 10.

venu encore une fois le jouet des caprices de la fortune. Il fuyait à toutes voiles vers la mer d'Ausonie, avec dix-sept vaisseaux, seul débris qui lui restât de tant de flottes, souvent victorieuses. Ses méfiances s'étant accrues par ses revers, il fit éteindre les feux qui devaient servir de guide aux autres navires, et se sépara d'eux avec le seul vaisseau qui portait ses trésors et ses amis les plus fidèles. Déterminé, s'il était atteint dans sa fuite, à périr en homme de cœur, il avait jeté son anneau dans la mer, et dépouillé toutes les marques du commandement, pour qu'on ne pût le reconnaître après sa mort. Il prit terre au promontoire de Lacinium près de Crotone, pour piller le riche temple de Junon, toucha à Corcyre et à Céphallénie, et aborda enfin au port de Mitylène, dans l'île de Lesbos. C'était dans cette ville, dont les habitants avaient de grandes obligations à son père, qu'il avait jadis reçu la nouvelle de sa défaite à Pharsale, et fait ainsi le premier essai des revers contre lesquels il avait ensuite lutté avec tant de courage. Il reçut un favorable accueil dans sa nouvelle disgrace, et, apprenant qu'Antoine venait d'envahir la Médie, il attendait son retour pour implorer sa protection (1).

Sur ces entrefaites, la nouvelle se répandit

(1) Appien, V, 133 et suiv. Dion, XLIX, 17 et suiv.

en Asie qu'Antoine avait péri avec son armée dans les plaines de la Médie. Sextus ouvrit alors son cœur à de nouvelles espérances. L'Asie, dégarnie de troupes, et qui avait opposé peu de résistance à Labiénus, serait bien plus favorable à l'héritier de Pompée. Une foule d'officiers et de soldats vétérans lui offraient leurs services; les uns, qu'attirait des diverses villes de l'orient l'arrivée du fils de leur ancien général; les autres qui avaient fui de la Sicile, et qui cherchaient de nouvelles voies vers la fortune. Toutes les chances lui paraissaient favorables. Il se flattait, si Antoine ne reparaissait point, de faire déclarer en sa faveur tout l'Orient, et d'obliger Octave à l'accepter pour son collègue dans le triumvirat. Si Antoine avait survécu, il le déciderait sans peine, après un si grand désastre, à accepter son alliance contre Octave, pourvu qu'il appuyât cette offre par des forces qui ne fussent pas à dédaigner. En conséquence de ces projets, Sextus reprit le costume de général, employa ses trésors à se procurer des vaisseaux ou des soldats, et passant sur le continent, se vit en peu de temps à la tête de trois légions et d'une nombreuse cavalerie.

Au premier bruit de ces mouvements, Furnius rassembla des troupes et fit dire à Amyntas, roi de Galatie, de lui amener des secours; il envoyait en même temps, pour prendre les or-

dres d'Antoine, l'officier qui le joignit à Laodicée. Antoine fit partir Cornificius pour son gouvernement de Bithynie. Il chargea Titius de réunir des vaisseaux et de mettre en mouvement une division de l'armée, pour combattre Sextus, s'il était dans des dispositions hostiles, ou le lui amener, s'il avait recours à sa protection. Ayant ensuite réglé quelques affaires urgentes, il quitta Laodicée, d'où nous verrons qu'il se rendit à Alexandrie.

XLVI. Sextus envoie des députés à Antoine.

Sextus apprit avec inquiétude le retour d'Antoine, plus prompt qu'il n'avait d'abord pensé. Il fit partir sur-le-champ des députés chargés de solliciter son alliance ou sa protection, avec la mission secrète d'observer l'état de ses forces. Il continuait d'ailleurs avec activité les préparatifs déja commencés, sous prétexte d'être en mesure contre les attaques d'Octave, et d'offrir à Antoine un allié digne de lui. Il négociait en même temps avec les princes des côtes du Pont-Euxin, voulant se ménager, en cas de revers, les moyens de se rendre par cette mer dans l'Arménie; il envoyait aussi des députés au roi des Parthes, pour lui offrir l'appui de son nom et du parti qui lui restait encore dans l'empire.

Les députés envoyés vers Antoine le joignirent dans Alexandrie. Il lui exposèrent que Sextus eût pu se ménager de grands moyens de résistance en Espagne, où il était appelé par de nom-

breux partisans; mais qu'il avait préféré s'adresser à celui qui avait déja accepté une fois son alliance. Ses forces considérables, ajoutèrent-ils, la rendaient alors précieuse, et, si vous l'aviez conservée, vous seriez aujourd'hui le seul maître du monde. Octave a poursuivi depuis sans obstacle ses projets ambitieux, et s'est agrandi par l'injuste spoliation de Lépidus. Sextus, qu'il a également privé des provinces dont la possession lui avait été garantie par les traités, ne peut désormais vous promettre les mêmes secours; il lui reste néanmoins des vaisseaux, des troupes fidèles, et un parti que l'adversité n'a point abattu. Ne dédaignez point ses offres; votre générosité naturelle vous porterait seule à protéger le fils de Pompée; mais elle ne sera pas inutile à vos intérêts, si les événements justifient son opinion sur les desseins secrets d'Octave.

Antoine communiqua aux députés les instructions données à Titius, et leur dit que Sextus pouvait venir avec lui en toute confiance à Alexandrie. Il apprit alors que les députés de Sextus au roi des Parthes, arrêtés en Syrie, avaient avoué l'objet de leur mission, et s'en montra fort irrité. Il s'appaisa néanmoins, sur l'observation que Sextus ignorait encore, à l'époque de cette mission, s'il montrerait pour lui des dispositions favorables.

XLVII. Progrès de Sextus.

Mais la conduite de Sextus en Asie démentait les protestations de ses députés. Furnius continua ses préparatifs de défense, reçut des troupes d'Amyntas, et fit demander des secours à Domitius. Sextus se plaignit d'être l'objet de cette méfiance, lorsque ses députés avaient reçu d'Antoine une réponse favorable. Il tramait cependant un complot pour faire enlever Domitius, voulant pourvoir à sa sûreté personnelle par un ôtage de cette importance. Curius, attaché au service de Domitius, et qui était l'agent de cette perfidie, fut découvert et condamné. Sextus n'ayant plus de ménagements à garder, marche avec toutes ses forces sur Lampsaque, s'en empare et fait passer sous ses drapeaux un grand nombre de vétérans que Jules César avait établis en colonies dans cette ville. Il attaque ensuite Cyzique par mer et par terre. Mais un corps de troupes, qu'Antoine avait laissé dans cette ville pour garder les gladiateurs qu'il y faisait exercer, la défendit avec tant de vigueur, que Sextus fut contraint de rentrer dans le port des Achéens.

Apprenant alors que Furnius entrait en campagne, il marcha contre lui, et l'attaqua dans le voisinage du Scamandre, tandis qu'un corps de troupes qu'il avait détaché forçait son camp. Les soldats de Furnius, assaillis sur les derrières et découragés par la prise de leur camp, se débandèrent; la plupart périrent dans le combat ou dans

leur fuite à travers un pays que l'abondance des pluies rendait presque impraticable. Cette victoire augmenta les forces de Sextus. Un grand nombre des habitants de l'Asie, que l'excès des taxes avait réduits à la misère, se rangèrent sous ses drapeaux. Il reçut la soumission de Nicée et de Nicomédie et amassa des sommes considérables.

Mais Sextus n'avait dû tous ces succès qu'à la rigueur de la saison et à la surprise causée par son attaque imprévue. Dès le commencement du printemps, Domitius et Amyntas joignirent Furnius, avec toutes leurs troupes ; les vaisseaux qu'Octave faisait restituer après la conquête de la Sicile arrivèrent au port de Cyzique ; et Titius entra dans la Propontide avec une flotte de cent vaisseaux, qui escortait un grand nombre de bâtiments chargés de soldats. Sextus ne pouvant se flatter de résister à de telles forces, mit le feu à ses vaisseaux et fit prendre les armes à ses matelots, projetant d'effectuer sa retraite par terre jusqu'en Arménie. Ses plus fidèles amis l'abandonnèrent, effrayés par une résolution si désespérée ; Libon, son beau-père, traita lui-même avec Titius. Cassius de Parme profita de cette circonstance pour obtenir un pardon qu'Antoine avait refusé jusque alors aux meurtriers de César, et Titius le comprit dans l'amnistie qu'il était autorisé à accorder.

Sextus avait cependant quitté son camp au mi-

lieu de la nuit avec toutes ses troupes. Furnius mit une telle diligence dans sa poursuite, que dès le lendemain il arriva sur le soir à peu de distance du lieu où Sextus s'était arrêté. Ses soldats étaient si excédés de fatigue, qu'ils n'eurent pas la force de travailler aux retranchements. Sextus, s'étant avancé avec trois mille hommes d'élite pour les reconnaître, pénètre dans leur camp sans obstacle, et pouvait les tailler en pièces, s'il eût appelé à lui toute son armée. Mais l'excès du danger où il se trouvait ne put même lui inspirer cette promptitude à saisir les occasions, qui peut seule faire réussir les entreprises hasardeuses. Après avoir massacré tous ceux qu'il trouva sans défense, trop faible avec les soldats qu'il avait amenés pour obtenir un avantage décisif, il profita seulement de la terreur qu'il avait répandue pour se ménager de l'avance sur ceux qui le poursuivaient.

XLVIII. Mort de Sextus.

Cette ressource fut inutile au salut de l'infortuné fugitif. Atteint de nouveau sous Midaium, avant d'être parvenu aux frontières de la Galatie, il obtint de Furnius une conférence où il offrit de se livrer entre ses mains, sous la seule condition qu'il serait envoyé directement à Antoine. Furnius répondit qu'il serait remis à Titius, qui exerçait l'autorité d'Antoine pour cette guerre. Mais Sextus se croyait perdu, si la dé-

cision de son sort était abandonnée à Titius, qui lui devait la vie et qui avait accepté la mission de consommer sa ruine; il s'éloigna sans rien conclure. Au milieu de la nuit, laissant les feux allumés dans son camp, il s'évada avec ses troupes les plus lestes. Il se dirigeait sur les bords de la mer, dans l'espérance de surprendre la flotte de Titius et de l'incendier. Scaurus l'abandonna et découvrit aux ennemis la route qu'il avait suivie. Amyntas fut bientôt sur ses traces avec quinze cents chevaux.

Lorsque les cavaliers d'Amyntas parurent, Sextus, voyant fuir une partie de ses soldats et n'osant compter sur la fidélité des autres, se rendit à discrétion. Titius l'envoya prisonnier à Milet, et, le fit ensuite périr, suivant les uns, par ordre d'Antoine; d'autres ont prétendu qu'il abusa de ses instructions pour se débarrasser de celui qu'il avait traité avec tant d'ingratitude.

Telle fut, dans la quarantième année de son âge, la fin tragique de Sextus Pompée. Il ne pût obtenir pour lui-même le salut qu'il avait procuré à tant d'illustres citoyens. Il prépara sa perte, pour n'avoir pas su mettre à profit les faveurs de la fortune, et ce fut, suivant l'opinion la plus générale, pour n'avoir pas voulu en supporter avec résignation les disgraces, qu'il s'attira une mort prématurée. Toutefois les om-

brages qu'il aurait toujours inspirés ne paraissaient lui laisser d'autre recours, que dans ces efforts généreux, quoique téméraires, qui ont du moins honoré ses derniers moments.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

HISTOIRE
DE
LA RÉVOLUTION
QUI RENVERSA
LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE VII.

CLÉOPATRE.

An de Rome 719-723 (1).

I. Antoine suit Cléopâtre à Alexandrie

LA désastreuse retraite de la Médie, loin d'ouvrir les yeux d'Antoine sur l'abyme qu'une folle passion creusait sous ses pas, n'avait semblé que la rendre plus impérieuse. A peine entré dans Laodicée, il avait dépêché un bâtiment léger pour inviter Cléopâtre à venir le joindre

(1) Voyez les sommaires des livres 131, 132 et 133 de Tite-Live.

dans le château du Bourg-Blanc, situé entre Berythe et Sidon, sur une côte peu fréquentée. Il ne tarda pas à s'y rendre et ne parut s'être arrêté à Laodicée que pour remplir les desseins secrets d'Octave, en donnant l'ordre imprudent qui coûta la vie au dernier rejeton de Pompée.

Arrivé dans ce coin obscur de la Syrie, le vainqueur de Philippes, également insensible au souvenir de son ancienne gloire, et à l'humiliation de ses récentes disgraces, consumait tous ses moments à soupirer après le vaisseau qui devait porter le fatal objet de son délire; le jeu, le vin et la débauche ne pouvaient dissiper ses ennuis; souvent, au milieu des festins, laissant à table les autres convives, il allait errer sur le rivage, et promener au loin sur la mer ses impatients regards. Cléopâtre parut enfin. Son escadre apportait un grand nombre d'habillements militaires pour remplacer les bagages que les soldats avaient perdus dans leur retraite. Antoine joignit à ces dons une distribution considérable d'argent, qu'il attribua également aux libéralités de la reine. Il avait en effet emprunté d'elle et de ses amis les fonds qui lui manquaient pour cette distribution, et qui furent restitués sur le produit des taxes levées en Orient.

Il partit ensuite avec Cléopâtre pour Alexandrie, où il oublia bientôt toutes ses disgraces. Les courts intervalles de ses plaisirs étaient rem-

plis par des projets indignes du nom romain; étrangers même à son caractère naturellement généreux. Au lieu d'attaquer Artabaze, roi d'Arménie, à force ouverte, il voulait se venger de lui en imitant sa perfidie. Il lui prodiguait les démonstrations de son amitié, et l'invitait aux fêtes de la cour d'Alexandrie. Ne pouvant l'abuser par des ruses si familières aux rois de l'Orient, il feint de vouloir entrer en campagne, et va joindre ses troupes qui avaient été disposées le long de l'Euphrate. Il espérait surprendre le roi par une invasion subite en Arménie. Lorsqu'il le vit sur ses gardes, il craignit d'engager une guerre à laquelle il n'était pas préparé, et qui l'aurait trop long-temps éloigné de Cléopâtre. Sous prétexte que ses soldats n'étaient pas assez rétablis de leurs fatigues, il s'occupa de punir Ariarathe, qui avait pendant son absence fait périr Sisinna, et repris possession du trône de la Cappadoce. En arrivant sur les frontières de ce royaume, Antoine fut instruit qu'Ariarathe avait pris la fuite, donna la couronne à Archélaus, second fils de Glaphyra, et, déjà lassé de ce faible effort, reprit la route d'Alexandrie (1).

II. Second consulat d'Antoine.

Au premier janvier de l'année suivante, Antoine, désigné avec Libon pour le consulat, en

(1) Dion, XLIX, 31 et suiv. Plin., XXXIII, 5 et 24.

prit possession à Rome, par un de ses lieutenants, et fit porter son nom sur les registres publics, pour qu'il servît à désigner l'année. Le même jour, il fit annoncer que Sempronius lui était substitué, et, dans le courant de l'année, cette magistrature passa ainsi successivement à plusieurs de ses amis.

an de Rome 720; av. J.-C. 34.

Négociation de Polémon.

Polémon arrivait cependant à Alexandrie. Il était fils de ce Zénon qui avait défendu Laodicée de Carie contre Labiénus. Après avoir secondé vaillamment son père, il était allé joindre Ventidius à la tête d'un corps de troupes auxiliaires, et n'avait pas montré moins de capacité que de bravoure dans les combats livrés contre les Parthes. Lorsque Antoine arriva devant Samosate, il voulut récompenser avec éclat dans ce jeune homme les services rendus par les Cariens. Polémon reçut le titre de roi; ses états furent formés de la partie du Pont qui touchait à la Cilicie, et de plusieurs contrées de cette dernière province: c'est pour ce motif qu'il a été indifféremment appelé par les historiens roi de Pont, et roi de Cilicie. Nous avons vu qu'il avait suivi Antoine dans l'invasion de la Médie, où il était resté prisonnier du roi Artavasde. Il eut l'adresse, pendant sa captivité, de rendre un service important à son bienfaiteur.

Artavasde, à peine délivré de l'invasion des Romains, avait eu à redouter la perfidie du roi

des Parthes. Il n'avait obtenu pour ses troupes qu'une faible part du butin, et, dans les discussions que cette injustice occasionna, il s'était aperçu que Phraate cherchait un prétexte pour le dépouiller de ses états. Ce double danger, dont les intrigues du roi d'Arménie étaient l'origine, inspira contre lui de vifs ressentiments à Artavasde. Polémon pénétra ces dispositions; insinuant qu'Antoine avait été trompé sur ses véritables intérêts, et faisant valoir les avantages de son alliance, il amena sans peine le roi des Mèdes à la desirer. Il en reçut des pouvoirs pour traiter avec Antoine, et partit après avoir paru acheter sa liberté par une forte rançon.

Antoine saisit avec empressement cette occasion d'acquérir un allié, qui connaissait le théâtre futur de la guerre, et dont la nombreuse cavalerie était exercée à la manière des Parthes. Il promit de partager la conquête de l'Arménie avec Artavasde, et de récompenser Polémon, en lui cédant la petite Arménie. Décidé à tenir sa parole par une perfidie, il fit demander à Artabaze la main de sa fille pour Alexandre, l'aîné des fils de Cléopâtre, et se flattait de l'attirer à Alexandrie pour conclure le mariage. Le roi d'Arménie accepta cette alliance, mais en alléguant des prétextes pour ne pas quitter ses états.

III. Conquête de l'Arménie.

Antoine, sans se rebuter, partit au printemps pour Laodicée, où Cléopâtre le suivit, avec des projets d'agrandissement, dont il sera bientôt fait mention. Lorsqu'il se sépara d'elle, il s'avança vers Nicopolis, bâtie par Pompée dans la petite Arménie. Il y avait mandé Artabaze, sous prétexte de concerter l'expédition contre les Parthes. Ne l'y trouvant point, il lui envoya Dellius pour l'abuser sur ses projets, et précédant ses légions avec sa cavalerie, il se dirigeait à marches forcées sur Artaxate, capitale de l'Arménie.

Artabaze, tour-à-tour intimidé par les grandes forces d'Antoine, et rassuré par ses lettres amicales, circonvenu par Dellius, sollicité même par les rois alliés, surmonta enfin de trop justes appréhensions, et se rendit, avec une suite nombreuse, au camp des Romains. Dès ce moment, Antoine le considéra comme son prisonnier, et le fit garder à vue. Persévérant néanmoins dans sa dissimulation, il feignit de ne vouloir qu'obtenir de l'argent des Arméniens, en le faisant demander par leur roi. Mais les gouverneurs des châteaux où les trésors d'Artabaze étaient gardés méconnurent des ordres aussi suspects; l'Arménie se souleva tout entière; Artaxe, fils aîné du roi, proclamé en sa place, reçut le serment de l'armée. Antoine, renonçant à la feinte, fit charger son prisonnier de chaînes d'argent, et marcha pour combattre le nouveau roi d'Arménie.

Artaxe, à peine âgé de dix-sept ans, étourdi par la subite infortune de son père, courut imprudemment les hasards d'une bataille, fut défait et se réfugia chez les Parthes. Antoine pénétra dans l'Arménie; les villes qui tentèrent de résister furent emportées d'assaut et saccagées; les autres cédèrent à la terreur des armes romaines.

Les soldats, se répandant alors dans l'opulente Arménie, satisfirent enfin cette soif du butin, qui ne les avait pas même abandonnés dans leurs revers, et ne respectèrent pas les lieux les plus sacrés. Le temple de Vénus Anaytis, dans lequel on adorait sous ce nom la divinité qui anime et régit l'univers, et qui était le plus opulent et le plus révéré de l'Orient, fut livré au pillage; la statue de la déesse, la plus ancienne qui eût été érigée en or massif, fut mise en pièces. Le soldat qui avait porté le premier coup, jeté à terre et frappé d'aveuglement, ne se releva que pour offrir au peuple, dans sa vie errante et misérable, un témoignage effrayant de la vengeance céleste. Telle fut du moins l'opinion commune, et si généralement accréditée, qu'elle piqua la curiosité d'Octave. Dans un voyage qu'il fit, quelques années après, à Bologne, se trouvant à table chez l'un des officiers de cette armée, il demanda aux convives des éclaircissements sur ce fait extraordinaire. C'est moi, dit

l'officier, qui ai porté le premier coup; je dois à cette statue toute ma fortune, et vous venez de manger la dernière jambe de la déesse.

IV. Triomphe d'Antoine à Alexandrie.

Au milieu des excès qui désolaient ce malheureux royaume, parut Artavasde, roi des Mèdes, suivi d'une cavalerie nombreuse. Il proposait à Antoine de laisser une division de son armée pour contenir l'Arménie, et de se porter avec célérité sur Édesse. La Mésopotamie était sans défense; Phraate, retenu au centre de ses états par de dangereux soulèvements, ne pourrait la secourir. Mais Antoine n'était plus sensible qu'au desir de rejoindre Cléopâtre. Il prétexta la saison trop avancée, et le danger de laisser sur ses derrières cette nouvelle conquête, encore si peu affermie. Il promit de revenir au printemps, renouvela l'alliance formée avec Artavasde, et partit en emmenant sa fille Jotapé, qui venait d'être fiancée avec Alexandre, fils de Cléopâtre.

Une division de l'armée d'Antoine le suivit à Alexandrie, où il célébra, avec toute la pompe usitée à Rome pour le triomphe, des exploits dont auraient rougi de vrais Romains. Il fit son entrée sur un char magnifique, le front ceint d'une couronne de laurier, précédé du roi d'Arménie, de la reine et de leurs jeunes enfants, tous enchaînés. Le cortége parcourut les rues et arriva dans la place publique. Cléopâtre l'y at-

tendait, assise sur un trône élevé, entourée d'une cour brillante et d'une foule immense de peuple. Les augustes captifs reçurent l'ordre de fléchir le genou devant elle et de lui adresser leurs supplications. Mais ni les menaces ni les promesses ne purent obtenir un tel abaissement du fils de Tygrane. La reine exerça contre lui sa vengeance par une captivité plus rigoureuse, et devait le sacrifier plus tard à sa politique.

V. Hérode est nommé roi de Judée.

Cependant Cléopâtre poursuivait avec ardeur ses envahissements dans l'Asie supérieure. Lorsqu'elle s'était vue maîtresse de la Phénicie et d'une partie de la Syrie, elle avait aspiré à s'emparer du royaume de Judée, qui séparait l'Égypte de ses nouvelles conquêtes. Cette entreprise était pleine de difficultés, car la Judée venait de recevoir un roi de la main d'Antoine, et ce roi était le fameux Hérode (1).

La haute fortune d'Hérode avait été préparée par son père Antipater, qui gouvernait l'Idumée, sa patrie, au nom d'Hyrcan II, lorsque ce faible roi des Juifs fut détrôné par son frère Aristobule. Antipater lui rendit la couronne. Mais cette querelle servit de prétexte à Pompée, suivant la coutume des Romains, qui intervenaient dans les querelles des rois, pour s'assu-

(1) Dion, XLIX, 82 et suiv. Josep., Antiq., XIV et XV. Machab., IV.

ettir les peuples. Pompée prit Jérusalem, dépouilla la Judée de toutes ses conquêtes, la rendit tributaire, et emmena prisonniers Aristobule et son fils Antigone. Antipater gouverna la Judée sous le nom d'Hyrcan, et se servit de son autorité pour gagner l'amitié des Romains. Par ses intelligences dans Peluse, il fit ouvrir les portes de cette ville à Antoine, qui l'attaquait au nom de Gabinius. Il amena en personne de puissants secours à Jules César, que la guerre d'Alexandrie, imprudemment entreprise, avait jeté dans un pressant danger. Vers l'époque où Cassius arrivait en Syrie, Antipater fut empoisonné par Malichus. Hérode punit le traître, de concert avec Phasael, son frère aîné, et tous deux succédèrent à la puissance de leur père.

Sur ces entrefaites, Aristobule étant mort à Rome, son fils Antigone s'échappa de sa prison, et excita contre Hyrcan le soulèvement des Juifs, indignés de lui voir confier son autorité à deux hommes de cette nation des Iduméens, qui fut toujours vile et odieuse à leurs yeux. Hérode marcha contre Antigone, et remporta une victoire complète. Ayant alors appris qu'Antoine arrivait en Asie, il fut le trouver, et en obtint pour lui et pour son frère le titre de tétrarques, sous lequel ils gouvernèrent la Judée au nom d'Hyrcan.

Lorsque les Parthes envahirent la Syrie, An-

tigone se rétablit sur le trône par leur secours, Hyrcan fut envoyé à Séleucie ; Phasael, fait prisonnier, se tua de désespoir. Hérode n'évita le même sort que par la célérité de sa fuite. Il arriva dans Rome peu de temps après le traité de Brindes, fit à Antoine et à Octave de riches présents, promit à l'un de puissants secours contre les Parthes, rappela au souvenir de l'autre les services rendus par Antipater à Jules César, et se fit nommer roi de Judée. Il rentra avec ce titre dans le port de Ptolémaïs, leva une puissante armée, battit Antigone, et le força de se renfermer dans Jérusalem.

Ce fut à cette époque que Dellius se fit envoyer par Antoine en Syrie, pour ordonner à Ventidius de secourir Hérode. Ventidius vint en Judée, et se retira aussitôt, gagné par les présents d'Antigone. Hérode fut réduit par de nouveaux soulèvements à se tenir sur la défensive. Apprenant ensuite qu'Antoine venait d'arriver devant Samosate, il fut le joindre avec de puissants renforts, et acheva de se le concilier par sa valeur et son activité pendant le siége. Il revint avec deux légions de Sosius ; après avoir remporté sur Antigone deux grandes victoires, il l'assiégea dans Jérusalem.

VI. Projets de Cléopâtre sur la Judée.

La capitale de la Judée soutint un siége de cinq mois, quoique Sosius fût venu au secours d'Hérode avec le reste de son armée. Hérode

pousse enfin les attaques jusqu'au pied d'une tour où Antigone s'était toujours tenu renfermé; ce lâche prince, intimidé par l'approche du danger, vient se jeter aux pieds de Sosius pour lui demander la vie. Hérode montre aux Juifs leur roi prisonnier, les presse avec ardeur, et pénètre enfin dans la ville. Voyant alors que plusieurs corps se débandaient pour le pillage, il les disperse avec ses gardes, va trouver Sosius, et traite avec lui pour le rachat de la ville. Sosius partit, emmenant son prisonnier. Antoine voulait réserver Antigone pour son triomphe; mais Hérode ne se croyait pas en sûreté sur le trône, s'il n'était délivré d'un si dangereux compétiteur. Antigone eut la tête tranchée, après avoir été attaché au poteau et battu de verges; genre de supplice ignominieux chez les Romains, et par lequel ils n'avaient pas encore dégradé la majesté royale.

Les Juifs virent alors pour la première fois un étranger assis sur le trône de David, triste présage de la chûte de leurs antiques institutions. Hérode signala son avénement par de nombreuses cruautés, d'autant plus affligeantes que dans le juste sentiment de sa supériorité il les jugeait inutiles au soutien de sa puissance. Mais il fallait acquitter les promesses faites à Antoine ou à Sosius, et répandre des dons dans cette cour si corrompue. Tant de sang versé

après la guerre qui venait de désoler la Judée, eut pour principal objet de leur prodiguer les trésors et les meubles précieux qu'avaient produits les confiscations. Il semblait que le glaive de la proscription parcourût alors les provinces à la suite de l'avide triumvir.

Ces événements s'étaient passés avant l'époque où Cléopâtre, rappelée en Syrie, obligea Antoine d'acheter son pardon par de si grandes libéralités. Dès ce moment, elle forma le projet de ravir à Hérode ce royaume de Judée, qui était le prix des longs travaux de son père et de ses propres dangers. Elle fut d'abord obligée de dissimuler ce projet, contenue par l'affection qu'Hérode avait inspirée au triumvir, et même par le caractère de grandeur qu'il avait déployé en paraissant sur le trône. Les richesses qu'Antipater lui avait laissées, et les ressources d'un royaume heureusement situé pour le commerce, lui permettaient de satisfaire dans sa cour son goût naturel pour la magnificence. Il s'y montrait lui-même avec éclat, distingué par sa taille imposante, et par les traits nobles et fiers de son visage; entouré des capitaines qui avaient secondé ses exploits, des savants et artistes célèbres que ses largesses avaient attirés, des femmes de sa famille, qui y brillaient par leur figure ou par les graces de leur esprit. Cette cour, d'un royaume qui avait paru si avili sous les derniers

Asmonéens, semblait participer de la splendeur qui avait jusque alors fixé sur la seule cour d'Alexandrie les regards de tout l'orient.

VII. Antoine veut séduire Marianne.

L'épouse d'Hérode, Mariamne, en faisait le principal ornement; considérée comme la plus belle femme de l'orient, elle relevait ces avantages extérieurs par les qualités de son esprit et la noblesse de ses sentiments. Elle devait le jour à l'un des fils d'Aristobule, et sa mère Alexandra était fille d'Hyrcan. Trop fière peut-être du sang illustre qui coulait dans ses veines, elle avait néanmoins souscrit sans répugnance aux volontés du roi, qui l'avait donnée à Hérode, après sa première victoire contre Antigone. Hérode, épris pour elle d'une passion violente, avait aussi apprécié la possession d'une épouse issue des deux frères qui s'étaient disputé le trône; il ignorait que ces droits mêmes, qui semblaient mettre le comble à son bonheur, amèneraient les troubles qui devaient si cruellement l'empoisonner.

Alexandra, mère de Mariamne, les fomentait. Elle avait eu aussi de son mariage un fils, qui s'appelait Aristobule, comme son grand-père. Le voyant privé du trône, elle espérait du moins obtenir pour lui la souveraine sacrificature, que son caractère vénéré élevait presque au niveau de la dignité royale; mais Hérode trompa cette attente, en nommant Hananéel, sa créature.

Alexandra en devint furieuse, et, dans l'excès de ses ressentiments, eut recours à la dangereuse protection de Cléopâtre.

Cléopâtre se rendait alors auprès d'Antoine, qui l'avait appelée après sa retraite de la Médie. Saisissant l'occasion d'intervenir dans les affaires de la Judée, elle obtint de lui une lettre pour rappeler à Hérode les droits d'Aristobule à la souveraine sacrificature. Dellius, chargé de la remettre, fut frappé de l'extrême beauté d'Aristobule et de Mariamne, et pria leur mère à son départ de lui confier leurs portraits, comme un moyen d'inspirer plus d'intérêt en leur faveur. Il revint bientôt d'Alexandrie avec une lettre d'Antoine, qui ordonnait à Hérode de lui envoyer Aristobule. Il était aussi chargé en secret d'exprimer à Mariamne l'amour violent du triumvir, et d'employer pour la séduire les offres les plus brillantes. La fière princesse ne daigna pas même instruire son époux de ces offres, qui n'avaient pas moins blessé son orgueil que sa vertu.

Mais l'ordre d'envoyer Aristobule suffisait pour inspirer à Hérode les plus vives inquiétudes. Il connaissait les passions dépravées d'Antoine, et il redoutait le crédit qu'elles pouvaient ménager à l'héritier légitime du trône. Ainsi, il demanda à Hananéel sa démission, et nomma Aristobule souverain pontife. Il répondit alors

à Dellius que sa déférence aux premiers ordres d'Antoine le mettait dans l'impuissance de satisfaire à sa nouvelle demande, parce qu'il était rigoureusement interdit au grand-prêtre de quitter Jérusalem.

Cléopâtre apprit de Dellius toutes ces intrigues. Elle s'irrita du triomphe de sa rivale; elle fut même alarmée de son refus, dont la sincérité lui était suspecte, et qui pouvait conduire Mariamne à dominer sans partage sur le cœur du triumvir. Tandis qu'elle était en proie à ces agitations, un nouveau message d'Alexandra vint lui fournir l'occasion qu'elle cherchait pour perdre à-la-fois Hérode et son épouse.

VIII. Cléopâtre veut faire périr Hérode.

Aristobule avait commencé les fonctions du souverain pontificat par les sacrifices solennels de la fête des tabernacles. Lorsqu'il parut aux yeux des Juifs avec tout l'éclat que lui prêtaient sa taille majestueuse, sa beauté extraordinaire, et les pompeux ornements de sa dignité, leur enthousiasme se manifesta par des transports qui accrurent les espérances d'Alexandra. Mais ils devinrent funestes à son fils en réveillant les craintes d'Hérode. Des jeunes gens, apostés en secret, engagèrent Aristobule à se baigner dans un étang; et l'on publia ensuite qu'il s'était noyé par son imprudence. Les feintes larmes d'Hérode, ni les obsèques somptueuses qu'il ordonna pour sa victime, ne purent en imposer à Alexan-

dra. Cléopâtre, sollicitée par une mère au désespoir, était animée elle-même par d'autres motifs à seconder sa vengeance : elle pressa vivement Antoine de ne pas laisser impuni ce crime, qui avait si cruellement fait expier à l'héritier légitime du trône la faible indemnité qu'il lui avait ménagée par sa protection, ce meurtre perfide, qui avait répandu la désolation dans toute la Judée. Antoine céda à ses instances ; en quittant Alexandrie, il envoya à Hérode l'ordre de venir le trouver à Laodicée, pour se justifier du crime dont il était accusé.

Nous avons vu que Cléopâtre avait accompagné Antoine dans cette ville. Elle était bien résolue de ne pas laisser échapper une occasion aussi favorable à ses projets. En même temps qu'Hérode recevait l'ordre de se rendre à Laodicée, elle faisait parvenir jusqu'à lui, par des voies détournées, le secret de la mission de Dellius auprès de Mariamne. Le roi de Judée fut alors persuadé que l'indignation apparente du triumvir, si familiarisé lui-même avec de semblables attentats, ne servait qu'à déguiser le projet de satisfaire sa passion criminelle. Égaré par l'idée affreuse que cette épouse adorée, cause involontaire du coup qui le menaçait, devait en être la récompense, Hérode prit une résolution atroce. Il confia le gouvernement du royaume à Joseph, époux de sa

sœur Salomé, et lui ordonna, s'il apprenait sa mort, de faire à l'instant périr Mariamne.

Le danger qui le menaçait n'avait pas néanmoins ébranlé son courage. Il dit à Antoine avec fermeté, qu'il n'oublierait jamais ses bienfaits et le don d'une couronne; mais qu'il n'avait pas reçu l'autorité royale pour la laisser avilir entre ses mains, et rendre compte des mesures que des raisons d'état pouvaient avoir exigées. Il évita ainsi de s'expliquer sur la mort d'Aristobule, et repoussa l'accusation en paraissant la dédaigner. Cette fierté de caractère plaisait à Antoine, et, de riches présents appuyant l'effet des discours d'Hérode, il lui rendit sa bienveillance. Il l'appela même à ses conseils, et le mit de ses parties de plaisir.

Animé par ce premier succès, Hérode conçut même l'espérance de fléchir la haine de Cléopâtre. Il engagea Antoine à lui accorder la Célésyrie; il lui céda, sur ses propres états, le riche territoire de Jéricho, et détermina Malchus, roi des Arabes Nabathéens, dont elle convoitait aussi le royaume, à lui abandonner le pays de Saba, avantageusement situé sur les côtes de la mer Rouge. Le revenu annuel de chacune des deux contrées fut évalué à deux cents talents (1). Il promit de payer ce tribut

(1) 960,000 francs.

pour son territoire, et de percevoir au nom de la reine un pareil tribut du roi des Arabes.

IX. Cléopâtre devient éprise d'Hérode.

Cléopâtre répondait à ces avances par un accueil auquel elle n'avait pas accoutumé les rois auxiliaires d'Antoine. Les projets ambitieux qui l'animaient contre Hérode n'avaient pu la rendre insensible à la renommée de ses qualités héroïques; sa mâle beauté, sa généreuse assurance dans un tel danger, avaient accru cette impression; après avoir tenté vainement d'usurper ses états, la reine n'aspirait plus qu'à gagner son cœur. Mais le voyant tout occupé du bonheur de rejoindre Mariamne, elle attendit un moment plus favorable pour s'expliquer. Cette occasion ne devait pas tarder à se présenter.

Salomé, sœur d'Hérode, intrigante, artificieuse, capable de tout feindre et de tout oser, jouissait d'un grand ascendant sur son esprit; et c'était elle qui avait obtenu pour son époux le gouvernement du royaume. Vaine de cette preuve de son crédit, elle ne mit plus de bornes à ses prétentions. La fière Mariamne en fut blessée, et la réprima par des propos piquants sur la bassesse de sa naissance; mais, pour avoir dédaigné d'user de ménagements, elle excita dans son ame un desir immodéré de vengeance. Salomé, ayant observé dès ce moment toutes les démarches de Mariamne, apprit un projet d'évasion, dont l'indiscrétion de Joseph l'avait amené à devenir le complice.

Joseph, engagé par ses fonctions à de fréquents rapports avec la reine de Judée, l'entretenait souvent de la tendresse de son époux. Elle affectait d'en douter à la manière des femmes, et pour se faire redire des sentiments qui la flattaient; un imprudent desir de la convaincre poussa alors Joseph à laisser échapper le fatal secret de l'ordre qu'il avait reçu; il croyait prouver la passion d'Hérode par ce délire de sa jalousie. Marianne, consternée de la cruauté d'un époux qui voulait l'entraîner dans son tombeau, ouvrit dès ce moment son cœur à toutes les impressions que lui donnait Alexandra. La nouvelle s'étant alors répandue qu'Hérode avait péri à Laodicée, toutes deux obtinrent de Joseph qu'il favoriserait leur évasion. Elles renoncèrent ensuite à leur projet; mais Salomé en instruisit Hérode à son retour, et, sacrifiant son époux lui-même pour assurer sa vengeance, elle accusa Marianne d'avoir engagé Joseph dans ce complot, en répondant à son infâme passion.

Hérode contint ses ressentiments, et pressa vivement Marianne sur ses liaisons avec Joseph. La franchise des explications de son épouse et les transports qu'il éprouvait, le réduisirent bientôt à s'excuser de ses soupçons. Comme il arrive d'ordinaire en de tels raccommodements, ses larmes et les plus tendres caresses annoncèrent que tous ses ombrages étaient dissipés.

Mais Hérode charmé se répandant en protestations sur l'excès de son amour: Puis-je le croire sincère, lui dit-elle, lorsque, sans nul sujet de plainte contre moi, vous avez ordonné ma mort?

A ces paroles, Hérode repousse Marianne, qu'il pressait dans ses bras, se lève les yeux égarés, et s'arrache les cheveux en frémissant de rage. Sa jalousie s'aigrit encore par ses remords. Il s'écrie que des faveurs criminelles ont pu seules conduire à la découverte d'un tel secret; il tire son poignard, et veut percer le sein de son épouse; mais un regard de cette innocente victime désarme sa fureur. Il sort en vomissant des imprécations contre Joseph, et l'envoie au supplice sans vouloir même consentir à l'entendre. La mort de cet infortuné commença la série des maux que devait causer son irréparable erreur.

X. Hérode rejette les avances de Cléopâtre.

Au milieu du trouble et de l'effroi répandus dans la cour d'Hérode, Cléopâtre fit annoncer son arrivée. Elle avait quitté Laodicée après le départ d'Antoine; suivie d'un pompeux cortége, accueillie sur sa route par de serviles hommages, elle se détournait pour venir à Jérusalem, et, fondait son espoir sur cette jalousie d'Hérode, qui venait d'éclater par de tels emportements. Elle employa pour l'émouvoir tout ce que la violence de sa passion et le desir non moins

ardent de punir le triomphe involontaire de Marianne, pouvaient lui inspirer de séductions et d'artifices.

Hérode, qu'une ame ulcérée disposait aux plus noirs soupçons, ne vit dans ces avances qu'une nouvelle perfidie de Cléopâtre. Elle voulait assurer sa perte par cet artifice ; n'ayant pu le faire punir comme un meurtrier, elle avait projeté de le faire sacrifier par Antoine comme un rival. Dans le transport où le jeta cette pensée, il médita d'immoler lui-même Cléopâtre, et de purger ainsi l'orient d'un monstre qui en était le fléau. Il dit à ses confidents qu'Antoine même serait charmé de se voir délivré d'une femme qui ne le flattait que pour son propre intérêt et toujours prête à le trahir. Mais tous s'accordèrent à penser que, même en supposant qu'il dessillât les yeux d'Antoine, il n'en obtiendrait jamais le pardon d'un tel outrage. Hérode renonça donc à son projet, et, ayant donné à la reine d'Egypte une fête somptueuse, il la reconduisit en personne, avec de grands honneurs, jusqu'à la frontière de ses états.

Cléopâtre chercha vainement l'occasion de satisfaire ses ressentiments, jusqu'à l'époque où les discussions entre les deux triumvirs annoncèrent une prochaine rupture. Apprenant alors qu'Hérode avait offert de conduire au secours d'Antoine une armée nombreuse et

bien disciplinée, elle craignit qu'un service aussi important ne préservât à jamais son ennemi de sa vengeance. Elle abusa de son ascendant sur Antoine pour en obtenir une déclaration de guerre contre Malchus, roi d'Arabie, et un ordre pour Hérode de marcher contre lui avec son armée. Hérode, contraint d'obéir, remporta d'abord une grande victoire. Malchus, ayant ensuite obtenu de puissants renforts des Arabes voisins de l'Euphrate, s'avança contre Hérode par la Célésyrie. Hérode le joignit dans cette contrée, et le mit en déroute au premier choc. Mais Cléopâtre avait envoyé dans la Célésyrie Athénion, le plus habile de ses généraux, avec une puissante armée. Athénion, qui suivait Hérode en feignant de vouloir le seconder, attaqua ses troupes victorieuses au moment où elles venaient de se débander pour la poursuite. Tandis qu'Hérode se défendait avec vigueur, les Arabes se rallièrent; enveloppé de toutes parts, il ne ramena dans ses états que de faibles débris de son armée.

Un violent tremblement de terre ayant désolé l'année suivante la Judée, Malchus y pénétra sans résistance. Mais Hérode ranima le courage de ses soldats, et les conduisit contre les Arabes, qui furent complètement défaits. Il poursuivit ensuite Malchus de si près, qu'il le força d'implorer la paix en suppliant. Lorsqu'il

rentrait à Jérusalem, après cette glorieuse expédition, il apprit que la querelle entre Octave et Antoine ne tarderait pas à être décidée par une action générale, et fit ses dispositions pour être prêt à tous les événements. Mais il faut revenir sur nos pas, pour considérer comment cette grande lutte avait été engagée.

XI. Octave revient de la Sicile.

Octave avait toujours soin d'attacher un caractère surnaturel aux événements qui signalaient les progrès de sa puissance. Il en donna une nouvelle preuve par la manière dont la nouvelle de la victoire de Nauloque, qui l'avait rendu maître de la Sicile, fut annoncée dans Rome. Tandis que les citoyens ignoraient encore l'issue de la bataille, l'un des vétérans qui se disposaient à partir pour l'armée, saisi tout-à-coup d'une espèce de fureur divine, traverse les rues en chantant les louanges d'Octave et prophétisant son triomphe. Il s'avance vers le capitole, suivi d'une foule de citoyens, monte les degrés du temple de Jupiter, tire son glaive, et, le déposant aux pieds de la statue du dieu, déclare que la paix va le rendre inutile. Le lendemain, des officiers d'Octave apportèrent les dépêches qui annonçaient la victoire.

Les décrets du sénat déférèrent à l'illustre vainqueur tous les honneurs que l'enthousiasme ou la flatterie purent inventer, et lui en laissèrent le choix. Dès ce moment, tous les regards

furent tournés vers la Sicile et vers ce jeune triumvir, qui justifiait avec tant d'éclat les seules espérances que l'on osât désormais concevoir. On admirait de telles entreprises, et si heureusement terminées avant l'âge de vingt-huit ans; sa constance à l'épreuve des revers, et ses ressources toujours nouvelles dans cette dernière guerre. On oubliait les injustices commises dans l'établissement des vétérans, pour fonder, sur son adresse peu commune à manier ces cœurs intraitables, l'espérance de voir fermer la plaie dangereuse, que leur multitude et leur avidité avaient ouverte au sein de la république.

Vers le milieu de janvier, on apprit la prochaine arrivée d'Octave. Tous les ordres de l'état, couronnés de fleurs, s'avancèrent pour le recevoir bien au-delà des portes de Rome. Il s'attacha à justifier ces hommages, et la confiance générale qu'il commençait à inspirer. Il avait fait convoquer l'assemblée du peuple hors des murs, par déférence pour les lois anciennes, qui défendaient aux généraux de rentrer dans la ville avec leur armée. Il exposa modestement ses exploits, et rendit compte de tous les actes de son administration depuis l'époque où il était entré dans les fonctions publiques, se félicitant d'avoir, par la fin des guerres civiles, rempli l'unique but de tant de travaux. Il annonça, pour premier bienfait de la paix, la suppression des

impôts les plus onéreux, et la remise de toutes les créances arriérées, tant pour les contributions que pour les fermages des domaines publics. Plusieurs prétendirent qu'il avait voulu rejeter sur ses collègues la haine causée par tant d'exactions, et que l'abandon des créances qui n'avaient pu être recouvrées par les mesures les plus violentes, n'était pas une libéralité bien onéreuse. Mais ces réflexions chagrines ne portèrent aucune atteinte à l'allégresse générale (1).

XII. Décrets en l'honneur d'Octave.

Octave avait rédigé par écrit sa harangue, et en fit répandre avec profusion des copies. Il publia de même le discours qu'il avait ensuite prononcé dans l'assemblée du sénat pour le remercier des décrets rendus en son honneur. Il n'accepta qu'un petit nombre des récompenses offertes par ces décrets. Il se contenta de l'ovation ou petit triomphe, et même il ne le célébra qu'aux ides de novembre, lorsqu'il rentrait dans la ville, après avoir déja fait goûter aux peuples de l'Italie les premiers bienfaits de la paix. D'autres décrets lui accordèrent le droit de porter une couronne de laurier, placèrent les jours signalés par ses victoires au nombre des fêtes

(1) Dion, XLIX, 15 et suiv. Appien, V, 130 et suiv. Florus, IV, 10. Paterc., II, 179 et suiv.

annuelles, et ordonnèrent l'érection d'une statue dorée, où il était représenté avec les ornements triomphaux. Elle fut placée dans le Forum, sur un piédestal entouré d'éperons de navire, avec cette inscription : Pour avoir rétabli sur mer et sur terre la paix long-temps troublée par les guerres civiles.

Octave montra autant de générosité envers ses lieutenants que de modestie pour lui-même. Parmi les distinctions accordées à Agrippa, on remarqua une couronne rostrale d'or massif, honneur jusque alors sans exemple, et il fut autorisé à s'en décorer toutes les fois qu'un triomphateur entrerait dans la ville avec une couronne de laurier. Messala ne pouvait obtenir la dignité d'augure, alors fort enviée, parce que ce collége, qui n'avait que quinze membres, était complet : Octave créa une seizième place en sa faveur.

Cependant le calme se rétablissait par ses soins dans cette Italie, que tant de troubles avaient jusque alors désolée. Les soulèvements n'avaient pris un caractère alarmant que dans l'Etrurie ; la nouvelle de la victoire de Nauloque et la prompte arrivée de Mécène les avait même promptement apaisés. Octave s'occupa bientôt après de remettre la discipline en vigueur dans les armées. Il commença par les purger de cette

multitude d'esclaves qui s'y étaient introduits pendant les troubles civils, et envoya des ordres cachetés dans les divers cantonnements, pour les faire tous arrêter le même jour. Ceux qui indiquèrent leurs anciens maîtres, au nombre de trente mille, leur furent rendus. Six mille qui restaient furent mis en croix dans les villes d'où ils s'étaient évadés. Telle était alors l'opinion commune sur ces êtres avilis, que l'on ne vit dans cette mesure qu'une sage sévérité.

L'abondance renaissait de toutes parts, et les mers, libres désormais, se couvraient d'une multitude de bâtiments. Octave céda pour le service du commerce une partie de ceux qu'il avait construits pour la guerre; voulant aussi ménager aux citoyens l'entière jouissance des bienfaits de la paix, il brûla les lettres et papiers qui auraient pu leur laisser des inquiétudes, et publia une amnistie générale.

XIII. Progrès de la puissance d'Octave.

Octave finit par déclarer que le règne des lois était pleinement rétabli; qu'il invitait les magistrats à reprendre dans sa plénitude l'exercice de leurs fonctions; et qu'après le succès de la guerre contre les Parthes, il proposerait l'abdication du triumvirat à son collègue. Il profitait cependant de ses témérités pour le décrier, et tirait surtout avantage des lettres qui rendaient compte de sa désastreuse expédition dans la Médie. An-

toine s'y livrait à de ridicules jactances, présentant sa retraite comme une marche triomphante, et les efforts qui l'avaient soustrait à la poursuite de l'ennemi, comme autant de victoires. Octave, qui entretenait sur les lieux un grand nombre d'espions, qui même, comme nous l'avons vu, avait traité en secret avec le roi d'Arménie, connaissait toutes les circonstances de ce revers, et prenait soin de les faire répandre dans Rome. Cependant il lisait dans le sénat la relation de son collègue, célébrait ses exploits illusoires, et faisait ordonner des fêtes et des actions de graces aux dieux. Il excitait ainsi les citoyens à comparer le caractère de deux rivaux, dont l'un n'avait paru envisager que les bienfaits de la paix dans les exploits qui avaient étendu sa domination sur tout l'occident, dont l'autre présentait comme de nouveaux titres pour sa gloire les humiliantes disgraces qui l'avaient compromise dans l'orient.

De nouvelles dépêches d'Antoine annoncèrent la guerre de ses lieutenants en Asie, terminée par la fin tragique de Sextus Pompée. Octave provoqua un autre sénatus-consulte, qui ordonnait de rendre aux dieux des actions de graces, de célébrer des jeux équestres en l'honneur d'Antoine, et de lui ériger une statue dans le temple de la Concorde. Les desseins secrets qui

engageaient Octave à célébrer ce triste succès par de tels honneurs, furent pleinement remplis par l'arrivée de Titius à Rome. Avec cette témérité qu'Antoine semblait inspirer à tous ses agents, Titius, voulant donner des jeux publics, choisit pour les célébrer le théâtre même qu'avait autrefois construit le grand Pompée. En paraissant à ces jeux, le meurtrier de Sextus excita de si violentes imprécations, qu'il fut contraint de sortir d'un spectacle qui se donnait à ses dépens.

Ainsi furent détournés sur Antoine et sur Titius les ressentiments qu'avait causés l'infortune du fils de Pompée, et presque tous les partisans de Sextus amenés à se déclarer pour celui qui était le véritable auteur de sa ruine. Octave commençait cependant des expéditions qui devaient accroître sa gloire militaire, et faire reprendre à ses soldats l'habitude d'une sévère discipline. On ne les a généralement envisagées que sous ce rapport, et telle est sans doute la cause qui n'a pas permis d'apprécier toute leur importance. Mais il est juste aussi de faire remarquer l'accroissement de force et de puissance qu'elles devaient donner au vaste empire dont Octave se considérait déja comme le maître, quoiqu'il lui restât encore un rival à combattre, et que ce rival fût le vainqueur de Philippes.

XIV. Guerres entreprises par Octave.

La république romaine avait soumis à l'orient et à l'occident des peuples que leur éloignement semblait devoir soustraire à sa domination; mais ses frontières au nord, encore très-resserrées, atteignaient à peine les limites de l'Italie. La plupart des nations qui habitaient au-delà du Pô conservaient même une sorte d'indépendance, par l'effet du dédain que ces contrées sauvages avaient inspiré, ou plutôt de la marche que les Romains avaient suivie dans leurs conquêtes. Ils n'avaient pas achevé de soumettre l'Italie, lorsqu'ils furent entraînés dans les Gaules par leurs ressentiments, et dans les Espagnes par leur rivalité contre Carthage. Des discussions avec Philippe, roi de Macédoine, les attirèrent ensuite dans ce royaume, d'où ils passèrent en Asie, provoqués par Antiochus, roi de Syrie. Depuis ce temps, ils avaient combattu dans l'orient, et Jules César lui-même n'avait rappelé leurs armes dans l'occident que pour soumettre la grande Gaule.

Octave projetait de lier entre elles les frontières de l'occident et de l'orient, en étendant celles du nord jusqu'au Danube. Jules César avait préparé le succès de cette entreprise pendant la guerre des Gaules, en pénétrant par l'Helvétie dans la Rhétie et dans les contrées voisines. D'autres généraux avaient concouru

au même but par leurs incursions en Mœsie, vaste contrée qui s'étendait depuis les limites de la Macédoine et de la Thrace jusqu'au Danube et au Pont-Euxin, et dont on a formé depuis la Bulgarie et la Servie. Octave voulait terminer ces conquêtes et soumettre les pays intermédiaires (1).

Déja, avant de rompre le traité de Misène, il avait remis sous le joug la Liburnie, à l'exception des habitants des montagnes. Ces derniers faisaient partie de la nation des Japodes, et se vantaient de n'avoir jamais perdu leur indépendance. Ils avaient même, pendant la guerre de Sicile, après une tentative inutile sur Aquilée, saccagé Tergeste, colonie nouvellement fondée par les Romains.

Octave se mit en marche au printemps de cette année pour les attaquer. Les Japodes incendièrent tous les bourgs qui se trouvaient sur son passage, et dressèrent des embuscades sur les flancs des routes difficiles qu'il se traçait dans les bas-fonds de leurs montagnes. Ils livrèrent une multitude de combats, dans l'un desquels Octave voyant ses troupes chanceler, fut contraint de prendre un bouclier de fantassin, et de les ramener lui-même à la charge.

---

(1) Dion, XLVIII, 35 et suiv. Appien. Illyric. Plin., III, 25. Strabon, IV et VII.

XV. Prise de Ségeste.

L'armée arriva enfin devant Metulum, où les plus braves des Japodes s'étaient renfermés. Cette place était située entre deux rochers, qu'ils avaient réunis par une forte muraille. Les assiégés firent de continuelles sorties, dont l'une fut si vigoureuse qu'ils incendièrent toutes les machines. Octave les fait reconstruire avec célérité, et, à l'aide de plates-formes, fait avancer quatre tours roulantes, dont les ponts sont aussitôt abattus sur les murs. Mais, par l'effet de la négligence ou de la précipitation des ouvriers employés à ces nouvelles constructions, trois des ponts se rompent successivement sous le poids des assaillants. Les soldats qui allaient passer sur le quatrième pont, apercevant leurs camarades tués ou meurtris dans leur chûte, s'arrêtent, saisis d'effroi. Octave accourt pour les encourager : les voyant sourds à sa voix, il prend un bouclier, et passe lui-même sur le pont avec Agrippa et quelques braves. Les Romains, honteux de leurs craintes, se précipitent en foule à sa suite, et leur grand nombre fait encore écrouler le pont. Plusieurs périssent dans leur chûte; Agrippa reçoit une forte contusion ; Octave est blessé à la cuisse droite et aux deux bras; mais il se relève avec courage, et, soutenu par les siens, remonte au haut de la tour pour se montrer à son armée.

Les soldats poussèrent, en l'apercevant, des

cris de joie, et reprirent les travaux du siége avec une telle vigueur, que les assiégés consternés se rendirent après un mois de résistance : ils livrèrent des ôtages et le fort qui dominait la ville. Mais quand on exigea la remise de leurs armes, saisis de fureur, ils mirent le feu à la ville, massacrèrent leurs femmes et leurs enfants, et fondirent sur le camp des Romains, où ils périrent jusqu'au dernier. Ceux qui avaient été livrés comme ôtages ou faits prisonniers se tuèrent eux-mêmes. Les restes de cette nation infortunée envoyèrent leur soumission par des députés.

Octave devint libre alors de s'occuper du but qu'il s'était proposé dans cette campagne, de la prise de Ségeste, qui dominait le cours de la Save jusqu'au Danube. Cette ville était située dans la Pannonie, vaste pays, dont les habitants, presque sauvages, auraient pu mettre plus de cent mille hommes sous les armes; mais, séparés en diverses nations, ils ne savaient pas se réunir dans le danger. Lorsque Octave pénétra sur leur territoire, les habitants qui se trouvaient sur son passage abandonnèrent leurs habitations pour se retirer dans des lieux inaccessibles. Après huit journées de marche, où ils n'osèrent attaquer que ses corps détachés, l'armée arriva sous les murs de Ségeste.

Ségeste était défendue à l'orient par le Co-

lapis, rivière qui se jetait dans la Save un peu au-dessous de cette ville; les habitants, que le commerce rendait industrieux, en avaient détourné un bras dans de vastes fossés qu'ils avaient creusés à l'occident. Octave avait prévu ces obstacles, et Ménas, envoyé auparavant dans la Mœsie, en ramenait un grand nombre de navires légers, qu'il avait fait remonter par le Danube et la Save dans le Colapis. A l'aide de cette flottille, Octave construisit des ponts sur le Colapis, et parvenu au pied des murs, y dressa deux plates-formes pour ses attaques. Les assiégés, après plusieurs sorties infructueuses, se jetèrent dans une multitude de petites barques, attaquèrent la flottille d'Octave avec fureur, et la mirent en déroute. Ménas, honteux de voir sa réputation compromise dans un combat si obscur, rallia ses navires et repoussa les ennemis; mais, tandis qu'il s'exposait sans ménagement, une blessure mortelle termina sa carrière, dont ses fréquentes perfidies avaient terni toute la gloire.

Les Ségestains prolongèrent encore leur défense, espérant que tous les Pannoniens s'armeraient pour les secourir. Quand ils virent que le peuple le plus voisin avait seul envoyé une armée, et qu'elle avait été repoussée avec grande perte, ils se résolurent à capituler. Octave les traita avec assez de douceur; il obligea seule-

ment les habitants à évacuer la partie de la ville qui était contiguë à la citadelle sur les bords du fleuve, et construisit sur ce terrain une forteresse capable de soutenir un long siége. Il y laissa une garnison de vingt cohortes, sous les ordres de Fufius Geminus; le même, d'après l'opinion commune, qui, après la mort de son père, Fufius Calénus, avait été contraint de livrer ses légions à Octave. La guerre fut terminée par cette conquête. La plupart des Pannoniens ayant envoyé leur soumission, Octave mit ses troupes en quartier d'hiver et revint à Rome.

XVI. Guerre contre les Dalmates.

En traversant la Gaule cisalpine, Octave, instruit que plusieurs peuples de la grande Gaule menaçaient de se soulever, avait envoyé Agrippa dans l'Aquitaine. Dès le milieu de janvier, il s'y rendit en personne, résolu d'étonner les Gaulois en faisant, à l'exemple de Jules César, une descente dans la Grande-Bretagne. Mais, lorsqu'il arrivait aux frontières de l'Aquitaine, il apprit que la Pannonie s'était soulevée pour accabler la garnison de Ségeste, et que la nation entière des Dalmates entrait en campagne. Il envoya aussitôt Agrippa en Dalmatie, et se dirigea lui-même sur Ségeste. L'appareil de son armement dans les Gaules avait cependant prévenu les soulèvements qu'il redoutait. Lorsqu'il approcha de Ségeste, des députés vin-

rent lui apporter la soumission des Pannoniens. Ces peuples s'étaient d'abord dirigés sur Ségeste avec deux armées, dont l'une avait surpris Fufius, et emporté une partie des retranchements extérieurs. Mais Fufius l'avait ensuite attaquée et taillée en pièces. Marchant aussitôt contre la seconde armée, il avait mis en déroute au premier choc ces soldats indisciplinés. Octave se fit donner des ôtages, et prit de si sages mesures pour contenir le pays, que les Pannoniens restèrent tranquilles pendant plusieurs années.

Après avoir laissé des renforts à Fufius, Octave rejoignit Agrippa pour combattre les Dalmates. Ces peuples soutenaient depuis vingt ans une guerre presque sans relâche contre les Romains. Jules César s'occupa sérieusement de leur répression après la bataille de Pharsale; mais Gabinius qu'il avait envoyé contre eux fut battu; quinze de ses cohortes furent coupées et taillées en pièces. C'était aussi par les Dalmates que Vatinius avait été contraint de se renfermer dans Dyrrachium : cinq cohortes restées en arrière périrent dans cette retraite. Antoine, après le traité de Brindes, chargea Pollion de rétablir dans ces contrées l'honneur des armes romaines. Les Dalmates se défendirent avec une valeur opiniâtre, et, après plusieurs sanglantes défaites, ils cherchèrent une dernière ressource dans les fortifications de Salone, leur capitale. Pollion

l'emporta d'assaut et la saccagea. Ayant ainsi forcé les Dalmates à demander la paix, il les priva d'une partie de leurs terres et de leurs troupeaux, et fonda plusieurs colonies pour contenir le pays. Il obtint le triomphe pour prix de ces exploits, dont il voulut conserver le souvenir en donnant le surnom de Saloninus à un fils qui lui naquit cette année. Ce fut à l'occasion de cette naissance, suivant l'opinion la plus vraisemblable, que Virgile composa sa quatrième églogue, intitulée Pollion, sur laquelle les critiques ont formé des conjectures si diverses.

Les Dalmates avaient réparé leurs pertes depuis cette guerre désastreuse, et, la présence des armées d'Octave leur annonçant que le joug des Romains allait s'appesantir sur eux, ils avaient fait de prodigieux efforts pour s'y soustraire. Une ligue générale fut formée avec d'horribles serments, et tous ceux qui étaient en âge de porter les armes se réunirent sous les drapeaux au cœur de l'hiver. Ils se mirent aussitôt en marche, et saccagèrent les colonies établies par Pollion. En même temps, douze mille de leurs plus braves guerriers, sous les ordres de Versus, surprenaient Promone, place très-forte de la Liburnie, et s'y disposaient à une vigoureuse défense. Agrippa marcha pour la reprendre, et apprenant qu'Octave allait se rendre devant cette ville, il

se contenta de faire achever tous les travaux du siége.

A l'arrivée d'Octave, un assaut général attira tous les assiégés sur les murs, tandis qu'un fort détachement, qui avait marché toute la nuit, emportait les hauteurs fortifiées qui couvraient la place sur ses derrières. Les lignes furent alors entièrement terminées, et formèrent autour de Promone une enceinte de cinq milles d'étendue. Cependant une armée de Dalmates s'avançait au secours de Versus. Octave la surprend dans sa marche, la met en déroute, et trouve à son retour l'armée de siége occupée à repousser une sortie générale. Il traverse ses lignes avec célérité, prend les assiégés en flanc, et, après une résistance meurtrière, leur coupe le chemin de la ville. Promone, dépourvue de défenseurs, fut aussitôt occupée.

XVII. Soumission de la Dalmatie.

Versus s'était refugié avec la garnison dans la citadelle. Il en sortit le lendemain, en vertu d'une capitulation, et envoya à tous les corps de Dalmates l'ordre de se disperser. Son objet était de dresser une embuscade dans une longue et profonde vallée, que le désastre de Gabinius avait rendue fameuse, et qui était située au-delà de Synodium.

Taurus avait cependant joint l'armée d'Octave avec des renforts. Rappelé de l'Afrique, et récompensé de ses exploits par le triomphe, il

venait d'être nommé proconsul de l'Illyrie. Octave marcha sur Synodium, où il mit le feu, et fit ensuite avancer les deux ailes de son armée par les hauteurs qui dominaient la vallée. Les Dalmates qui les occupaient furent mis en fuite, tandis que le centre de l'armée traversait la vallée avec les bagages. Octave résolut alors de terminer la guerre par la prise de Sétovie, qui était devenue la capitale de la contrée après le désastre de Salones. Les Dalmates accoururent avec de grandes forces pour la secourir, et, avant que les lignes fussent terminées, ils les attaquèrent avec une telle résolution, qu'ils parvinrent à les forcer. Octave se mit pour les chasser à la tête de sa cohorte prétorienne; mais une pierre, lancée par une fronde, lui ayant fait au genou une blessure assez grave, on fut contraint de l'emporter hors de la mêlée. Ce cruel accident ne fit qu'animer les soldats; ils fondirent avec fureur sur les Dalmates, les chassèrent des retranchements, et les taillèrent en pièces.

La blessure d'Octave le retint au lit pendant plusieurs jours. Dès qu'il lui fut possible de se mettre en route, il partit avec Agrippa pour aller prendre possession de son second consulat.

Taurus, chargé de continuer la guerre, acheva de former le blocus de Sétovie. Avec l'armée qui couvrait le siége, il remporta une victoire

complète sur les Dalmates, les poursuivit dans leurs dernières retraites, saccagea leurs habitations, et s'empara des forts où ils avaient formé leurs magasins. Les Dalmates offrirent enfin de se soumettre. Taurus, non moins habile courtisan qu'Agrippa, voulut attendre le retour d'Octave pour entrer en négociation.

Octave arriva avant la fin de l'hiver devant Sétovie. Les habitants de la ville et les députés de la Dalmatie vinrent se jeter à ses pieds, et il dicta les conditions de la paix. Les Dalmates se soumirent à payer les anciens tributs, à rendre les drapeaux enlevés à Gabinius ou à Vatinius, et à livrer pour ôtages sept cents jeunes gens des principales familles du pays. Ils furent d'ailleurs traités avec assez de modération, et restèrent tranquilles pendant plusieurs années. Octave revint à Rome, où un décret du sénat lui accorda le triomphe. Mais il en renvoya la célébration à une autre époque, et fit seulement construire, avec le produit des dépouilles de l'ennemi, un vaste édifice pour servir de monument à sa victoire. La partie supérieure renfermait une bibliothèque, et plusieurs salles destinées aux réunions des savants. La partie inférieure était percée à jour et soutenue par des colonnades, qui firent donner à ce monument, dédié à sa sœur, le nom de Portique d'Octavie. Octave l'orna de statues et de ta-

bleaux, et fit suspendre aux voûtes de l'édifice les drapeaux restitués par les Dalmates.

Nous verrons qu'il s'occupait en même temps à préparer la rupture avec Antoine, qui éclata dès la fin de l'année. Il voulait en conséquence interrompre le cours de ses expéditions jusqu'au terme de cette lutte décisive. Mais le soulèvement excité chez les Gètes par l'occupation de Ségeste et du cours de la Save, l'obligea auparavant à reprendre les armes. Nous avons vu que les Romains comprenaient alors sous le nom de Gètes, tous les peuples, quoique divisés en plusieurs nations, qui habitaient les vastes contrées de la rive gauche du Danube, et qui reçurent ensuite le nom de Daces. La plupart ayant formé des établissements sur la rive droite ne pouvaient voir sans ombrage l'invasion de la Pannonie. Octave, qui avait craint d'être traversé dans ses projets par ces peuples puissants et aguerris, avait chargé Ménas de faire alliance en son nom avec Gétison, le plus puissant de leurs rois, et même de lui faire espérer la main de Julie, sa fille unique, lorsqu'elle serait nubile. Gétison reconnut ensuite qu'il avait été joué, et anima tellement contre lui tous les peuples Gètes, qu'ils négocièrent de concert un traité avec Antoine.

XVIII. Crassus soumet la Mœsie.

Octave parvint à retarder l'armement des Gètes, en excitant parmi eux des divisions. Néanmoins, lorsqu'il prenait possession de son troi-

sième consulat, et au moment où il se disposait à attaquer Antoine, il apprit que les Gètes, s'étant réunis, se préparaient à envahir la Mœsie. Nous verrons comment Antoine fut conduit à négliger leur puissant secours. Crassus fut chargé par Octave de les combattre. Il était fils du fameux Crassus, et avait appris l'art de la guerre sous Jules César. Déclaré pour le parti républicain, il fut du nombre des partisans de Sextus Pompée qui acceptèrent en Asie l'amnistie offerte par Titius, et se trouva ainsi engagé dans le parti d'Antoine. Mais il n'avait pas tardé à passer sous les drapeaux d'Octave. L'armée qu'il reçut pour repousser les Gètes étant peu nombreuse, il fut contraint de rester en Macédoine sur la défensive, tandis qu'une puissante armée de ces peuples passait le Danube, s'alliait avec plusieurs peuples de la Mœsie, et occupait dans cette contrée le pays des Triballes et des Dardaniens.

Après la victoire d'Actium, Crassus, ayant reçu d'Octave plusieurs légions, se disposait à prendre l'offensive au printemps. Mais, au cœur même de l'hiver, une autre armée, fournie par les Bastarnes, le plus redoutable des peuples Gètes, envahit la Thrace. Crassus étant accouru, ils se replièrent à son approche sur la Mœsie inférieure. L'armée des Gètes recula également

devant lui jusqu'au Danube, et il poussa jusqu'à Ségeste qui avait été menacée (1).

Cette retraite des deux armées avait été combinée pour attaquer Crassus à son retour avec leurs forces réunies. Mais il revint sur ses pas avec une telle célérité, qu'il surprit l'armée des Gètes avant sa jonction, la défit complètement, et la força de repasser le fleuve. Il se porta aussitôt contre l'autre armée. Les Bastarnes, se proposant de le surprendre, lui envoyèrent des députés pour le tromper par une feinte négociation. Crassus donna aux députés un grand repas, et leur fit pousser la débauche fort avant dans la nuit. Pendant ce temps, son armée occupait une forêt qui le séparait du camp des Bastarnes. Dès le matin, il envoya ses troupes légères à la découverte. Les Bastarnes, qui croyaient Crassus fort éloigné, fondirent sur ce détachement et le poursuivirent jusqu'aux avenues de la forêt. Crassus fait alors sortir son armée et les surprend encore en désordre. Néanmoins la vigoureuse résistance de ces peuples féroces rendit la bataille longue et meurtrière. Leur roi Deldon, se faisant remarquer à la tête des siens, les soutenait par son intrépidité et balançait la victoire. Crassus le défia dans un

---

(1) Dion, LI, 15 et suiv. Suét., Oct., 63.

combat singulier, et le tua de sa main. Ce trait de bravoure lui eût mérité dans d'autres temps l'honneur signalé des dépouilles opimes; il ne devait alors être récompensé que par le triomphe.

Les Bastarnes reculèrent, consternés par la mort de leur roi; mais leur retraite, entravée par une foule de chariots qui portaient leurs femmes et leurs enfants, fut encore plus sanglante que le combat. Ils se séparèrent en plusieurs corps, dont l'un se noya en voulant traverser le Danube; un second périt dans une forêt où Crassus mit le feu; un autre fut fait prisonnier dans une place du Danube; le plus nombreux se défendit long-temps dans une forteresse, et fut enfin contraint de capituler. L'entière destruction de cette armée si redoutable répandit par-tout la terreur. Crassus parcourut alors la Mœsie; employant tour-à-tour les menaces, la persuasion, les exécutions militaires, il détermina la soumission de cette vaste contrée.

La saison était déja très-avancée, lorsque Crassus mit son armée en quartier d'hiver. Elle n'y resta pas long-temps: les Bastarnes, furieux de leur défaite, revenaient avec de nouvelles forces; dès le mois de février, ils se jetèrent sur la Thrace. Crassus les surprit lorsqu'ils étaient dispersés pour le pillage, et, les ayant enveloppés, les força à demander la paix. La

conquête de la Mœsie fut affermie par cette victoire, et Crassus acheva d'enlever aux Gètes toutes les places qu'ils possédaient sur la rive droite du Danube. Ainsi fut terminée, dans le cinquième consulat d'Octave, l'exécution du plan qu'il avait formé pour porter jusqu'au Danube la frontière septentrionale de l'empire.

Pendant ces diverses expéditions, Octave avait achevé, par ses lieutenants ou proconsuls, de réprimer les troubles excités dans les provinces à la faveur des guerres civiles. Messala avait d'abord soumis les Salasses et les autres habitants des montagnes, dont les soulèvements désolaient la Gaule cisalpine. La révolte de l'Aquitaine, qui lui procura l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers, n'eut lieu que dans le quatrième consulat d'Octave. Envoyé comme proconsul de la Gaule narbonnaise, il força l'armée des Aquitains à se replier vers les Pyrénées. Elle y reçut de nombreux renforts de montagnards, et attendit les Romains sur les rives de l'Adour. Messala remporta une victoire complète, qui mit fin aux soulèvements de l'Aquitaine. Le poëte Tibulle l'avait accompagné à cette expédition, qu'il a célébrée dans ses élégies (1). XIX. Expéditions dans les provinces.

Dans la grande Gaule, le proconsul Carrinas

(1) Dion, XLVIII, 42. Paterc., II, 78. Pigh., tom. III, p. 487. Tibul. éleg., I, 8.

eut à combattre les Morinins, dont le pays comprenait toutes les côtes septentrionales de la Gaule. Ils firent une vigoureuse résistance, secondés par les Suèves, qui leur avaient amené des secours considérables de la Germanie. Carrinas remporta sur eux plusieurs victoires, et força les Suèves à repasser le Rhin. La soumission des Morinins suivit de près l'expulsion des Suèves.

La guerre d'Espagne était déja terminée par les exploits de Calvinus, envoyé comme proconsul dans ces deux provinces après le traité de Brindes. Lorsqu'il arriva pour prendre le commandement de l'armée, elle venait d'être battue par les peuples voisins des Pyrénées. Calvinus décima les cohortes qui avaient fui devant l'ennemi, rétablit la discipline dans ses troupes, et força les révoltés à demander la paix. Pendant trois ans il parcourut ces deux provinces, pour dompter les peuples qui ne voulaient pas se soumettre au joug des Romains. Enfin, lorsque Octave se disposait à terminer la guerre de Sicile, les Espagnols, lassés de leurs longs désastres, en invoquèrent le terme. Octave voulut signaler leur soumission, en faisant ordonner par le sénat que cette époque formerait pour l'Espagne une ère nouvelle. Ainsi commença l'ère d'Espagne, qui devait durer pendant quatorze siècles. Ces peuples ne furent néanmoins

pleinement soumis qu'après de nouvelles victoires de Taurus et d'Agrippa, et sous le huitième consulat d'Octave.

Les deux provinces de l'Afrique n'avaient également cédé qu'après une vive résistance. Elles s'étaient soulevées en masse lorsque Lépidus avait emmené toutes les troupes destinées à les contenir; et Taurus, arrivant pour remplacer, au nom d'Octave, ce triumvir destitué, eut à réprimer une révolte d'autant plus sérieuse qu'elle avait eu le temps de s'organiser. Octave en conçut de vives inquiétudes, et voulait s'embarquer pour le joindre; mais les vents contraires le retinrent dans les ports de l'Italie. Enfin la vigueur et l'activité de Taurus surmontèrent toutes les résistances; secondé par la ville de Carthage, où César avait envoyé une colonie, et par le zèle des habitants d'Utique, il soumit d'abord la province d'Afrique. Les Numides se défendirent avec plus d'opiniâtreté, et ne succombèrent qu'après de sanglantes défaites. Octave récompensa la colonie de Carthage par de nouveaux priviléges, et accorda aux habitants d'Utique le droit de cité romaine. Autronius, qui remplaça Taurus, n'eut que de faibles soulèvements à réprimer, et l'Afrique fut enfin pleinement pacifiée.

Les exploits des lieutenants d'Octave leur mé-

ritèrent successivement le triomphe ; et nous verrons que celui de Carrinas eut lieu à la même époque où Octave célébrait ses propres victoires. Mais les soins de la guerre, loin de suspendre ceux qu'Octave s'était imposés, pour faire goûter à l'Italie le bienfait de la paix, avaient même utilement concouru à leur succès. On en vit la preuve dans les mesures qu'il prit à l'égard des vétérans, dès la première année de ses expéditions.

XX. Octave rétablit l'ancien ordre des colonies.

Octave avait promis de distribuer des terres aux vétérans licenciés en Sicile. Mais il voulait tenir cet engagement en se conformant aux règles qui étaient suivies avant les guerres civiles pour l'établissement des colonies, et leur donner des terres légalement réunies au domaine public, ou librement vendues par les propriétaires. Il fallut donc se ménager des délais que l'impatience des vétérans ne put tolérer. Le départ de l'armée fit éclater leurs murmures : à leurs sujets de plainte se joignit le regret des habitudes des camps, et ils voyaient aussi avec chagrin réserver pour leurs camarades ce butin dont ils avaient d'abord dédaigné la perspective. Ils se soulevèrent en masse dans la plupart des cantonnements, déclarant avec humeur que, puisqu'on était résolu à leur faire acheter leurs récompenses par de nouveaux services, on ne

pouvait au moins refuser de les rappeler sous le drapeau (1).

Le nombre des vétérans qui prirent part à ce soulèvement paraît avoir été d'environ vingt mille. Octave se vit contraint de faire recevoir leur serment; mais, comme il redoutait pour le reste de l'armée la contagion de leur caractère inquiet et séditieux, il ordonna d'en former des légions séparées. Toutefois cette précaution avait d'autres inconvénients; en les rapprochant, elle leur faisait mieux apercevoir toute leur force. Octave, pendant sa campagne en Liburnie et en Pannonie, fut souvent occupé à réprimer leurs mouvements. Il usa d'abord d'indulgence; accordant aux uns des gratifications, aux autres des concessions de terres dans les colonies de la Gaule; se flattant d'inspirer à tous le desir de mériter de semblables témoignages de sa bienveillance. Cette modération les rendit encore plus intraitables; et il fut contraint d'envoyer au supplice les plus factieux. Mais, voyant que sa sévérité était également impuissante, il tenta un dernier moyen pour les réduire avant de prendre ses quartiers d'hiver. Les vétérans qui s'étaient assemblés par son ordre se virent enveloppés par l'armée entière, au moment où

(1) Dion, XLIX, 15 et 34. Appien, V, 131. Paterc., II, 81.

Octave paraissait sur son tribunal. Il leur reprocha leur ingrate obstination, et, les déclarant désormais indignes de servir sous ses drapeaux, les força de remettre leurs armes. Abattus par ce dernier coup, qui attestait leur faiblesse et la fermeté de leur général, les vétérans s'humilièrent enfin, et eurent recours aux prières pour obtenir leur pardon.

Octave était alors parvenu à son but; car il ne voulait pas se priver de ces braves soldats, qui faisaient la force de son armée, et sur-tout leur laisser concevoir l'idée de se donner à Antoine. Il montra une pleine confiance dans leur repentir, et leur fit rendre leurs armes. Des libéralités et des caresses, désormais sans danger, achevèrent de changer leur cœur; ils donnèrent l'exemple de la fidélité et de la discipline aux autres soldats, dont ils étaient déja le modèle pour la bravoure.

Cette sage politique affermit l'autorité d'Octave sur les autres vétérans, et lui ménagea le temps de satisfaire à tous ses engagements sans porter atteinte aux intérêts privés. L'établissement des colonies, depuis quelque temps l'un des plus grands fléaux de l'Italie, devint alors le plus sûr moyen de remédier aux pertes énormes que sa population avait souffertes. Ce fut ainsi que la ville de Capoue recouvra son ancienne splendeur. Le défaut de bras avait forcé

de laisser sans culture un territoire considérable, qui était resté commun aux habitants. Octave partagea ce territoire à ses vétérans. Mais il céda à la ville, dans l'île de Crète, le domaine public de Gnosse, qui produisait un revenu beaucoup plus considérable. Il ne se borna pas même à cette indemnité. Capoue avait manqué d'eau jusqu'à cette époque : il y fit conduire à ses frais des sources abondantes et construire plusieurs fontaines ; cette ville, devenue plus saine et plus peuplée, recouvra en peu de temps son ancienne prospérité.

XXI. Octave reçoit la puissance tribunitienne.

Octave acheva de rétablir le bon ordre, en purgeant l'Italie des brigands qui infestaient les grandes routes et pénétraient même dans les villes. Il envoya contre eux Sabinus, qui en fit arrêter un grand nombre, dont le supplice effraya et dispersa tous les autres. Il ordonna dans toutes les villes des mesures sévères de police. Ce fut dans cette occasion qu'il introduisit un mode de patrouilles de nuit, qui fut depuis constamment observé, et dont il fit un grand usage pour étouffer dans leur principe tous les mouvements populaires.

Le peuple, que tant de maux avaient si longtemps accablé, tournait tous ses vœux vers celui qui avait joint le sentiment de la sécurité personnelle à tous les autres bienfaits de la paix.

Dans une assemblée des comices, les citoyens offrirent à Octave le souverain pontificat par des acclamations unanimes. Mais, assuré d'obtenir un jour cette dignité, il ne voulait pas l dépouiller d'un caractère inamovible qui n'avait jamais reçu d'atteinte, et répondit que les lois défendaient d'y nommer pendant la vie de celui qui en était revêtu. Tous s'écrièrent que Lépidus avait mérité la mort par sa trahison. Il leur représenta que les torts de Lépidus avaient été couverts par l'amnistie, et les charma tellement par sa modération, que, dans une assemblée subséquente, ils portèrent à l'unanimité un décret qui lui déférait la puissance tribunitienne pour toute sa vie. Octave éluda également d'accepter ou de refuser cette offre prématurée, se bornant à faire usage du décret du sénat qui lui attribuait les fonctions des tribuns du peuple, et le bénéfice des lois sacrées. Mais, lorsqu'après la défaite d'Antoine il se fit accorder de nouveau la puissance tribunitienne, il la reçut comme une prorogation de celle qui lui avait été accordée dans cette circonstance (1).

Cependant des nominations trop fréquentes continuaient à avilir les magistratures. L'année du second consulat d'Octave offrit un grand nombre de consuls substitués; les autres digni-

---

(1) Reymar sur Dion, XLIX, 15.

tés furent encore plus prodiguées. Un préteur étant mort le dernier jour de l'année, on lui nomma un successeur pour quelques heures qui restaient à s'écouler. Un sénatus-consulte accorda le patriciat à un grand nombre de plébéiens. Ces abus, qu'Octave avait laissé subsister pour récompenser ses partisans ou s'en assurer de nouveaux, faisaient au surplus peu d'impression sur la multitude. Il se l'attachait par la sagesse de son gouvernement, qu'il considérait avec raison comme le fondement de sa supériorité sur Antoine. Il obtenait l'affection des principaux citoyens par ses soins pour effacer la trace des désordres introduits par les guerres civiles. Il portait son attention même sur les signes extérieurs qui marquaient la différence des conditions; et ce fut ainsi qu'il remit en vigueur l'ancien réglement qui défendait l'usage des vêtements bordés de pourpre à tous ceux qui n'étaient pas sénateurs ou dans l'exercice d'une magistrature.

XXII. Administration de Mécène.

Toutefois il ne faut pas méconnaître l'influence de Mécène sur cette administration habile dont il était le principal instrument. Plusieurs ont pensé qu'il y avait concouru sous le titre de préfet de Rome. Mais on ne connaissait alors que la préfecture de la ville, magistrature d'un ordre inférieur, et dont les fonctions se bornaient à

suppléer les magistrats un seul jour de l'année, celui où tous se rendaient au Mont-Albain pour la célébration des féries latines. Octave négligea le plus souvent d'y nommer, faisant remplir par l'un des préteurs l'unique fonction de cette magistrature. D'autres fois il la conférait comme une simple décoration. Dans l'année du second consulat d'Antoine, il nomma préfets de la ville deux fils de chevaliers qui n'avaient pas encore pris la robe virile (1).

Mécène recevait seulement des missions pour gouverner Rome et l'Italie en l'absence d'Octave, avec le titre de son lieutenant, très-usité sous la république. La préfecture de Rome ne fut établie, ainsi que nous le verrons, qu'après la chûte d'Antoine. Elle avait existé sous les rois, et reprit alors ses anciennes attributions. La principale consistait dans la délégation des pouvoirs du prince; et ce fut alors seulement que Mécène cessa de recevoir des délégations temporaires.

Ce sage confident manifesta sur-tout son influence par le changement qui s'opéra dans les mœurs d'Octave, que tant de sang répandu et la société habituelle de guerriers nourris au sein

(1) Dion, XLIX, 15 et 42. Tacit., Annal., VI, 11. Paterc., II, 81 et suiv. Vie de Mécène par Meibomius et Richer.

des troubles civils, avaient rendues presque féroces. Un trait remarquable des efforts de Mécène pour les adoucir, a été conservé par les historiens, et se rapporte à l'année où les revers de la guerre de Sicile firent rappeler Agrippa des Gaules. Octave avait fait comparaître devant son tribunal au Forum un grand nombre de citoyens distingués que l'on accusait d'avoir servi sous Brutus, et d'avoir pris part ensuite aux révoltes de Lucius et de Tibérius Néron. Déja il en avait condamné plusieurs, lorsque Mécène, ne pouvant parvenir jusqu'à lui à cause de la foule, lui jeta ses tablettes où il avait écrit ces mots: Lève-toi enfin, bourreau! Rentrant en lui-même, Octave prononça l'absolution de tous les accusés, et se retira.

Cette bienfaisante influence de Mécène se fit sur-tout remarquer au retour de la guerre de Sicile, par les édits de pacification et d'amnistie. Il acheva aussi de réveiller dans Octave le goût des lettres et des arts; et ce fut alors qu'il l'engagea à faire construire la bibliothèque d'Apollon Palatin. Octave, pendant la guerre de Sicile, avait fait acheter des maisons voisines de celle qu'il habitait sur le Mont-Palatin, et qu'il se proposait d'agrandir. On les avait déja démolies, lorsque le tonnerre tomba sur ce terrain, et les augures consultés répondirent qu'il était revendiqué par un dieu. Octave y fit élever un temple

en l'honneur d'Apollon; auprès du temple furent construits une bibliothèque et de vastes portiques, qu'il consacra à l'usage du public.

Le sénat rendit alors un décret qui assignait des fonds pour acheter d'autres terrains, et y construire une maison pour Octave. Mais Octave ayant acheté de ses deniers la maison qui avait appartenu à Hortensius, consacra les fonds accordés par le sénat à des acquisitions de livres pour la bibliothèque, qui devint bientôt très-considérable. C'était là qu'il venait se délasser du soin des affaires publiques; des hommes distingués par leurs talents, dont plusieurs avaient renoncé aux magistratures pour se livrer tout entiers à la culture des lettres, s'y rassemblaient par les soins de Mécène. Leurs réunions devinrent bientôt régulières; des juges choisis parmi eux distribuaient des prix aux meilleurs ouvrages qui avaient été publiés dans l'année, et la copie de ces ouvrages était ensuite placée dans la bibliothèque avec le portrait de l'auteur.

XXIII. Édilité d'Agrippa.

Agrippa secondait avec zèle les projets de Mécène; la gloire qu'il avait acquise au-dehors par ses exploits, se maintenait au-dedans par le noble usage qu'il faisait de ses grandes richesses. Il s'en servit dans l'année du second consulat d'Octave, pour relever l'édilité curule; et s'étant fait nommer à cette dignité, il la remplit avec plus d'éclat que ceux qui briguaient

jadis par cette voie la faveur du peuple. Il fit réparer ou décorer plusieurs des monuments publics, rétablit ces fameux égouts de Rome qui subsistaient depuis sept siècles, et en construisit un nouveau de quinze milles d'étendue. Il augmenta le nombre des fontaines qui ornaient les places publiques, entretint pendant toute l'année des bains à l'usage du peuple, et donna plusieurs fois des jeux où il lui faisait d'abondantes distributions. Dans le plus magnifique de ces jeux, celui que l'on appelait les jeux de Troie, l'on vit des fils de sénateurs disputer à cheval le prix de la course.

Ces travaux de la paix effaçaient la trace des maux qu'avaient produits les guerres civiles. La culture des lettres et des arts achevait de calmer les citoyens, et donnait un autre aliment à l'activité des esprits, qui ne pouvait plus désormais se porter sur ces brillantes rivalités, réservées aux temps prospères de la république. On commençait à oublier les fureurs de la proscription, les excès qui avaient suivi la victoire de Philippes, et les autels de Pérouse, souillés du sang des victimes humaines; ou plutôt ces souvenirs allaient se perdre dans les espérances pour l'avenir, qui commençaient à se réaliser.

Mais une dernière crise était encore inévitable. Octave commença à la préparer dans l'année de son second consulat.

XXIV. Second consulat d'Octave. an de Rome 721, av. J.-C. 33. Octavie part pour la Syrie.

Octave prit possession de son second consulat l'an 721 de Rome, avec Volcatius Tullus, désigné pour remplacer Sextus Pompée. Le même jour, à l'exemple d'Antoine, il se substitua P. Autronius (1).

A mesure qu'il voyait s'approcher l'époque probable de la rupture avec son collègue, il prenait de nouveaux soins pour dissimuler ses desseins. Il cessa de faire publiquement des levées de troupes; et, pour y suppléer sans obstacle, par le ministère des sénateurs qui lui étaient dévoués, il fit rendre un décret qui défendait de poursuivre un membre du sénat pour crime d'embauchage. Il envoyait en même temps Bibulus à son collègue, avec la mission de concerter avec lui une prochaine abdication du triumvirat.

Cependant Octavie, instruite qu'Antoine venait de quitter Alexandrie pour se rendre à Laodicée, demandait la permission d'aller le joindre. Octave la lui avait jusqu'alors refusée, alléguant la juste crainte des mépris publics de son époux. Il se montra plus facile cette année à concevoir l'espérance d'un rapprochement. Octavie partit sur une escadre chargée de riches présents, de deux mille hommes d'élite pour la cohorte prétorienne d'Antoine; de chevaux, d'armes de prix,

(1) Dion, XLIX, 41 et suiv., et IV, 1 et suiv. Plut. Ant.

et d'autres dons pour ses officiers ou pour ses amis; d'un grand nombre d'objets d'habillement pour ses soldats, et d'une somme considérable pour leur faire des distributions en argent. Elle venait d'aborder à Athènes, d'où elle se proposait de remettre promptement à la voile, lorsqu'elle reçut une lettre d'Antoine qui lui défendait d'aller plus loin, alléguant qu'il entrait lui-même en campagne contre les Parthes. Octavie fut affectée de cette injure, et ne témoigna néanmoins aucun ressentiment dans sa réponse; elle priait seulement Antoine de lui faire connaître où il voulait recevoir les présents qu'elle avait apportés.

Aquilius Niger, ami d'Antoine, et qui était parti avec Octavie pour le rejoindre, se chargea de lui remettre cette lettre. Il s'exprima avec enthousiasme sur les attraits de cette vertueuse épouse, sur la générosité de ses sentiments, sur les graces de son esprit. Antoine sentit réveiller sa première tendresse pour Octavie, et le regret de ces jours heureux qu'il avait passés auprès d'elle : il ne pouvait plus résister à de si doux et de si touchants souvenirs.

XXV. Cléopâtre ramène Antoine à Alexandrie.

Cléopâtre, qui avait suivi Antoine à Laodicée, remarqua ces nouvelles dispositions. Se voyant menacée du triomphe de sa rivale, elle eut recours à de nouveaux artifices. Pâle, abattue, ne prenant qu'avec dégoût quelques aliments, elle

se montrait lasse de la vie, fuyait les plaisirs que son enjouement avait jusqu'alors animés, et cherchait dans la solitude un refuge contre les soucis qui la poursuivaient. Lorsqu'elle y voyait paraître Antoine, ses joues décolorées se couvraient d'une rougeur subite; elle détournait son visage pour essuyer les larmes dont il était baigné; commençait des discours entrecoupés, et sa voix interdite expirant sur ses lèvres, elle exprimait par des regards brûlants le trouble de son cœur: aussitôt qu'il se levait pour la quitter, elle paraissait suffoquée par les sanglots. Antoine lui trouvait dans cet état de nouveaux charmes; il se sentait même attiré par ces sombres ennuis qui se dissipaient à sa présence, et les transports de sa vanité ranimaient ceux de son amour. Cléopâtre ne lui faisait cependant entendre aucun reproche; mais les flatteurs dont elle l'avait entouré l'accusaient de barbarie, déplorant le sort de cette reine, qui recueillait un tel prix de tant de sacrifices. Octavie, épousée pour des raisons d'état, jouissait des honneurs de sa femme légitime: Cléopâtre, reine de tant de peuples, se voyait réduite au rang de sa concubine. Mais elle en était satisfaite, si elle conservait sa tendresse; elle redoutait uniquement d'être abandonnée par celui sans lequel elle ne pouvait plus supporter la vie.

Le triomphe de Cléopâtre fut complet. Antoine allait entrer en campagne, et son armée

ne respirait que les combats. Le roi des Mèdes écrivait d'ailleurs, pour obtenir l'ordre du départ, que le moment n'avait jamais été plus favorable ; que Phraate, ayant soulevé contre lui tous ses sujets, avait été chassé de son royaume ; que Tiridate, son successeur, encore mal affermi sur ce trône usurpé, n'avait pris aucunes mesures pour se défendre contre une invasion. Ces considérations puissantes devaient céder aux intérêts de Cléopâtre ; il fallait, avant tout, que sa gloire offensée fût satisfaite par une rupture éclatante avec sa rivale. Elle annonça qu'elle allait quitter Laodicée, et fit même entrevoir qu'elle avait formé une résolution désespérée. Antoine n'osa la laisser livrée à elle-même dans de telles dispositions : ajournant son expédition sous de frivoles prétextes, il voulut l'accompagner à Alexandrie.

Ce fut alors que Cléopâtre se livra sans nulle retenue au desir de confirmer à-la-fois et d'étaler son triomphe. Elle faisait inscrire son nom sur les boucliers des soldats prétoriens d'Antoine ; paraissait assise auprès de lui sur le tribunal où il donnait audience ; et l'accompagnait à cheval lorsqu'il commandait les exercices militaires. D'autres fois, assistant en souveraine aux jeux publics, la reine d'Égypte exigeait que le triumvir les présidât comme magistrat de la ville ; souvent elle montait sur un

char, et le faisait placer à ses côtés, revêtu du fastueux costume des rois de l'Orient; on la vit même traverser les rues dans sa litière, tandis qu'il la suivait à pied et précédait ses eunuques; on commençait à croire qu'elle avait égaré sa raison par des sortiléges.

XXVI. Couronnement des fils de Cléopâtre.

Octavie à ces nouvelles était allée cacher sa honte dans Rome; les amis restés auprès d'Antoine osaient à peine se montrer dans Alexandrie; et cependant Cléopâtre n'était pas encore satisfaite. On disposa par ses ordres, dans le gymnase, une cérémonie pompeuse. On éleva sur une estrade d'argent deux trônes d'or; sur l'un parut Antoine: Cléopâtre monta sur l'autre, revêtue du manteau et des attributs d'Isis, la déesse des Égyptiens; leurs enfants prirent place sur des trônes inférieurs. La populace d'Alexandrie avait été réunie tout entière dans ce vaste gymnase.

Antoine harangua cette multitude efféminée du même ton dont il aurait parlé au peuple romain. Il déclara que, Jules César étant mort l'époux de Cléopâtre, tous ses droits avaient passé à leur fils Césarion; et ajouta d'injurieuses allusions sur celui qui s'était emparé de son héritage. Il se tourna ensuite vers Cléopâtre, la salua du titre de reine des rois, et la déclara souveraine de toutes les contrées qui avaient appartenu aux Lagides, de l'Égypte, de l'île de

Chypre, de la Célésyrie et de l'Afrique, annonçant par cette dernière expression son projet d'agrandir les limites de la province de Cyrène. On fit ensuite approcher les enfants qu'Antoine avait eus de Cléopâtre. Alexandre, nommé roi de l'Arménie, de la Médie et des autres provinces qui devaient être conquises sur les Parthes, reçut le costume des rois mèdes et une garde d'Arméniens; Ptolémée, déclaré roi de Syrie, de Phénicie et de Cilicie, prit le diadême et s'entoura de la garde de Macédoniens, commune à tous les rois successeurs d'Alexandre : tous deux, s'avançant ainsi vers Antoine, lui offrirent à genoux l'hommage de leur couronne.

Antoine fit dresser une relation de cette cérémonie, et l'adressa aux consuls pour faire confirmer ces libéralités par le sénat. Ses amis retardèrent l'envoi de ses dépêches, qui ne parvinrent qu'aux consuls désignés pour l'année suivante; et nous verrons comment elles furent supprimées. Mais Octave avait rendu publics dans Rome tous les détails de cette scène extravagante. Il déclama devant le sénat et l'assemblée du peuple contre l'insulte faite à la mémoire de Jules César, par la supposition d'un enfant obscur et illégitime, contre cette reconnaissance publique des fruits d'un scandaleux adultère, contre ce don de tant de royaumes et de provinces, devenu le salaire d'une infâme

prostitution. Il rappela aussi les autres écarts d'Antoine, la perfidie exercée envers Artabaze, et l'atteinte faite à l'honneur de l'empire par la pompe du triomphe transportée à Alexandrie.

Antoine, informé de ces provocations, quitte aussitôt l'Égypte, visite ses camps de la Syrie et de l'Arménie, et appelant le roi des Mèdes sur les bords de l'Araxe, conclut avec lui un traité d'alliance offensive et défensive. Ils stipulèrent qu'ils se fourniraient mutuellement des secours contre leurs ennemis; Antoine contre les Parthes, Artavasde contre Octave. En exécution de ce traité, Antoine laissa au roi plusieurs cohortes légionnaires, reçut de lui un corps considérable de cavalerie médoise, et se fit restituer les drapeaux que son armée avait perdus dans la défaite du corps de Statianus. Oubliant les dispositions qu'il venait de faire pour son fils Alexandre, il céda au roi des Mèdes presque toute la grande Arménie, et joignit la petite Arménie au royaume de Polémon.

XXVII. Consulat de Domitius et de Sosius. an de Rome 722, av. J.-C. 32. Discussions des triumvirs.

Les consuls qui entrèrent en fonctions au premier janvier, et qui reçurent les dépêches d'Antoine, furent Domitius Ahénobarbus, qui gouvernait pour Antoine la Bithynie, et Caius Sosius, qu'il avait envoyé triompher à Rome. Les discussions entre les triumvirs étaient alors fort animées. Antoine, en quittant la Syrie, avait envoyé à Rome ses principaux officiers,

pour ranimer le zèle de ses partisans, et remettre les lettres qu'il adressait au sénat. Il se plaignait dans ces lettres des harangues injurieuses d'Octave, et récriminait contre lui avec violence. Il lui reprochait l'obscurité de sa naissance, l'infamie de ses mœurs, les preuves fréquentes de sa lâcheté. Il l'accusait de s'être approprié les dépouilles de Lépidus et de Sextus, et d'avoir distribué à sa seule armée les confiscations et les terres du domaine public en Italie.

A l'égard du triumvirat, Antoine déclarait qu'il consentait à l'abdication proposée par son collègue, et demandait même qu'elle se fît sans délai. Il se flattait qu'Octave, qui était sur les lieux, serait contraint de désarmer le premier, ou d'exciter des ressentiments par ses refus. Mais Octave déjoua cette ruse, en soutenant que les offres d'Antoine seraient illusoires, s'il ne venait, suivant les formes usitées, faire son abdication en personne. Il dédaigna d'ailleurs ses invectives, et répondit à ses reproches qu'Antoine se plaignait à tort de l'accroissement des forces et des richesses de son collègue; n'avait-il pas acquis lui-même le royaume d'Égypte par ses amours, les trésors de Sextus par la mort du fils de Pompée inutilement épargné dans la Sicile, les dépouilles de l'Arménie par la glorieuse prise d'Artabaze?

Pourquoi voulait-il chercher des établissements pour ses soldats jusqu'en Italie? Il pouvait leur en former si aisément dans ces contrées au-delà de l'Euphrate, qui avaient reçu de sa main un nouveau maître.

Telle était l'aigreur des discussions à l'époque de l'entrée en fonctions des consuls. Tous deux favorisaient Antoine, et Domitius semblait devoir partager avec plus de vivacité ses ressentiments. Mais il jouissait d'une grande considération personnelle; il avait d'ailleurs l'expérience des revers. Sosius devait au contraire tous ses honneurs à Antoine, et se sentait animé de cette audace qu'inspirent les faveurs constantes de la fortune. Dans l'assemblée du sénat qui eut lieu le jour de son installation, il déclama contre Octave, et censurant ses torts avec aigreur, il proposa un décret violent contre lui.

Octave avait prévu cet orage; ne pouvant ni garder le silence, ni engager la discussion sans se compromettre; ne voulant pas néanmoins répondre par un acte d'autorité, qui l'eût fait considérer comme l'auteur de la rupture, il s'était absenté de la ville. Seulement le tribun Nonnius avait été prévenu de se trouver à la séance, et il empêcha par son opposition qu'on délibérât sur la proposition de Sosius. Les partisans d'Octave demandèrent alors la communication des dépêches d'Antoine, qui

rendaient compte du couronnement de Cléopâtre. Les consuls s'y refusèrent ; mais pour faire rejeter cette discussion, ils furent obligés d'abandonner celle qu'ils voulaient engager au sujet d'Artabaze, roi d'Arménie. Elle eût soulevé tous les esprits contre Octave, car elle eût amené la preuve de ce traité avec le roi d'Arménie, qui avait préparé le déshonneur des armes romaines, et la perte de plusieurs légions dans la Médie.

Toutes les discussions qu'Octave pouvait redouter étant écartées, il convoqua une nouvelle assemblée du sénat, la fit entourer de soldats, entra avec ses partisans armés de poignards sous leurs robes, et prit place sur une chaise curule entre les deux consuls. Il ouvrit la séance par un discours où il justifiait avec modération sa conduite, et exposait avec force les torts d'Antoine. Les consuls n'osèrent prendre la parole, et ses propres amis semblèrent partager la terreur que ces préludes de la crise qui se préparait avaient répandue. Octave continua la séance à un autre jour, où il promettait de produire des pièces à l'appui des accusations qu'il intentait contre son collègue. Les consuls qui ne pouvaient répliquer sans témérité, ni se réduire sans honte au silence, sortirent de Rome et furent suivis de plusieurs sénateurs,

Octave, ne voulant pas qu'on pût considérer leur départ comme une fuite, déclara qu'il l'avait permis, et qu'il autorisait également tous les amis d'Antoine à se rendre auprès de lui.

XXVIII. Cléopâtre joint Antoine à Ephèse.

Octave provoquait cette rupture avec une pleine confiance, et ne supposait pas que son rival, qui traitait alors avec le roi des Mèdes sur les bords de l'Araxe, fût prêt à entrer en campagne de cette année. Il apprit avec surprise à l'ouverture du printemps, que l'armée d'Antoine, forte de seize légions, commençait d'arriver à Éphèse, sous les ordres de Canidius; que la plupart des troupes auxiliaires s'y étaient réunies; qu'Antoine était déja dans cette ville pour hâter l'ouverture des hostilités. Cette activité, que l'ardeur de ses ressentiments avaient réveillée dans son ame, pouvait le rendre de nouveau très-redoutable: l'opinion publique avait été soulevée contre lui par ses imprudences, mais des succès la tourneraient en sa faveur; les vétérans, qu'il avait irrités en dissipant les tributs de l'orient, se laisseraient séduire à l'espoir de partager les nouvelles richesses qu'il y avait amassées; déja elles circulaient en Italie, où elles provoquaient des soulèvements qui troublaient les préparatifs de la guerre, et encourageaient à refuser le paiement des impôts. Octave, qui se voyait prévenu, et qui n'avait pas encore réuni tous

ses moyens de défense, était en proie aux plus vives inquiétudes. Toutes ses appréhensions furent dissipées par la nouvelle que Cléopâtre venait d'entrer dans le port d'Éphèse.

La reine d'Égypte était suivie de deux cents vaisseaux richement équipés, qui portaient vingt mille talents (1), et des approvisionnements considérables pour l'armée. Mais l'esprit de dissipation et de vertige semblait être entré dans le camp à sa suite. Domitius fut frappé de ce changement, et insistant sur l'urgence des mesures qu'exigeait une guerre aussi sérieuse, il obtint d'Antoine la réunion d'un conseil formé des principaux officiers de l'armée. Il y représenta avec force la nécessité d'éloigner Cléopâtre, et fut soutenu par Sosius, Furnius, et plusieurs même de ceux qui avaient montré jusque alors le plus de condescendance pour les faiblesses du triumvir, mais que le sentiment du danger rendait plus sincères. Antoine fut entraîné par leur accord. Il envoya dire à Cléopâtre de partir sur-le-champ pour Alexandrie, et d'y attendre l'issue de la guerre.

Cléopâtre fut consternée en voyant s'évanouir toutes les illusions de sa future grandeur. Cette épouse, dont elle avait triomphé avec

(1) 96,000,000.

tant d'efforts, allait aussi sans doute être rappelée, pour favoriser un rapprochement entre les triumvirs? Hors d'elle-même à cette seule idée, elle prodigua ses trésors pour obtenir le secours de Canidius. L'avide général se laissa de nouveau séduire, et représenta à Antoine qu'il ne pouvait sans injustice éloigner une reine qui avait amené de si puissants secours; qu'il aliénerait les Égyptiens, dont la flotte avait fort accru ses forces maritimes; que Cléopâtre ne le cédait d'ailleurs à aucun des rois alliés, comme l'avait prouvé son habileté dans le gouvernement de ses états depuis tant d'années. L'avis de Canidius prévalut, dit Plutarque, car les dieux avaient arrêté de réunir l'univers sous l'autorité d'Octave.

XXIX. Cléopâtre emmène Antoine à Samos.

Cléopâtre se hâta d'éloigner Antoine, et l'emmena dans l'île de Samos. Elle avait réuni dans cette île tout ce qu'elle avait cru propre à le séduire; aspirant à rivaliser, pour ces voluptueux apprêts, avec cette activité qu'il venait de montrer inutilement pour les préparatifs de la guerre. On voyait arriver avec profusion les productions les plus exquises ou les plus rares de chaque contrée; les acteurs les plus habiles, les musiciens et les danseurs les plus célèbres étaient accourus de toutes parts à la voix de Cléopâtre. Tandis que l'excès des taxes, les requi-

sitions militaires, et les désordres des soldats remplissaient le reste du monde de gémissements et d'alarmes; ceux dont l'ambition avait causé son infortune, lui insultaient du sein des délices. Les plaisirs, bannis de cet immense empire, semblaient avoir choisi l'île de Samos pour leur asyle. Elle ne retentissait que d'acclamations bruyantes, de transports folâtres, des doux accents de la flûte et de la lyre. On voyait se succéder sans relâche les spectacles, les danses et les festins. On se demandait avec surprise par quelles fêtes pourraient célébrer la victoire, ceux qui préludaient au combat par de telles dissolutions?

Ce fut à l'occasion de ces odieuses réjouissances, que Cléopâtre, raillant en vraie courtisane sur la parcimonie d'Antoine, paria de dépenser en un seul repas dix millions de sesterces. (1) Plancus fut choisi pour juge, digne arbitre d'une telle gageure. Le repas n'avait rien de remarquable; Antoine triomphait déja: mais Cléopâtre fit observer qu'elle avait prétendu consommer seule le prix fixé. Elle détacha l'une des perles qui pendaient à ses oreilles, la fit dissoudre dans du vinaigre et l'avala. Elle portait la main à l'autre pendant; Plancus l'arrêta en déclarant qu'Antoine était vaincu, expression qui

---

(1) 2,000,000 de francs.

fut jugée d'un funeste présage. Lorsque la perle qui avait été ainsi conservée tomba entre les mains d'Octave, il en fit inutilement chercher une pareille, et fut réduit à la faire scier en deux. Il ne put néanmoins trouver de plus beaux pendants d'oreille pour la Vénus du Panthéon, et forma ainsi la plus riche parure de la déesse avec les restes d'un festin de Cléopâtre (1).

Cléopâtre prévint les dégoûts d'Antoine, et lui fit quitter l'île de Samos, pour le conduire à Athènes. Les traces du séjour d'Octavie étaient encore récentes dans cette ville; ses habitants avaient revu avec de vifs transports celle dont ils admiraient l'esprit et les attraits dans les temps heureux de son union, et qui devait en quelque sorte de nouveaux charmes à une infortune si noblement soutenue. Des fêtes ingénieuses avaient célébré son arrivée; son départ avait causé des regrets sincères, et toutes les bouches chantaient ses louanges. Cette disposition des esprits, qui aurait dû éloigner Cléopâtre, était néanmoins le motif qui l'attirait à Athènes; elle voulait triompher dans ces lieux mêmes que sa rivale avait laissés si remplis de ses souvenirs. Ses libéralités, ses caresses, toutes les ressources de son esprit furent prodiguées; le desir de plaire à Antoine

(1) Plin., IX, 35.

acheva de tourner vers elle tous les vœux de ce peuple inconstant et frivole. L'assemblée du peuple rendit un décret qui lui déférait les plus grands honneurs, et le lui adressa par ses principaux magistrats. Antoine se joignit à la députation comme citoyen d'Athènes; il voulut même être chargé de porter la parole en lui présentant le décret.

XXX. Répudiation d'Octavie.

Cléopâtre remplit aussi dans Athènes un vœu plus ardent encore; elle y obtint la répudiation d'Octavie. La noble conduite de l'épouse d'Antoine eût semblé devoir lui épargner cet outrage. En arrivant dans Rome, elle avait refusé, malgré les vives instances d'Octave, un asyle dans sa maison; elle l'avait même conjuré de ne pas chercher une cause de rupture dans les mépris dont elle avait été l'objet; voudrait-il autoriser à dire que, pour les seuls intérêts de deux femmes, l'une outragée, l'autre jalouse de son ascendant, les deux chefs d'un si puissant empire l'avaient replongé dans les horreurs d'une guerre civile? Retirée dans la maison d'Antoine, elle ne distinguait pas de ses propres enfants ceux qu'il avait eus de Fulvie; s'occupait avec zèle de tous ses intérêts; accueillait ses amis et ses officiers qui se rendaient à Rome; et, s'ils avaient quelque faveur à solliciter, employait pour eux son crédit auprès d'Octave. Mais elle inspirait ainsi, sans le vouloir, une indignation

plus vive contre celui qui était l'objet de procédés aussi généreux; tous les citoyens détestaient l'ingratitude de son époux, et l'égarement où l'avait jeté la méprisable reine d'Égypte.

Octavie reçut alors l'envoyé d'Antoine qui lui portait l'ordre de quitter sa maison. Elle sortit avec les deux filles qu'elle avait eues de son mariage, et son fils du premier lit, ce jeune Marcellus, qui devait lui faire éprouver un jour l'excès des jouissances et des douleurs maternelles. Elle emmenait aussi les deux fils de Fulvie; Antoine, éperdu, et obéissant malgré lui aux volontés de Cléopâtre, n'avait pas même eu l'esprit assez libre pour s'occuper de ses propres enfants; il n'y songea que plus tard et pour appeler auprès de lui l'aîné, qui s'appelait Antyllus. Ce fut avec ce touchant cortége qu'Octavie quitta la maison où elle était entrée comme le gage de la paix rendue à sa patrie, et d'où elle méritait si peu de sortir comme un flambeau de discorde. Elle se dérobait avec soin à tous les regards, voulant soustraire le nom de son époux aux imprécations des citoyens; craignant aussi d'accroître sa propre affliction par ces tristes présages de la guerre furieuse qui allait de nouveau bouleverser le monde.

Octave était peu touché de ces douleurs do-

mestiques, et même il se réjouissait de l'aveuglement qui les avait causées. Son attente avait été pleinement remplie. Antoine ne songeait plus à entrer en campagne; l'opinion des peuples était soulevée contre lui, le trouble et le découragement se répandaient dans son armée; ses lieutenants, laissés sans direction, imitaient son insouciance; le vide des magasins excitait ses soldats au pillage et autorisait tous leurs désordres. Ses principaux partisans, voyant qu'il courait à sa perte, songeaient à l'abandonner.

XXXI. Plancus abandonne Antoine.

Le signal des défections fut donné par ce même Plancus, naguères courtisan si servile de Cléopâtre. Il avait poussé la flatterie jusqu'aux plus honteuses complaisances. Dans une fête qu'elle donnait à Antoine, on l'avait vu déguisé en dieu marin, demi-nu, ceint de roseaux, et traînant une queue de poisson, danser accroupi sur ses genoux. Elle s'acquittait envers lui par de riches présents et par l'impunité de ses concussions. Mais, dans ces circonstances critiques, il avait fait de secrètes représentations sur la nécessité de la renvoyer. Des propos piquants sur ses rapines, échappés à Antoine au milieu d'un repas, prouvèrent à Plancus que Cléopâtre était instruite de ses démarches, et qu'elle préparait sa vengeance. Il se rendit auprès d'Octave avec son neveu Titius, alléguant que sa fidélité,

si mal reconnue, l'autorisait à suivre le meilleur parti (1).

Plancus avait à faire des révélations importantes ; ayant sur-tout signé comme témoin avec Titius dans le testament d'Antoine, il trahit le secret de ses dernières dispositions. Octave jugea leur publicité si utile à ses desseins, qu'il n'hésita point à violer un dépôt sacré, en forçant les vestales à lui remettre ce testament; et qu'il en fit lui-même lecture à l'assemblée du sénat et devant les comices. Antoine renouvelait sa déclaration sur le mariage de Jules César, et sur la légitimité de Césarion. Il reconnaissait aussi qu'il avait lui-même épousé Cléopâtre, confirmait ses libéralités pour elle et leurs enfants communs, et en ajoutait de nouvelles. Il ordonnait que son corps serait envoyé en Égypte, pour être inhumé dans le tombeau destiné à Cléopâtre.

Les Romains furent si révoltés de ces dispositions, qu'ils firent à peine attention au moyen odieux employé pour les rendre publiques, et qu'ils furent disposés à croire les imputations dont ils avaient le plus soupçonné la sincérité. Octave n'avait d'ailleurs plus besoin de les faire répandre par des bouches suspectes : une foule de partisans d'Antoine avaient imité la défection

---

(1) Dion, L, 3 et suiv. Paterc., II, 83. Plut. Ant.

de Plancus, et enchérissaient sur ses accusations. Ils racontaient toutes ces extravagances que Cléopâtre avait provoquées, lorsque, après son triomphe sur sa rivale, elle avait ramené Antoine à Alexandrie. Ils ajoutaient que son empire sur le triumvir s'étendait sur la plupart des officiers de l'armée; qu'elle semblait elle-même partager cette espèce d'enchantement qui les avait subjugués; que déja elle se croyait certaine d'asservir Rome et de transférer le siége de l'empire à Alexandrie; que son serment le plus favori était de jurer par les lois qu'elle devait donner au Capitole.

Plancus ne voulait pas être surpassé par ces hommes obscurs, auprès du nouvel objet de ses adulations. Il prodiguait les invectives contre Antoine, même en plein sénat. Coponius, ancien préteur, et l'un des sénateurs les plus distingués, en fut révolté : Il faut convenir, dit-il à Plancus, qu'Antoine s'est livré à de grands et nombreux excès la veille du jour où vous l'avez quitté.

Ce fut par ce dévouement servile que Plancus obtint et conserva toujours la bienveillance d'Octave. Il en reçut même dans la suite un éclatant témoignage. Fatigué de voir que ni son illustre origine, ni ses biens immenses, ni le souvenir de ses honneurs, ne pouvaient le soustraire à l'avilissement où l'avait jeté sa bas-

sesse, il sollicita si vivement pour obtenir la censure, qu'Octave consentit à rétablir en sa faveur cette magistrature, qui était presque tombée en désuétude. Mais Plancus ne put en remplir les fonctions, intimidé par le mépris public, dont sa nomination avait fait éclater d'insultants témoignages; l'année même de sa censure, il n'osa refuser le haut du pavé à un jeune édile, au fils de Domitius. Il mourut peu après et dans un âge avancé, laissant un grand nombre de courtisans qui s'étaient formés sur son modèle; mais, dit Sénèque, avant l'historien Paterculus, aucun d'eux n'avait pu lui disputer le prix de l'adulation. Plancus l'avait réduite en théorie. Le flatteur, disait-il, manque son but par une flatterie détournée. Il gagne beaucoup à être pris sur le fait; et plus encore à être réprimandé et réduit à rougir (1).

XXXII. Déclaration de guerre à Cléopâtre.

Cependant les partisans d'Antoine à Rome, qui se voyaient déja réduits à un petit nombre, et n'osaient même prendre sa défense, firent partir Géminius, pour lui représenter qu'il courait le risque d'être destitué par les suffrages du peuple, et déclaré ennemi de la patrie. Géminius, dont l'arrivée avait inspiré des soupçons, fut exposé à plusieurs humiliations, et aux sar-

---

(1) Paterc., II, 95. Suet., Ner., IV. Senec., nat., quest., IV, 1.

casmes des flatteurs de Cléopâtre. Il supportait tout, espérant trouver enfin une occasion favorable pour remplir sa mission. Après des efforts inutiles, se voyant sommé par Antoine même, et en plein repas, de faire connaître les motifs de son voyage : Ce ne sont pas, dit-il, des affaires que l'on puisse traiter à table. Mais l'opinion de vos amis les plus dévoués est qu'il ne vous reste aucun espoir de succès, si vous n'obligez la reine d'Egypte à retourner dans son royaume. Antoine montra de l'humeur ; Cléopâtre, avec un souris amer : Vous avez fait prudemment, dit-elle, de tout avouer sans attendre les tortures. Géminius effrayé prit la fuite et revint à Rome.

L'indigne traitement qu'il venait d'essuyer acheva de décider ceux des amis d'Antoine qui vivaient encore dans son intimité, mais qui, ne partageant pas la bassesse des flatteurs de Cléopâtre, étaient souvent en butte à ses persiflages. La plupart furent joindre Octave, parmi lesquels on remarqua Silanus, qui avait livré sa division à Antoine au début de la guerre de Modène. Il ne resta auprès du triumvir que ceux qui s'étaient dévoués comme lui à tous les caprices de Cléopâtre.

Dans la disposition où se trouvaient même les partisans d'Antoine, Octave aurait pu sans obstacle faire adopter contre lui les résolutions

les plus violentes. Il l'attaqua avec plus d'adresse, ne l'accusant que de sa faiblesse à abandonner le soin des affaires de l'empire aux femmes et aux eunuques de Cléopâtre; feignant de partager l'opinion commune que la reine l'avait fasciné par des sortiléges, et qu'un philtre, destiné à lui inspirer de l'amour, avait égaré sa raison. Il évita ainsi de le faire déclarer ennemi public, et d'irriter par cette mesure les illustres citoyens qui se trouvaient encore liés à sa cause. Le décret qu'il fit rendre contre lui par les comices invitait seulement les partisans d'Antoine à l'abandonner, le dépouillait de l'autorité triumvirale, et annulait sa désignation pour le consulat, en lui substituant Messala.

Un autre décret des comices déclarait la guerre à Cléopâtre. Octave était bien assuré qu'Antoine n'abandonnerait pas la reine, et se rendrait ainsi plus odieux en paraissant armé pour une Égyptienne contre sa patrie. Le même décret donnait à Octave la conduite de cette guerre, et obligeait les habitants de l'Italie à prêter serment de servir fidèlement sous ses ordres. Les citoyens, en vertu de ce décret, prirent l'habit militaire, comme dans les guerres qui intéressaient le salut de la république, et se rendirent au temple de Bellone, sur lequel une pique avait été dressée, suivant l'ancienne coutume. Octave, au nom du peuple romain, dénonça à haute

voix la guerre à Cléopâtre et remplit les autres formalités usitées.

XXXIII. Préparatifs de la guerre.

Ainsi s'annonça cette guerre, et ceux des citoyens qui conservaient encore l'espoir du rétablissement de la république se virent alors contraints de renoncer à leurs illusions. Ils avaient pu se flatter de voir mettre un terme à l'autorité du triumvirat, tant qu'elle avait été partagée; mais, dans la lutte qui se préparait, les succès et les revers devaient avoir également pour issue leur servitude commune (1).

Octave s'inquiétait peu des sentiments de ceux qui avaient attendu si tard pour se détromper. Il fut plus attentif aux prodiges dont les récits attestaient l'alarme des citoyens. On avait vu un flambeau briller pendant plusieurs jours sur la mer Ionienne, et se perdre ensuite dans les cieux; un immense dragon à deux têtes, après avoir désolé l'Étrurie, avait péri frappé de la foudre; des taches de sang avaient été aperçues sur la statue que l'on avait érigée en l'honneur d'Antoine au mont Albain. Octave fit expliquer en sa faveur tous ces prodiges, et se montrant plein de confiance dans la protection des dieux, envoya les sénateurs les plus distingués de son parti pour lier à sa cause par un serment solennel toutes les villes

(1) Dion, L, 6 et suiv. Plut., Ant.

de l'Italie. Bologne fut seule dispensée de ce serment, parce qu'elle était depuis long-temps sous le patronage de la famille d'Antoine; mais Octave avait déja pris la précaution d'y établir une nombreuse colonie de ses vétérans.

L'armée prêta aussi le serment militaire, et l'on a remarqué qu'il fut alors exigé, pour la première fois, des troupes auxiliaires. Octave invita toute la jeunesse à accourir sous ses drapeaux, pour rendre la liberté et la paix à sa patrie, s'efforçant de déguiser sous ces spécieuses apparences, les véritables motifs qui l'excitaient à tenter de nouveau le sort des armes. En même temps il faisait surveiller avec soin les émissaires d'Antoine, et pour affaiblir l'effet de leurs séductions, il ordonnait une distribution générale en argent à toutes ses troupes. Mais ces largesses et les préparatifs d'une telle guerre avaient épuisé ses ressources, et il fallut recourir à des contributions excessives. Ces mesures vexatoires provoquèrent bientôt des soulèvements.

Les affranchis en donnèrent l'exemple, irrités de se voir personnellement soumis à une taxe plus pesante, et de la valeur du huitième de leurs biens. Ils étaient d'ailleurs enhardis par leur nombre, qui se trouvait hors de toute proportion avec celui des citoyens, seuls admis dans les légions, si souvent détruites et recrutées

depuis les guerres civiles. Cette supériorité était encore plus marquée dans Rome, où ils éclatèrent en mettant à-la-fois le feu dans plusieurs quartiers; dans le cirque, dans le temple de Cérès, et dans celui de l'Espérance : à la faveur du désordre causé par l'incendie, ils se réunissaient dans les postes qui leur avaient été assignés. Mais le vigilant Mécène avait pénétré leurs complots. Tous les corps qui se formaient furent dispersés, et ceux qui résistèrent furent taillés en pièces.

Les affranchis, également réprimés dans plusieurs autres villes de l'Italie, furent enfin frappés de terreur, et les factieux, qui les agitaient pour provoquer un mouvement général, n'osèrent continuer leurs menées. Toutefois on n'était pas tranquille sur les suites de cette effervescence des esprits, qui avait été si exaltée, que les incendies mêmes, dont on n'ignorait pas la cause, furent comptés au nombre des prodiges. L'imagination alarmée par ce sombre avenir où se cachaient tant de désastres, apercevait dans les évènements les plus ordinaires, des témoignages surnaturels de la colère divine.

XXXIV. Antoine prend ses quartiers d'hiver.

Ce fut dans ces circonstances critiques qu'Antoine menaça l'Italie d'une invasion. Cette ardeur lui était inspirée par Cléopâtre, que la la déclaration de guerre dirigée contre elle seule

rendait furieuse, et qui voulait aussi le lier à sa cause par des actes d'hostilité. Animé par les discours emportés de la reine, et par ses propres ressentiments, Antoine avait dirigé son armée sur l'Étolie, et réuni sa flotte dans les ports de l'Épire. Appelant auprès de lui tous les sénateurs de son parti, il en forma une sorte de sénat, qui rendit, dans le style ordinaire des sénatus-consultes, un décret pour déclarer la guerre à Octave. Il tint ensuite l'assemblée des légions dans la forme des comices, et ce décret fut ratifié par des acclamations unanimes. Le général et les soldats s'engagèrent par des serments mutuels à ne jamais traiter de la paix avec Octave. Antoine voulait jurer aussi d'abdiquer le triumvirat deux mois après la victoire. Il fallut toutes leurs instances, pour lui faire promettre qu'il le garderait alors pendant six mois. Les grandes forces qui l'entouraient, et les ressources que lui assuraient ses grandes richesses, lui inspirèrent une telle confiance, qu'il embarqua aussitôt sur la flotte un grand nombre de légionnaires. Il fit voile pour Brindes, se flattant de forcer l'entrée du port par la grande supériorité de ses forces. Octave y dirigeait à la hâte des renforts, vivement alarmé de cette attaque imprévue, dont le succès trop probable pouvait avoir une si dangereuse influence sur l'issue de cette guerre.

Mais Antoine avait à peine perdu de vue l'ile de Corcyre, qu'il apprit que Cléopâtre venait de débarquer à Patras, sur la côte de l'Achaïe. Déja lassé de l'énergie qu'il avait un moment recouvrée, et de l'absence de la reine, il ne songea plus qu'à la rejoindre. Le bruit se répandit alors sur ses vaisseaux, que la flotte d'Octave avait paru à la hauteur des monts Cérauniens. Ce bruit n'avait d'autre fondement que l'apparition de quelques navires qui avaient été envoyés à la découverte sur ces parages. Antoine ne le fit point vérifier, et s'en fit un prétexte pour voguer à toutes voiles vers le port où il était attendu par Cléopâtre.

L'automne était encore peu avancée. Néanmoins l'armée reçut l'ordre de prendre ses quartiers d'hyver, et la flotte occupa les diverses stations qui lui étaient assignées jusqu'au printemps. L'une des divisions mouilla dans la mer de Crissa. La principale division fut réunie dans le golfe d'Ambracie, auprès de ce promontoire d'Actium, destiné à acquérir par les évènements de cette guerre, une si grande célébrité. Il était situé auprès de la ville du même nom, et à l'entrée de l'Acarnanie, contrée de la Grèce qui touchait à la Macédoine. Mais tous les magasins étaient déja épuisés, il fallut demander de nouveaux convois en Asie et en Egypte. On distribuait cependant les soldats et les matelots en

cantonnements dans les diverses villes de la Grèce. On ne conserva des équipages que pour les bâtiments légers qui étaient destinés à des courses sur les côtes. Messius, qui les commandait, fut fait prisonnier dans l'une de ces expéditions. Octave le renvoya, avec ordre d'offrir à Antoine le choix du lieu où ils videraient leur querelle sur mer ou sur terre. Antoine se moqua de ce défi, et le provoqua à un combat singulier : vaines bravades! mais qu'ils croyaient utiles pour animer leurs soldats.

Octave avait profité des imprudents délais d'Antoine pour terminer ses préparatifs, et calmer l'effervescence des esprits. Les citoyens distingués, qu'il invitait à se prononcer pour sa cause, répondaient généralement à cet appel, lassés des témérités d'Antoine, décidés pour son rival, puisqu'ils étaient réduits à souffrir un maître. Octave desirait sur-tout obtenir de Pollion une adhésion qui eût donné plus de poids à sa cause et entraîné ceux qui hésitaient encore.

XXXV. Pollion se refuse aux avances d'Octave.

Pollion s'était depuis long-temps éloigné d'Antoine; mais il avait aussi évité de remplir des fonctions publiques. Il comptait peu sur la bienveillance d'Octave, qu'il avait offensé par des vers mordants, avant le traité de Brindes; et, quoique le triumvir se fût borné à répondre par une satyre, il avait été peu rassuré par

cette apparente modération. Aussi, lorsque ses amis l'avaient pressé de répliquer: Vous oubliez, leur avait-il dit, qu'il n'est pas aisé d'écrire contre celui qui peut proscrire. L'occasion était alors favorable pour une entière réconciliation. Mais le génie trop fier de Pollion convenait peu à ces époques où il fallait apprendre à plier sous l'autorité d'un seul; et il paraît d'ailleurs que le sentiment de sa supériorité l'éloignait d'un parti où d'autres avaient acquis, par des services antérieurs, les premiers rangs. Il s'excusa donc auprès d'Octave : Les bienfaits d'Antoine, dit-il, n'ont pas égalé mes services, mais ils ont été plus remarqués; je resterai donc étranger à la querelle, et je serai la proie du vainqueur.

Malgré ce refus, la retraite sincère de Pollion et un goût commun pour les lettres, le maintinrent auprès du vainqueur dans des rapports assez intimes. Octave y attachait même du prix; instruit que peu de jours après la mort de Caius son petit fils, Pollion avait donné un grand repas: Vous savez, lui écrivit-il, quelle part vous avez dans mon amitié ; je m'étonne que vous en preniez si peu à mon affliction. J'ai soupé avec mes amis, répondit Pollion, le jour même où j'avais perdu mon fils Hérius. Peut-on plus exiger d'un ami que d'un père? Pollion avait en effet montré cette dureté, ou

plutôt cet abus d'une ame forte, qui se roidissait contre les disgraces de la nature, quand elle n'avait plus à lutter contre les caprices de la fortune. Il prolongea sa carrière jusqu'à l'âge de 80 ans. Poëte et historien estimé, il ne fut néanmoins très-distingué que pour l'éloquence, où il se plaça au premier rang des orateurs formés à l'école de Cicéron. Il aurait pu même devenir l'égal de son maître par un autre genre de talents, par l'élévation des sentiments, l'abondance des pensées, et la mâle vigueur du style; mais les circonstances avaient cessé d'être favorables aux grands succès de l'éloquence (1).

XXXVI. Troisième consulat d'Octave, an de Rome 723, av. J.-C. 31. Il passe en Macédoine

Cependant l'année que devaient signaler des évènements si mémorables, venait de s'ouvrir; Octave avait pris possession de son troisième consulat. Messala Corvinus fut son collègue, désigné, comme nous l'avons vu, pour remplacer le triumvir destitué : cette substitution fut comprise au nombre des présages de la chûte d'Antoine; on remarqua que sa place était occupée par celui qu'il avait lui-même inscrit sur les tables de proscription. Dès ce moment, Octave affecta de ne plus agir comme triumvir, et d'éloigner tout ce qui pouvait rappeler l'exercice d'une magistrature extraor-

(1) Macrob., Saturn., II, 4. Paterc., II, 45. Quintil., X, 1. Horat., od., II, 1. Senec., controv., IV.

dinaire. Il donna ses ordres comme un consul, que le peuple romain avait chargé de la conduite de la guerre.

Avant la fin de janvier, Octave se rendit à Brindes, où il avait mandé la plupart des sénateurs et des chevaliers, pour donner aux uns de l'emploi, empêcher les autres d'exciter des mouvements, et faire voir aussi que l'élite des citoyens se prononçait pour sa cause. La flotte d'Agrippa mettait cependant à la voile, et, quoique contrainte ensuite par une violente tempête de rentrer dans le port, elle répara ses dommages avec une telle célérité, que dès le mois suivant elle occupa les côtes de l'Épire. Instruit alors par les rapports d'Agrippa qu'Antoine n'avait fait aucune disposition pour s'opposer à son passage, Octave donna ses ordres pour le départ. Il avait eu soin de régler même la quantité de bagages et le nombre des esclaves que chacun pourrait amener, suivant son rang. Il avait fait aussi prévenir tous ceux qui le suivaient, à l'exception des simples soldats, de faire leur provision de vivres pour la campagne. Bientôt la mer Ionienne fut couverte de cette multitude de bâtiments qui transportaient l'armée en Épire. Le débarquement eut lieu dans le port d'Oricum, et sur les côtes voisines des monts Cérauniens. Taurus, s'avançant avec l'armée, traça son camp en avant du golfe

d'Ambracie, sur un vaste plateau d'où l'on apercevait à-la-fois le golfe et la mer extérieure. Il assura ses communications avec la flotte en prolongeant ses lignes jusqu'au port de Comarum.

Octave, à la tête de sa flotte, occupa sans résistance l'île de Corcyre. Il y apprit de nouveaux détails sur la négligence de son adversaire. Les équipages d'Antoine, quoique formés d'hommes sans expérience de la mer, qu'il avait fait enlever de force chez les nations alliées aux travaux de l'agriculture ou de l'industrie, n'avaient pas même été exercés à la manœuvre pendant l'hiver; ils étaient restés dispersés chez les habitants, jusqu'au moment où l'apparition imprévue d'Agrippa les avait fait rappeler à bord des vaisseaux. Ils avaient perdu beaucoup de monde par les maladies, la disette des subsistances, et les désertions; et l'on reconnut plus tard, par une revue générale, que leur nombre avait été ainsi diminué de plus d'un tiers. On en rendit compte à Antoine: Il suffit, dit-il, que l'on ait sauvé les rames; je ne manquerai pas de rameurs tant qu'il restera des hommes dans la Grèce.

XXXVII. Antoine se met en défense.

Octave résolut d'attaquer la flotte d'Antoine dans le golfe d'Ambracie. Elle était hors de défense, et, dégarnie de soldats, n'avait même que des équipages incomplets. Des courriers

furent dépêchés en toute hâte à Patras, pour informer Antoine que la flotte ennemie avait déja occupé Toryné, petite ville voisine du golfe. Ses officiers ayant paru inquiets d'une marche aussi rapide : Beau sujet d'alarmes, dit Cléopâtre en souriant, qu'Octave nous ait pris notre écumoire ! Le mot de Toryné exprimait en effet cet autre sens dans la langue grecque. Toutefois le danger était très-urgent. Antoine arrive vers le milieu ds la nuit. Il ordonne de disposer les vaisseaux pour défendre l'entrée du golfe, la proue tournée en avant, et d'attacher les rames élevées, comme si les rameurs étaient à leur poste, n'attendant que le signal. Mais les rameurs avaient pris les armes, et avaient été disposés sur les ponts, qui paraissaient ainsi couverts de soldats. Octave s'étant présenté le matin à l'entrée du golfe, fut trompé par cet appareil, et crut Antoine prêt à le recevoir. Ne pouvant rester en ce lieu, parce que toutes les sources d'eau vive étaient occupées par des postes fortifiés, il rentra dans le port de Comarum. Sa flotte et son armée entouraient les stations occupées par son adversaire, et l'on a même assuré qu'il avait entrepris, quoique sans succès, de faire transporter ses vaisseaux par terre dans le golfe d'Ambracie.

Agrippa revint alors de sa croisière sur les côtes du Péloponèse. Il avait d'abord enlevé la

plupart des convois qu'Antoine attendait de l'Asie et de l'Égypte, et poursuivi de si près tous les autres, qu'il les avait contraints à fuir jusque aux ports de la mer Égée. Descendant ensuite sur les côtes du Péloponèse, il y fit un riche butin, et répandit la terreur parmi ces troupes dispersées qui n'avaient pas le temps de se réunir. Il poussa jusqu'à Méthone, place forte de Messénie que Bogud, roi de Mauritanie, se préparait à défendre avec une escadre et une nombreuse garnison. Agrippa fit escalader les murs pendant la nuit; Bogud fut tué, et la ville emportée d'assaut.

Cependant Antoine s'efforçait de réparer sa négligence. Il établit aux deux côtés de l'entrée du golfe des postes fortifiés; des vaisseaux qu'il y fit stationner assuraient leurs communications, et la libre sortie de sa flotte. Son armée de terre occupa, sur le promontoire d'Actium, une vaste plaine voisine du temple d'Apollon. Cette plaine était entièrement découverte, et plus propre pour lc combat que pour l'assiette d'un camp. Ses soldats eurent même beaucoup à souffrir du froid et des maladies. Mais Antoine voulait éviter le combat; vainement Octave déployait ses légions hors du camp pour l'attirer sur les bords opposés du golfe, et poussait au loin des détachements, pour surprendre les convois qui lui arrivaient par terre; Antoine

attendait avec constance que toutes ses troupes fussent réunies.

XXXVIII. Etat des deux armées.

Telle était au commencement du printemps la situation des deux triumvirs. Pour concourir à la lutte formidable qui devait terminer leur querelle, les deux moitiés du monde civilisé s'étaient ébranlées. Antoine guidait au combat ces rois de l'Orient qu'il avait mis ou confirmés sur le trône, et leurs nombreuses troupes auxiliaires. Mais la force de son armée consistait en dix-neuf légions, qui formaient cent mille hommes d'infanterie, et se composait en grande partie de vétérans. Sa cavalerie était de douze mille hommes. Dans l'armée d'Octave, les auxiliaires n'avaient fourni d'après ses ordres que des corps d'élite, où flottaient les enseignes des diverses nations de l'Occident; il n'avait que seize légions ou quatre-vingt mille hommes d'infanterie; sa cavalerie seule était de même nombre que celle d'Antoine. Mais il devait une supériorité réelle au choix de ses troupes, à leur discipline, et à ses soins pour les pourvoir avec abondance d'armes et de munitions de guerre. Il s'avançait à la tête du sénat et du peuple romain, pour combattre sous les auspices des dieux du Capitole; montrant à ses soldats dans les rangs de l'ennemi, les aigles romaines confondues avec les enseignes des barbares de l'Orient, et, pour comble d'ignominie,

guidées par cette méprisable reine d'Égypte qui avait conçu le fol espoir d'obtenir par la prostitution l'empire du monde (1).

En profitant de la négligence de son adversaire, et devançant l'époque accoutumée de l'ouverture de la campagne, Octave s'était assuré ces premiers succès, si importants dans la guerre civile par leur influence sur l'opinion. Agrippa venait de remettre à la voile pour les poursuivre. Il enleva une escadre qui couvrait Leucade, et s'empara de cette île. S'avançant ensuite contre Nasidius, qui sortait de la mer de Crissa, avec la seconde flotte d'Antoine, Agrippa prit ou brûla plusieurs de ses vaisseaux. Reçu comme un libérateur par la ville de Patras que les vexations d'Antoine avait désolée, il laissa une division de sa flotte sous les ordres d'Arruntius, pour couvrir ses derrières, et pénétra dans la mer de Crissa. Ses descentes sur les côtes de ce golfe répandirent par-tout la terreur, et la ville de Corinthe, n'osant s'exposer à un assaut, lui ouvrit ses portes.

Arruntius courut un grand danger pendant cette expédition. Sosius, ayant caché sa marche avec une partie de la flotte d'Antoine, vogua sur Patras à la faveur d'un brouillard très-épais.

---

(1) Dion, L, 12 et suiv. Plut., Ant. Eneid., VIII. Florus, IV, 11. Paterc., II, 85. Oros., VI, 19. Strab. XVI.

Lorsque le brouillard fut dissipé, Arruntius se vit attaqué par des forces très-supérieures. Mais tandis que Sosius étendait sa ligne pour envelopper les vaisseaux ennemis et leur fermer toute retraite, Agrippa, que sa fortune ou son activité ramenaient alors à la vue de Patras, le surprit dans ce désordre. Le roi Tarcondimote fut tué dans le combat : Sosius fut grièvement blessé, et passa même pour mort ; la plus grande partie de sa flotte fut prise ou détruite.

XXXIX. Défection de Domitius.

Taurus, à la tête de l'armée de terre, tirait les mêmes avantages de l'inaction d'un imprudent adversaire. Lorsqu'il vit qu'Antoine n'osait même faire sortir des troupes pour soutenir ses convois, il envoya de forts détachements, qui désolaient au loin par leurs incursions la Macédoine et la Grèce. Antoine éprouva des craintes sur la fidélité de ces deux provinces. A la faveur de la nuit, il fit traverser le golfe à une partie de son armée, et forma un second camp, vis-à-vis celui d'Octave. Dès le matin, il envoya sa cavalerie pour reconnaître l'ennemi. Taurus, informé trop tard de ce mouvement pour s'y opposer, avait eu néanmoins le temps d'envoyer Titius en embuscade avec un détachement considérable. Il attaqua avec vigueur la cavalerie d'Antoine, et Titius l'ayant prise en flanc pendant le combat, elle fut mise en

pleine déroute. Philadelphe, roi de Paphlagonie, profita de ce désordre pour passer à l'ennemi avec ses tropues auxiliaires.

Antoine, alarmé, craignit aussi la défection de son lieutenant Dellius, et d'Amyntas, roi de Galatie, qu'il avait envoyés pour escorter des recrues de Macédoniens et de Thraces. Il les suivit en personne avec sa cavalerie. Mais elle fut battue de nouveau, et souffrit beaucoup avant de rentrer dans le camp. Dellius arriva presque aussitôt; Amyntas venait de l'abandonner pour passer à l'ennemi.

Peu de jours après, Antoine courut personnellement un grand danger. Tandis qu'il se rendait à son camp au-delà du golfe, accompagné seulement d'un soldat qui le précédait, il tomba dans une embuscade qui avait été placée pendant la nuit. Il n'échappa que par un heureux hasard qui fit donner trop tôt le signal. Le soldat fut pris, mais Antoine eut le temps de regagner à la course ses vaisseaux. Il se décida alors à retirer toutes ses troupes en-deça du golfe. Les impressions défavorables que ce mouvement donna sur sa position acquirent bientôt plus de force par la défection de Domitius.

Domitius était le plus distingué des partisans d'Antoine, et le seul qui imposât encore à Cléopâtre. Quand tous les autres la saluaient du titre de reine et se soumettaient à ses caprices, il

l'appelait toujours par son nom et l'obligeait à conserver pour lui des égards. Les fréquents exemples de la perfidie de cette femme ne laissaient pas de l'alarmer. Que lui servirait d'ailleurs de prévenir ses embûches? ne serait-il pas entraîné par la chûte inévitable d'Antoine? Tandis qu'il était tour-à-tour ébranlé par ces réflexions, et retenu par sa loyauté naturelle, une démarche hardie des principaux officiers acheva de le décider. Lassés d'être soumis aux ordres d'une femme, et de voir toutes leurs espérances se détruire par l'aveuglement d'Antoine, ils vinrent proposer à Domitius de le mettre à leur tête. L'armée entière partageait leurs sentiments et se déclarerait en sa faveur. Domitius fut séduit par des offres si brillantes; mais, affaibli par la fièvre, il n'osa les accepter, et il ne pouvait plus se croire en sûreté après les avoir reçues. Il se jetta dans un esquif, et se rendit auprès d'Octave, qui lui fit un accueil plein de bienveillance.

Antoine fut vivement piqué de cette défection; il ne s'en vengea néanmoins que par des railleries. Il publia que Domitius n'avait pu supporter l'absence de l'affranchie Naïs, sa maîtresse; et, malgré les instances de Cléopâtre, il lui renvoya ses équipages et tous les gens de sa maison. Au surplus, Domitius ne put rendre aucun service à Octave, et le chagrin d'une démarche si

opposée à son caractère ayant augmenté sa maladie, il ne tarda pas à succomber.

XL. Cléopâtre fait résoudre la retraite.

Mais l'autorité d'un tel exemple fut seule un grand avantage pour Octave ; il s'en servit pour accréditer l'opinion que la cause d'Antoine était absolument désespérée. Antoine, irrité par les défections, qui devenaient tous les jours plus fréquentes, acheva d'aliéner les esprits par d'odieuses cruautés. Ses satellites massacrèrent le sénateur Posthumius. Il fit expirer dans les supplices Jamblicus, souverain de la contrée de l'Arabie qui touchait au Mont-Liban, et donna ses états à son frère Alexandre, qui l'avait dénoncé.

Ses noirs soupçons, qui s'aigrissaient de plus en plus, s'étendant enfin jusque sur Cléopâtre elle-même, il ordonna qu'on fit l'essai de tous les mets servis à sa table. La reine, se jouant de ses terreurs, fait empoisonner la couronne de fleurs qu'il devait porter dans un festin. Au moment où la joie bruyante des convives était le plus animée, elle proposa de boire les couronnes. Chacun d'eux détache les fleurs de la sienne et les jette dans une coupe pleine de vin. Déja Antoine approchait sa coupe de ses lèvres, quand Cléopâtre retenant son bras : Connaissez, Antoine, celle que vous n'auriez pas dû soupçonner. Si je pouvais vous survivre, n'aurais-je pas pour vous perdre assez d'occasions

ou de moyens? Elle fit alors amener un criminel qui but la coupe et expira au même instant. Cette dangereuse épreuve, qui eût achevé d'aigrir un homme moins aveuglé, ne fit qu'accroître l'ascendant dont Cléopâtre allait faire plus que jamais un funeste usage.

La détresse d'Antoine devenait de jour en jour plus alarmante. Ses agents, par une administration vicieuse, avaient rapidement épuisé les ressources de la Macédoine et de la Grèce : ils ne pouvaient faire venir que par terre les convois de l'Asie, et ils avaient fait périr tous les chevaux de transport par l'excès des fatigues. Leur insolence s'accroissant par l'impunité, ils faisaient charger le blé sur les épaules des habitants, dont ils hâtaient la marche à coups de fouets. Mais ces moyens n'étaient pas moins impuissants qu'odieux, et la famine s'était jointe à tous les autres fléaux que l'influence d'un funeste génie attirait sur le camp et sur la flotte. Quoiqu'on ne fût encore qu'au milieu de l'été, Antoine se voyait dans la nécessité d'abandonner ses positions. Résolu d'attaquer l'ennemi, il fit assembler un conseil de guerre pour arrêter le plan de la bataille. Cléopâtre fut alarmée à l'idée d'un combat sur terre, qui ne laissait aucune ressource pour la fuite, et dans ce conseil, entièrement composé de ses

créatures, elle opina pour la retraite. Elle s'efforça d'en dissimuler la honte. La flotte appareillerait en plein jour, rangée en bataille, et prête à s'ouvrir un passage en cas de résistance; l'armée de terre serait dispersée dans les principales contrées de l'Orient, pour maintenir leur fidélité; le théâtre de la guerre serait transporté en Égypte.

Antoine s'emporta avec violence, quand il entendit de telles propositions. Cléopâtre manifesta alors toutes ses terreurs; elle allégua que les statues érigées dans la citadelle d'Athènes à Antoine, sous les attributs de Bacchus, à elle-même sous ceux d'Isis, avaient été renversées par la foudre; que d'autres présages leur annonçaient également des destins contraires, s'ils livraient bataille dans la Grèce. De si lâches impressions se communiquèrent enfin à ce même Antoine qui n'avait jamais connu la crainte. Mais alors son ame était tellement froissée par les défections et les autres signes trop évidents du déclin de sa puissance, tellement énervée par un long asservissement aux volontés de Cléopâtre, qu'il était même devenu capable d'adopter ses résolutions efféminées. Il laissa donc décider que l'on annoncerait une bataille navale, et que la flotte appareillerait, disposée pour le combat; mais qu'elle chercherait à l'éviter pour gagner la pleine mer.

Antoine retint auprès de lui Canidius pour concerter ses dispositions. Canidius, que sa constante déférence pour Cléopâtre avait réduit au silence dans le conseil, représenta alors à Antoine qu'il ne pouvait sans témérité provoquer à un combat naval son adversaire, qui avait acquis sur mer tant de moyens de supériorité par ses victoires contre Sextus, ni renoncer aux grands avantages que lui-même avait sur terre par sa capacité personnelle et par la force de ses légions; qu'il ramènerait la fortune en se portant sur les frontières de la Thrace, où l'abondance renaîtrait dans son camp par les convois qui affluaient dans la mer Égée, et où deux armées des Gètes, ses alliés, déja réunies dans la Mœsie, le seconderaient par une puissante diversion; qu'il ne devait pas néanmoins se flatter du succès, s'il refusait d'éloigner Cléopâtre, dont l'influence dangereuse ne pouvait plus être mise en doute. Ces remontrances trop tardives ne purent faire changer la résolution d'Antoine; Canidius obtint seulement que l'armée conserverait ses positions pour servir d'asyle en cas de revers.

XLI. Dispositions d'Antoine.

Antoine fit la revue de sa flotte. Elle avait été d'abord composée de cinq cents vaisseaux de guerre, depuis trois jusqu'à dix rangs de rames, et d'un grand nombre de bâtiments légers. Mais elle avait essuyé de grandes pertes, sur-tout

pour les matelots. Antoine, parmi les meilleurs vaisseaux de guerre, en choisit cent soixante-et-dix, dont il espérait compléter les équipages. Il réduisit également le nombre des bâtiments légers et des liburnides, et fit livrer tout le reste aux flammes. Cléopâtre, par l'effet d'une funeste condescendance, obtint de conserver soixante de ses vaisseaux. Elle les prépara, non pour le combat, mais pour la fuite; leur fit assigner, en arrière de la ligne, une position d'où ils pouvaient aisément se détacher de la flotte, et y fit transporter ses richesses pendant la nuit. Les principaux officiers, soit ordre d'Antoine, soit méfiance du succès, prirent également à bord leurs effets les plus précieux.

Après avoir fait ses dernières dispositions, Antoine harangua son armée. Il exposa que la grandeur et la force des vaisseaux, la hauteur de leurs tours, la multitude des archers et des frondeurs, l'avaient décidé à préférer une bataille navale; que ces forteresses mobiles et la bravoure supérieure des soldats leur seraient un garant assuré de la victoire, même sous un chef sans capacité; mais qu'une égale supériorité se trouvait aussi dans leur général, auquel on ne pouvait comparer cet adversaire, faible de corps et sans expérience, qui prenait la fuite à Philippes, tandis que son collègue triomphait des ennemis. Tous les motifs, dit-il en terminant,

se réunissent pour exciter votre courage ; les immenses avantages que vous assurera la victoire, les périls dont vous menace la cruauté si connue d'Octave, l'honneur de venger la république, dont il a forcé les consuls à prendre la fuite, et qu'il aspire ouvertement à s'asservir. C'est sur-tout pour la garantir de son joug que j'ai pris les armes ; je ne combats que pour rétablir la liberté, comme je m'y suis engagé par serment. Également animés par ces sentiments généreux, nous allons vaincre pour la patrie ; et les efforts d'un moment vont nous assurer un long avenir de prospérité et de gloire.

Antoine procéda alors à l'embarquement, et appela sur la flotte ses partisans les plus distingués, mais sur-tout les principaux officiers de l'armée ; craignant, lorsqu'ils ne seraient plus surveillés, que leur défection n'entraînât celle des corps qu'ils commandaient. Il fit aussi embarquer l'élite de ses vétérans, au nombre de vingt-mille, et deux mille archers ou frondeurs. On disait que la victoire contre Sextus avait été décidée par le nombre supérieur des soldats d'Octave, et Antoine voulait s'assurer le même avantage. XLII. Défection de Dellius.

Tandis qu'il s'occupait de ces derniers préparatifs : Pourquoi, mon général, lui dit un de ses plus anciens centurions, au lieu de vous confier dans ces cicatrices et dans cette épée tant de fois

victorieuse, voulez-vous commettre à des bois fragiles votre fortune? Abandonnons la mer aux Phéniciens et aux Égyptiens; combattons sur la terre, où nous savons marcher à l'ennemi de pied ferme, résolus de l'enfoncer ou de mourir. Antoine, sans rien répondre, le salua de la main, et lui sourit avec un air de confiance. Mais cette sécurité n'était pas dans son cœur. Ayant remarqué que les pilotes laissaient leurs voiles à terre : portez-les à bord, leur dit-il avec humeur; je ne veux pas que la victoire reste imparfaite quand les vaisseaux ennemis auront pris la fuite. Ces pressentiments sinistres s'accroissaient encore par les défections, qui se multipliaient à la faveur de l'embarras des préparatifs. On remarquait, parmi ces transfuges, plusieurs de ceux qui étaient restés le plus aveuglément attachés à sa fortune; sa conduite, dans ces moments décisifs, avait dessillé leurs yeux.

Dellius n'avait pas attendu ce moment pour prévoir l'issue de tant d'imprudences; mais il avait voulu s'accréditer auprès d'Octave, par des révélations qui devenaient alors très-importantes, car il avait été admis dans tous ces conseils que dirigeait Cléopâtre. Il s'était ménagé cependant, pour colorer sa défection, un prétexte digne de lui. Dans un de ces repas, naguère si somptueux, mais où se faisaient alors remarquer les effets de la disette générale, il

avait dit qu'on ne leur servait plus que du vin gâté, tandis que Sarmentus, un bouffon d'Octave, buvait à Rome du vin de Falerne; et la reine avait montré beaucoup d'humeur de ce propos. Il prétendit qu'elle avait voulu se venger en le faisant empoisonner, mais que son secret avait été trahi par Glaucus, son médecin. On devait avoir une bien étrange opinion du caractère de Cléopâtre, puisqu'une telle allégation, et dans la bouche de Dellius, trouva néanmoins quelque créance. L'histoire ne fait plus mention de Dellius. Il paraît qu'il vécut depuis dans le mépris, et que l'on confondit dans le même oubli les écrits historiques d'un auteur dont les actions avaient décrié le témoignage.

XLIII. Dispositions d'Octave.

Octave, averti par Dellius, se prépara pour le combat. Sa flotte consistait en deux cent trente vaisseaux de guerre à éperons, depuis trois, jusqu'à six rangs de rames, trente sans éperons, et cent quarante liburnides, ou trirèmes. Ces trirèmes avaient été construites sur le modèle des liburnides; avec la même légèreté, elles étaient plus propres pour le combat. Agrippa étant venu prendre ses ordres, Octave, plein de confiance dans la supériorité de ses vaisseaux pour la manœuvre, et dans l'habileté de ses marins, lui ordonna de n'opposer aucun obstacle à la sortie de la flotte ennemie, et de se tenir prêt à fondre ensuite sur ses derrières; il était bien assuré de

l'atteindre, et tout au plus s'exposait à manquer le vaisseau d'Antoine; mais dans cette supposition, les autres vaisseaux, privés de leur général, abandonneraient plus aisément encore son parti. Agrippa lui fit observer que la plupart des vaisseaux, à l'aide des voiles qu'ils avaient embarquées, et en se dispersant dans ces parages, échapperaient à la poursuite; lui promettant alors la victoire, il le décida à attaquer la flotte de front, lorsqu'elle sortirait du golfe.

Cependant Octave expliquait comme un signe favorable l'aveuglement dont les dieux avaient frappé son rival, et publiait les autres présages qui lui annonçaient leur protection. Il fit surtout valoir celui qui s'était offert à lui, lorsque, sortant de sa tente avant le jour, pour faire la revue de sa flotte, il avait rencontré un homme conduisant un âne, et lui avait demandé son nom: Je m'appelle l'Heureux, avait dit cet homme, et mon âne, le Vainqueur. Cet augure favorable inspira aux soldats une telle ardeur, qu'Octave voulut en perpétuer le souvenir; il fit placer un homme et un âne de bronze, dans le trophée qu'il érigea depuis, en ce lieu, avec des éperons de navires.

Au milieu de ces soins, minutieux en apparence, les jactances d'un transfuge lui donnèrent occasion de prouver que son ame s'élevait avec sa fortune. Rhémétalcès, qui commandait les corps

auxiliaires des Thraces sapéens, était passé depuis peu dans l'armée d'Octave. Se trouvant assis à sa table, avec plusieurs des rois alliés, il exaltait sans mesure le service qu'il avait rendu par sa défection. Octave prend sa coupe pour boire à ces convives couronnés, et la présentant à l'un d'eux, qui lui avait été constamment fidèle : je me sers des traîtres, lui dit-il, mais sans les honorer (1). Il montra de même les sentiments d'un grand prince, dans la harangue qu'il prononça avant d'ordonner l'embarquement.

XLIV. Harangue d'Octave.

Octave déclara à son armée, que, malgré la supériorité évidente de ses forces, il mettait sur-tout sa confiance dans la justice de sa cause. Vous allez combattre, ajouta-t-il, pour châtier cette reine impudique qui a conçu le projet insensé de soumettre à son joug les Romains, victorieux de tant de peuples. Vous allez punir Antoine, qui entreprend de la seconder dans ce projet, et qui déja lui a livré nos plus belles provinces. Il était néanmoins comblé des témoignages de mon amitié. Je l'avais associé au gouvernement de la république; j'avais partagé avec lui mes légions; je lui avais donné ma sœur en mariage. Je m'étais ensuite flatté que, malgré son parjure retour vers l'Égyptienne, il serait au moins contraint de l'abandonner, lorsqu'il la verrait en état de guerre

(1) Plut., apopht. Aug.

contre le peuple romain. Mais puisqu'il persévère dans son aveugle passion, ou plutôt, comme on l'assure, puisqu'il a l'esprit aliéné par les sortiléges d'une magicienne, il ne nous reste plus qu'à le traiter comme cette reine dont il s'obstine à vouloir partager la destinée.

Ce n'est pas un Romain que vous allez combattre, mais un homme dégénéré dans les délices de l'Égypte. Il était dans toute sa force lorsque vous le mettiez en fuite sous les murs de Modène. Depuis, il n'a pu même soutenir la lutte contre les barbares, et on l'a vu fuir à travers la Médie, ramenant les débris de son armée. Aussi les plus zélés de ses partisans l'ont-ils abandonné; jusqu'alors ils avaient partagé avec lui sans péril les dépouilles de l'Orient: ils se voyaient désormais appelés à attaquer leurs concitoyens; et ils savaient bien aussi qu'il n'y avait pour eux des moyens de salut et de force que dans les rangs de l'armée romaine.

Laissons Antoine vanter la grandeur de ses vaisseaux; n'avons-nous pas éprouvé dans plusieurs combats que ces masses inertes ne peuvent soutenir nos efforts? Qu'il étale ses nombreux auxiliaires; qu'il fasse sur-tout valoir ses immenses richesses; gardées par ces peuples de l'Orient que nous avons tant de fois vaincus, elles ne peuvent être à nos yeux que l'ornement de notre victoire. Si je n'ai fait aucune mention

de ces précieuses dépouilles, c'est que j'avais à vous offrir des motifs plus dignes d'exciter votre valeur, le souvenir des exploits de vos ancêtres et la gloire que vous-mêmes avez acquise à Modène, en Sicile, dans la belliqueuse Illyrie. Vous n'aurez pas ici besoin de semblables efforts. Votre adversaire ne dissimule pas son mépris pour les faibles guerriers qu'il a rassemblés contre vous. Si les récompenses de vos précédents exploits n'étaient attachées à ce dernier succès, j'aurais rougi de vous amener à cette lutte si peu glorieuse, contre des ennemis qui ne tendent, comme vous l'attesteront leurs transfuges, qu'à vous échapper avec toutes leurs richesses. Ils ne songent pas à vous combattre, ils veulent vous priver de leurs dépouilles. Mais vous ne souffrirez pas que des vaincus emportent sur leurs vaisseaux le prix de votre victoire.

Octave, après ce discours, s'occupa de l'embarquement, et la flotte reçut à bord huit légions, dont cinq laissèrent à terre leurs cohortes prétoriennes. Il fit aussi toutes ses dispositions pour attaquer la flotte d'Antoine, qui devait, d'après les avis de Dellius, sortir du port le lendemain.

Antoine fut néanmoins retenu pendant quatre jours par les vents contraires. Enfin le cinquième jour, 2 septembre, la trompette qui annonçait le

XLV.
Bataille navale d'Actium.

combat s'étant fait entendre, il parut des premiers hors du golfe sur son vaisseau prétorien, dont la poupe élevée dominait toute la flotte. Il parcourut la ligne de ses vaisseaux à mesure qu'elle se formait, animant par ses discours les soldats et les matelots; leur recommandant de se ranger le long de la côte, pour attendre l'ennemi, et de le combattre de pied ferme, comme dans un combat sur terre. Il fut ensuite prendre son poste à l'aile droite, où commandait Gellius Publicola, et derrière laquelle était rangée l'escadre de Cléopâtre; Octavius et Justeius guidaient le centre; Sosius avec sa division formait l'aile gauche.

Agrippa arrivait cependant à la tête de la flotte d'Octave. Il guidait en personne l'aile gauche, et lui avait attaché, sous les ordres de Mécène, les trirèmes légères et les liburnides. Il confia le centre à Arruntius; la droite fut commandée par Marcus Lurius. Octave parut sur l'une des trirèmes légères, avec Messala et quelques-uns de ses principaux officiers, parcourut la flotte pour encourager les siens, et fut ensuite se placer en arrière de l'aile droite pour observer le combat. Un grand nombre d'esquifs l'entouraient, montés par des officiers de confiance, qui devaient circuler autour des vaisseaux, et lui rendre compte de tous les événements.

Les deux armées rangées sur la rive étaient spectatrices du combat. Celle d'Antoine, sous les ordres de Canidius, couronnait le promontoire d'Actium. Taurus avait fait avancer celle d'Octave sur l'extrémité du golfe opposée à ce promontoire (1).

Agrippa voulait attendre, pour commencer l'attaque, qu'Antoine se fût porté en avant ; il donna l'ordre de s'arrêter à un mille de distance, et de se reposer sur les rames. Lorsqu'il vit que les vaisseaux ennemis se resserraient au contraire, et paraissaient avoir jeté l'ancre sur la côte, il étendit sa ligne en forme de croissant pour les envelopper, et les attaquer sur les flancs. Antoine, redoutant l'effet de cette manœuvre, donna malgré lui le signal du combat, un peu avant midi : on entendit alors les acclamations des combattants, qui furent répétées de toutes parts sur le rivage.

XLVI. Habile manœuvre d'Agrippa.

Le combat s'engagea de part et d'autre avec une ardeur égale, mais des différences remarquables dans les manœuvres. Les vaisseaux d'Antoine restaient presque immobiles le long de la côte ; leur pont, surmonté de vastes tours, dominait à une grande hauteur au-dessus de l'eau ; sous l'abri de leurs flancs élevés, les vétérans semblaient rangés derrière les cré-

(1) Dion, L, 31 et suiv. *Id.*, LI, 1 et suiv. Plut. Ant.

neaux d'une forteresse. Les vaisseaux d'Octave, plus bas et plus légers, se réunissaient plusieurs contre un seul des vaisseaux ennemis, et tantôt, par des faux disposées au bout de longues poutres, coupaient tous ses cordages; tantôt, arrivant sur lui avec une extrême vîtesse, et ne pouvant espérer d'entamer ses bordages épais, revêtus de bandes de fer, ils dirigeaient leurs coups plus bas et à fleur d'eau: les flancs inférieurs du vaisseau étaient percés par l'éperon, et les eaux qui pénétraient par cette ouverture inondaient les bancs des rameurs; le vaisseau qui l'avait frappé se retirait aussitôt sans virer de bord, et en faisant agir les rames en sens contraire. Mais cette manœuvre était souvent rendue sans effet par la disposition des vaisseaux d'Antoine, rapprochés les uns des autres. Ils saisissaient par des harpons le vaisseau ennemi qui s'était trop imprudemment avancé, et l'enlevaient à l'abordage; d'autres fois, tandis qu'il s'efforçait de se dégager, ils l'écrasaient sous les masses pesantes dont ils couvraient son pont par le jeu de leurs catapultes.

Le combat durait ainsi depuis deux heures avec des succès peu décisifs, lorsque l'aile droite d'Antoine fit tout-à-coup un mouvement en avant. Agrippa, qui desirait l'attirer sur lui, fit reculer sa ligne : mais ce mou-

vement cessa presque aussitôt; Antoine ne l'avait ordonné que pour donner plus de liberté à ses vaisseaux, gênés dans leurs manœuvres par l'escadre de Cléopâtre, qui était rangée sur les derrières en seconde ligne. Toutefois, Agrippa remarqua que l'aile droite était à une assez grande distance des côtes, et conçut l'espérance de réaliser le plan qu'il avait formé au commencement du combat; il prolongea donc la ligne de sa division, faisant remplir les intervalles de ses vaisseaux par les trirèmes de l'escadre de Mécène. Antoine, craignant d'être tourné et attaqué sur ses derrières, fit étendre son front, et ordonna au centre le même mouvement: ses vaisseaux, trop lourds et trop faibles d'équipages, ayant exécuté cette manœuvre avec confusion, il se forma un grand intervalle entre sa droite et son centre. Agrippa fait ordonner à Arruntius de réunir les vaisseaux du centre pour fondre sur cet intervalle et couper la ligne de l'ennemi. Mais un nouvel incident suspendit l'attaque d'Arruntius.

XLVII. Fuite de Cléopâtre et d'Antoine.

Les soixante vaisseaux de Cléopâtre, placés en seconde ligne, n'avaient encore pris aucune part au combat. Son vaisseau paraissait à leur tête, encore sur ses ancres; de riches tissus de pourpre lui servaient de voiles; sa proue était toute brillante d'or. La reine se tenait sur le pont, promenant les regards d'une femme et

d'une Égyptienne sur ces scènes terribles de destruction, tour-à-tour livrée à ses espérances et à ses craintes, soutenant à peine les sentiments opposés qui bouleversaient son ame. Elle aperçoit d'une part, l'extrémité de la division d'Agrippa, qui déborde l'aile droite, et va fondre sur son escadre; de l'autre, la division d'Arruntius qui s'apprête à pénétrer jusqu'à elle, à travers l'intervalle qui s'était formé entre l'aile droite et le centre. Exposée à cette double attaque, Cléopâtre ne peut plus résister à la terreur qui s'empare de tous ses sens, et levant les ancres, elle fait éloigner son vaisseau. Bientôt elle fuit au travers des vaisseaux du centre, embarrassés alors dans les manœuvres qui les rapprochaient de leur aile droite : les vaisseaux de son escadre l'ayant imitée, on les voit tous paraître en avant du centre, à la suite de leur reine.

Ce mouvement, inspiré par la frayeur, semblait menacer Arruntius, qui pouvait se voir pris en flanc, au moment où il s'avancerait pour couper la ligne ennemie. Il hésitait pour donner le signal à sa division, déja serrée et séparée de l'aile droite d'Octave par un assez grand intervalle. Cléopâtre fait alors déployer ses voiles, franchit cet intervalle, parvient, suivie de son escadre, en pleine mer, et, favorisée par le vent qui venait de s'élever, s'éloigne avec une extrême vîtesse.

Antoine, dans la plus grande chaleur du combat, avait toujours attaché ses regards sur ce funeste vaisseau de Cléopâtre, qui semblait porter sa propre destinée. Quand il le voit s'éloigner, il devient insensible aux souvenirs de sa gloire, à la honte d'abandonner les braves soldats qui s'immolent pour sa cause; il n'est pas même retenu par l'affreuse perspective de l'avenir qu'il se prépare. Accompagné d'Alexandre de Laodicée et de Lucilius, il se jette dans un vaisseau à cinq rangs de rames, celui de sa flotte dont la marche était la plus rapide, et suit les traces de Cléopâtre, absorbé dans une seule pensée, le desir d'atteindre celle qui avait si long-temps préparé sa chûte, et qui la consommait en ce moment.

Agrippa détache les liburnides de Mécène contre les fuyards, et fait circuler entre les deux flottes plusieurs bâtiments légers, pour instruire les combattants de cette honteuse désertion. Mais, animés par le combat et embarrassés dans leurs manœuvres, les soldats d'Antoine n'avaient vu que la fuite de l'Égyptienne, qui ne pouvait les alarmer, et ils n'avaient pas même l'idée que leur général fût capable de l'imiter. La plupart n'entendaient point les émissaires d'Agrippa, d'autres les taxaient d'imposture. Pendant qu'Arruntius suspendait son attaque, ils avaient achevé de former leur ligne, et ils

le repoussèrent avec vigueur. Le combat dura encore près de trois heures. Enfin la nouvelle de la fuite d'Antoine s'étant généralement répandue, un grand nombre de vaisseaux jetèrent dans les flots leurs tours et leurs machines de guerre, et déployant leurs voiles, ne songèrent qu'à s'échapper. Les équipages des autres, voyant qu'Agrippa faisait suspendre le combat, se reposèrent sur leurs rames.

XLVIII. Octave remporte la victoire. Octave avait fait dire à Agrippa d'ouvrir le passage aux vaisseaux fugitifs et de cesser les attaques; il espérait engager la flotte à capituler. Ses officiers parcouraient la ligne, demandant aux soldats pour qui ils se battaient, leur offrant des conditions avantageuses. Mais ces vétérans, blanchis sous les lauriers, ne purent se résoudre à avouer leur défaite : forçant leurs équipages à reprendre les rames, ils recommencent eux-mêmes le combat. La lutte était devenue plus que jamais inégale. Les vaisseaux d'Octave avaient reçu à bord des troupes fraîches; ils osaient même tenter l'abordage de ces vaisseaux ennemis qu'un long combat avait épuisés de défenseurs. Toutefois l'audace des vétérans suppléait à leur nombre; ils jetaient dans la mer ceux qui voulaient s'élancer sur leur pont, abattaient à leurs pieds ceux qui avaient pénétré, et semblaient, par la fureur qui les animait, avoir recouvré des forces nouvelles.

Cette vigoureuse résistance se prolongeait : Octave commençait à craindre que tant de chances favorables, qui lui avaient promis le succès, ne fussent rendues inutiles par la nuit qui s'approchait. Il eut donc recours à un genre d'attaque, dont il s'était abstenu jusque alors, pour épargner des richesses dont il regardait la conquête comme assurée. Contraint de les sacrifier à la victoire, il fit lancer sur les vaisseaux d'Antoine une grêle de pots à feu, de flèches et de torches embrâsées. L'incendie se développa rapidement, favorisé par le vent qui avait acquis une nouvelle violence. Les vétérans, poursuivis par la flamme, se dirigeaient vers les vaisseaux ennemis, pour les accrocher, et se sauver à leur aide, ou périr avec eux. Plusieurs, qui avaient inutilement tenté cette dernière ressource, s'élançaient au milieu des flots, où ils luttaient contre la mort, soulevés par les vagues, heurtés par les débris ardents des navires, en butte aux traits de l'ennemi. Le spectacle de cette agonie lente et douloureuse, poussait au désespoir ceux qui étaient restés sur le vaisseau; et ils se perçaient les uns les autres. On les voyait tomber à demi-morts, auprès de leurs camarades blessés dans le combat : le pont était arrosé de leur sang, tandis que le vaisseau même, préparé pour leur défense, devenait un affreux et vaste bûcher, sur lequel ils étaient consumés tout vivants.

Les soldats d'Octave voyaient à regret se détruire sous leurs yeux de si précieuses dépouilles, et plusieurs, en voulant les sauver, firent périr leur propre vaisseau. Leurs instances amollirent enfin le courage des vétérans, et leur persuadèrent de se résigner à leur infortune. Octave fit alors donner des ordres pour éteindre le feu, et il sauva ainsi plus de la moitié des bâtiments et des équipages. Il passa la nuit entière dans le détroit, envoyant à son camp des prisonniers, faisant conduire les vaisseaux qui se rendaient, recevant ceux qui avaient été atteints dans la poursuite.

Telle fut l'issue de cette bataille, dont Octave avait sans doute voulu dissimuler les désastres dans ses mémoires, puis qu'il n'évaluait qu'à cinq mille hommes la perte des ennemis. La plupart des historiens attestent que douze mille avaient été tués, et que sur environ six mille blessés, plus de mille périrent de leurs blessures. A l'égard des vaisseaux, trois cents navires de toute grandeur tombèrent au pouvoir du vainqueur.

XLIX. Antoine et Cléopâtre retournent en Egypte.

Cependant Antoine, poursuivant à toutes voiles le vaisseau de Cléopâtre, l'avait invité par des signaux à ralentir sa course. Il l'atteignit enfin, et monta à bord, en se couvrant le visage; la reine n'osa se présenter devant lui. Farouche et gardant un morne silence, il fut s'asseoir à la proue, la tête appuyée sur ses deux mains.

On signala bientôt des liburnides détachées de l'escadre de Mécène, pour la poursuite. Antoine ordonna au pilote de diriger sur elles. Toutes s'écartèrent; une seule se présenta de front; Euriclès de Lacédémone la commandait, et debout sur sa proue, branlait de la main son javelot. Quel est cet homme, s'écria le triumvir, qui ne respecte pas le malheur d'Antoine? Je suis, dit Euriclès, le fils de Lacharès, et je profite de la fortune d'Octave pour venger la mort de mon père; son père avait, en effet, été conduit au supplice, pour crime de piraterie. Néanmoins il se détourna, et, heurtant de son éperon le navire que montait l'amiral de Cléopâtre, il s'en rendit maître. Il s'empara aussi d'un autre vaisseau chargé de meubles précieux, et se retira. Antoine, reprenant à la proue la même attitude, poursuivit sa route pendant trois jours, tantôt agité de fureur, tantôt accablé par le sentiment de sa honte. Il aborda enfin au promontoire du Ténare, où les femmes de Cléopâtre ménagèrent un raccommodement.

Des vaisseaux d'Antoine, échappés à la poursuite, le joignirent sur ce rivage. Il vit aussi arriver plusieurs de ses partisans, qui l'informèrent des évènements ultérieurs, de l'entière déroute de sa flotte, et de la fidélité que montrait son armée de terre. Il leur fit présent d'un vaisseau chargé de meubles de prix et d'une somme con-

sidérable. Mais il se refusa à leurs instances pour partager son sort, et leur remit des lettres pour Théophile de Corinthe, qu'il chargeait de pourvoir à leur sûreté, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu leur pardon d'Octave. Il fit voile ensuite pour l'Égypte, avec Cléopâtre. Avant de s'éloigner, il avait envoyé à Canidius l'ordre de conduire son armée de terre en Asie, à travers la Macédoine et la Thrace.

L. Défection de l'armée d'Antoine.

Les légions d'Antoine s'étaient retirées dans leur camp, après le désastre de la flotte. Elles n'en paraissaient point intimidées; leur nombre et leur bravoure les rendaient d'ailleurs très-redoutables. Quoique sollicitées par les émissaires d'Octave et par un grand nombre de leurs chefs, qui s'étaient déclarés pour lui, elles persévéraient dans leur attachement pour Antoine, et se montraient même jalouses de lui prouver qu'il aurait dû mettre dans elles seules toute sa confiance. Elles croyaient le voir arriver à tout instant; ne pouvant se persuader qu'un général, vieilli au milieu des camps, et qui avait tant de fois éprouvé les vicissitudes de la fortune, s'en fût laissé abattre, lorsque ses véritables forces lui restaient encore.

L'arrivée du courrier, dépêché par Antoine à Canidius, détrompa ces braves soldats, qui firent éclater avec violence leurs ressentiments. Ils consentirent néanmoins à se mettre en marche.

Mais ils manquaient de tout dans ces pays déja épuisés; l'ennemi les précédait pour enlever toutes les subsistances, les villages restaient déserts, les villes refusaient d'ouvrir leurs portes, les rois alliés fuyaient vers leurs états.

Canidius n'avait pas assez de caractère ou d'autorité pour de si graves circonstances. Egalement en butte aux poursuites de l'ennemi, aux murmures des soldats, aux méfiances des habitants, à toutes les chances d'une retraite si difficile, il perdit courage, s'évada pendant la nuit, et fut suivi des principaux officiers. L'armée, ainsi abandonnée, réduite à la détresse, ne recevant même aucun ordre, accepta enfin la capitulation avantageuse qui lui était offerte. Elle prêta serment à Octave, le huitième jour après la bataille.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

QUI RENVERSA

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE VIII.

AUGUSTE.

An de Rome 723-725 (1).

I. Octave laisse fuir Antoine.

La victoire d'Actium avait prononcé entre les deux rivaux qui se disputaient l'héritage de Jules César. C'est la seule bataille navale, dit l'historien de Venise, qui ait décidé du sort d'un empire (2). Elle dut ce résultat à un con-

(1) Voyez les sommaires des livres 133, 134 et 135 de Tite-Live.

(2) Histoire de Venise, XXVII, 15.

cours sans exemple d'évènements. Les historiens l'avaient d'abord considérée comme l'époque de l'avènement d'Octave à l'autorité souveraine. Mais il ne prit le nom d'Auguste et les titres sous lesquels il la devait exercer, que lorsqu'il s'en fut assuré la possession paisible par la mort d'Antoine. On a donc regardé ensuite ces derniers évènements comme ayant seuls consommé la révolution qui renversa la république romaine.

Octave ne mit pas même de l'empressement à poursuivre son ennemi. Cette conduite pourrait s'expliquer par sa circonspection ordinaire; son principal motif était néanmoins d'éviter que l'urgence du danger n'amenât Antoine à user des ressources qui lui restaient encore, et qu'il allait lui enlever en provoquant de nouvelles défections. Il se borna donc à faire observer avec soin toutes ses démarches.

Antoine avait suivi Cléopâtre jusqu'à Parætonium, place forte, qui couvrait les frontières de l'Égypte, du côté de la Cyrénaïque. Cléopâtre remit aussitôt à la voile pour Alexandrie. Antoine resta à Parætonium, d'où il adressa à Pinarius Scarpus, son lieutenant dans la Cyrénaïque, l'ordre de lui amener les quatre légions qu'il commandait. Il envoya aussi Alexandre de Laodicée auprès d'Hérode pour réclamer ses secours. Les noires vapeurs qui l'obsédaient lui

ayant ensuite rendu ces soins importuns, il fut habiter hors de la ville une maison solitaire, d'où il ne sortait que pour errer dans les lieux les plus écartés. Il ne voulait y souffrir d'autre société que celle d'un rhéteur grec, nommé Aristocratès, et de ce même Lucilius, que son dévouement généreux pour Brutus avait ainsi conduit à une amitié non moins infortunée.

Un lieutenant d'Octave profitait cependant de cet aveuglement qui détournait toujours Antoine d'aller confirmer en personne la fidélité de ses légions. Cornélius Gallus était parti au commencement du printemps pour l'Afrique, et ayant obtenu d'Autronius, proconsul d'Octave, un fort détachement, s'était avancé jusqu'aux frontières de la Cyrénaïque. A l'arrivée du courrier qui lui annonçait la victoire d'Actium, il en instruisit le lieutenant d'Antoine. Pinarius, décidé par cette nouvelle, fit massacrer ceux qui étaient porteurs des ordres de son général, et même plusieurs des officiers et des soldats qui montraient de l'indignation contre sa perfidie. Il remit ensuite à Gallus ses quatre légions (1).

II. Mélancolie d'Antoine.

Antoine fut si consterné de cette défection, qu'il voulait se donner la mort. Ses amis ranimèrent son courage, et l'engagèrent à rejoindre Cléopâtre.

(1) Dion, LI, 1 et suiv. Plut. Ant. Suét. Oct., 25.

La reine d'Égypte, qui redoutait les dispositions de sa capitale, était entrée dans le port avec tout l'appareil de la victoire. Avant que la nouvelle de sa défaite eût pu se répandre, elle ordonna d'arrêter les principaux seigneurs de sa cour, en fit mourir une partie, et confisqua les biens de ceux-mêmes qu'elle avait épargnés. Elle s'empara ensuite de tout l'argent qui se trouvait dans les caisses publiques, pilla même les temples, et se forma ainsi de nouveaux trésors. Elle espéra d'abord s'en servir pour la défense de l'Égypte, et adressa des députés à tous les rois alliés d'Antoine; desirant sur-tout se concilier le roi des Mèdes, elle lui envoya la tête d'Artabaze roi d'Arménie. Bientôt elle ne songea plus qu'à préparer sa fuite. Elle s'occupa sans relâche à faire transporter ses vaisseaux par terre sur l'isthme qui séparait la mer d'Égypte de la mer Rouge. Déja plusieurs vaisseaux avaient effectué ce trajet; elle voulait en construire d'autres sur la mer Rouge et s'y embarquer avec ses trésors et ses troupes, pour chercher dans des régions éloignées un asyle contre la servitude.

Antoine, qui ignorait la défection de son armée de terre, et qui comptait encore sur ses alliés, blâma ce projet désespéré; il voulut que l'Égypte fût mise en état de défense. On travailla par ses ordres avec activité à compléter

les fortifications, à lever de nouvelles troupes, à fabriquer des armes, à construire des vaisseaux. Mais cette mélancolie profonde, où le jetaient de trop justes remords, le domina bientôt avec une nouvelle violence. Il fit construire à la hâte, sur une jetée qui s'avançait dans la mer, près l'île du Phare, une petite habitation où il se retira pour vivre dans une entière solitude. Ayant éprouvé le sort de Timon d'Athènes, il prétendait en imiter la misanthropie, dans cette retraite qu'il appelait sa timonienne.

Canidius vint l'y trouver, et l'informa que son armée de terre avait prêté serment à Octave; que l'Asie, dégarnie de troupes, s'était soulevée; et que son lieutenant Didius, laissé en Syrie avec plusieurs légions, les avait fait déclarer pour le vainqueur. On apprit en même temps que les Arabes des environs de Pétra, excités en secret par ce même Didius, avaient incendié sur les bords de la mer Rouge les vaisseaux de Cléopâtre, et que tous les rois alliés ne s'occupaient qu'à obtenir leur pardon d'Octave.

III.
Nouvelles dissolutions d'Antoine.

Ces nouvelles, qui semblaient devoir accabler Antoine, rendirent au contraire le calme à son esprit; et, se voyant désormais sans espoir, il parut délivré de toutes ses sollicitudes. Il abandonna sa timonienne, revint au palais de Cléo-

pâtre, et chercha l'oubli de ses chagrins dans les plaisirs. Mais, toujours inconséquent dans ses démarches, il affecta de nouveau une pleine confiance, et ordonna que Césarion et Antyllus prissent la robe virile. Il voulait animer ses partisans, en leur montrant de nouveaux chefs pour se rallier après sa défaite; et ne faisait que préparer au vainqueur un prétexte pour sacrifier ces jeunes victimes. Il fit avec pompe cette cérémonie, donna au peuple d'Alexandrie des fêtes brillantes, et réunit pour les célébrer la société des inimitables. Pendant son premier séjour à Alexandrie, elle avait été formée des principaux favoris de Cléopâtre, et avait mérité son nom par des prodigalités excessives pour les festins et pour tous les plaisirs. Elle se surpassa dans cette occasion par des raffinements jusque alors sans exemple de luxe et de volupté. Elle fut ensuite dissoute, et Antoine en établit une nouvelle sous un autre nom, qui exprimait l'engagement formé par les associés de mourir ensemble. Un abus plus extravagant encore de toutes les jouissances de la vie devait les préparer à en sortir.

Cléopâtre se montrait résolue à les imiter. Elle faisait recueillir toutes sortes de poisons, et pour connaître ceux qui procuraient la mort avec de moindres souffrances, elle en ordonnait l'essai en sa présence sur des criminels. Mais les

poisons trop actifs déchiraient leurs entrailles, et ceux qui faisaient mourir sans convulsions, n'agissaient qu'avec lenteur. Elle fit alors des expériences sur les serpents venimeux, et l'on assure qu'elle trouva dans l'aspic ce qu'elle cherchait; sa piqûre produisait une mort prompte sans aucun signe de douleur. Elle manifestait ainsi l'intention de ne pas survivre au désastre qu'elle avait causé; mais nous verrons qu'elle formait en secret d'autres desseins.

IV. Octave fonde Nicopolis.

Octave, voyant ses espérances justifiées par les effets de l'aveuglement de son rival, continuait avec calme les mesures qui devaient affermir son autorité sur les provinces de l'Orient. Ses premiers soins avaient eu néanmoins pour objet de le garantir des dangers dont il avait déja fait l'épreuve après la conquête de la Sicile.

Le nombre de ses légions était devenu également excessif, lorsqu'il eut reçu le serment de l'armée d'Antoine. Il se hâta de les diviser, avant qu'elles pussent concevoir l'idée de se rendre redoutables à leur général. Les vétérans d'Antoine reçurent leur congé; ses autres soldats furent distribués dans les légions du vainqueur. A l'égard de ses propres vétérans, Octave donna des éloges à leur courage, leur annonça des distributions en argent et des concessions de terre, et, après les avoir licenciés, donna des ordres pour qu'ils fussent promptement embarqués. Il

envoya ensuite une division de son armée dans la Macédoine, pour joindre Crassus, chargé de l'expédition contre la Mœsie, dont il a déja été fait mention. La principale armée, forte d'environ quatorze légions, fut distribuée en quartiers d'hiver par les soins de Taurus et de Messala.

Octave offrait cependant l'hommage de ses succès à Apollon, dont il voulait toujours faire considérer la protection comme l'effet d'une tendresse paternelle. Le théâtre de sa victoire était peu éloigné de cette ville d'Apollonie, où il avait jadis accrédité les bruits répandus sur son origine céleste, et le promontoire qui avait donné son nom à la bataille, était dédié à Apollon. Octave rendit à ce Dieu des actions de graces solennelles dans son temple d'Actium. Il lui consacra un vaisseau de chaque grandeur, sur ceux qui avaient été pris dans le combat, et destina des sommes considérables pour l'embellissement de son temple, ou pour les jeux que l'on était dans l'usage d'y donner tous les trois ans. Il institua aussi de nouveaux jeux qui devaient être célébrés tous les cinq ans par des courses de chevaux, et qui furent appelés *les Jeux Actiaques*. Le soin de leur célébration fut confié à Lacédémone; un vaste local leur fut assigné sur le territoire de Nicopolis.

Octave avait fondé cette ville, dont le nom signifie *Ville de la Victoire*, pour en faire le

principal monument de son triomphe. Il la fit construire sur le vaste plateau qui avait servi d'assiette à son camp; et dans le lieu que sa tente prétorienne avait occupé, il éleva, en l'honneur d'Apollon, une chapelle découverte, dont les murs furent revêtus d'éperons de navires. Nicopolis fut décorée avec magnificence des dépouilles prises sur les ennemis, et des statues ou autres ornements confisqués dans les villes qui avaient suivi le parti d'Antoine. Elle fut admise dans la ligue amphyctionique, aux droits de la nation des Dolopes, alors éteinte; et reçut aussi le droit de suffrage que les Magnètes et les Phtiotes avaient eu jusque alors dans la confédération des Thessaliens. Malgré tous ces avantages, il fallut employer la violence pour y conduire des habitants, et Pausanias nous atteste que l'Étolie avait été presque entièrement dépeuplée dans cette circonstance (1).

V. Octave se rend à Samos.

Après avoir donné des ordres pour la fondation de Nicopolis, Octave s'était rendu à Athènes. Il parut avoir oublié les honneurs prodigués par les habitants à Cléopâtre; uniquement sensible aux témoignages de leur affection pour Octavie, il les accueillit avec bonté, et voulut être initié aux mystères de Cérès et de Proserpine.

Il récompensa généreusement le zèle que les

(1) Pausan., Ach. 18; Elid. 23. Voyage d'Anach., 35.

habitants de Lacédémone avaient montré pour sa cause, et soumit à leur domination, avec tout son territoire, la ville de Thurium, qu'une rivalité de voisinage avait jetée dans le parti d'Antoine. Il traita sur-tout la ville de Patras avec une extrême bienveillance, lui conserva toutes ses franchises, dont il avait dépouillé les autres villes de l'Achaïe; lui accorda les privilèges des colonies romaines, et favorisa ses efforts pour tirer parti de sa situation, admirable pour le commerce. Il y fit transporter les habitants de Riphès, et l'orna des dépouilles de Calydon, villes qui avaient été saccagées pendant la guerre.

Quelques villes, sur-tout dans la Macédoine, furent confisquées avec leur territoire, pour former des colonies militaires. Plusieurs furent soumises à des taxes ou privées de leur sénat. Le plus grand nombre, et toutes celles qui avaient été désolées par les agents d'Antoine, furent traitées favorablement. La disette dont ces contrées étaient menacées fut prévenue par la distribution gratuite d'une partie du blé qui avait été trouvé dans les ports de la mer Égée.

Les bienfaits d'Octave s'étendirent à tous ceux qui lui avaient rendu des services. Dans la Crète, les habitants de Cydonis et de Lampa avaient levé des troupes pour les joindre à ses corps auxiliaires. Il leur accorda le droit de se

son père. Surmontant ensuite sa douleur, il se retourne vers Octave : César, dit-il, ou sauvez la vie à mon père pour prix de mes services, ou faites-moi mourir avec lui pour expier ses offenses. Tous les assistants furent émus de pitié: Octave céda lui-même, quoiqu'il eût conservé un violent ressentiment de ses offres secrètes rejetées par Métellus avec indignation.

VII. Quatrième consulat d'Octave. an de Rome 724, av. J.-C. 30. Sédition des vétérans.

Octave était encore le premier janvier dans l'île de Samos, où il prit possession de son quatrième consulat. Il désigna Crassus pour son collègue, mais sans lui faire quitter l'armée de Mœsie (1).

Peu de jours après, il reçut un courrier d'Agrippa qui lui annonçait que les vétérans se soulevaient en Italie. Octave avait pris cependant de sages mesures. Aussitôt après la victoire, il avait envoyé Mécène pour l'annoncer à Rome. Cette nouvelle et la remise de tout ce qui restait à recouvrer sur les taxes extraordinaires, avait ramené la tranquillité. Mais Octave fut ensuite instruit des murmures auxquels les vétérans s'étaient livrés avant leur départ. Il n'avait pu accorder qu'un faible à-compte sur leurs gratifications, parce que les richesses enlevées à l'ennemi étaient presque entièrement absorbées par les frais de la guerre. Il avait

(1) Dion, LI, 4 et suiv. Tacit., annal., I, 42.

tenté vainement de satisfaire, par l'espoir des dépouilles de l'Égypte, ces hommes avides et fiers de leurs succès. Il avait, en conséquence, donné des ordres pour effectuer, sur divers points de l'Italie, le débarquement des corps qui arrivaient successivement, et avait chargé Agrippa de les précéder. Il espérait, en les tenant ainsi divisés, achever de les contenir par l'ascendant du général qui les avait guidés à la victoire. Mais il apprit par les dépêches d'Agrippa, que leurs attroupements causaient de sérieuses inquiétudes, et deviendraient très-dangereux, dès qu'il se présenterait un chef pour les diriger.

Octave n'hésita point, et, malgré la rigueur de la saison, s'embarqua sur-le-champ pour l'Italie. Une première tempête le jeta sur les côtes du Péloponèse; une seconde sur celles qui avoisinent les monts Cérauniens. Après avoir vu submerger plusieurs des liburnides qui l'escortaient, il perdit la plupart des agrès, et jusqu'au gouvernail de son propre vaisseau. Mais il surmonta tous ces dangers et entra enfin dans le port de Brindes. Le sénat s'y était rendu en corps avec tous les magistrats, ne laissant à Rome que deux préteurs et deux tribuns, chargés par un décret de veiller à la police de la ville. Tous les chevaliers, des députés de toutes les villes et leurs citoyens les plus distingués,

étaient venus rendre hommage au maître du monde.

VIII. Octave appaise la sédition.

Ce concours si général imposa aux vétérans. Ils accoururent en foule auprès d'Octave, les uns craignant sa colère, les autres espérant sa bienveillance, les plus mutins appelés par ses ordres, auxquels ils n'osèrent désobéir. Suivant l'expression de Tacite, le seul aspect d'Octave fit trembler ces mêmes soldats qui venaient de lui donner l'empire. Assuré de leur soumission, il témoigna le plus vif desir de les satisfaire. Les plus anciens obtinrent les maisons et le territoire de quelques villes de l'Italie qui avaient pris parti pour Antoine. D'autres furent envoyés en colonies à Dyrrachium, à Philippes, et dans les diverses villes de la Macédoine, de la Grèce ou de l'Asie qui avaient été également proscrites. A ceux qui refusèrent des établissements trop éloignés, il acccorda des assignations en argent, qu'il s'empressa de faire acquitter. Il y employa tous les fonds du trésor public, et tous ceux qu'il put se procurer par des emprunts. Il finit par mettre en vente ou offrir en paiement ses propres biens et ceux de ses amis. Nul ne fut assez hardi pour se présenter aux enchères ou pour accepter un tel mode de libération. Mais cette démonstration acheva de satisfaire les vétérans, et ils attendirent désormais sans murmurer le partage des trésors de l'Égypte.

Octave donnait cependant à Mécène et à Agrippa de nouvelles instructions, qui avaient sur-tout pour objet de hâter les bienfaits de la pacification générale. Dérogeant même à une précaution de sûreté usitée depuis la mort de Jules César, il permit à ceux qui étaient compris dans les diverses amnisties, de rentrer en Italie. Il s'embarqua aussitôt après pour l'Asie, abandonnant à leurs regrets ceux qui n'étaient pas venus lui offrir leur hommage à Brindes.

Pour accélérer son retour, et éviter de nouvelles tempêtes, il prit sa route par la mer de Crissa, d'où il fit transporter ses navires par-dessus l'isthme de Corinthe. Il arriva à Samos, le trentième jour depuis son départ de cette île, avant que la nouvelle de son absence se fût pleinement répandue. Il resta encore quelque temps à Samos, et passa ensuite dans l'île de Rhodes. Nous verrons quel motif secret l'engageait à retarder ainsi son expédition contre l'Égypte.

IX. Disposition des royaumes de l'Asie.

Ce fut dans ces deux îles qu'Octave prononça sur le sort de tous ces rois alliés d'Antoine, qui venaient solliciter son vainqueur pour être maintenus sur le trône. Il ne traita avec rigueur qu'Alexandre, qui avait dénoncé son frère Jamblichus, pour obtenir ses états. Alexandre fut mis aux fers, réservé pour le triomphe et pour le supplice.

Amyntas et Philadelphe, qui avaient abandonné Antoine, furent confirmés sur le trône. Après leur mort, la Galatie et la Paphlagonie devinrent des provinces romaines.

La vaste contrée du Pont avait été divisée par Antoine en trois royaumes. Darius, qui régnait sur le Pont proprement dit, garda sa couronne, excusé par la fidélité qu'il devait à son bienfaiteur. Ses enfants lui succédèrent ensuite, et ce royaume ne fut réuni à l'empire que sous le règne de Claude.

Polémon, justifié par la même excuse, conserva la division du Pont, à laquelle on donna alors le nom de Polémonien, et la petite Arménie. Il se concilia même, dans la suite, la bienveillance d'Octave. Asandre, qui avait été confirmé roi du Bosphore cimmérien, étant mort quelques années après, Polémon obtint la permission d'épouser sa veuve, et d'agrandir ses états de ce royaume, dont elle était l'héritière, comme fille de Pharnace. Mais ses descendants furent successivement dépouillés de la petite Arménie, sous Tibère; du Bosphore, sous Caligula, et du Pont polémonien, sous Néron. Ces états furent réunis à l'empire, à l'exception du Bosphore, qui conserva des rois sous la protection des Romains jusqu'à l'époque de la fondation de Constantinople.

Le Pont cappadocien, où régnait Lycomède,

fut donné à Médius, pour prix des services qu'il avait rendus à Octave pendant la guerre, à la tête d'un corps de troupes levé dans la Mysie; après sa mort, cette partie du Pont fut réunie à la Cappadoce. Archélaüs avait été maintenu dans ce royaume, qu'il tenait des bienfaits d'Antoine. Il y régna en paix jusqu'au règne de Tibère; les menaces de cet empereur, le réduisirent alors à terminer volontairement ses jours, et la Cappadoce fut réduite en province.

Les fils de Tarcondimote, roi de Cilicie, ne purent obtenir d'abord de lui succéder. Néanmoins Octave se laissa fléchir dans la suite en faveur du fils cadet, de même nom que son père. Cette famille s'éteignit sous Vespasien; et ses états furent réunis à la province de Cilicie.

X. Octave pardonne à Hérode.

Parmi les rois, qui reçurent alors d'Octave leur pardon, ou le prix de leurs services, Hérode obtint seul son amitié. Le roi de Judée était néanmoins le dernier qui eût abandonné le parti d'Antoine. Nous avons vu qu'il lui avait offert un puissant secours au moment de la rupture; qu'il avait failli à succomber, victime des trames de Cléopâtre, dans une guerre qu'elle lui avait fait ordonner par Antoine; et, qu'après avoir ramené la fortune par sa bravoure, il était rentré triomphant à Jérusalem. Il y vit arriver, peu de temps après, Alexandre de Laodicée, qu'Antoine lui envoyait de Parætonium, et il voulait lui

confier sa réponse. Malgré le refus d'Alexandre, qui déclara qu'il avait laissé Antoine résolu de se perdre, et qu'il ne retournerait pas auprès de lui, Hérode voulut tenter un dernier effort pour sauver son bienfaiteur. Il lui envoya l'un de ses confidents, pour lui proposer d'immoler Cléopâtre à sa juste vengeance, de s'emparer de l'Égypte, et de réunir toutes ses forces pour la défense de l'Asie supérieure. Il offrait de le seconder dans ce projet, qui lui ferait peut-être recouvrer son ancienne supériorité, qui lui assurerait du moins un accommodement favorable. Antoine lui fit répondre qu'il persévérait plus que jamais dans son attachement pour Cléopâtre.

Contraint d'aller solliciter son pardon, Hérode craignait qu'Alexandra n'abusât, pour lui rendre funeste cette démarche, des droits du vieux Hyrcan, revenu depuis peu à Jérusalem. Il découvrit alors des intelligences secrètes qu'elle l'avait poussé à entretenir avec le roi des Arabes; Hyrcan fut mis à mort, victime jusqu'à son dernier moment, de ceux sur lesquels s'appuyait sa faiblesse. Hérode fit ensuite conduire Alexandra et Marianne dans un château fort, sous la garde de Sohême, confia le gouvernement du royaume à son frère Phéroras, et partit pour se rendre auprès d'Octave (1).

(1) Joseph., antiq., XV, XVI et XVII.

Octave était alors dans l'île de Rhodes. Le roi de Judée se présenta devant lui avec une noble assurance, et déposant le diadême à ses pieds : César, dit-il, je devais le trône à Antoine, et je l'ai toujours servi avec zèle. J'aurais même persévéré; s'il ne se fût refusé au sacrifice de Cléopâtre, seul moyen de salut qui lui restât. Je viens me soumettre à son vainqueur; conservant toutefois l'espérance que vous oublierez de qui j'ai été l'ami, pour considérer seulement quel ami je me suis toujours montré. Octave, frappé de ce généreux courage, rendit à Hérode son diadême, et déclara qu'il acceptait son amitié.

Hérode voulut alors solliciter la grace d'Alexandre, qui l'avait accompagné. Mais Octave avait juré de venger, sur ce vil agent de Cléopâtre, les mépris qu'il avait inspirés à Antoine pour Octavie. Alexandre fut envoyé chargé de chaînes à Laodicée, et sous les yeux de ses concitoyens expia, par un supplice honteux, son infamie.

XI. Hérode obtient la bienveillance d'Octave.

Hérode fut admis dans l'intimité d'Octave, le suivit lorsqu'il traversait l'Asie mineure, et parut toujours à cheval à ses côtés, dans les revues militaires. Arrivé à Antioche, après avoir offert à ses amis de riches présents, il le quitta pour le recevoir dans ses états lorsqu'il marcherait contre l'Égypte. Il vint alors au-devant de lui à Ptolémaïs, l'y traita avec magnificence, et guida lui-même l'armée à travers le désert jusqu'à

Péluse. Par l'effet de ses soins, toutes sortes de provisions, l'eau même, arrivèrent dans le camp avec abondance. Il fit ensuite présent à Octave de huit cents talents, et repartit, emportant l'estime générale. On disait unanimement que ce prince avait l'ame plus grande que son royaume.

Après la prise d'Alexandrie, Hérode fut y complimenter Octave, et en reçut de nouveaux témoignages de bienveillance. Il le suivit à son retour en Syrie, jusqu'à Antioche. Après avoir obtenu la restitution du territoire de Jéricho, et même de la plupart des villes dont Hyrcan avait été dépouillé par Pompée, il revint à Jérusalem, où il devait empoisonner lui-même le cours de ses prospérités, par les excès de sa fureur jalouse contre Marianne.

Nous avons laissé la triste épouse d'Hérode, enfermée dans un château-fort, avec sa mère, sous la garde de Sohême. Ne doutant point qu'il n'eût reçu des ordres sanguinaires, elle employa des détours pleins d'adresse pour lui arracher ce secret; déclarant qu'elle saurait bien trouver des moyens de vengeance, dans cet amour même, qui égarait Hérode; insinuant qu'elle pourrait bien aussi se voir seule maîtresse du trône, par sa perte, alors si probable. Elle obtint enfin l'aveu que Sohême avait ordre, s'il apprenait la mort d'Hérode, de la faire périr

avec Alexandra. Consternée par cette atrocité si persévérante, elle ne put désormais envisager, sans horreur, la nécessité de passer sa vie avec un tel époux.

Hérode fut frappé de ces sentiments à son retour; mais le soin de seconder Octave et de cultiver sa faveur, le détourna de tous les autres soins pendant l'expédition contre l'Égypte. Ce fut lorsqu'il revint pour la seconde fois d'Antioche, que les témoignages de l'aversion de Marianne et les calomnies inventées contre elle par Salomé, le jetèrent dans ces crises d'amour et de rage qui devaient amener un si terrible dénouement. Plusieurs fois il projeta de sacrifier à son repos celle dont les mépris déchiraient son cœur. Il revenait ensuite malgré lui auprès de Marianne, et s'efforçait, par les plus tendres protestations, de la rendre sensible à un amour qu'il lui avait rendu odieux par ses fureurs. Un jour enfin qu'il s'était retiré seul dans sa chambre sur le midi, il la fit appeler. Elle vint, mais repoussa ses caresses, et lui reprochant la mort d'Hyrcan et d'Aristobule, montra ouvertement l'aversion qu'il lui inspirait : Hérode s'emporta dans son indignation aux plus violentes menaces.

XII. Hérode fait périr Marianne.

Salomé profita de cette disposition pour le succès du complot qu'elle tramait depuis longtemps. Elle fit paraître un échanson qui dit au

roi que Marianne avait voulu l'engager par une somme considérable à lui présenter un breuvage, qu'elle disait être un philtre; mais qu'il avait refusé de s'en charger. Hérode ouvrit son cœur au soupçon qu'on voulait lui inspirer, et fit donner la question à un eunuque qui avait toute la confiance de la reine. L'eunuque ne pouvait rien dire sur le breuvage; mais, pressé par les tourments, il déclara que la haine de Marianne contre son époux avait pour cause un secret qu'elle avait appris de Sohême.

Hérode éprouva alors contre Sohême cette jalousie féroce qui avait été si funeste à Joseph, et l'envoya au supplice. Résolu de faire aussi périr Marianne, il forma, pour la juger, une commission de ses amis les plus dévoués, l'accusa d'avoir voulu l'empoisonner, et parla avec tant d'emportement, que ces lâches courtisans la condamnèrent à mort. Ils intercédèrent ensuite pour que l'exécution du jugement fût différée, et leurs instances s'accordant avec les vœux secrets d'Hérode, Marianne fut enfermée dans une prison du palais. Mais Salomé ne put souffrir un retard qui compromettait sa vengeance. Elle excita sous main le peuple à se soulever, et, déclarant qu'il ne cesserait de remuer tant qu'il saurait Marianne vivante, arracha enfin à Hérode l'ordre d'exécuter le fatal jugement.

Marianne fut alors conduite au supplice. Exposée sur sa route, pour dernier outrage, aux lâches reproches d'Alexandra, qui craignait d'éprouver le même sort, elle ne laissa voir sur son visage aucune émotion, et présenta sa tête au coup mortel avec cette noble constance qu'elle avait montrée toute sa vie. Elle périt victime de cette beauté que les femmes les plus accomplies de son temps avaient enviée, et de la passion la plus violente que la réunion de tant de charmes eût jamais inspirée.

Le désespoir d'Hérode vengea son infortunée victime. Il fuyait dans les lieux les plus reculés de son palais, poursuivi par une voix vengeresse qui lui redemandait ce sang innocent, faisant entendre des plaintes indignes de son courage. Des accès de délire, pendant lesquels l'image chérie de Marianne s'offrait à ses yeux, donnaient seuls quelque relâche aux tourments qui le dévoraient. Une fièvre ardente acheva d'égarer sa raison, et le conduisit aux portes du tombeau. Il dut enfin le retour de sa santé à la force de son tempérament, et recouvra même la liberté de son esprit. Mais l'humeur farouche qui le domina depuis cette époque attesta que son cœur, désormais endurci sans retour, s'était fermé à toute espérance.

Alexandra, mise à mort pour un nouveau complot, perdit le fruit de la bassesse qui avait prolongé ses jours. Salomé, attachée aux pas d'Hérode comme une furie, le remplit de méfiances, qui coûtèrent la vie à ses amis les plus intimes. Redoutant les vengeances dont la menaçaient les fils de Marianne, elle les poursuivit avec un tel acharnement de ses calomnies, qu'elle parvint à répandre leur sang par la main même de leur père. Les sujets d'Hérode, qu'il épouvantait de ses forfaits, qu'il accablait d'impôts pour fournir à sa magnificence, et dont il ne respectait pas même l'aversion pour les cérémonies étrangères, se soulevèrent plusieurs fois contre lui. Mais il comprima par son ascendant toutes les révoltes : son génie supérieur se montra même encore avec tant d'éclat, qu'il conserva toujours l'amitié d'Auguste, et en reçut de nouveaux bienfaits. Il mourut après un règne de trente-quatre ans, d'une maladie dont les hideux symptômes furent regardés comme les précurseurs de la vengeance divine. Salomé recueillit de cette succession plusieurs villes avec leur territoire, et les laissa ensuite par son testament à Livie, qui l'avait constamment protégée. Archélaüs, fils d'Hérode et son principal héritier, fut déposé après un règne de dix ans, et ses états furent réduits en province.

C'était ainsi que la Judée et les autres états de l'Orient devaient successivement être réunis à l'empire. Octave leur donnait alors des rois; il organisait aussi les provinces qui venaient de passer sous son autorité, et ces divers soins paraissaient absorber toute son attention. Mais il n'était véritablement occupé qu'à suivre une négociation secrète que la reine d'Égypte avait elle-même provoquée (1).

XIII. Antoine envoie des députés à Octave.

Cléopâtre, détachée d'Antoine par ses revers mêmes, dont elle était la première cause, ne songeait plus qu'à éviter de partager sa chûte. Elle lui fit envisager de nouvelles ressources; soit qu'avec la flotte qui mouillait dans le port d'Alexandrie, il voulût transporter en Espagne le théâtre de la guerre; soit qu'il préférât, avec les vaisseaux qui se construisaient sur la mer Rouge, s'assurer un asyle dans des contrées où toute la puissance du vainqueur ne pourrait l'atteindre. Elle proposa de gagner du temps par une négociation, dont on pourrait même abuser pour corrompre ceux qui avaient accès dans les appartements intérieurs d'Octave, et pour le faire périr par trahison.

Tels furent les prétextes allégués par Cléopâtre. Elle n'en avait pas besoin; jamais Antoine n'avait montré plus de soumission à toutes ses

(1) Dion, LI, 8 et suiv. Plut., Ant.

volontés. Le triste état de sa fortune parut dans le choix de celui qui conduisit la députation; ce fut Euphronius, instituteur de ses enfants. Antoine ne demanda que la permission de se retirer à Athènes, et d'y vivre en simple particulier; Cléopâtre écrivit à Octave pour le supplier d'accorder à ses enfants le royaume d'Égypte.

Octave accepta comme un heureux présage, et comme les prémices des dépouilles de l'Égypte qui l'attendaient, les riches présents qui lui furent offerts par les députés. Refusant de s'expliquer sur les propositions d'Antoine, il reçut d'Euphronius, dans une audience publique, la lettre dont la reine l'avait chargé; il lui répondit que, si Cléopâtre mettait bas les armes et abdiquait la couronne, il délibérerait sur les conditions qui lui seraient imposées.

Antoine fit partir de nouveaux députés, avec une lettre pleine de basses soumissions. Il s'efforçait d'émouvoir Octave en rappelant leurs anciens rapports, et leurs liens de parenté, et lui envoyait, chargé de fers, comme une victime de la paix, Turullius, l'un des meurtriers de Jules César. Il offrait même de terminer volontairement ses jours, satisfait d'obtenir à ce prix un traitement favorable pour Cléopâtre. Octave savait que Turullius, manquant de bois pour radouber l'escadre qu'il commandait, avait fait

abattre dans l'île de Cos une forêt consacrée à Esculape. Il ordonna de l'immoler sur le terrain même de la forêt, en expiation de ce sacrilége. Il se montra d'ailleurs inflexible. Cette seconde députation et même une troisième, pour laquelle Antoine envoya son fils Antyllus avec de nouveaux présents, revint sans apporter aucune réponse.

XIV. Négociation secrète de Cléopâtre.

Octave démentait ainsi sa politique ordinaire, et l'intention qu'il avait manifestée de ne pas pousser ses adversaires à des résolutions extrêmes. Il s'exposait même à perdre les richesses de Cléopâtre; car il n'ignorait pas que la reine d'Égypte terminait auprès du temple d'Isis un monument destiné à devenir son tombeau; qu'elle y transportait les pierreries, les aromates, et tous les objets précieux entassés dans ses palais, avec une grande quantité de torches et d'autres matières inflammables; et qu'elle annonçait la résolution d'y périr par le feu avec toutes ses richesses, si elle perdait l'espérance d'obtenir du vainqueur un traitement favorable. Mais cette rigueur d'Octave n'était qu'apparente. Il avait reçu, avec la députation conduite par Euphronius, des agents secrets, qui lui remirent le sceptre, la couronne, et le trône d'or, signes de la royauté héréditaire de Cléopâtre, et le supplièrent de sa part, s'il était décidé à user envers Antoine de tous les droits du vainqueur,

de la traiter du moins elle-même avec indulgence. Octave lui fit répondre qu'elle obtiendrait son pardon et même la conservation de sa couronne, si elle parvenait à faire périr Antoine. Au retour des députés, il chargea Thyrsus, son affranchi, de les accompagner. Thyrsus se présenta auprès de Cléopâtre comme le confident de l'amour qu'Octave éprouvait pour elle, mais que le soin de sa gloire l'empêcherait de manifester, tant qu'elle ne l'aurait pas délivré d'Antoine.

Cléopâtre, que tant d'heureux essais du pouvoir de ses charmes et sa vanité sans bornes avaient aveuglée, se laissa tromper par de si grossières illusions. Après avoir séduit Jules César et Antoine, elle espéra voir une troisième fois à ses pieds le maître du monde. Elle prêta une oreille avide aux discours de Thyrsus, et rechercha avec si peu de ménagements les entretiens secrets où il l'enivrait de ses fausses confidences, qu'Antoine en conçut de la jalousie. Il chassa Thyrsus, après l'avoir fait battre de verges, et écrivit ensuite à Octave pour excuser un procédé si violent sur l'insolence de cet affranchi. Cléopâtre appaisa Antoine par des caresses; saisissant l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, elle donna les fêtes les plus brillantes, et combla tous ses amis de riches présents. Elle parvint ainsi à dissiper tous ses om-

brages, et à entretenir dans son ame le lâche abattement dont elle voulait abuser pour le trahir.

Le printemps s'était écoulé au milieu de toutes ces intrigues. Octave, assuré de Cléopâtre, se mit à la tête de ses troupes dans la Syrie, et s'avança vers les frontières de l'Égypte.

XV. Octave arrive devant Peluse.

Au bruit de la marche d'Octave à travers le désert, des récits de prodiges manifestèrent la terreur de ces contrées, qui allaient être victimes de l'ambition de leur reine. On avait vu tomber une pluie mêlée de sang, sur ces plaines qui n'étaient jamais arrosées que par les eaux du Nil; un dragon énorme avait épouvanté d'horribles sifflements les rives de ce fleuve; le bœuf Apis avait poussé un mugissement lugubre, et des larmes avaient coulé de ses yeux. On apprit bientôt à Alexandrie que l'armée romaine, forte d'environ douze légions, avait mis le siége devant Peluse. Cléopâtre ne témoignait aucune inquiétude, et paraissait assurée que la résistance de cette place donnerait à Antoine le temps de la secourir. Il combattait alors sur une autre frontière de l'Égypte; son courage avait été ranimé par un témoignage de fidélité, qui formait un singulier contraste avec tant de défections (1).

Tandis que les généraux ou les rois faits par

(1) Dion, LI, 7 et suiv. Plut., Ant.

Antoine, et que la reine même à laquelle il avait sacrifié sa puissance, songeaient à mériter leur pardon en le trahissant, des hommes, que les Romains mettaient au dernier rang des esclaves, des gladiateurs, offraient pour sa défense leur sang qu'il avait voulu faire couler pour ses plaisirs. Rassemblés par nombreuses troupes à Cyzique, ils s'exerçaient pour paraître avec éclat dans les jeux qui devaient célébrer la victoire d'Antoine. Lorsqu'ils apprirent la nouvelle de sa défaite, ils conçurent la généreuse pensée de venir en Égypte à son secours. Ils dissipèrent en Galatie les troupes d'Amyntas, qui lui devait ce riche héritage; et, dans la Cilicie, les deux fils de ce Tarcondimote qui avait péri en combattant pour lui. Arrivés dans la Syrie, où Didius marcha contre eux, avec les légions qu'il lui avait confiées; obligés de se retrancher dans des lieux escarpés; ils refusèrent néanmoins des propositions avantageuses, et députèrent vers Antoine pour l'engager à venir les commander.

XVI. Prise de Parætonium par Gallus.

Animé par cette offre, si inattendue, Antoine promit de les joindre, et termina ses préparatifs. Il avait formé plusieurs légions, où se trouvaient un assez grand nombre de soldats romains. Mais il fut ensuite détourné vers une autre expédition, et ne leur fit pas même connaître qu'il avait changé de dessein. Ces malheureux, qui le cru-

rent mort, acceptèrent enfin les conditions proposées par Didius; on leur promit qu'ils ne seraient plus gladiateurs, et on leur assigna dans Antioche le faubourg de Daphné, pour y demeurer jusqu'à la réponse d'Octave. Bientôt après, Messala étant arrivé en Syrie, on les dispersa, sous prétexte de les incorporer dans les diverses légions. Ils furent ensuite sacrifiés isolément, victimes d'un dévouement qui les rendait dignes d'un meilleur sort.

Cléopâtre avait privé ces infortunés du secours d'Antoine. Tandis qu'elle s'alarmait de le voir décidé à passer en Syrie, et qu'elle cherchait néanmoins à l'éloigner d'Alexandrie, elle apprit que Gallus, renforcé des légions de Pinarius, s'était emparé par surprise de Paraetonium. Elle voulut qu'Antoine s'embarquât sur-le-champ, pour aller reprendre cette place, qui formait le boulevard de l'Égypte à l'occident; et l'anima à cette entreprise par l'espérance de recouvrer les légions de Pinarius, entraînées à regret dans sa défection. Antoine débarque son armée sur les côtes, à la vue de Paraetonium; s'avance aussitôt au pied des remparts, avec un petit nombre de cohortes; appelle à lui ses anciens soldats, et invoque l'affection qu'ils lui avaient long-temps portée. Mais Gallus donne l'ordre aux trompettes de sonner tous à-la-fois, il fait en même temps une sortie si vigoureuse,

à la tête de ses cohortes les plus fidèles, qu'il l'oblige à regagner son camp avec une extrême précipitation.

XVII. Octave attaque Alexandrie.

Antoine se vit alors réduit à préparer une attaque plus régulière. Peu de jours après, instruit que le port était négligemment gardé, il envoya sa flotte, qui en força l'entrée presque sans résistance. Mais lorsqu'une partie des vaisseaux eut pénétré, ils virent relever les chaînes qui fermaient l'entrée du port et qui avaient été abaissées pendant la nuit. Séparés ainsi du reste de la flotte, attaqués de front, exposés sur les flancs aux traits et aux pots à feu qui étaient lancés des murailles, ils furent tous incendiés ou submergés. Malgré ce double échec, Antoine se flattait encore de terminer son expédition avant d'être obligé de marcher au secours de Peluse. Mais ayant appris que Séleucus, gouverneur de cette place, l'avait rendue à la première sommation, il revint précipitamment à Alexandrie.

Cléopâtre fut consternée. Après avoir fait livrer Peluse par son gouverneur, elle espérait ouvrir elle-même les portes d'Alexandrie, avant le retour d'Antoine. Elle se hâta de prévenir ses soupçons, en accusant de trahison Séleucus, dont elle abandonna la femme et les enfans à sa vengeance. On voyait cependant au loin l'armée d'Octave, qui arrivait à marches forcées, et qui

traça son camp auprès de l'Hippodrome, tandis que sa cavalerie, postée en avant, couvrait les travailleurs. Antoine, à la tête de la sienne, fit sur-le-champ une sortie, et culbuta sans peine ces escadrons accablés de fatigue. Rentré dans la ville en triomphe, il alla saluer Cléopâtre, encore couvert de ses armes, et lui présenta un soldat qui s'était distingué dans le combat par des traits éclatants de bravoure. Le soldat reçut un casque et une cuirasse enrichis d'or; la nuit même il passa à l'ennemi, et, suivant quelques-uns, pour remplir une mission secrète de Cléopâtre.

Irrité de cette désertion, Antoine fit jeter dans le camp de son adversaire des billets pour promettre six mille sesterces à tous ceux qui se rangeraient sous ses drapeaux (1). Octave fit lui-même lecture des billets à son armée, invectivant contre la témérité d'Antoine, qui osait proposer à des Romains victorieux de passer dans les rangs de ces mêmes Égyptiens, qu'ils venaient de réduire à défendre leur dernier asyle. Les soldats furent saisis d'indignation; et Antoine ayant alors tenté une nouvelle sortie, ils le poussèrent si vivement, qu'ils auraient pu entrer avec lui dans la ville : mais Octave voulait ménager cette conquête, désormais assurée, et il fit sonner la retraite.

(1) 1200 francs.

XVIII. Défection de la flotte de Cléopâtre.

Antoine, désespéré, l'envoya provoquer à un combat singulier. Ayant reçu, pour toute réponse, qu'il trouverait aisément une autre voie pour se délivrer de la vie, il projeta d'attaquer à-la-fois sur mer et sur terre. Il espérait étonner par cette audace son adversaire, et, après s'être ménagé un avantage, profiter de l'ardeur de ses troupes pour les conduire en Espagne. Il fit part de ce dessein à Cléopâtre, qui feignit de l'approuver. Le même soir, il réunit dans un grand festin les compagnons ordinaires de ses débauches, et leur fit ses derniers adieux. Les convives se levèrent ensuite de table, échauffés par les fumées du vin, et traversèrent, avec des musiciens et des chanteurs, cette ville, qui s'indignait de voir préluder par de telles orgies au désastre dont elle était menacée. Pour faire le tour des remparts, ils sortirent par la porte qui conduisait au camp d'Octave; les habitants, faisant allusion à l'ancienne fantaisie d'Antoine, s'écrièrent que le dieu Bacchus venait de passer à l'ennemi.

Le lendemain, au point du jour, l'armée occupa les hauteurs situées en avant de la ville. Antoine, à sa tête, se tenait prêt à attaquer, au moment où les vaisseaux, qui s'avançaient avec assurance, auraient engagé le combat. Mais il les vit faire des signaux d'intelligence à ceux d'Octave, et les deux flottes s'étant

réunies occupèrent le port d'Alexandrie. Tandis qu'il contemplait avec stupeur cette audacieuse défection, il entendit le galop de sa cavalerie, qui partait enseignes déployées pour se rendre à l'ennemi. Furieux, il donna le signal, et attaqua à la tête de ses légions, qui lui donnèrent encore ce dernier témoignage de leur fidélité. Mais, sans appui sur leurs flancs, sans nul espoir de la victoire, elles cédèrent après une courte résistance. Entraîné dans leur fuite, il rentra dans Alexandrie, en s'écriant que Cléopâtre le trahissait pour ce même Octave dont il n'était devenu l'ennemi que pour l'amour d'elle.

Cléopâtre s'était déja réfugiée dans le monument construit près du temple d'Isis; elle envoya dire à Antoine qu'elle avait choisi cet asyle pour ne pas tomber vivante entre les mains du vainqueur. Lorsqu'elle apprit qu'en recevant ce message, Antoine, saisi de douleur et de pitié, avait oublié tous ses soupçons, et n'avait paru sensible qu'au triste sort qui la menaçait, cette nouvelle preuve de l'excès de son aveuglement la confirma dans l'espérance qu'il ne voudrait pas lui survivre. Elle fit donc abattre la forte herse de fer qui fermait la seule entrée du tombeau, et y resta enfermée avec un eunuque et deux de ses femmes. Un esclave fidèle fut cependant annoncer à Antoine que Cléopâtre venait d'expirer.

XIX. Antoine se perce de son épée.

L'infâme calcul de la reine ne fut pas trompé. Antoine, en recevant la fausse nouvelle de sa mort : La fortune, s'écrie-t-il, vient donc de m'enlever le seul objet qui m'attachât encore à la vie. Il entre dans sa chambre, et détachant sa cuirasse : O Cléopâtre! je suis moins sensible à la douleur de ta perte, car je vais te suivre au tombeau, qu'à la honte de me voir donner l'exemple du courage par une femme. Appelant Éros, le plus fidèle de ses esclaves, et qui avait promis avec serment de le tuer quand il exigerait de lui ce triste ministère, il le somme de tenir sa promesse. Éros lève l'épée en détournant le visage : mais il la plonge dans son propre sein, et tombe mort aux pieds de son maître. Brave Éros, dit Antoine, tu m'apprends ce que je dois faire. Il retire alors l'épée, se frappe lui-même, et se laisse tomber sur son lit.

Le coup avait porté dans le bas-ventre : Antoine s'évanouit; mais comme il était couché sur le dos, son sang, qui avait d'abord jailli avec force, s'arrêta, et il recouvra ses esprits. Apercevant autour de lui ses gens qui étaient accourus, il les conjurait avec instance de l'achever; tous s'enfuirent jusque dans la rue, saisis d'horreur. Le spectacle de leur effroi, et les cris de rage qu'Antoine, resté seul, faisait entendre, attirèrent un grand concours de peuple, et la foule, qui grossissait à tous moments, excita dans la ville un grand tumulte.

Cléopâtre ne put résister à sa curiosité; et, pour observer du monument ce qui se passait, elle monta sur l'un des combles qui n'était pas encore terminé. Elle y fut aperçue par quelques habitants; le bruit qu'elle vivait encore se répandit aussitôt et parvint aux oreilles d'Antoine. A cette nouvelle, il se souleva sur le coude, se livrant à l'espoir que sa blessure n'était pas mortelle. Mais il perdit de nouveau une si grande quantité de sang, que tous les secours de l'art furent jugés inutiles. Il faisait cependant de vives instances pour qu'on le portât auprès de Cléopâtre.

Diomède, secrétaire de la reine, parut enfin. Il plaça Antoine sur un brancard, qui fut porté par ses esclaves, et le conduisit à l'entrée du monument. Mais la herse était construite de manière qu'une fois abattue elle ne pouvait plus être relevée. On résolut d'introduire Antoine par ce comble encore imparfait, où l'on voyait suspendues les poulies qui servaient à élever les pierres. Cléopâtre fit descendre les cordes, et le brancard y fut attaché.

XX. Mort d'Antoine.

Les habitants d'Alexandrie se pressaient dans toutes les avenues du monument, considérant avec les plus vives émotions un si terrible exemple des caprices du sort. Ce même triumvir qu'ils avaient vu au degré le plus éminent des honneurs et de la puissance, paraissait suspendu en l'air

sur un lit de douleur, baigné dans son sang, en proie aux angoisses d'une mort prochaine, et tendant ses mains défaillantes vers Cléopâtre. Cette reine, naguère si brillante, se montrait au haut du comble, le sein penché, roidissant ses faibles bras pour tendre les cordes; et les efforts qui altéraient la grace de son visage ne la rendaient que plus touchante. Ses deux femmes et son eunuque la secondaient avec ardeur. Les esclaves, au bas du monument, soutenaient avec des perches le brancard qui vacillait. Les acclamations d'une multitude inquiète et attendrie animaient leur courage. Antoine arrive enfin au haut du comble, d'où il est enlevé, et porté sur un lit.

Cléopâtre meurtrit elle-même son sein; déchire ses vêtemens pour bander cette plaie profonde; essuie ce front couvert de sang et baigné d'une froide sueur; donne à Antoine les noms les plus tendres, l'appelant son mari, son maître, son empereur. Antoine demande du vin pour ranimer ses forces, et exprimer les derniers vœux de sa tendresse. Il exhorte la reine à ne pas attenter sur sa vie, si elle peut la conserver sans déshonneur; et lui désigne Proculéius, comme celui de tous les amis d'Octave qui mérite le plus sa confiance. Pour lui, il meurt sans regret : il a vécu le plus puissant des hommes; il n'a succombé que sous les armes d'un Ro-

main, et s'est montré toujours digne de ce nom. En achevant ces mots, il rend le dernier soupir.

Cléopâtre appelle Diomède, qu'elle dépêche en secret vers Octave, pour l'informer du succès de ses horribles trames, et pour en réclamer le prix. Elle se livre alors à ces espérances qu'elle a si chèrement achetées. Néanmoins, au moment de les voir se réaliser, ses yeux s'ouvraient sur le caractère trop connu d'Octave, et sur la foi qu'elle avait si facilement prêtée aux confidences de Thyrsus. Elle résolut de ne pas quitter le monument : dans le cas où ses tardives appréhensions seraient fondées, elle se flattait encore que la menace de détruire par le feu tant de richesses pourrait lui obtenir un traitement favorable, et peut-être la conservation de son royaume.

Un autre message avait devancé celui de Cléopâtre. Dercitéus, l'un des gardes d'Antoine, s'étant évadé tandis qu'on le transportait auprès de la reine, avait présenté à Octave l'épée de son général, encore sanglante. Octave se retira dans sa tente, versant des larmes sur le sort de son beau-frère et de son collègue, témoignant ses regrets de l'obstination qui lui avait constamment fait rejeter ses propositions les plus équitables. Il fit entrer les principaux de ses officiers, prit la correspondance qui avait pré-

cédé la rupture, et en lut tout haut plusieurs passages; faisant remarquer combien ses demandes avaient toujours été modérées, et les réponses d'Antoine arrogantes et pleines d'invectives.

XXI. Cléopâtre est prise vivante.

Cependant Proculéius suivait les instructions d'Octave. Nous avons vu qu'il avait déja commencé de les remplir, en inspirant à Antoine une entière confiance. Il se joignit alors avec Epaphrodite, affranchi d'Octave, aux troupes qui avaient été envoyées pour occuper Alexandrie. Lorsqu'il parut à la porte du monument, Diomède venait de partir pour exécuter les ordres de la reine.

Cléopâtre, apercevant Proculéius, se présenta pour lui parler derrière une grille, qui avait été ménagée dans la herse. Elle lui déclara qu'elle ne sortirait point du monument, s'il n'était autorisé à lui promettre la couronne d'Égypte pour ses enfants. Proculéius l'exhorta à montrer plus de confiance dans les dispositions généreuses d'Octave. Mais comme elle insistait sur des explications plus précises, il la quitta sous prétexte de les demander. Gallus parut bientôt après pour porter à la reine des propositions, et prolongea avec adresse cette conférence. Cléopâtre, attentive et inquiète, s'efforçait de démêler dans ces discours captieux les vraies intentions d'Octave, lorsque Proculéius parut tout-à-coup

derrière elle avec deux soldats. Après avoir envoyé Epaphrodite à Octave, il s'était caché dans les environs pour observer la disposition des lieux, et venait, à l'aide d'une échelle, de pénétrer par le même comble, où l'on avait fait passer Antoine. Ah, malheureuse princesse! s'écrie l'une des femmes, vous êtes prise vivante. Cléopâtre se retourne et veut se percer du poignard qu'elle portait à sa ceinture. Mais Proculéius, la saisissant par les deux bras: Soyez, dit-il, moins injuste envers vous-même et envers César; ne lui ravissez pas la satisfaction de se montrer généreux et de vous faire oublier les outrages de la fortune. Il prend en même temps le poignard, et s'assure qu'elle n'a pas des armes ou du poison cachés dans ses vêtements.

Epaphrodite se montre alors, chargé de s'assurer de la reine, et d'éloigner d'elle tout ce qui pouvait favoriser le dessein d'attenter sur sa vie. Il la traita avec un grand respect, affectant de ne lui donner que comme une garde d'honneur celle qui devrait répondre de la sûreté de sa personne; et lui permit d'ensevelir le corps d'Antoine avec toute la magnificence usitée pour la sépulture des rois d'Égypte. Cléopâtre sortit ensuite, emmenant ses deux femmes; son fidèle eunuque venait d'expirer. Pour se punir lui-même, d'avoir laissé tromper sa vigilance, il avait irrité les serpents, et, tout couvert de leurs

morsures empoisonnées, s'était couché dans l'un des cercueils que renfermait le monument.

Cléopâtre fut reçue dans son palais avec les honneurs accoutumés. Dès qu'elle eut témoigné le desir de voir Octave, il se montra empressé de la satisfaire. Elle se prépara à le recevoir dans un appartement où Jules César était représenté dans tous les tableaux, et où son portrait était placé au-dessus du lit de repos sur lequel elle était assise. Elle avait pris des habits de deuil, qu'elle savait les plus propres à relever l'éclat de sa beauté (1).

XXII. Entrevue de Cléopâtre et d'Octave

Lorsqu'elle voit entrer Octave, elle se lève, s'avance en rougissant, et le salue du nom de maître. Ce nom vous est dû, lui dit-elle; la fortune me l'a ôté; je le tenais des bienfaits de votre père; c'est ici qu'il plaça lui-même la couronne d'Égypte sur ma tête, et qu'il m'exprima tant de fois sa tendresse. Ces lettres, écrites de sa main, en sont le gage, ajoute-t-elle en les tirant de son sein, et s'asseyant auprès d'Octave. Elle les ouvre et en lit les expressions les plus passionnées, s'interrompant pour les baiser mille fois. Attendrie par cette lecture, elle se jette à genoux devant le portrait de Jules César, lève

(1) Dion, LI, 11 et suiv. Suét., Oct., IV, 18 et 66. Tacit., Annal., II, 59; Hist., II, 11. Plut., Ant. Oros., VI, 19.

sur lui des yeux humides, souvent détournés sur Octave, et lui adresse des paroles entrecoupées, où se peignait le trouble de son ame. A quoi m'ont servi ces lettres, César?..... Mais je crois te revoir encore..... Que n'ai-je pu te précéder dans le tombeau!.... Non, je ne t'ai pas perdu, ta vivante image a reparu dans ces lieux. Elle se relève, agitée par des mouvements qu'elle ne peut plus contenir, se livre à tout le délire de la passion qui l'entraîne, et, d'une voix enchanteresse, exprime tour-à-tour les émotions les plus douloureuses et les plus tendres. Mais ses regards enflammés sollicitaient en vain les regards d'Octave.

Le jeune et brillant vainqueur d'Antoine n'avait jamais considéré qu'avec mépris l'égarement où le jetait sa passion pour Cléopâtre. Malgré ses liaisons avec les femmes les plus séduisantes, il ignorait encore de telles faiblesses; son cœur, que l'ambition remplissait tout entier, paraissait même inaccessible aux profondes atteintes de l'amour. Il était arrivé sans méfiance auprès de la reine; et se proposait, en lui prodiguant les témoignages d'une feinte tendresse, d'entretenir dans son cœur ces flatteuses illusions, dont il avait déja si habilement abusé. Toutefois, l'abord enchanteur de Cléopâtre, ses graces inexprimables, et ses charmes aussi divers que les sentiments qui

animaient tour-à-tour sa physionomie, étonnèrent cet homme si accoutumé à rester maître de lui-même dans les plus tendres épanchements. Agité par des transports qu'il avait jusque alors ignorés, entraîné par des mouvements qui commençaient à devenir irrésistibles, il reconnut avec effroi son imprudence. Détournant, non sans effort, ses regards; se rappelant les noires perfidies de cette femme; il dissipa les prestiges dont elle s'était entourée, et les souvenirs de sa propre gloire achevèrent de lui rendre cette constance qui la lui avait méritée. Désormais attentif sur lui-même, les yeux toujours baissés, il laissa parler Cléopâtre sans l'interrompre; et renonça au projet d'entretenir ses illusions, pour ne pas s'exposer à les voir réalisées. Il prit enfin la parole d'un ton calme. Il lui dit en peu de mots qu'elle devait être sans inquiétudes; que ses intentions étaient toujours les mêmes; et que la confiance qu'elle avait mise dans sa générosité ne serait pas trompée.

XXIII. Désespoir de Cléopâtre.

A ce discours si froid et si laconique, l'abîme que la vanité égarée de Cléopâtre avait lentement creusé sous ses pas sembla tout-à-coup s'ouvrir devant elle. Ces feintes émotions de douleur et d'amour firent place à un sentiment profond de terreur, qui la précipita aux genoux d'Octave, désespérée, se tordant les mains, et suffoquée par ses sanglots. Non, César, s'écria-

t-elle, je ne veux plus, je ne puis plus supporter la vie. Je n'invoque au nom de votre père qu'une seule faveur : laissez-moi mourir comme Antoine, à qui la fortune m'avait ensuite livrée. Malheureuse! que n'ai-je vu finir mes jours, quand j'ai perdu Jules César! Mais puisque le destin m'a réservée pour de telles humiliations, souffrez du moins que je suive au tombeau et dans les enfers celui qui m'a entraînée avec lui dans sa chûte.

Elle tentait encore ce dernier effort pour toucher Octave; mais un cœur, resté insensible à ses séductions, ne pouvait être ému de son désespoir. Octave la releva sans lui répondre, et s'éloigna pour terminer cette dangereuse entrevue. Frappé néanmoins de la crainte qu'elle n'attentât sur elle-même, il l'assura de nouveau qu'elle pouvait compter sur sa bienveillance. Il sortit en recommandant de la surveiller plus que jamais, et se félicitant de pouvoir donner un tel ornement à son triomphe.

La fière Cléopâtre était bien résolue de ne pas subir une telle ignominie. Elle obtint d'abord de célébrer avec pompe les funérailles d'Antoine; et, l'appareil de cette lugubre cérémonie excitant ses autres douleurs, elle fut bientôt saisie d'une fièvre ardente. Sous prétexte du régime nécessaire à sa maladie, elle voulait se laisser mourir de faim; Olympe, son médecin, la secondait dans

ce projet. Mais Octave l'obligea d'accepter d'autres secours, en lui faisant inspirer des craintes sur la vie de ses enfants. Avertie par cette épreuve, Cléopâtre feignit d'être résignée à son sort. Lorsqu'elle remit l'inventaire de ses trésors, Séleucus, son intendant, ayant fait observer que les bijoux les plus précieux avaient été détournés, elle se jeta sur lui avec colère et le frappa au visage. Quelle indignité! dit-elle à Epaphrodite, qu'un de mes esclaves ose ainsi m'outrager. Je n'avais gardé ces bijoux que pour les offrir à Octavie et à Livie, et obtenir leur protection auprès de mon vainqueur. Epaphrodite y fut trompé : Octave lui-même crut qu'elle renonçait au dessein d'attenter sur sa vie.

XXIV. Mort de Cléopâtre.

Cléopâtre venait au contraire de se confirmer plus que jamais dans la résolution de mourir. Le jeune Dolabella, qui l'avait aimée, lorsqu'il était auprès d'Antoine, et qui entretenait avec elle une correspondance secrète, quoiqu'il se fût attaché ensuite au parti d'Octave, l'informa qu'elle devait partir dans trois jours pour Rome avec ses enfants. Ayant alors obtenu de faire des libations au tombeau d'Antoine, elle s'inclina gémissante sur le cercueil : O mon cher Antoine, dit-elle, mes mains, libres encore, t'ont fermé les yeux : captive depuis, je t'offre ces libations, les dernières que tu recevras de moi. On veut qu'abandonnant tes cendres dans

ma patrie, j'aille chercher dans la tienne un tombeau, seul bien qu'elle m'ait jamais accordé; ceux qu'on n'a pu désunir pendant leur vie, on veut les séparer après leur mort. Si tes dieux ont quelque puissance, car ceux que je servais m'ont trahie, protége-moi du sein de la tombe; préviens l'ignominie qui te menace dans cette triste épouse que l'on veut contraindre à te survivre. Elle répandit ensuite des fleurs sur le cercueil, qu'elle inonda de ses larmes et couvrit de ses baisers.

Cette pieuse cérémonie parut avoir adouci son désespoir : elle se montra plus que jamais résignée, et, au sortir du bain, revêtue de riches habits, fit servir devant elle un repas somptueux. Un paysan se présente alors avec un panier aux portes du palais. Arrêté par les gardes, il découvre le panier, qui était plein de figues; leur en fait admirer la grosseur et la beauté, et obtient la permission de les porter à Cléopâtre. La reine se lève peu après de table avec gaieté, disant qu'elle veut encore demander une faveur à laquelle elle attache un grand prix. Elle écrit sur ses tablettes, les scelle de son cachet, et, avec cette grace qui ne l'abandonnait jamais, les présente à Epaphrodite, le priant de les remettre lui-même à Octave, et de rapporter sa réponse.

Empressé de la satisfaire, rassuré d'ailleurs

par tant de démonstrations, Épaphrodite se chargea de la lettre. Octave l'ouvrit aussi sans méfiance; mais quand il vit que Cléopâtre le priait de faire ensevelir son corps auprès de celui d'Antoine, il soupçonna ce qui s'était passé, et voulait accourir lui-même. Craignant ensuite qu'elle n'eût employé cet artifice pour l'attirer auprès d'elle, il renvoya promptement son affranchi. Epaphrodite trouve les gardes qui surveillaient sans méfiance les issues de la chambre où la reine était enfermée avec ses deux femmes. Mais lorsqu'il ouvre la porte, il aperçoit Cléopâtre, déja sans vie, revêtue de ses habits royaux, et couchée sur un lit dont les riches ornements exhalaient les plus doux parfums. Ira, l'une de ses femmes, étendue au pied du lit, rendait le dernier soupir. L'autre, nommée Charmion, se soutenant avec peine, arrangeait le diadême sur le front de sa maîtresse. Cela vous paraît donc beau, Charmion, s'écrie-t-il avec colère? Très-beau, dit-elle, et digne d'une reine issue de tant de rois. Elle tombe expirante en achevant ces paroles.

XXV. Funérailles de Cléopâtre.

Octave arriva sur ces entrefaites. La recherche des indices sur les causes de cette mort si subite, n'avait fait découvrir que de légères piqûres au bras de Cléopâtre. On crut d'abord qu'elle s'était servie d'une aiguille de tête, imprégnée d'un poison subtil. On jugea ensuite

qu'elle s'était fait piquer par un aspic, dont le froid venin avait bientôt pénétré jusqu'à son cœur. L'aspic avait été apporté dans le panier de figues; il avait laissé des traces de sa fuite sur le sable du rivage qui était voisin des croisées de l'appartement. Octave préféra cette dernière opinion, que l'on a depuis généralement adoptée. Des psylles eurent ordre de sùcer les piqûres du bras, et tous les autres moyens de l'art furent mis en usage; mais Cléopâtre ne put être rappelée à la vie.

Ainsi mourut cette reine célèbre, qui avait occupé vingt-deux ans le trône d'Egypte, et qui avait vu, presque sans interruption, ses volontés respectées dans tout l'orient. En elle finit la dynastie des Lagides, fondée par Ptolémée Lagus, l'un des successeurs d'Alexandre. Octave, quoique privé du plus bel ornement de son triomphe, ne put refuser son admiration au noble courage qui lui avait dérobé sa victime. Il ordonna de préparer de magnifiques funérailles pour Cléopâtre, de terminer le monument, et d'y ensevelir ses deux femmes. Pour remplir ses dernières volontés, il fit inhumer son corps auprès du corps d'Antoine, réunissant ainsi dans un même tombeau ces fiers ennemis qui s'étaient associés pour renverser sa puissance.

Antoine était âgé de cinquante-trois ans, et

suivant d'autres de cinquante-six; Cléopâtre en avait trente-neuf. Leur destinée fut semblable; les causes de leur fortune et de leur chûte offrirent même de singuliers rapports. Antoine, par son audace et ses grands talents, se jouait de tous les obstacles; Cléopâtre devait à son adresse et à ses charmes un ascendant qui paraissait toujours irrésistible. Ils furent également ambitieux de pouvoir, avides de richesses, prodigues de forfaits, téméraires dans leurs desseins, impudiques dans leurs plaisirs. Tous deux furent victimes de pareilles erreurs; celui-là, que d'éclatants exploits avaient d'abord élevé au-dessus de son rival, lui offrit ensuite une victoire facile par la faiblesse où le jetèrent ses égarements; celle-ci, après avoir subjugué les deux Romains les plus illustres de son temps, présuma trop du pouvoir de ses charmes sur le troisième, et précipita sa chûte par cette folle confiance.

XXVI. Mort de Césarion et d'Antyllus.

Octave avait fait occuper Alexandrie par son armée, le jour même où la flotte de Cléopâtre s'était réunie avec la sienne. Il fit le lendemain son entrée, ayant à ses côtés le philosophe Aréus, et conversant familièrement avec lui. Il arriva ainsi dans le gymnase, où il monta sur son tribunal. Les habitants, saisis de terreur, se prosternèrent pour implorer sa clémence. Il leur ordonna de se lever, et dans un discours

en langue grecque, annonça qu'il leur pardonnait par respect pour la mémoire d'Alexandre, leur fondateur, et par amitié pour Aréus, leur compatriote. Il ne prononça en effet que des condamnations pécuniaires, mais avec une extrême rigueur. Un grand nombre des habitants d'Alexandrie et des villes principales furent supposés coupables, et punis par la confiscation de leurs biens ou par de fortes amendes. Les autres habitants de l'Égypte furent soumis à une taxe extraordinaire du sixième de leurs biens (1).

Le produit de ces exactions, déja si immense, s'accrut des richesses que l'opulence des rois avait entassées dans leurs palais: les trésors que Cléopâtre avait amassés par des confiscations ou par le pillage des temples, étaient sur-tout d'une valeur incalculable; elle s'était chargée de toute l'horreur qu'inspiraient ces spoliations, pour n'en laisser à son vainqueur que les avantages. Octave réserva ces dépouilles pour servir d'ornement à son triomphe, et pour satisfaire à ses engagements. Il en déduisit seulement une somme de deux cent cinquante deniers par tête, par laquelle il indemnisa ses soldats du pillage d'Alexandrie (2).

---

(1) Plut., Ant. Dion, LI, 16 et suiv. Suét,, Oct., 63.
(2) 125 francs.

La générosité d'Archibius conserva les statues de Cléopâtre. L'ordre était déja donné de les abattre; il en obtint la révocation pour une somme de mille talents (1).

Les deux enfants, qu'Antoine avait voulu rendre redoutables en leur faisant prendre la robe virile, furent victimes de cette imprudence. Césarion était déja en sûreté dans l'Ethiopie, où Cléopâtre l'avait envoyé avec des sommes considérables. Mais Rhodon, son gouverneur, qu'elle avait chargé de diriger sa fuite, lui persuada qu'Octave pardonnait à sa mère, et voulait le placer lui-même sur le trône. Césarion, ainsi ramené à Alexandrie, fut immolé après la mort de Cléopâtre. Des historiens ont raconté qu'Octave prit l'avis du philosophe Aréus, qui répondit, en parodiant un vers d'Homère: La multitude des Césars est dangereuse (2). Mais il ne paraît pas qu'Octave ait eu besoin de conseil pour se délivrer d'un fils de Jules César.

Antyllus fut également trahi par Théodote, son gouverneur, qui dénonça le lieu de sa retraite. Lorsqu'il aperçut les satellites d'Octave, il se réfugia dans un temple dédié à Jules César, et tenant sa statue étroitement embrassée, tenta de

(1) 4,800,000 francs.

(2) Iliad., II, 204.

les émouvoir en faveur de sa jeunesse. Arraché de son asyle, il fut égorgé sans pitié. Théodote lui déroba alors une pierre d'un grand prix, qu'il portait à son cou, et convaincu de ce vol, fut condamné à expirer sur une croix.

XXVII. Octavie protége les enfants d'Antoine.

Les autres enfants furent épargnés et Octavie voulut être leur protectrice. Jules Antoine, le seul qui restât du mariage d'Antoine avec Fulvie, obtint l'hérédité de son père pour les immeubles et pour le droit de patronage sur les affranchis. Il jouit même d'un grand crédit; mais ayant été reconnu complice des déréglements de Julie, et soupçonné même d'avoir cherché dans cette intrigue une voie pour s'élever à l'empire, il fut sacrifié aux ressentiments d'Octave.

Les trois enfants de Cléopâtre subirent l'humiliation du triomphe. Mais Octavie obtint ensuite pour le jeune Juba, mené comme eux en triomphe dans son enfance, le royaume des Deux-Mauritanies. Elle avait fait mettre pour condition à cette faveur qu'il épouserait la fille de Cléopâtre, de même nom que sa mère, et qu'il emmènerait les deux frères, pour leur assurer dans son royaume un établissement digne de leur naissance. C'est le même Juba qui illustra ensuite son nom par des succès littéraires; seul genre de gloire où pouvaient désormais aspirer les rois alliés de l'empire.

Les deux filles qu'Antoine avait eues d'Octavie devaient perpétuer la famille impériale. L'aînée fut l'aïeule de Néron. La plus jeune eut pour fils Claude, et pour petit-fils Caligula. Le trône, cimenté du sang d'Antoine, devait ainsi être l'apanage de ses descendants.

Octavie obtint d'abord ce brillant héritage pour son fils du premier lit, le jeune Marcellus, qu'Octave avait choisi pour gendre, et que ses rares qualités avaient rendu l'idole des Romains. Mais les destins jaloux devaient seulement le montrer au monde (1). Inconsolable de sa perte, elle passa dans le deuil et dans la retraite les douze années qu'elle survécut à ce fils si justement chéri. Elle laissa dans les souvenirs de sa vie le modèle le plus accompli de tout ce que son sexe pouvait offrir de graces modestes et de vertus. Les peuples de l'empire étaient remplis pour elle de vénération et d'amour. Parmi les monuments dont les habitants de Corinthe ornèrent leur ville, nouvellement reconstruite, on distingua, pour sa richesse et sa beauté, le temple qu'ils élevèrent en l'honneur d'Octavie.

XXVIII. L'Égypte est réduite en province.

Octave pardonna à la plupart des partisans d'Antoine, et l'on ne cite parmi ceux qui furent sacrifiés que trois Romains d'un rang distingué.

(1) Enéid., VI, 870.

Canidius paya de sa tête ses funestes complaisances pour Cléopâtre : la faiblesse qu'il montra dans ses derniers moments étonna de la part d'un vieux guerrier, qui avait tant de fois bravé la mort. Le sénateur Ovinius subit le même sort, pour avoir avili sa dignité en acceptant le titre d'intendant de Cléopâtre. Cassius de Parme ne pouvait être épargné : il était l'un des meurtriers de Jules César, et le seul qui eût survécu; tous les autres avaient péri de mort violente. Après la bataille d'Actium, il s'était caché dans Athènes; mais son asyle fut découvert, et l'on remarqua que, peu de jours auparavant, un fantôme d'une grandeur extraordinaire s'était offert deux fois à ses yeux pendant son sommeil. Varius, que la rivalité dans l'art des vers avait rendu son ennemi personnel, le fit exécuter en sa présence, s'empara de ses manuscrits, et fut soupçonné de s'être approprié plusieurs tragédies déja terminées. Horace a néanmoins parlé avec mépris de ces écrits volumineux de Cassius, qu'il assure avoir suffi pour son bûcher. Mais il ne pouvait juger avec impartialité ces poésies pleines de regrets pour la liberté et de satires violentes contre Octave (1).

Après ces actes de rigueur, Octave déclara qu'il oubliait toutes ses anciennes injures, et

(1) Valer. Max., I, 7. Horat., sat., I, 10.

brûla publiquement les papiers saisis chez Antoine. Il avait toutefois mis à part ceux qui pouvaient lui procurer des renseignements utiles; et il en fit usage dans la suite sans aucun scrupule.

Un grand nombre de frères et sœurs ou d'enfants des rois de l'orient étaient retenus dans Alexandrie, exigés comme ôtages et destinés le plus souvent à assouvir la brutalité d'Antoine. Octave les traita avec bonté; il en retint pour ôtages un petit nombre, renvoya tous les autres dans leur famille, et favorisa même le mariage de ceux que des sentiments mutuels avaient consolés dans une semblable infortune.

Octave réduisit l'Égypte en province, et fit établir pour elle une nouvelle ère, par un décret du sénat. L'Égypte forma l'une des premières provinces de l'empire; sa fertilité en faisait le principal grenier de l'Italie, et sa position attirait dans son sein tout le commerce maritime. Mais ces grands moyens de puissance, sa nombreuse population, l'accès difficile de ses frontières, et son éloignement du centre du gouvernement, pouvaient inspirer à un proconsul le dessein de se rendre indépendant. Les habitants étaient d'ailleurs poussés à de fréquentes révoltes par leur génie superstitieux, la licence de leurs mœurs, et leur ardeur pour les nouveautés. Pour prévenir ces inconvénients, Alexandre avait divisé l'Égypte en plusieurs gouvernements; Octave

préféra un systême particulier d'organisation pour cette province.

Le gouverneur de l'Égypte n'eut que le titre de préfet, fort inférieur à celui de proconsul, et fut toujours choisi dans l'ordre des chevaliers. Octave fit même ordonner par un décret que nul sénateur ne pourrait mettre le pied en Égypte, sans une permission expresse, et qu'un Égyptien ne pourrait être nommé membre du sénat de Rome.

XXIX. Gallus préfet de l'Égypte.

Le préfet n'exerça que le pouvoir militaire. Les attributions civiles dont les proconsuls jouissaient dans les autres provinces, furent données en Égypte à des magistrats particuliers. Celui qui devait présider à la distribution de la justice fut désigné sous le nom de *Juridic* d'Alexandrie. L'administration fut dirigée par un procurateur; ce nom, qui avait désigné jusque alors les intendants des maisons opulentes, commença ainsi à devenir un titre de magistrature, et l'autorité du procurateur en Égypte fut étendue à toutes les décisions administratives.

La police de chaque ville était ordinairement confiée à un sénat. Mais Octave ne voulut pas même qu'il fût établi un sénat dans la ville d'Alexandrie. Il conserva, pour en exercer l'autorité, des magistrats qui existaient sous les rois. Le plus considérable d'entre eux avait le titre d'*Exégéte*; Octave lui accorda toutes les

fonctions municipales dans la ville d'Alexandrie, et le droit de porter la pourpre.

L'Égypte n'eut point à souffrir de cette organisation particulière. Octave avait donné des ordres pour remédier aux abus occasionnés par la négligence des rois; les canaux tirés du Nil furent réparés ou agrandis; des aquéducs distribuèrent dans toutes les villes des eaux abondantes; une sage police rétablit l'ordre et rouvrit toutes les sources de la prospérité intérieure. Ces avantages et le calme d'une longue paix, furent si favorables aux développements du commerce et de l'industrie, que l'Égypte devint bientôt la province la plus florissante de l'empire.

Cornelius Gallus fut le premier préfet de l'Égypte. Un talent distingué pour la poésie lui avait mérité dans sa jeunesse l'amitié de Pollion, qui fut l'origine de sa fortune; d'autres talents et son zèle pour Octave, l'avaient ensuite porté aux premiers emplois. Les services qu'il venait de rendre lui assurèrent cette dernière faveur, dont il se montra indigne par ses concussions et ses violences. Rappelé à Rome, dénoncé par Largus, et condamné à l'exil par le sénat, il se perça de son épée. Octave loua le zèle du sénat : mais, déplorant le sort de Gallus, il se plaignit d'être le seul qui n'eût pas le droit d'être indulgent pour ses amis.

Avant son départ, Octave visita le tombeau d'Alexandre. Il fit ouvrir le cercueil, trouva le corps parfaitement conservé, et voulut y porter la main : le nez qu'il toucha fut aussitôt réduit en poussière. Il répandit des fleurs en signe d'hommage, et déposa sur la tête du héros une couronne d'or. On lui proposa de visiter aussi les tombeaux de Ptolémée : J'ai voulu, dit-il, voir un roi et non pas des morts. Ce fut vers ce même temps qu'il prit pour sceau une tête d'Alexandre. On lui racontait que ce prince, parvenu au terme de ses conquêtes, s'était plaint de n'avoir plus rien à faire. Je m'en étonne, dit-il ; il me semble plus glorieux et plus difficile de bien gouverner un vaste empire, que de le conquérir. Parvenu au terme de son ambition, il se préparait à justifier cette réponse (1).

XXX. Des limites de l'empire

Dans cette même ville, si pleine encore des souvenirs d'Alexandre, Octave recevait des mains de la victoire un empire où se trouvaient renfermés, comme de simples provinces, les royaumes des successeurs de ce conquérant. Les avantages qu'auraient offerts de nouvelles conquêtes ne pouvaient plus en balancer les dangers, et l'esprit d'agrandissement était d'ailleurs contraire à l'éta-

(1) Strab., XIII. Suét., Oct., 18 et 50. Plut., apopht. Appien, IV, 50 et suiv. Dion, LI, 19, et LIV, 15. Paterc.. II, 88. Horat., od., IV, 5.

blissement de la domination d'Octave. Il choisit pour limites celles qu'indiquaient des boulevards élevés par la nature; au midi, les déserts brûlants de l'Afrique, et les frontières de l'Éthiopie et de l'Arabie; à l'orient, le cours de l'Euphrate; au nord, les fleuves du Danube et du Rhin; à l'occident, l'Océan atlantique (1).

Cette détermination des limites de l'empire, qu'Octave consigna depuis dans son testament, était arrêtée avant son entrée à Alexandrie; il s'y occupa de la sûreté des frontières méridionales. Pour contenir l'inquiétude des Arabes, il laissa subsister les tributs auxquels plusieurs peuples de cette vaste contrée étaient assujettis. Mais les Arabes se rendirent ensuite indépendants de l'empire, et préludèrent ainsi aux glorieuses époques où ils se montrèrent les rivaux de sa puissance.

XXXI. Limites de l'orient.

Octave partit bientôt pour Antioche, où il se proposait de régler les limites de l'orient. Il quitta la capitale de l'Égypte dans les premiers jours de septembre; ayant ainsi terminé dans un mois l'expédition qui consommait la perte de son rival et ajoutait à l'empire une si belle province.

Octave régla à Antioche les affaires de la Syrie. Antiochus fut confirmé roi de la Coma-

(1) Voy. le discours d'Auguste dans la satire des Césars

gène. Mais, l'année suivante, ayant fait périr par trahison son frère Mithridate, il fut mandé à Rome, jugé par le sénat, condamné à mort, et exécuté. Un fils de Mithridate obtint la Comagène, qui ne fut réunie à l'empire que sous Vespasien.

Artaxe, fils d'Artabaze, avait recouvré le royaume d'Arménie par le secours des Parthes. S'abandonnant ensuite à des ressentiments téméraires, il avait fait massacrer la plupart des Romains établis dans ses états. Il sollicita le pardon de cette offense, et la liberté de son père et de ses frères, retenus prisonniers dans Alexandrie. Octave ne put rejeter les prières d'un roi, dont le père avait été victime de sa secrète alliance, et dont les torts avaient eu pour excuse la perfidie d'Antoine. Il laissa d'ailleurs subsister les tributs qui le rangeaient au nombre des rois dépendants de l'empire.

Artavasde, roi de Médie, avait été victime de l'alliance d'Antoine. Victorieux d'abord contre les Parthes, il fut chassé de son royaume, lorsque Antoine eût rappelé ses légions, sans vouloir renvoyer la cavalerie mède qu'il avait reçue. Remonté sur le trône, à la faveur des troubles excités chez les Parthes, il obtint l'oubli de ses torts; mais Octave rejeta d'ailleurs les offres d'alliance d'un prince dont les états étaient au-delà de l'Euphrate. L'infortuné Artavasde, qui

se trouvait placé entre deux états ennemis, devint la proie du plus puissant, et la Médie atropatène fut peu de temps après réunie au royaume des Parthes (1).

XXXII. Traité avec les Parthes.

Les Parthes durent leur salut à cette modération d'Octave. Car il les eût aisément accablés du poids de la puissance romaine, dans l'état de faiblesse où les jetaient de sanglantes divisions. Elles avaient été amenées par la révolution qui plaça Tiridate sur le trône. Phraate se refugia chez les Scythes, en obtint de puissants secours, et recouvra son royaume. Tiridate fut trouver Octave à Antioche, et remit entre ses mains le fils de Phraate, qu'il avait fait prisonnier; le sollicitant de lui rendre la couronne; offrant de la recevoir comme tributaire de l'empire. Il fut suivi de près par les ambassadeurs de Phraate, qui pressèrent Octave de leur livrer Tiridate, et lui proposèrent un traité avantageux. Octave affecta de se conformer aux anciens usages de la république, en renvoyant devant le sénat, Tiridate et les ambassadeurs de Phraate.

Lorsqu'il fut ensuite de retour à Rome, chargé par le sénat de la réponse, il accorda l'asyle demandé par Tiridate, et déclara que le fils de Phraate resterait en ôtage, jusqu'à la ratification

(1) Dion, XLIX, 44; LI, 16; LII, 43. Vaillant, Arsac.

du traité. Il se montra facile sur les conditions; se contentant d'exiger les prisonniers et les drapeaux qui étaient restés au pouvoir des Parthes, depuis les désastres de Crassus et d'Antoine. Les ambassadeurs acceptèrent ces conditions : mais Phraate éluda de les remplir.

Quelques années après, sur la nouvelle qu'Octave arrivait dans la Syrie, les prisonniers et les drapeaux furent renvoyés. La seule terreur de son nom suffit alors pour rétablir par cet hommage l'honneur des armes romaines. Depuis ce temps, il maintint constamment à l'Euphrate la limite occidentale de l'empire. Ses successeurs l'imitèrent jusqu'à Trajan, qui envahit la Mésopotamie, et recula les limites de l'empire jusqu'au Tigre. Les Parthes, dégénérés et affaiblis par des divisions intestines, ne fuyaient plus pour combattre; ils cédaient la victoire presque sans combat. L'abandon de ces conquêtes par Adrien ne fit qu'ajourner leur chûte, déja certaine. Ils la reculèrent encore pendant un siècle, et repoussèrent même avec courage l'attaque insensée de Caracalla; mais le royaume des Parthes s'éteignit après cet effort. Il fut remplacé par ce nouvel empire des Perses, qui devait se montrer si redoutable aux Romains dégénérés.

Cependant Octave avait fait parvenir à Rome les dépêches qui annonçaient la prise d'Alexandrie. Ses précédentes victoires avaient été con- XXXIII. Consulat du fils de Cicéron.

sidérées comme remportées sur Cléopâtre et les Égyptiens: il voulait alors faire rendre un décret contre Antoine, et flétrir la mémoire de celui qu'il avait évité de faire déclarer ennemi public. L'adresse de sa politique lui assura pour ce décret des suffrages unanimes.

Le consul qui avait reçu les dépêches d'Octave, était ce même fils de Cicéron, que nous avons vu rentrer dans sa patrie, à la faveur de l'amnistie acccordée par le traité de Misène. Il s'était montré, après son retour, bien inférieur à la réputation que sa valeur et sa capacité lui avaient acquise pendant la guerre. Les troubles civils, qui avaient interrompu son éducation, lui en avaient fait perdre tous les fruits; il consumait ses jours dans les excès de la table et de la débauche. Octave, qui voulait se faire pardonner ses torts envers le père, arracha le fils à cette dangereuse oisiveté, lui donna une place qui vaquait dans le collège des augures, et le choisit pour l'un des triumvirs des monnaies. Le jeune Cicéron devint enfin consul substitué, le quinze septembre de cette année; choix trop remarquable dans une telle circonstance, pour qu'il soit permis de l'attribuer à un simple caprice du hasard.

Au surplus, les desseins d'Octave ne pouvaient être plus heureusement remplis. Lorsque, sur cette même tribune aux harangues, où la

tête de Cicéron, encore sanglante, avait été exposée aux outrages, son fils se montra revêtu de la toge consulaire, il excita des transports unanimes. En apprenant de sa bouche la fin tragique du meurtrier de son père, le peuple crut entendre la voix même de la justice divine, qui annonçait les effets de sa vengeance, et approuva avec enthousiasme le décret qu'il était chargé de proposer. Ce décret portait que le jour anniversaire de la naissance d'Antoine, serait inscrit dans les fastes au nombre des jours malheureux; que nul de ses descendants ne pourrait prendre le prénom de Marcus; que tous les décrets rendus en son honneur seraient annullés, et que toutes ses statues seraient renversées.

Le fils de Cicéron sortit du consulat, au premier novembre, et fut nommé proconsul de la Syrie. L'histoire ne fait plus mention de lui depuis cette époque, et la cause en est sans doute dans les circonstances, devenues peu favorables désormais aux talents militaires, qu'il avait trop exclusivement cultivés, dès sa première jeunesse. Néanmoins l'estime qu'Octave lui montrait par un tel choix, et la terreur des armes romaines imprimée au roi des Parthes, autorisent à penser qu'il n'a manqué au fils de Cicéron que des occasions favorables, pour se rendre célèbre dans la seule carrière où le nom qu'il portait pût recevoir une nouvelle illustration.

XXXIV. Conspiration du fils de Lépidus.

Balbinus, autre proscrit rappelé par le traité de Misène, fut substitué au fils de Cicéron pour le consulat. Pendant la durée de sa courte magistrature, il était destiné à consommer l'humiliation de l'un des auteurs de sa proscription, de Lépidus. Le fils de cet ancien triumvir était plus remarquable par les agréments de sa figure que par ses talents. Mais fils et gendre des deux collègues qu'Octave avait successivement renversés, tour-à-tour animé par ses ressentiments, par l'ardeur de son âge, et par les discours emportés de sa mère Junie, il était devenu capable des résolutions les plus téméraires. Comptant sur le prochain retour d'Octave en Italie, il fomentait les dispositions séditieuses des vétérans, et projetait de l'assassiner à la faveur du tumulte qu'exciterait leur soulèvement. Une foule de jeunes gens des premières familles étaient entrés dans ce complot.

Mécène démêla aisément des trames si imprudemment ourdies. Le fils de Lépidus fut livré au consul Balbinus, qui informa sur cette accusation. Il fut ensuite envoyé à Octave avec les preuves de la conspiration, et paya de sa tête sa folle entreprise. Sa fin tragique, qui avait d'ailleurs si peu de rapports avec celle de Brutus, produisit un semblable exemple d'affection conjugale. Servilie l'avait épousé après la mort d'Antonia, et l'aimait avec une telle

passion qu'elle voulut le suivre au tombeau. Surveillée comme Porcia, elle rendit par le même acte de désespoir cette vigilance inutile, et fut suffoquée par des charbons ardents.

Le père de Lépidus ne fut pas compris dans l'accusation. Mais sa mère Junie fut traitée avec plus de sévérité; le consul Balbinus lui annonça qu'il la ferait conduire vers Octave par des gardes, à moins qu'elle ne donnât caution de s'y rendre lorsqu'elle en recevrait l'ordre. L'orgueil de Junie fut alors cruellement humilié; nul de ces nombreux amis que sa haute fortune lui avait jadis attachés, ne voulut lui servir de caution. Lépidus, réduit à solliciter seul pour son épouse, ne put même avoir accès dans la maison du consul. Il fut contraint de se mêler parmi ceux qui se pressaient autour de lui à son audience publique dans le forum. Long-temps froissé par la foule, et repoussé par les licteurs, il arriva enfin auprès du tribunal. Balbinus, lui dit-il, je suis innocent du crime imputé à mon fils, et ce ne fut pas moi qui inscrivis votre nom sur la liste des proscrits. Ecoutez les supplications de Lépidus; laissez-vous fléchir par cet exemple des caprices de la fortune. Si vous me refusez pour caution de Junie, ordonnez que je sois conduit avec elle chargé de fers devant Octave. Balbinus fut si vivement ému, qu'il dispensa même Junie de donner caution.

Lépidus vécut encore plusieurs années, réservé pour de nouvelles humiliations. A l'époque de la réforme du sénat, Octave n'osant l'en exclure ouvertement, employa une voie indirecte. Irrité qu'elle n'eût pas réussi, il feignit, à l'époque de la conspiration d'Egnatius, d'avoir trouvé de violents indices contre Lépidus. Il s'autorisa ainsi à lui accorder un pardon, qu'il rendit injurieux, en lui adressant en plein sénat une violente censure.

Ce fut la dernière infortune de Lépidus. Il termina sa carrière quelques années après, laissant pour héritage, à l'auteur de son abaissement, la dignité de souverain pontife.

XXXV. Cinquième consulat d'Octave, an de Rome 725, av. J.-C. 29. Clôture du temple de Janus.

Octave était cependant arrivé dans l'île de Samos, vers la fin de l'automne, et il s'y trouvait au premier janvier, lorsqu'il fit prendre possession à Rome de son cinquième consulat. Le sénat et le peuple jurèrent d'observer ses actes et ses décrets.

Ce fut à Samos qu'Octave s'expliqua sur les décrets rendus en son honneur. Le sénat y avait épuisé toutes les inventions de la flatterie. Après la victoire d'Actium, il ne s'était pas contenté d'accorder le triomphe sur Cléopâtre et les honneurs usités dans ces circonstances; il avait ordonné aussi que l'on érigerait deux arcs triomphaux, l'un à Brindes, l'autre à l'entrée du forum; que le frontispice du temple dédié

à Jules César serait décoré par les éperons des vaisseaux pris dans le combat, et par des colonnes fondues avec l'airain des éperons superflus; que des jeux seraient célébrés tous les cinq ans en commémoration de ces exploits; que le jour de la naissance du vainqueur, et celui où était arrivée la nouvelle de sa victoire, seraient inscrits au nombre des jours de fêtes; que les vestales, le sénat et le peuple entier sortiraient de la ville pour le recevoir à son retour; qu'on lui érigerait une statue qui porterait pour inscription : Au sauveur de la république.

Lorsque le sénat apprit la mort d'Antoine et l'entrée du vainqueur dans Alexandrie, il rendit un nouveau décret pour célébrer la conquête de l'Égypte. Il ajouta aux honneurs du triomphe, qu'Octave serait revêtu de la puissance tribunitienne pour toute sa vie; qu'il aurait à ce titre le droit de recevoir les appels; qu'il pourrait ajouter dans les jugements criminels ce bulletin d'absolution, qui devait ensuite produire le droit de grace; que dans les festins publics ou privés, on ferait des libations en son honneur; que, dans les prières publiques, son nom serait ajouté à celui du sénat et du peuple romain.

Le sénat reçut ensuite les lettres qui annonçaient qu'Octave avait renvoyé devant lui l'ambassade des Parthes. Touché de cette déférence, il ordonna par de nouveaux décrets qu'Octave

porterait dans les jeux publics une couronne triomphale; que sa rentrée dans la ville serait célébrée par des jeux publics et par l'institution d'une fête annuelle; que les principaux officiers de son armée paraîtraient à son triomphe avec des robes bordées de pourpre; qu'il aurait la nomination de tous les pontifes, sans être astreint au nombre fixé par les lois; que son nom serait associé dans les hymnes à celui des dieux.

Octave accepta la plupart des décrets rendus en son honneur, éluda de se prononcer sur quelques-uns, et ne refusa expressément que celui qui ordonnait d'aller au-devant de lui à son retour. Il fit un si grand abus des nominations aux sacerdoces, que l'on ne peut déterminer depuis cette époque le nombre de ceux qui formaient chaque collége des pontifes.

Le décret le plus agréable à Octave fut celui qui ordonnait de fermer les portes du temple de Janus, et de prendre l'augure de salut. Les portes de Janus restaient ouvertes pendant la guerre, et n'avaient été fermées que deux fois depuis la fondation de Rome; l'augure de salut était une espèce de divination, interdite pendant les hostilités, et interrompue pour ce motif depuis trente-quatre ans. Ainsi Octave était présenté comme le pacificateur de l'empire.

Les peuples de l'Asie enchérirent par leurs décrets sur ceux qui avaient été rendus à Rome; et, malgré leur penchant à l'adulation, ces hommages étaient sincères. Octave, par de sages réformes dans l'administration, faisait cesser les vexations que l'insouciance d'Antoine avait rendues intolérables, et ordonnait de rétablir dans les temples, où on leur rendait un culte public, les statues dont l'avide Cléopâtre les avait dépouillés. Il reçut avec complaisance ces témoignages de leur vénération; autorisa les villes d'Éphèse et de Nicée qui tenaient le premier rang, l'une dans la province d'Asie, l'autre dans la Bithynie, à construire un temple dédié à la ville de Rome et à Jules César, et ordonna que les Romains établis en Asie participeraient à ce culte. Il accepta aussi un temple pour lui-même dans ces deux provinces, à Pergame et à Nicomédie. Mais il n'imposa pas ce dernier culte aux Romains, et même il ne voulut jamais permettre que les honneurs divins lui fussent rendus de son vivant en Italie : exemple qui fut suivi par ses successeurs. XXXVI. Soumission de la Thrace

Avant la fin de l'hiver, Octave fut visiter les monuments qui devaient transmettre à la postérité le souvenir de la victoire d'Actium, et donna de nouveaux ordres pour les terminer. Ce fut dans ces lieux que le fils de Lépidus vint expier sa téméraire conspiration; mais Octave se

contenta de son supplice, et approuva la conduite de Mécène, qui n'avait pas voulu diriger des poursuites contre ses complices. Il partit ensuite pour Apollonie, où Crassus lui rendit compte des exploits qui venaient de terminer la partie la plus importante des limites assignées à l'empire, celle qui était formée au nord par le Danube.

Les troubles de la Thrace avaient failli à compromettre le succès de cette expédition. Octave les avait provoqués en changeant la plupart des souverains de ce pays, après la victoire d'Actium. Sadalès avait été contraint de céder le royaume des Odryses au jeune Cotys. Les deux rois des Thraces-Sapéens avaient aussi perdu leurs états en faveur de Rhémétalcès, frère de Cotys, le même qui avait conduit leurs troupes à Octave. Octave refusait d'honorer les traîtres, mais il récompensait la trahison.

Les Thraces-Sapéens en furent indignés, et les Médiens, qui occupaient la contrée de ce royaume la plus voisine de la Macédoine, leur donnèrent l'exemple du soulèvement. Ils tentèrent de surprendre Crassus lorsqu'il traversait leurs montagnes, pour entrer en quartiers d'hiver, après ses victoires sur les Gétes. Crassus les mit en fuite, après avoir essuyé quelques pertes; les attaqua ensuite au printemps, tailla en pièces leur armée et fit couper les mains aux

prisonniers. Ayant ainsi répandu la terreur dans tout le pays, il força les Thraces Sapéens à demander la paix et à donner des otages. Il marcha ensuite contre les autres peuples de la Thrace, qui s'étaient également soulevés. Les Odryses se présentèrent devant lui en suppliants, et obtinrent leur pardon. Les Thraces Besses ayant seuls tenté de résister, Crassus, après les avoir soumis, les priva d'une partie de leur territoire, qui était consacrée au Dieu Bacchus, et qu'il donna aux Odryses.

Un prêtre de Bacchus profita quelques années après du ressentiment des Besses pour provoquer une révolte, qui devint bientôt générale. Lucius Pison, envoyé contre les Thraces, ne put les soumettre qu'après une guerre opiniâtre, qui dura trois ans. La Thrace fut réunie en un seul royaume, et donnée à Rhémétalcès. La mort de ce prince excita de nouveaux troubles, et enfin, sous le règne de Claude, la Thrace fut réduite en province romaine.

XXXVII. Retour d'Octave à Rome.

La plupart des autres proconsuls terminaient, avec le même succès que Crassus, les guerres dont ils avaient été chargés dans les diverses provinces. Les exploits des lieutenants d'Octave donnaient ainsi un nouvel éclat à sa gloire, lorsque le vainqueur d'Actium reprit la route de Rome. Il fit son entrée solennelle dans les premiers jours de juillet de son cinquième consulat.

Les sacrifices ordonnés par l'un des décrets du sénat furent offerts par le consul Valérius Potitus, qui, aux calendes de ce mois, avait remplacé Apuléius (1).

Octave récompensa généreusement les services éclatants d'Agrippa, et lui décerna un étendard vert de mer, en monument de sa victoire navale. Il combla d'honneurs et de riches dons tous ceux qui avaient commandé sous lui dans cette guerre, fit acquitter toutes les gratifications promises aux soldats, et en ajouta de nouvelles. Les vétérans à qui il avait été accordé des concessions de terres dans l'Italie et dans les provinces, obtinrent pour les frais de leur établissement des sommes considérables. Les soldats qui devaient accompagner le triomphateur, au nombre de cent vingt mille, reçurent mille sesterces par tête (1). On annonça aux citoyens de Rome une distribution de quatre cents sesterces par tête; une pareille distribution fut promise aux impubères, au nom du jeune fils d'Octavie, de Marcellus, qu'Octave se proposait déja d'adopter.

Les dettes contractées pour la guerre étaient en même temps liquidées, et des fonds étaient

(1) Dion, LI, 17 et suiv. Suét., Tib. 6. Enéid., V. Ambros., epist. 18.

(1) 200 francs.

assignés pour leur remboursement. Malgré toutes ces dépenses, le trésor public s'enrichit de sommes considérables, restes des immenses dépouilles de l'Égypte. De telles ressources, malgré les remises qui avaient été accordées sur les impôts et sur les fermages des domaines publics, offraient la garantie qu'il ne serait plus établi de taxes extraordinaires. Octave en donna un nouveau gage, en dispensant les villes de fournir des couronnes d'or pour ses triomphes; usage qui, sous le nom d'or coronaire, était devenu une véritable imposition. Ainsi, tandis que les richesses rapportées par Octave, et l'opulence des compagnons de ses victoires, répandaient une grande abondance d'argent dans l'Italie, la confiance renaissait de toutes parts. L'effet en fut si prompt, que les immeubles doublèrent aussitôt de prix, et que le taux de l'intérêt, qui était alors d'un pour cent par mois, fut réduit à quatre pour cent par année.

XXXVIII. Triomphes célébrés par Octave.

Au milieu de ces soins, pour acquitter sa reconnaissance, et pour rouvrir toutes les sources de la prospérité publique, Octave avait ordonné les apprêts des trois triomphes qui devaient célébrer ses succès. Le triomphe sur les Dalmates, les Pannoniens et les Japodes, eut lieu le 8 des ides ou le 6 du mois d'août. La marche était ouverte par les chars qui portaient

les dépouilles des vaincus; les principaux captifs suivaient à pied et chargés de chaînes. On voyait ensuite le char magnifique où le triomphateur s'avançait paré de tout l'éclat de la jeunesse, de la gloire et de la puissance. Marcellus et Tibère, fils du premier lit, l'un d'Octavie, l'autre de Livie, paraissaient à cheval aux deux côtés de son char. Il arriva ainsi sous l'arc de triomphe, où il fut reçu par le consul son collègue et par les principaux magistrats. D'après l'usage ordinaire, ils auraient dû précéder ensuite le vainqueur. Mais Octave passa le premier et les laissa se confondre avec cette foule de sénateurs et de principaux officiers qui suivaient son char, revêtus de robes bordées de pourpre. Les soldats qui avaient vaincu les Dalmates fermaient la marche, commandés par leurs tribuns, et remarquables par les décorations ou autres marques d'honneur, fruit de tant de guerres.

Les Morinins et les Suèves, vaincus par Carrinas, furent compris dans ce triomphe. Le même jour, ce lieutenant d'Octave célébra le triomphe particulier qui lui avait été accordé pour ses victoires.

Le lendemain, Octave triompha dans le même ordre, à la tête de l'armée qui avait combattu à Actium. Agrippa la guidait, portant en main l'étendard qui attestait la noble reconnaissance d'Octave.

Le triomphe sur l'Égypte, qui fut célébré le troisième jour, éclipsa les deux autres; et même ils n'avaient dû leur principal éclat qu'au superflu des dépouilles de cet opulent royaume, devenu l'une des provinces de l'empire. Une longue file de chars étalaient tout ce que le luxe de l'Orient avait jamais offert de plus achevé et de plus rare : on remarquait, au premier rang des prisonniers, les trois enfants de Cléopâtre, Alexandre et Cléopâtre Sélène, tous deux jumeaux, et Ptolémée Philadelphe, leur frère cadet. Nous avons vu qu'après cette humiliante cérémonie, la protection d'Octavie avait procuré un trône à la jeune Cléopâtre, et un établissement avantageux à ses deux frères.

Au milieu d'un si pompeux appareil, tous les regards étaient fixés sur le tableau qui précédait ces illustres captifs. Cléopâtre y paraissait, couchée sur un lit, revêtue de ses ornements royaux, présentant son bras au féroce serpent dont elle excitait la rage, et faisant pénétrer dans ses veines le froid poison qui allait glacer son cœur. On la voyait se ranimer avec orgueil aux approches de la mort qu'elle avait souhaitée, et se glorifier d'avoir ravi à son superbe vainqueur le plus précieux ornement de son triomphe (1).

(1) Horat., od., I, 37.

XXXIX. Fêtes et monuments publics.

Cette reine célèbre, dont l'image donnait tant de lustre à ce triomphe, semblait même, quoique vaincue, remplir de son éclat la ville souveraine. Sa statue paraissait auprès de celle de Vénus, dans le temple érigé sur le Forum à cette déesse par Jules César. Ses richesses captives allaient former la principale décoration des plus beaux monuments de Rome. Les offrandes enlevées à ses temples effacèrent tellement celles qui ornaient les temples de la capitale du monde, qu'Octave fit rendre un décret du sénat qui déclarait toutes leurs anciennes offrandes souillées et profanes, et qui ordonnait de les enlever. Les chefs-d'œuvre des arts, qui avaient orné les palais de Cléopâtre, furent sur-tout consacrés à l'embellissement du palais Jules, qu'Octave avait fait construire pour les séances du sénat et dont il fit alors la dédicace.

La statue de la Victoire, jadis apportée de Tarente, fut inaugurée dans ce palais, avec un autel où on lui offrait des sacrifices; Octave voulant ainsi exprimer qu'il devait à cette déesse l'hommage de sa puissance. C'était la même statue qui devait être portée en pompe à ses funérailles. Elle est devenue fameuse par la députation de Symmaque, qui sollicita le rétablissement de son culte au nom de l'ancienne gloire romaine, et par l'éloquente indignation de saint Ambroise contre les honneurs divins

réclamés pour cet être imaginaire, qui obéissait à la multitude des soldats, à leur valeur, aux caprices les plus imprévus de la fortune.

La consécration du temple qu'Octave avait élevé en l'honneur de Jules César, donna lieu à cette même époque aux plus brillantes réjouissances. On distingua, parmi les divertissements dont elle fut l'occasion, les jeux de Troie, où parurent Marcellus et Tibère, à la tête des fils des principales familles, divisés en escadrons suivant leur âge. Ils imitaient les évolutions que, suivant la tradition commune, Iule, fils d'Énée, avait dirigées au tombeau d'Anchise; rappelant ainsi l'illustre et antique origine que la maison des Jules s'était attribuée.

Les jeux du cirque, les spectacles de toute espèce, les chasses d'animaux féroces, les combats de gladiateurs se succédèrent pendant ces fêtes, qui durèrent plus d'un mois. On y vit un sénateur nommé Vintelius descendre dans l'arène, malgré des édits récents, et s'offrir en spectacle avec les autres gladiateurs. Deux corps de prisonniers, l'un de Daces, l'autre de Suèves, se livrèrent un combat sanglant: le corps victorieux obtint la liberté. Un grand nombre de citoyens étaient invités tous les soirs à des repas publics que des sénateurs leur offraient dans le vestibule de leur maison.

Octave présida à ces jeux les premiers jours.

Il se fit ensuite successivement remplacer par ses principaux officiers, et allégua qu'une indisposition l'empêchait de paraître en public. Mais son absence avait eu une autre cause.

XL. Conclusion.

Au milieu de ces fêtes si pompeuses; lorsque les citoyens, répandus dans les lieux publics ou dans les théâtres, animés d'une commune allégresse, célébraient la gloire du vainqueur et leur prospérité renaissante; celui à qui s'adressaient tous ces hommages, retiré dans l'intérieur de sa maison, était en proie à des agitations violentes. Il avait jusqu'alors fait illusion à la multitude; le devoir de venger son père avait donné une apparence vertueuse à son acharnement contre les partisans de la liberté; le desir de mettre un terme aux guerres civiles l'avait autorisé à combattre ses autres adversaires, et les vices d'Antoine lui avaient fourni un prétexte pour se délivrer d'un compétiteur. Il ne pouvait plus éviter de se prononcer; et, au moment de posséder cette autorité souveraine, dont il n'avait envisagé d'abord que les charmes, il était plus frappé de ses soucis, mais sur-tout de ses dangers. La fin tragique de Jules César semblait pour la première fois s'offrir à son esprit. Il considérait que la fortune, si constante pendant tant d'années pour ce grand homme, l'avait immolé par les mains de ses amis les plus chers,

lorsqu'elle venait de l'élever au plus haut degré de la gloire et de la puissance (1).

XLI. Conférence d'Octave sur l'empire.

Fatigué de ses irrésolutions, Octave appela auprès de lui Agrippa et Mécène, et invoquant la constante amitié qu'il leur avait montrée, demanda leur avis sincère sur le dessein qu'il roulait dans son esprit, de rétablir la république. Il voulut d'abord connaître l'opinion d'Agrippa.

Vous n'avez usé de l'autorité souveraine, lui dit Agrippa, que pour me combler de biens et d'honneurs, et je vous exhorterais à la conserver si je ne consultais que mon intérêt personnel; mais je dois considérer avant tout le vôtre et celui de la république.

Je suis d'abord frappé des intentions que vous avez constamment annoncées. Vous n'avez paru animé que du desir de remplir les devoirs de la piété filiale, de rendre la paix au peuple romain et de le venger de ses ennemis; en lui prouvant que ces allégations n'étaient qu'un prétexte, vous lui deviendrez plus odieux que si vous aviez ouvertement manifesté le dessein de l'asservir. Vous n'ignorez pas d'ailleurs qu'il est idolâtre de sa liberté, et qu'il attribue tous ses malheurs aux atteintes qu'elle a reçues. Fût-il dans l'erreur, cette erreur lui est chère : et l'on est au moins obligé de convenir qu'il doit à sa liberté toute sa grandeur.

(1) Dion, LII et LIII. Suét. Oct., 28.

La véritable force d'un état consiste dans les hommes éminents qu'il a produits, ou plutôt qu'il a mis à leur place; car la nature fait naître chez les divers peuples des génies supérieurs et des courages élevés; c'est la constitution politique qui les forme et qui les achève. Ils sont rares dans la monarchie, parce qu'ils se voient le plus souvent ravir par l'adulation et l'intrigue les honneurs qui devraient leur appartenir; et qu'eux-mêmes sont presque toujours pour le souverain un sujet d'ombrage. Leur gloire, trop brillante, offusquerait la sienne; ils ne peuvent d'ailleurs pleinement dissimuler leur disposition à favoriser le retour de la liberté dans leur patrie.

C'est, en effet, au milieu des institutions de la liberté, que les hommes faits pour s'élever au-dessus des autres se trouvent dans leur élément. L'activité qui les tourmente est sans cesse excitée par de dignes rivaux; et, lorsque l'éclat du triomphe dans cette lutte pourrait suffire à leur ambition, il devient aussi pour eux le moyen le plus assuré de parvenir aux honneurs; car les honneurs sont dispensés par le libre suffrage de leurs égaux. Les avantages de la naissance ne leur offrent qu'un nouveau motif d'accroître par leur illustration personnelle celle de leurs ancêtres; leurs richesses mêmes s'ennoblissent, parce qu'ils ne peuvent s'en ser-

vir pour s'élever aux premiers rangs, qu'en les consacrant à des largesses ou à d'autres dépenses publiques. Telle est la véritable cause de la splendeur où la république romaine est parvenue; à mesure qu'elle s'élevait par les grands hommes qu'elle avait formés, elle accroissait leur nombre en agrandissant la carrière qu'elle ouvrait à leur ambition. Elle devait sa force à la constitution qui la rendait plus féconde que toutes les autres en citoyens puissants et généreux; elle a soumis tous les peuples, parce qu'elle avait porté dans son sein le plus libre de tous les peuples.

C'est pour ce motif que vous exciterez des haines violentes, si vous établissez la monarchie. Mais vous rencontrerez aussi des obstacles particuliers qui résultent de la nature de ce gouvernement. Vous ne pourrez, avec les taxes déja établies, suffire aux charges publiques, parce que les citoyens opulents n'y contribueront plus par des dons volontaires. Vous éprouverez cependant plus de résistance pour la levée des impôts; dans l'état populaire, le contribuable porte les armes, et le tribut est compensé par la solde : dans la monarchie, au contraire, le soldat qui reçoit sa paie est séparé du cultivateur et de l'artisan qui la fournissent. Vous aurez à surmonter de semblables difficultés pour l'administration de la justice; parce

que le peuple, accoutumé jusqu'à ce jour à n'avoir pour juges que ses égaux, désignés par le sort ou par ses suffrages, verra vos délégués devenir les arbitres de sa fortune et de sa vie.

Vous serez contraint sur-tout de considérer comme vos ennemis ces hommes supérieurs qui faisaient la force de la république. Il vous faudra, pour maintenir votre puissance, arrêter l'essor de leurs talents, rabaisser leur ancienne illustration, épuiser leurs grandes richesses, mais sur-tout les éloigner des magistratures et du commandement militaire. Quels seront les sentiments de ces citoyens, lorsqu'ils verront que les dons les plus précieux de la nature et de la fortune sont pour eux autant de causes de disgraces? Quelle source de difficultés pour le gouvernement de ce vaste empire, où il faudra, sans leur secours, maintenir la fidélité des soldats, assurer la soumission des provinces, exciter le zèle des alliés, entretenir la terreur inspirée aux ennemis! Quels dangers toujours renaissants pour vous-même de la part de ces hommes qui verront dans votre élévation la cause de leur abaissement! Vous savez que la plupart ne dissimulent pas leur admiration pour Brutus et Cassius; vous avez vu le jeune Lépidus, encouragé par leur appui, oser vous attaquer au sein même de votre triomphe. Plusieurs ont péri dans les guerres civiles; mais

on sait assez qu'elles forment plus d'hommes audacieux qu'elles n'en détruisent. Vous ne pouvez même être pleinement assuré de vos propres partisans : l'exemple de Salvidiénus vous a fait voir quel peut être l'excès de leurs prétentions.

Je pense donc que vous devez suivre votre généreux dessein, et, après avoir réformé la république par de sages lois, lui rendre son indépendance. Vous mettrez le comble à votre gloire; mais vous pourvoirez aussi à votre propre sûreté. Tous ceux qui ont succédé au pouvoir de Sylla se sont perdus, pour avoir refusé de suivre son exemple, et pour s'être flattés d'accoutumer au joug ce peuple qui s'est assujetti tous les autres peuples.

XLII. Avis de Mécène.

Mécène, invité ensuite à s'expliquer, dit qu'il ne partageait pas l'avis d'Agrippa, quoiqu'il pensât comme lui que les Dieux appelaient Octave à régénérer la république; mais que des lois ne pouvaient seules désormais remplir ce but, si un souverain magistrat n'en assurait l'observation et la durée.

Je ne conteste point, ajouta-t-il, les avantages de l'état populaire. Le peuple romain lui dut sa prospérité, jusqu'au moment où il porta ses armes hors de l'Italie. Depuis cette époque, les citoyens se sont corrompus par leurs conquêtes; ils ont perdu de vue le bien public, pour ne songer qu'à satisfaire leurs passions ou

leur cupidité; ils ont vendu ouvertement leurs suffrages; et ces fiers conquérants, enchaînés par les libéralités des grands de Rome, ont reçu d'eux les lois qu'ils croyaient donner au monde. Nos dissensions intestines ont alors dégénéré en guerres civiles; la république, déchirée par de sanglantes divisions, paraissait devoir enfin succomber. Mais les Dieux vous ont envoyé pour la sauver; et sa ruine devient inévitable si vous l'abandonnez aux dangers dont vous l'aviez jusqu'ici préservée.

Au surplus, il n'est même plus temps de délibérer si vous devez conserver l'autorité souveraine. Il ne vous est plus permis de la déposer avec quelque sécurité. Vous ne pourriez impunément rester sans armes et sans défense au milieu des citoyens que vous avez offensés; des ambitieux qui sont en secret vos rivaux; de tant de Romains qui aspirent à venger sur vous les maux qu'ils ont soufferts, ou à se délivrer d'un adversaire. L'exemple de Sylla appartient à d'autres époques. Comment apprécier d'ailleurs les dangers qu'il a courus? Il en fut garanti par la mort dans l'année qui suivit son abdication, et quelques-uns ont même cru que la crainte d'un assassinat l'avait poussé à terminer volontairement ses jours. Il vit du moins abolir plusieurs de ses lois dans ce court intervalle.

Quel serait donc votre motif pour sacrifier la patrie et vous-même par une retraite imprudente? La crainte qu'on ne vous accuse d'avoir caché sous des motifs spécieux vos véritables desseins? Ne sait-on pas que vous ayiez été provoqué par vos adversaires? Sans le meurtre de Jules César vous n'auriez pas pris les armes, ni formé de ligue avec Antoine et Lépidus. Il est vrai que leur injustice vous a ensuite engagé dans de plus vastes entreprises : mais tous ceux qui aiment la patrie doivent s'en féliciter; elle avait besoin d'un chef, et vous avez prouvé que vous étiez le plus digne de la gouverner, de réprimer ses mauvais citoyens, de la venger de ses ennemis. Les Dieux eux-mêmes se sont prononcés pour vous, en vous favorisant de leurs inspirations, et en vous couvrant de leur protection toute puissante.

Vos succès vous ont également appris à ne pas vous alarmer de la vaste étendue de l'empire. Vous en avez gouverné avec gloire une grande partie, au milieu de tous les orages politiques; vous le gouvernerez plus aisément tout entier, lorsqu'il jouira de la paix que la faveur des Dieux et votre sagesse lui ont rendue. En traçant le plan de votre administration, j'espère prouver que vous ne devez redouter ni les difficultés ni les dangers de cette entreprise.

XLIII. Plan proposé par Mécène.

Mécène exposa alors avec étendue ses idées sur les moyens d'établir une monarchie, dont les institutions offrissent des garanties aux partisans d'une sage liberté. Il proposait de réformer le sénat, pour en exclure les membres indignes; d'y appeler tous les hommes éminents de l'Italie ou des provinces; et si la fortune de l'un d'eux était insuffisante, de l'élever par des dons au cens sénatorial. Le sénat, ainsi constitué, conserverait la plupart de ses prérogatives. Il remplacerait aussi les comices pour la législation; car Octave ne pouvait pas laisser subsister les assemblées du peuple, source trop féconde de troubles et de dissensions intestines.

A l'égard des nominations aux magistratures, elles ne seraient point accordées au sénat, parce qu'elles entretiendraient parmi les grands l'esprit de faction. Octave devait d'ailleurs se les réserver; à l'aide de cette prérogative, il ferait sentir aux magistrats leur dépendance, sans rabaisser leur dignité; et, par les intervalles qu'il mettrait entre les diverses réélections, il préviendrait un trop long oubli des habitudes de la vie privée. Il prendrait dans le sénat les candidats pour les principales magistratures; il réserverait les magistratures inférieures et les divers emplois publics pour les chevaliers; mais après avoir réformé cet ordre,

sur le même plan qu'il aurait suivi pour le sénat.

Mécène jugeait inutile de rien changer au nom et aux attributions des magistratures. Il voulait seulement qu'Octave établît au-dessus d'elles une magistrature à vie, à laquelle il déléguerait son autorité, et qui serait donnée à l'un des consulaires les plus distingués. La préfecture de la ville serait très-propre à ce dessein; car elle avait été la première sous les rois, quoique réduite depuis à des fonctions illusoires sous la république.

Descendant ensuite dans les détails, Mécène fit voir que des impôts répartis avec équité et sagement administrés suffiraient aux dépenses publiques; que des distributions gratuites et des spectacles feraient oublier au peuple ses autres droits; qu'Octave n'avait pas besoin de changer les formes usitées pour les jugements, et qu'il lui suffirait de se réserver l'appel des principales causes. Il parcourut ainsi successivement les diverses branches de l'administration civile et militaire, indiquant son opinion sur la manière la plus convenable de les ordonner.

Par ces moyens, dit Mécène en terminant ce discours, et par ceux que votre sagesse vous indiquera, vous trouverez dans les bienfaits de votre gouvernement le gage de votre propre sécurité. Loin de vouloir attenter à vos jours,

tous seront intéressés à conserver l'auteur d'une paix et d'une prospérité qu'ils ont si long-temps ignorée. Ne vous rendez point la fortune contraire, en négligeant de profiter des faveurs dont elle vous a comblé. Si vous craignez le titre de roi comme odieux au Romains, gouvernez-les sous le nom de César. Si vous desirez d'autres titres, ils vous donneront ceux que vous aurez jugés les plus respectables; et, sans redouter l'envie attachée à la royauté, vous jouirez de toutes ses prérogatives.

XLIV. Octave établit l'empire.

Octave céda à la force de ces raisons, et surtout à la conviction qu'il y avait moins de dangers pour lui dans la poursuite que dans l'abandon de ses projets. Car les craintes qui avaient causé son hésitation étaient sincères, et l'on verra qu'elles devinrent le principal mobile de sa conduite. Il adopta en grande partie le plan de Mécène, mais avec une modification, que Dion a fait observer, et qui devait en changer tous les effets. Au lieu d'exécuter à-la-fois ces réformes, il ajourna toutes celles qui auraient apporté des changements trop sensibles aux formes de la constitution républicaine. Il se proposait de la miner par degrés, et de laisser à ses successeurs le soin de la détruire. Nous examinerons les inconvénients de ce système, dont il faut d'abord considérer les développements.

Octave ne les manifesta qu'avec une extrême circonspection. Il désavoua les excès qui avaient précédé, par un édit qui cassait tous les actes du triumvirat. Il réforma le sénat en vertu du pouvoir attaché à la censure. L'année de son sixième consulat fut ensuite employée tout entière à préparer les esprits. Enfin l'année suivante, après avoir pris possession de son septième consulat, il lut à l'assemblée du sénat, le 7 janvier, pour annoncer qu'il abdiquait ses pouvoirs extraordinaires, un discours qui a paru si peu digne de lui, qu'on l'a cru supposé par Dion. Mais un historien aussi grave n'aurait pas osé altérer un discours encore déposé de son temps dans les archives du sénat, et il est bien plus vraisemblable qu'Octave n'avait pu dissimuler pleinement son embarras, dans une imposture aussi évidente.

Quoi qu'il en soit, la plupart des sénateurs, ou prévenus d'avance, ou desirant se concilier la bienveillance d'Octave, se réunirent pour le conjurer de ne pas abandonner la république : les autres gardèrent le silence. Il parut céder à leurs vœux unanimes, lorsqu'il consentit à retenir l'autorité; il déclara même qu'il voulait la partager avec eux et ne la recevoir que pour dix ans. Le décret rendu pour cette concession ne dépouillait pas le sénat de ses droits, dont

il renfermait seulement la délégation temporaire. Les attributions de la souveraineté continuèrent d'appartenir aux assemblées du peuple, qu'Octave laissa subsister; s'écartant sur cet objet si fondamental du sentiment de Mécène.

XLV. Octave reçoit le nom d'Auguste.

L'empire romain commença ainsi le sept janvier du septième consulat d'Octave. Mais il a passé en usage de considérer comme l'époque de son établissement la conférence dans laquelle Octave, se rangeant à l'avis de Mécène, prit la décision dont toutes ses démarches ultérieures ne furent que l'accomplissement. Elle eut lieu aux premiers jours de septembre de l'an 725 de Rome. Octave venait d'entrer dans sa trente-cinquième année (1).

Cette conférence n'est pas seulement fameuse par l'examen des plus grands intérêts qui puissent être soumis à la discussion des hommes. Elle a aussi fourni de nouvelles lumières sur celle de leurs passions qui semble le plus contraire à leur bonheur; qui survit à toutes leurs autres passions; et, jusque dans le dernier âge de la vie, tourmente leur cœur sans pouvoir jamais le satisfaire. L'ambitieux ne reconnaît en effet le néant des grandeurs, que lorsqu'il

(1) Octave n'aurait dû accomplir l'âge de trente-quatre ans que le 22 septembre. Mais l'année où César réforma le calendrier avait été de 445 jours.

les a obtenues. C'est après avoir atteint le but dont la poursuite le soumettait à tant d'humiliations, lui faisait braver tant de dangers, le livrait en proie à tant de passions violentes, qu'il reconnaît toute l'illusion du fantôme qui l'avait séduit. On pouvait croire jusqu'alors que cette inquiétude de l'ambitieux avait pour cause les mouvements excités dans son ame à l'aspect de ces dignités plus éminentes, sur lesquelles il n'osait porter ses regards avant son élévation. On fut pleinement détrompé, lorsqu'on eut vu l'héritier de Jules César, devenu maître de cet empire dont la puissance devait être à jamais sans égale, éprouver tous les mouvements d'un ambitieux vulgaire. Parvenu, dit Sénèque, au faîte des grandeurs humaines, il n'aspirait qu'à descendre, si toutefois il pouvait descendre avec sécurité. Tel était le vœu de cet homme dont le sort était l'objet des vœux de tout l'univers (1). Mais il n'aurait pu le remplir sans se perdre; et il se réfugia dans l'autorité souveraine, comme dans le seul asyle qui lui fût resté après de si grands attentats.

Alors même, Octave se montra moins occupé d'affermir cette puissance usurpée, que de l'offrir sous de fausses apparences, pour conjurer des dangers d'une autre nature. Il ne présenta

(1) De brev. vitæ, lib. I.

aux regards qu'une autorité déléguée et temporaire. On lui proposa de l'exercer sous le nom de Romulus, et de se présenter ainsi comme un second fondateur de Rome; mais il craignit de paraître affecter la royauté. Il se fit accorder par un décret le nom d'Auguste, qui était nouveau, et qui avait été jusque alors réservé pour les choses divines; espérant ainsi confirmer le caractère sacré qu'il s'efforçait d'attacher à sa personne.

XLVI. Titres de puissance d'Auguste.

Octave, que l'on appela désormais Auguste, avait déja fait choix d'un titre modeste, pour désigner son autorité souveraine. C'était le titre de prince, que l'on donnait au sénateur dont les censeurs avaient inscrit le nom le premier, en formant la liste du sénat. Il était purement honorifique, et ne lui attribuait pas même le privilége de donner le premier son avis; mais il avait successivement appartenu aux personnages les plus éminents de la république. Auguste se le fit accorder dans les formes légales. Agrippa, nommé censeur avec lui, fut chargé de dresser la liste du sénat, et mit en tête le nom de son collègue. Auguste se trouvait ainsi prince du sénat lorsqu'il avait proposé son abdication, et c'était sous ce titre qu'il avait consenti à prendre les rênes du gouvernement (1).

---

(1) Nomine principis sub imperium accepit. Tacit., Ann. I.

Néanmoins, après la victoire d'Actium, Auguste avait reçu le titre d'*imperator*, dans le même sens que Jules César, comme un prénom qui lui conférait le commandement suprême des armées. Mais il exerça cette autorité sans prendre le titre qui la désignait; ses successeurs l'imitèrent, et Sévère est le premier qui ait porté le prénom d'*imperator*. Jusqu'à cette époque, toutes les attributions accordées par le sénat, furent attachées au titre de prince.

La plus importante de ces attributions fut la puissance tribunitienne, qui plaisait également à Auguste par les idées de popularité qu'elle réveillait, par sa nature indéfinie, et par le caractère d'inviolabilité qu'elle attachait à sa personne. Le plus souvent il l'énonçait seule après son nom dans les actes de son autorité. Auguste, dit Tacite, désignait ainsi sa puissance souveraine, pour éviter les expressions de royauté et de dictature, et marquer néanmoins la prééminence de son autorité sur toutes les autres. Lorsqu'il voulut annoncer son successeur, il se l'associa pour la puissance tribunitienne, et ce fut par cette voie qu'il manifesta son choix en faveur d'Agrippa (1).

---

(1) Tacit., Ann. III, 36. Voy. aussi l'intitulé d'un édit d'Auguste dans Joseph, Antiq. XVI, 10.

XLVII. d'Agrippa et de Mécène.

Agrippa, n'ayant pu faire changer les desseins d'Auguste, les seconda avec zèle, et conserva d'abord le premier rang dans un empire dont ses victoires étaient le principal fondement. Cette faveur excita la jalousie de Marcellus, qui avait épousé Julie, fille unique d'Auguste, et se flattait de lui succéder. Agrippa fut éloigné, sous prétexte d'une mission extraordinaire dans l'orient. Mais, après la mort prématurée de Marcellus, Auguste, alarmé des troubles qui s'étaient élevés à Rome pendant son absence, voulut avoir l'avis de Mécène. Vous avez fait Agrippa si grand, lui dit Mécène, qu'il faut vous en défaire ou le choisir pour gendre. Agrippa épousa Julie, et fut associé à la puissance tribunitienne. Quelques années après, la mort enleva à Auguste ce digne héritier, au milieu des regrets de tout l'empire.

Mécène, dont la sage politique n'avait pas été moins utile que la capacité militaire d'Agrippa, le suivit de près dans le tombeau. Il conserva toujours l'amitié d'Auguste, et ne fut jamais plus fidèle à la retraite où il cultivait les lettres au sein d'une société choisie, que depuis l'époque où il eut décidé par son avis l'établissement de l'empire. Il n'usait de la faveur dont il jouissait que pour donner à ce prince d'utiles conseils; pour introduire dans sa familiarité ce philosophe Athé-

nodore, dont la franchise ingénieuse prévint plus d'une fois l'effet de tant de basses adulations; pour appeler sa protection sur Virgile, sur Horace, dont les chefs-d'œuvre illustrèrent son règne; pour provoquer ces éloges ingénieux, qui ne devaient pas seulement accroître dans l'avenir la renommée d'Auguste, qui séduisirent même ses contemporains, et leur rendirent moins amer le sentiment de leur servitude.

On a reproché à Mécène l'extrême mollesse de ses mœurs. On a remarqué aussi que son crédit s'était affaibli sur la fin de ses jours, par une fatalité, dit Tacite, qui semble attachée à la faveur des princes. Néanmoins ce refroidissement d'Auguste pour son ami ne parut point à l'extérieur; et les auteurs qui ont dit que Mécène fut alors dépouillé de la préfecture de Rome, ont négligé d'observer qu'il ne l'avait jamais exercée. Nous avons vu qu'elle était peu considérée sous la république, et qu'il avait conseillé d'en former, sous un ancien nom, la principale magistrature de l'empire (1).

XLVIII. de Messala et de Taurus.

La préfecture de Rome ne reçut d'abord que de vagues attributions de police. Messala en fut le premier revêtu : il s'en démit, après l'avoir exercée pendant quelques jours, alléguant son

(1) Tacit., Ann. III, 30, et VI, 11. Suet., Oct., 172.

incapacité ; déguisant sous ce prétexte sa répugnance pour l'autorité arbitraire attachée à cette magistrature. Une telle délicatesse, qui mettait en quelque sorte le dernier trait à ce caractère si honorable, empêcha Messala, après la mort d'Agrippa et de Mécène, d'obtenir l'intime confiance du prince ; mais il reçut d'ailleurs des témoignages constants de son affection. Il avait même surpassé son attente dans la guerre contre Antoine, et Auguste le lui témoignait après la victoire, ajoutant qu'il n'avait pas espéré autant de zèle de celui qui avait montré un si tendre attachement pour Brutus : Ne vous en étonnez pas, dit Messala, j'ai toujours suivi le parti le plus juste. Cette réponse fut très-agréable à Auguste ; elle exprimait le motif qui devait rattacher à son parti tout ce qui restait encore dans Rome de nobles caractères ; la conviction qu'il fallait, pour arrêter les progrès de la démocratie militaire, se réunir sous un chef unique, et qu'Antoine n'était pas fait pour le devenir.

Messala vécut jusqu'à un âge très-avancé. Nul ne se concilia une estime plus générale dans ces époques si difficiles ; ses mœurs aimables et généreuses donnaient un nouveau prix à ses rares talents. Il laissa une histoire de son temps, qui s'est perdue, comme celle de Pollion. Il parut le digne rival de cet orateur ; on admirait

sur-tout la grace et la noblesse de ses discours, et la dignité avec laquelle il s'exprimait à la tribune. Il eut le malheur de se survivre à lui-même; deux ans avant sa mort, il avait tellement perdu la mémoire, que souvent il ne pouvait se rappeler son propre nom.

Taurus obtint la préfecture de Rome sur le refus de Messala. Il avait été collègue d'Auguste dans le consulat, le premier après Agrippa depuis l'établissement de l'empire; faveur qui le plaçait au second rang dans la carrière des honneurs. Il s'était également concilié la bienveillance du peuple, en consacrant ses grandes richesses à des embellissements publics. Il l'avait sur-tout tellement charmé par un magnifique amphithéâtre, construit à ses frais dans le Champ-de-Mars, et dédié sous le quatrième consulat d'Octave, qu'il obtint, par un décret des comices, le droit singulier d'élire tous les ans l'un des préteurs. Il remplit la préfecture de Rome avec honneur jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans un âge très-avancé. Sa modération et son équité suppléèrent aux talents qui lui manquaient pour l'administration; car il n'avait reçu à un degré éminent que des talents militaires, et il ne fut pas plus admis que Messala, quoique pour d'autres motifs, dans les conseils secrets d'Auguste (1).

(1) Dion, LI, 3. Tacit., Annal., VI, 11.

XLIX. Livie obtient l'adoption de Tibère.

Ce fut un petit neveu de l'historien Salluste, et de même nom que lui, qui obtint la confiance de ce prince. Il imita la modestie de Mécène, et mérita de lui être comparé. Mais l'occasion fut moins favorable à ses talents, peut-être aussi n'avait-il pas la même sagacité pour la saisir. Ce ne fut pas du moins d'après son conseil qu'Auguste, par sa clémence envers Cinna, mit un terme à toutes les conspirations tramées contre lui. Livie avait inspiré cette politique à-la-fois si sage et si généreuse; et justifiait ainsi l'ascendant qu'elle avait obtenu sur son époux. Elle conserva aussi toujours la première place dans ses affections, par les graces d'un esprit non moins brillant que solide; par des mœurs irréprochables, par une complaisance sans bornes pour ses goûts, et même pour ses inconstances.

Dès les premiers jours de leur union, elle avait fait voir qu'elle savait, comme lui, employer l'adresse pour relever l'éclat de sa destinée. Elle raconta qu'un aigle avait laissé tomber sur elle une poule blanche, qui portait dans son bec une couronne de laurier, et consulta les aruspices, qui déclarèrent que ce présage annonçait une prospérité éclatante à la maison où entrait la nouvelle épouse. On lui a reproché d'avoir poussé plus loin que lui l'esprit de ruse et de dissimulation; elle fut, disait Caligula, un Ulysse

en jupe (1). Elle mourut dans un âge avancé, la quinzième année du règne de Tibère.

C'était à l'adresse de Livie que ce fils de son premier époux avait dû l'association à la puissance tribunitienne, et l'empire. On a pensé que le desir de rehausser sa gloire par le contraste d'un tel successeur, rendit Auguste plus facile aux desirs de son épouse. Mais Tibère avait montré de grandes qualités, et rendu d'importants services. Le début de son règne parut même justifier les espérances qu'il avait données. Nous verrons pour quelle cause elles furent ensuite démenties.

L. Prospérité du règne d'Auguste.

Auguste vécut long-temps après l'adoption de Tibère. Il prolongea pendant quarante deux ans ce règne, que la sagesse de son gouvernement devait rendre si mémorable.

Les diverses parties de cet empire, dont il avait déterminé les limites, furent unies entre elles par des liens que resserra leur prospérité commune. Les principaux habitants de chaque province obtinrent le droit de cité romaine; un grand nombre furent admis dans l'ordre des chevaliers, quelques-uns devinrent membres du sénat de Rome. L'exemple d'Auguste et des

(1) *Ulyssem Stolatum*, de *Stola*, nom d'une robe particulière aux femmes, qui n'a point d'équivalent en français.

grands qui l'entouraient, excita l'émulation des citoyens opulents pour les dépenses d'utilité publique. Les villes se remplirent de monuments qui accrurent leur splendeur. Une multitude de chemins et de canaux assurèrent la rapide communication de tous les produits de la nature et de l'industrie. Les nations, que la force des armes avait domptées, conquises de nouveau par les bienfaits, perdirent de jour en jour le souvenir de leur ancienne indépendance.

On vit alors se manifester l'influence que cette réunion de tant de peuples en un seul corps devait exercer sur leur félicité intérieure. Les fruits heureux de la civilisation pénétrèrent dans les pays barbares, qui étaient nombreux encore, sur-tout dans l'occident. On rapporte à cette époque les premiers travaux de l'industrie agricole dans ces contrées, et l'importation des plantes qui y furent naturalisées. Les arts de la paix changèrent les mœurs des hommes féroces, et adoucirent même les climats sauvages. Les landes, les marais, les âpres forêts se changèrent en terres fertiles; les campagnes offrirent aux regards un riant jardin. Les villes, décorées et enrichies, oublièrent les discordes qui les avaient jadis dévastées. Une langue commune étendit ces liens qui se formaient entre tous les hommes; le siècle d'Auguste, rival de celui de Périclès,

pour la gloire des lettres et des arts du génie, lui devint très-supérieur pour les développements de la raison. Alors commença de se répandre cette vive lumière qui devait achever de dissiper les grossières illusions du polythéisme, et préparer le triomphe d'une religion plus conforme à la dignité de notre nature. Alors furent déterminées les règles de droit et d'équité, qui rendirent la jurisprudence romaine digne de présider à la régénération des sociétés, chez les modernes.

Tel fut ce règne mémorable, qui devait effacer les ressentiments inspirés par le triumvir, et ne laisser subsister que les justes hommages accordés à l'immortelle sagesse du prince. Cette opinion fut exprimée dans un mot souvent répété : Auguste fit tant de maux au monde, qu'il n'aurait jamais dû naître; il lui procura tant de biens, qu'il n'aurait jamais dû mourir. Toutefois, on est forcé de reconnaître que cette administration si bienfaisante ne pouvait long-temps se prolonger. Auguste eut besoin de toute son adresse pour suspendre, pendant le cours de son règne, l'explosion des crises violentes que les vices de son gouvernement devaient produire sous le règne de ses successeurs. Lorsqu'au terme de sa carrière, il demandait à ses amis s'il avait bien joué le drame comique de la vie, il leur donnait la clé de toute sa politique. On va s'en convaincre par l'examen des inconvénients que

l'expérience fit ensuite reconnaître dans son système de gouvernement.

LI. De la puissance impériale.

Auguste avait évité, dans l'établissement de l'empire, de frapper les regards par l'extérieur d'une nouvelle puissance. Il ne cessa point d'habiter la maison du sénateur Hortensius, qu'il avait achetée lorsqu'il eut cédé le terrain qu'occupait la sienne, pour construire le temple d'Apollon palatin. Il n'était distingué des autres magistrats, que par la couronne de laurier qu'un décret du sénat lui avait accordée, et par une garde qui était passée en usage dès le temps du premier consulat d'Antoine. Pendant plusieurs années, il se fit nommer au consulat, dont il partagea tous les honneurs avec son collègue. Il déposa même ensuite la dignité et la robe consulaire; ne conservant d'autre appareil extérieur de son autorité que la place qu'il occupait au sénat, où il était assis entre les deux consuls sur une chaise curule. Cependant la puissance de la république s'offrait aux regards avec tous les caractères de son ancienne splendeur. Les magistrats conservaient leurs attributions, et tous les honneurs attachés à leur dignité. Le sénat donnait audience aux ambassadeurs, et continuait d'exercer le pouvoir même qu'il avait délégué. Les comices s'assemblaient pour approuver les lois et procéder aux élections dans les formes accoutumées.

Mais cette grandeur qu'Auguste avait conservée aux autorités républicaines n'était qu'une vaine apparence. Il les avait énervées en s'attribuant exclusivement la puissance militaire. Son costume et ses manières n'annonçaient que l'un des premiers citoyens; sa véritable puissance était celle d'un tyran; les prérogatives du titre qu'il évitait toujours de prendre, du titre d'empereur, la rendaient également indépendante et illimitée.

LII. Du gouvernement des provinces.

Le système de la politique d'Auguste se montra avec évidence dans l'établissement de son autorité sur les provinces. En acceptant le gouvernement qui lui était offert par le sénat, il déclara qu'il ne pouvait seul en soutenir le poids, hors du centre de l'empire, et ne voulut se charger que des provinces les plus exposées aux troubles ou aux incursions. Les gouverneurs du sénat eurent ainsi, dans leur partage, la plupart des provinces opulentes; ils obtinrent aussi tout l'éclat du pouvoir. Lors même qu'ils n'avaient pas été revêtus du consulat, ils prenaient le titre de proconsuls, en recevaient tous les honneurs, et se montraient en public, précédés de douze licteurs. Mais il n'exerçaient pas la puissance militaire, sous prétexte que leur province était en paix. Déja énervés par les habitudes de la soumission et de la mollesse, les citoyens illustres s'accoutumaient à cette privation, qui leur épargnait les dangers du gouvernement, sans leur en ravir les

avantages; étouffant dans leur cœur une passion de gloire, désormais stérile, ils ne paraissaient plus sensibles qu'aux jouissances de la vanité et de l'opulence.

Dans les provinces du prince, lui seul exerçait la puissance proconsulaire. Ses lieutenants, lors même qu'ils avaient été revêtus du consulat, ne prenaient que le titre de propréteurs, n'obtenaient que les honneurs de cette magistrature inférieure, et n'étaient précédés que de six licteurs. Mais Auguste leur déléguait sa puissance militaire, pour commander, en son nom, à ces grands corps de troupes, qu'il avait répartis sur les frontières, et qu'il rendit le premier stationnaires. Il continuait ainsi à disposer de toutes les forces de l'empire; il ne s'était même dessaisi qu'en apparence des provinces du sénat, dont il reprenait le gouvernement à son gré, en alléguant qu'elles étaient exposées à des guerres ou à des troubles intérieurs. Ce fut ainsi qu'il priva le sénat de la Dalmatie : il lui rendit en échange la Gaule Narbonnaise et l'île de Chypre.

Auguste avait même eu l'adresse de faire considérer aux provinces, comme une faveur, de passer sous l'autorité du prince (1). Il lui avait suffi de remettre en vigueur l'une des règles les plus sages de la république, celle qui voulait que les

(1) Tacit., Ann., I, 76.

proconsuls ne conservassent qu'un an le gouvernement de leur province. Cette courte durée de leur autorité les excitait à en abuser pour s'enrichir; et leurs torts étaient constamment impunis, par la difficulté d'obtenir justice du sénat, dont les membres avaient donné l'exemple de semblables dilapidations, ou n'aspiraient qu'à les imiter. Les fonctions des lieutenants de l'empereur n'avaient au contraire d'autre terme que celui qu'il assignait lui-même. Plus assurés d'être maintenus en place, les propréteurs étaient moins tentés d'abuser de leur pouvoir. Cet abus était d'ailleurs plein de dangers, car une justice prompte et rigoureuse réprimait leurs plus légères dilapidations.

LIII. Du gouvernement de Rome.

Auguste suivait une autre politique dans le centre du gouvernement. Son principal objet était alors de cacher avec soin l'usage de la puissance militaire. Il y parvint, en ne paraissant jamais exercer qu'une magistrature civile. La puissance tribunitienne convenait pour ce dessein, par l'extension qu'elle avait acquise, lorsque les tribuns poussaient le peuple à envahir tous les pouvoirs, et les exerçaient en son nom. On avait vu le tribun Attinius arrêter, au milieu de Rome, un censeur en fonctions, le plus illustre des Métellus; prononcer contre lui la confiscation des biens; le condamner au supplice des traîtres, et l'y conduire lui-même. Pour lui faire lâcher

sa victime, on fut contraint de recourir à l'intervention d'un autre tribun; mais la confiscation des biens était déja exécutée par une consécration religieuse, et fut maintenue (1).

A l'aide de telles prérogatives, Auguste exerçait sa puissance sous des formes civiles, avec cette étendue illimitée qu'il ne voulait pas montrer sous l'extérieur d'une puissance militaire. Il pouvait attirer à lui la décision de toutes les affaires, ou la connaissance de toutes les causes. Il remplaçait ainsi à son choix toutes les autorités qu'il avait maintenues. Il pouvait aussi les paralyser, par l'usage du droit d'opposition, le plus ancien et le plus légal de tous les droits qui étaient exercés par les tribuns.

C'était même principalement dans le dessein d'énerver les autorités républicaines, qu'Auguste avait préféré la puissance tribunitienne à toutes les autres. S'il eût ouvertement soumis à son pouvoir suprême toutes les autorités de l'état, il aurait contracté l'obligation de les protéger. Mais en leur laissant l'extérieur de l'indépendance et de la souveraineté, il s'était imposé la nécessité de les réduire à l'impuissance. L'effet inévitable de ce système était de dénaturer les institutions mêmes qu'il avait établies sur le plan de Mécène. Ce fut ainsi que le préfet de Rome, supérieur à tous les autres magistrats, comme délégué du

(1) Ce fut en l'an de Rome 625. Plin., VII, 44.

prince, et destiné ainsi à les protéger, ne fit usage de son autorité que pour usurper leur juridiction. Sa conduite envers les préteurs en offre la preuve, et fournit aussi un exemple des moyens détournés qu'Auguste employait pour parvenir à son but. Les préteurs furent obligés de se dépouiller eux-mêmes, et de renvoyer à la connaissance du préfet de Rome la plupart des affaires, sous prétexte qu'elles étaient trop graves ou trop épineuses. On obtint d'eux sans peine cette condescendance, car ils étaient choisis sous l'influence du prince, et aspiraient, après leur magistrature, à des emplois qui dépendaient de lui ; surtout à la propréture de ses provinces. Après les avoir ainsi dépouillés, on persévérait néanmoins, lorsqu'ils prenaient possession de leur magistrature, à leur attribuer une juridiction, suivant les formes républicaines. Cette assignation dérisoire subsistait encore au temps de Néron, comme on le voit par un jugement rendu sous son règne. Ponticus, voulant sauver des citoyens coupables de faux, les accusa devant le préteur qui avait cette juridiction. Il lui eût suffi, pour réussir, d'empêcher que le préfet de Rome prît connaissance de l'accusation; mais il fut puni comme prévaricateur, parce qu'il avait affecté de prendre une ombre pour une réalité (1).

(1) Tacit., Ann., XIV, 41, et not. lips.

LIV.
Du préfet du prétoire.

A mesure que ce système de destructions successives se développait, il excitait des ressentiments qui devaient conduire la puissance impériale à dévoiler sa véritable nature. Elle finit en effet par se montrer ouvertement armée de son glaive. Ce fut au temps où Tibère, successeur d'Auguste, après avoir gouverné l'empire pendant neuf ans avec sagesse, dit Tacite, vit chanceler sa fortune, et commit ou autorisa des cruautés. Nous verrons qu'on a faussement attribué ce changement à Séjan, préfet du prétoire; mais avant de chercher la cause, il est nécessaire de faire connaître les effets.

Il faut d'abord remarquer qu'Auguste avait prévu la nécessité de recourir à l'abus du glaive, et lui avait assuré des formes légales par une nouvelle loi sur le crime de majesté. Il avait, pour la former, combiné la loi ancienne avec les lois que l'on appelait sacrées, qui avaient été destinées dans l'origine à protéger la personne des tribuns, et que la puissance tribunitienne rendait applicables à la personne des empereurs. Ces lois étaient vagues, et leurs interprétations les plus arbitraires avaient été autorisées par des caprices populaires. On lit dans Plutarque que, même avant l'époque où les Gracques étendirent si loin les prérogatives du tribunat, un patricien, nommé Véturius, avait été condamné à mort, pour avoir refusé

de céder le pas à l'un des tribuns. Tels étaient les éléments de cette loi d'Auguste, en vertu de laquelle, suivant l'expression de Pline, on déclara coupables de lèse-majesté tous ceux à qui on ne put trouver de crime.

Auguste s'était aussi ménagé des instruments pour assurer l'exécution de la loi de majesté. Contre les lois de la république, il avait introduit dans la ville ses cohortes prétoriennes, au nombre de dix, et de mille hommes chacune; mais avec le projet de tenir en réserve cet instrument de tyrannie, dont il connaissait le danger. Elles eurent pour chefs deux préfets, qui n'étaient que de simples chevaliers, et furent distribuées dans plusieurs quartiers différents. Lorsque Tibère sentit chanceler sa fortune, il envoya Strabon, l'un des préfets, pour commander en Égypte. Séjan, fils de Strabon, et qui était aussi son collègue, devint seul préfet des cohortes prétoriennes, et reçut l'ordre de les réunir dans un même camp sous les murs de la ville. Ce fut avec ce terrible instrument que Tibère exécuta les attentats inspirés par son atroce politique. Il le brisa quand il le jugea trop redoutable; et sacrifia à ses propres craintes la victime qu'il avait refusée à la haine publique. Il devint ensuite plus sanguinaire que jamais, et fit voir ainsi, dit Suétone, que Séjan n'avait

pas été l'instigateur, mais le ministre de ses cruautés (1).

Il fut aisé dès-lors de prévoir que le préfet du prétoire recueillerait le fruit des usurpations du préfet de Rome. Les empereurs eux-mêmes rendirent hommage à cette autorité qu'ils avaient rendue légitime. A leur avénement au trône, ils se présentèrent au camp des prétoriens, avant de porter au sénat une demande d'élection, que la proclamation des soldats avait déja rendue dérisoire.

LV. Attentats des empereurs

Les successeurs de Tibère imitèrent d'ailleurs sa conduite, et firent concevoir, dans les premières années de leur règne, des espérances qu'ils devaient ensuite cruellement démentir. Cette marche constante semble autoriser contre Auguste un reproche plus grave que celui d'avoir voulu inspirer des regrets par le choix de son successeur; elle amène à penser que le système de son gouvernement renfermait un vice secret, qui tendait à faire de ses successeurs autant de Tibères. La violence de Caligula, la stupidité de Claude, le naturel féroce de Néron, ne firent que modifier le caractère de ces règnes, toujours semblables à celui du fils de Livie; la dynastie d'Auguste tomba enfin avec le dernier

---

(1) Suét., Tiber., 61. Tacit., Ann., IV, 1. Plin., paneg., 42. Plut., Gracch.

et le plus cruel des tyrans qu'elle avait donnés au monde.

Cette conduite des empereurs, toujours la même, malgré la différence des caractères et des circonstances, ne pourrait être pleinement expliquée par l'influence des courtisans ou par l'ivresse du pouvoir suprême. On doit chercher des causes plus générales, comme l'ont reconnu la plupart des auteurs qui ont examiné la nature du gouvernement établi par Auguste (1). Ils les ont trouvées dans l'envie de s'approprier par des confiscations les biens immenses des grands de Rome et dans les terreurs dont le prince était constamment agité. Mais ils ont aussi reconnu que, pour faire de ces deux motifs des causes générales, il fallait prouver qu'ils étaient étrangers au caractère et aux passions particulières de chaque prince.

Ainsi, à l'égard de l'avidité pour les confiscations, ils ont dit que les revenus de l'état étaient trop inférieurs aux dépenses publiques. Néanmoins, ces revenus avaient une source féconde dans les impôts levés sur tant de provinces, dont la paix et les développements du commerce avaient accru l'industrie; et dans les tributs auxquels les rois et les peuples alliés étaient soumis.

---

(1) Voy. sur-tout le discours sur Tacite de M. de la Malle.

A la vérité, les nombreux citoyens romains répandus dans tout l'empire jouissaient d'une franchise presque absolue; mais Auguste avait su la rendre illusoire. Parmi les moyens qu'il avait mis en usage, on peut citer les lois qui furent appelées Caducaires, parce qu'elles rendaient une succession caduque au profit de l'état. Heineccius, qui a développé leurs dispositions et leurs effets, a prouvé qu'elles firent passer dans le trésor public la plus grande partie des biens des citoyens (1). A l'égard des dépenses publiques, elles recevaient sans doute un grand accroissement par les distributions faites aux soldats et au peuple romain. Mais il faut aussi considérer que la cour du prince était sans faste, et que quatre cent mille soldats suffisaient pour contenir ou défendre plus de cent vingt millions d'hommes. Loin d'être accablé par les dépenses nécessaires, Auguste suffisait sans peine à la multitude de monuments publics qu'il éleva sous son règne. Rome en fut décorée avec une telle magnificence, qu'il se vantait d'avoir trouvé une ville de brique, et d'en laisser une de marbre.

Il faut donc considérer comme la cause la plus générale de la conduite des princes, les craintes dont ils étaient sans cesse agités, par

(1) Voy. le comm. d'Heineccius sur les lois Pappiennes et sa préface.

la nature même du gouvernement. Les preuves de cette assertion résulteront sur-tout du caractère qu'Auguste avait donné à la puissance impériale.

LVI. Causes de ces attentats.

La puissance impériale ne changeait pas de nature par son abus, et ne cessait pas d'être une puissance empruntée. Toutes les attributions qui favorisaient de tels excès d'autorité, n'étaient fondées que sur des concessions temporaires de priviléges. Le sénat était aux pieds du prince; mais dans ce corps résidait toujours le principe de l'autorité qu'il avait déléguée et qu'une circonstance imprévue pouvait lui rendre. D'autre part, tous les citoyens distingués par leurs vertus et par leurs talents persévéraient dans leur attachement aux institutions anciennes. Les vaines ombres de république que l'on continuait de leur présenter, entretenaient leur inclination pour cette forme de gouvernement, et leurs vœux ardents pour en recouvrer la réalité. Ainsi, cet amour même pour la constitution de son pays, dont s'honorent les bons citoyens, devenait un obstacle à ces sentiments réciproques d'amour et de fidélité, qui forment le lien nécessaire du souverain et des sujets dans toute monarchie bien constituée.

Les graces d'Auguste et son immense ascendant empêchèrent, pendant sa vie, d'apercevoir les inconvénients du système de gouvernement

qu'il avait établi. Il dissimulait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse ses atteintes successives à la constitution républicaine. Mais elles commençaient déja à se manifester dans leurs effets, et ce fut ainsi que, dès la première année du règne de Tibère, on vit s'effectuer une grave innovation, dont l'époque avait été évidemment déterminée par Auguste. Les magistrats cessèrent d'être élus par les comices; après leur nomination par le sénat, ils furent seulement présentés et proclamés à l'assemblée du peuple. Ces violations si criantes d'une constitution que l'on affectait toujours de respecter, aigrissaient les citoyens. L'irritation des esprits amena enfin cette disposition générale dont Tibère, dans la neuvième année de son règne, conçut des alarmes qui n'avaient que trop de fondement.

Mais lorsqu'il eut recours aux moyens si violents qui pouvaient seuls conjurer le danger, les contradictions les plus insultantes achevèrent d'exaspérer les citoyens. Au milieu des images de la liberté qui les entouraient encore, ils se virent opprimés sous un joug de fer; les accusations de majesté qui les décimèrent furent fondées sur les droits de la puissance tribunitienne; les lois que la république avait rendues pour protéger sa liberté, furent invoquées pour faire périr ses défenseurs. Les délateurs, autorisant leur infamie de l'exemple des Scipion et des Caton,

osèrent réclamer les éloges que l'on avait accordés au généreux dévouement qui inspirait les accusations sous la république (1). Les citoyens, exposés au-dedans sans nul appui à de tels attentats, ne purent apercevoir au-dehors aucun asyle pour s'y soustraire. Il ne leur eût pas même suffi de franchir les frontières si reculées du vaste empire, et d'errer au milieu des nations barbares qui l'entouraient; car ces nations sans puissance étaient toujours disposées à acheter au prix du sang innocent la protection ou les libéralités du maître du monde.

Telle était donc, par la nature même du gouvernement, la situation respective du prince et des citoyens; l'un sans cesse agité par de justes terreurs; les autres nourrissant des résolutions désespérées. Ainsi fut amenée, sous les règnes qui suivirent celui d'Auguste, une marche constamment inverse de celle de ce prince. Pour parvenir à la souveraine puissance, il avait commencé par des proscriptions; l'intérêt de sa sûreté lui avait inspiré ensuite de se borner à miner en secret les institutions. Ses successeurs commencèrent par poursuivre l'attaque dirigée contre les institutions; les dangers dont ils se virent menacés les déterminèrent ensuite à proscrire les personnes. Les excès de Néron précipitèrent le dé-

(1) Tacit., Ann., III, 66.

nouement de ces drames terribles, et le secret de l'empire, dit Tacite, fut alors dévoilé pour les armées.

LVII. Conséquences du meurtre de César.

On ne peut supposer que la prévoyance de ces affligeants résultats ait manqué à Auguste. Mais nous avons vu que ses propres dangers ne lui avaient pas permis d'adopter une autre politique. Pour conjurer les ressentiments qui avaient été si funestes à son père adoptif, il supprima tout l'appareil extérieur de sa puissance, et, conservant aux assemblées du peuple toutes les attributions de la souveraineté, il ne prit pour lui-même celles du gouvernement que comme un délégué temporaire du sénat. En se privant ainsi des signes et du titre légal de l'autorité civile, il s'était rendu indispensable une puissance militaire arbitraire et illimitée. Il avait eu recours aux moyens de force d'un tyran, parce qu'il n'avait pas osé se faire accorder la prééminence et l'autorité d'un monarque établi par les lois. Les sanglants abus qu'un tel système de gouvernement promettait pour l'avenir, eurent ainsi leur véritable origine dans ce même meurtre de Jules César, dont les suites plus immédiates ont été racontées dans cette histoire.

Telles furent les diverses conséquences de cet attentat, qui avait été inspiré par des motifs si élevés, mais résolu avec une si funeste impré-

voyance. Ce fut ainsi que, pour s'être témérairement confiés dans la générosité de leurs sentiments, les conjurés préparèrent à-la-fois leur fin tragique, et les désastres de leur patrie. S'ils avaient montré plus de déférence pour les sages citoyens qui pensaient que l'assassinat abattrait le tyran sans détruire la tyrannie, les Romains auraient pu attendre une toute autre destinée. Ils n'auraient pas acheté, par de nouvelles infortunes, les changements que réclamait la vaste étendue de l'empire; au lieu des timides innovations que la fin tragique du dictateur devait inspirer, ils auraient reçu des institutions empreintes de son génie.

On est même autorisé à penser qu'il n'a manqué à la gloire d'Auguste que d'avoir pu se présenter comme l'héritier d'une puissance déja établie. Quand on le voit, pendant quarante-deux ans, tenir d'une main assurée les rênes d'un gouvernement si défectueux; on considère avec un sentiment de regret les succès qu'il eût pu se promettre, s'il avait employé des talents aussi distingués à faire prospérer un empire sagement constitué. Paraissant au contraire comme vengeur du meurtre de Jules César, il fut contraint d'être pendant quinze ans le principal auteur des maux qu'une révolution sanglante attira sur sa patrie. La même cause le conduisit

à préparer, par des institutions vicieuses, les crises, non moins fécondes en catastrophes, qui devaient précipiter la chûte de sa dynastie.

FIN DU LIVRE HUITIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE V.

FULVIE.

LIVRE VI.

SEXTUS POMPÉE.

LIVRE VII.

CLÉOPATRE.

LIVRE VIII.

AUGUSTE.

FIN DE LA TABLE.

